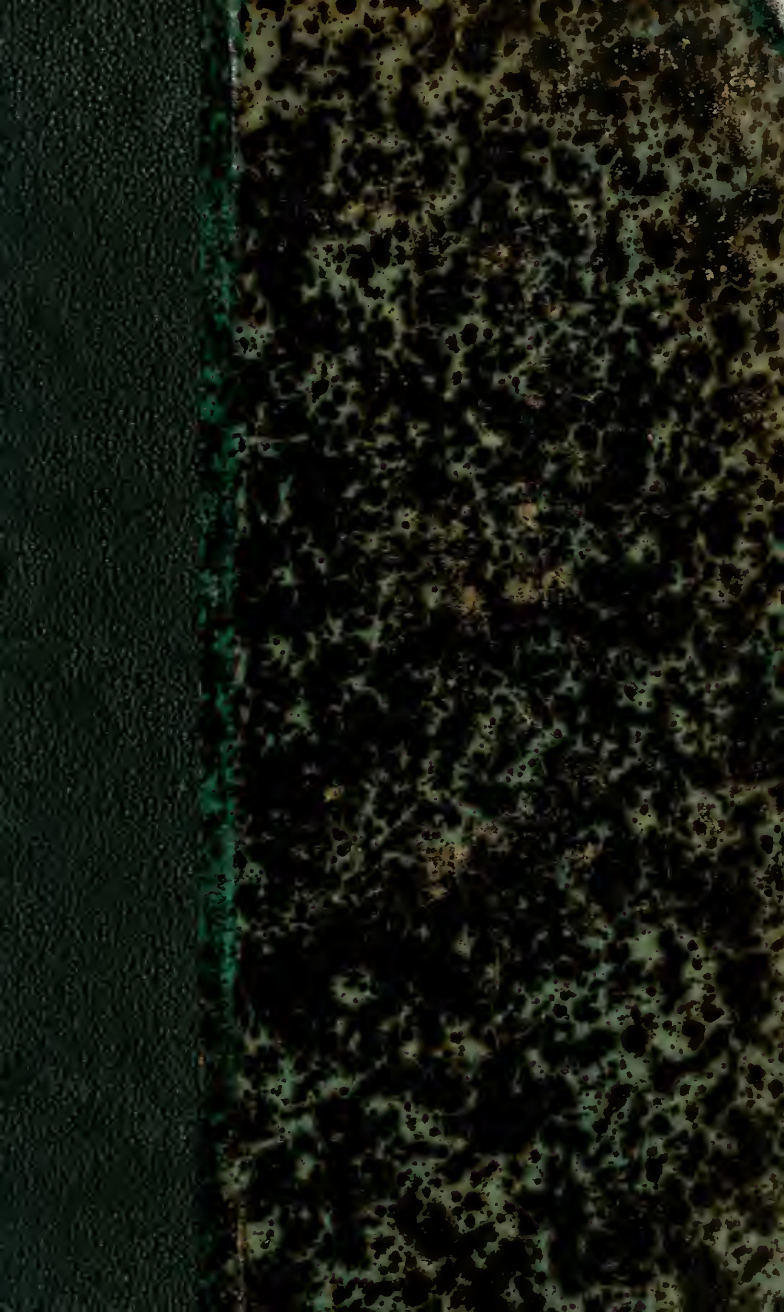


Ed. originale
2 tomes en 1 vol.
99. couleurs -

Prospectus des œuvres de Gavarni (avec légendes des lithographies) "in fine" tome 2

voir aussi à la fin du tome 1 la liste des O.N. de Gavarni et des albums de Cham →

MÉMOIRES

DE MONSIEUR

JOSEPH PRUDHOMME

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Delcambre, 15, rue Breda.

HENRI MONNIER

MÉMOIRES

DE MONSIEUR

JOSEPH PRUDHOMME

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

1857

MÉMOIRES

DE MONSIEUR

JOSEPH PRUDHOMME

CHAPITRE PREMIER

Pourquoi j'écris ces mémoires. — Qui je suis, d'où je viens, ce que je veux. — Le siècle des bourgeois. — Qu'est-ce que la bourgeoisie? — Les fils de Voltaire et de monsieur Prudhomme. — Je suis l'homme du siècle. — Ma naissance. — Mon père. — Ma mère. — Mon oncle Prudent. — Ma tante Aurore. — Un conseiller chauffe-cire. — La préposée aux oiseaux de volière de Mesdames royales. — Les protecteurs de mon père. — J'obtiens la survivance de sa charge. — La Révolution française. — Mounier. — Le seul régime qui convienne à la France. — Ma tante Aurore et l'inoculation. — Je fais mes dents. — Conseil de famille. — Les jardins de Paris. — J'entre à l'école.

Eh bien oui, j'écris mes mémoires, les *Mémoires de Joseph Prudhomme*, expert en écriture, je ne m'en cache pas! élève de Brard et Saint-Omer, je m'en glorifie! Le ciel m'en est témoin! je n'y songeais pas, mais puisqu'on s'occupe sans cesse de mes actions, qu'on me fait parler à tort et à travers, qu'on m'élève au rang de

personnage de comédie, je ne reculerai pas devant cette extrémité de me mettre moi-même en scène.

Mes contemporains l'ont voulu, je vais poser devant eux, il est temps qu'ils sachent enfin qui je suis, d'où je viens, ce que je veux.

La postérité pourrait bien m'oublier ; je prétends, selon l'usage universellement adopté aujourd'hui, me dresser de mon vivant un piédestal sur lequel les siècles futurs pourront me contempler tout à leur aise.

Je serais bien bon de me gêner, et de me marchander la gloire ! On ne la vend même plus dans ce siècle-ci ; chacun en prend ce que bon lui semble.

On a dit que j'étais le type du bourgeois ; je ne repousse pas cette qualification, bien au contraire : qui donc a plus le droit de parler à ce siècle de bourgeois que le bourgeois lui-même ?

Car vous avez beau faire et beau dire, tout est bourgeois aujourd'hui. L'aristocratie n'existe plus, la démocratie n'existe pas encore, il n'y a que la bourgeoisie. Vous n'avez que des idées, des opinions, des mœurs, une littérature, des arts, des instincts de transition; saluez donc Joseph Prudhomme, l'homme de la transition, c'est-à-dire de la bourgeoisie!

Qu'est-ce que la bourgeoisie en ce moment ? Tout. Que doit-elle être ? Je l'ignore. En attendant, vous n'êtes que des bourgeois, des bourgeois fieffés, tout ce qu'il y a de plus bourgeois au monde ; fils de monsieur Prudhomme ! voilà votre vrai titre, et non pas fils de Voltaire !

Si je raconte modestement ma vie, c'est que la rhétorique fait une loi de la modestie à l'orateur parlant de lui-même; mais je n'en ai pas moins la prétention de personnifier mon siècle, tenez-vous bien pour avertis, ô mes chers contemporains!

Et vous, races futures, apprenez que je suis né avant la Révolution; il est inutile de vous dire au juste en quelle année, vous sauriez mon âge, et cela porte malheur. Sachez seulement que je suis venu au monde rue du Jour, par une belle matinée d'avril, comme sept heures sonnaient à l'horloge de Saint-Eustache, ma paroisse et celle de Molière, sur les registres de laquelle je fus inscrit sous les noms de Louis-Jean-Prudent-Joseph Prudhomme, né de Jean-Joseph Prudhomme, sous-maître d'écriture aux pages de la petite Écurie, et de Célestine-Euphémie Prudhomme, née Baviot, son épouse. Mon oncle paternel Louis-Désiré-Prudent Prudhomme, conseiller chauffe-cire au cabinet de Son Altesse royale MONSIEUR, comte de Provence, et ma tante maternelle Aurore-Fidèle-Joséphine Baviot, préposée aux oiseaux de volière de Mesdames royales, me tinrent sur les fonts baptismaux.

Mon père fit jouer tous les ressorts dont il pouvait disposer à la cour, et, grâce à ses protections, il obtint pour son aîné la survivance de sa charge. J'avais alors cinq jours et demi. D'autres ont pu le devenir, moi je suis né maître d'écriture.

Quoique profondément dévoué à la monarchie, l'auteur de mes jours n'était point ennemi d'une sage ré-

forme. L'ancien régime avait des abus qu'il fallait détruire, l'homme juste à qui je dois la naissance pensait, avec Mounier, que des améliorations étaient devenues indispensables; mais il n'allait pas jusqu'à souhaiter un changement dans la forme du gouvernement. La royauté lui semblait nécessaire à la France non moins qu'une sage liberté. J'ai été élevé dans ces nobles idées, et j'espère bien en conserver le précieux dépôt jusqu'à la fin de ma carrière. C'est à elles sans doute que je dois d'avoir traversé, dans un âge si tendre, la Révolution en restant pur de tous ses excès.

Je passerai rapidement sur mes jeunes années. Mon père, homme de progrès, comme je viens de le dire, n'hésita pas à me faire inoculer malgré l'opposition qu'il trouva chez mon oncle et chez ma tante, fort hostiles en général aux inventions nouvelles; ils avaient presque séduit ma mère, mais mon père brava tous ces vieux préjugés. Je subis heureusement l'épreuve de l'inoculation, ainsi que la crise dentaire. La Providence me préserva de la coqueluche, mais j'eus la rougeole. J'atteignis ainsi, toujours frais et bien portant, l'âge où les fils de roi passent des mains des femmes dans celles des hommes. A ce moment, il fut décidé en conseil de famille que, vu mon caractère un peu turbulent, on chargerait un maître juste, mais sévère, de m'inculquer les premières notions de lecture et d'écriture.

Quel beau jour que celui où j'entrai à l'école!

Je ne portais plus la robe, j'étais vêtu d'un pantalon

en printanière attaché par des boutons à une casaque de la même étoffe; mon mouchoir, noué à la culotte, enflait ma poche qu'il ne pouvait remplir tout entière; la casquette manquait seule à mon bonheur, mais je ne devais couvrir mon chef de cet ornement si vivement désiré que les dimanches seulement, cela avait été également décidé en conseil de famille.

D'une main je portais un vaste panier contenant mes provisions de la journée, de l'autre mon alphabet tout neuf. Pour la première fois, ma mère m'accompagna à l'école, et vint m'y chercher le soir; mais il fut convenu, vu la proximité de la maison, que j'irais tout seul chez le maître et que j'en reviendrais de même. C'est pour le coup que je me crus un homme!

A cette époque, les jardins étaient encore nombreux à Paris; dans les rues les plus sombres et les plus étroites, il n'était pas rare d'apercevoir à travers une grille des marronniers plantés en quinconce, de longues allées pleines d'ombre et de silence, de vastes pelouses, ornements d'un ancien hôtel ou de quelque couvent abandonné. Je vois encore le jardinet de mon école, avec sa maisonnette au fond, tapissée de vigne. Quand j'entrai, c'était l'heure de la récréation, les oiseaux chantaient dans les cages, les enfants se roulaient sur le gazon. Assise sur un banc de pierre, la femme du maître d'école donnait pour ainsi dire la becquée à un essaim de petites filles réunies autour d'elle, tandis que son mari, une paire de besicles en baleine sur le nez, nettoyait ses rosiers couverts de fleurs.

Les écoles d'alors avaient quelque chose de la salle d'asile, elles étaient toujours tenues par le mari et par la femme; l'un avait les garçons sous sa direction, l'autre surveillait les petites filles des ouvriers, des artisans, des gens de commerce et de boutique, qu'on envoyait à l'école bien moins pour apprendre à lire que pour recevoir les soins que leurs parents trop occupés ne pouvaient leur donner. Aussi madame Frépillon était-elle plutôt une sœur de charité qu'une institutrice.

Chose rare pour un maître d'école, monsieur Frépillon, inspirait tout de suite l'amitié et la confiance. Quoiqu'il n'eût pas encore la cinquantaine, ses cheveux presque blancs tombaient en longues boucles sur le collet de sa redingote en bouracan gris; il portait un grand gilet rouge sur des culottes courtes en ratine, des bas à côtes et des souliers à larges boucles. Son œil était doux et sa bouche souriante; je n'avais jamais vu de prêtres, mais je me dis tout de suite qu'ils devaient ressembler à monsieur Frépillon.

Quoique fort estimés dans le quartier en général, les deux époux avaient cependant des ennemis; j'ignorais ce qu'on leur reprochait; mais un jour, je m'en souviens, une voisine à qui ma mère annonçait son intention de m'envoyer à l'école Frépillon, jeta les hauts cris, et, s'approchant de ma mère, lui tint tout bas un long discours auquel j'entendis la bonne femme qui répondit: — Qu'importe, après tout, voisine? cela n'empêche pas d'être un honnête homme.

Au bout d'un mois, j'étais déjà attaché à mon maître

comme si je l'avais toujours connu. Depuis quelque temps, je remarquais que monsieur Frépillon et sa femme étaient plus tristes que de coutume, la femme surtout. Ils ne prenaient plus part à nos jeux pendant les récréations; on oubliait de renouveler l'eau et le mil des oiseaux, les chenilles et les escargots s'étalaient impunément sur les rosiers. Je me demandais d'où pouvait venir un si grand changement, lorsqu'un jour nous vîmes entrer dans la classe un beau jeune homme de seize à dix-sept ans, revêtu de l'uniforme si connu des volontaires de la République, que portaient encore les jeunes conscrits.

— C'est donc pour aujourd'hui! s'écria monsieur Frépillon en courant vers le nouvel arrivant.

— Dans une heure, mon père, répondit-il; notre bataillon vient de recevoir l'ordre de partir.

— Allons embrasser ta pauvre mère.

Un instant après, nous les vîmes tous les trois dans le jardin, marchant les mains entrelacées. Le père était grave et sérieux, l'enfant essayait de consoler sa mère, qui le pressait en pleurant contre son sein. — Mon fils! mon fils!... c'était les seuls mots qu'on lui entendît prononcer de temps en temps.

Enfin il fallut terminer cette scène. — Ma mère, je reviendrai! s'écria le soldat en s'arrachant à une dernière étreinte; et vous, mon père, au revoir!

En disant ces mots, il franchit la porte du jardin et disparut dans la rue, pendant que la mère tombait dans les bras de son mari en murmurant: — Adieu, mon fils, adieu!

Monsieur Frépillon rentra dans la classe; il affectait une contenance calme, mais au moment de mettre le pied sur les gradins de la chaire, on vit tout d'un coup ses yeux s'inonder de larmes, il tomba à genoux, et levant ses bras au ciel, il l'implora pour son enfant.

Par un mouvement unanime spontané, nous nous agenouillâmes et nous mîmes à prier pour le fils de notre pauvre maître.

CHAPITRE II

Filles et garçons. — Nanette. — Une pérégrination inutile. — La tarte aux cerises. — L'origine de mes premiers succès. — La tondue. — Un secret perdu. — Les exemples. — La *Décade*. — Le citoyen Coquerel. — Un fournisseur de déesses. — Les alarmes d'un ami de la morale. — Derrière la fenêtre. — Entretien mystérieux. — Les victimes cloîtrées. — Le mariage d'un prêtre. — Histoire sentimentale. — Mon fils le curé. — Un cœur de mère et une soutane. — Prêtre ou matelot. — Les adieux. — Un fantôme. — Marie. — La sainte Vierge et le double louis. — Le retour. — Le couvent des bernardines. — Un curé de campagne. — Le prix du sacrifice. — Coquerel défenseur de la morale. — Le menton d'une servante.

Quoique les deux classes fussent séparées, le jardin était commun entre les garçons et les filles, nous jouions ensemble aux heures de la récréation, sous les yeux de la bonne madame Frépillon qui surveillait nos amusements. Parmi mes petites compagnes, une surtout m'attirait par sa vivacité et par sa gentillesse. Elle s'appelait Nanette et était orpheline, sa tante tenait le cordon dans une maison de la rue Montmartre; la pauvre petite, maltraitée et souvent battue par cette vieille mégère, portait quelquefois les marques des violences de son unique parente; jamais pourtant elle ne se plaignait, sa gaieté surnageait à tout; c'était notre boute-en-train ordinaire, elle connaissait tous les jeux, savait par cœur une foule

de branles, je crois même qu'elle en inventait. Nanette n'avait qu'un défaut, si cela peut s'appeler un défaut à son âge et dans sa vie toute de privations : elle était un peu gourmande ; je partageais ordinairement avec elle les menues friandises dont ma mère, cette chère femme, garnissait autant que possible mon panier. — Joseph, me disait-elle en mordant à belles dents dans une poire ou dans une pomme, tu es un bon garçon, quand nous serons grands, nous nous marierons ensemble.

Un jour Nanette cessa de venir à l'école, une semaine s'écoula sans qu'elle parût. J'étais triste et préoccupé. Un soir, je formai le projet de m'aventurer, au sortir de l'école, jusqu'à la maison que ma petite camarade habitait. C'était une grande affaire pour moi qui prenais toujours le même chemin, et le chemin le plus court, pour me rendre du logis à l'école et de l'école au logis. Me voilà donc en route, longeant les murs et évitant les passants comme si tout le monde allait me reconnaître ; j'arrive enfin devant la maison désignée, je passe et je repasse devant la porte de l'allée au fond de laquelle j'entrevois la loge. Nanette ne paraît pas. Au bout d'un quart d'heure qui me parut un siècle, tant il me semblait que tous les yeux étaient fixés sur moi, je regagnai, le cœur gros, mes pénates.

Le lendemain, à l'heure du goûter, comme je mangeais tristement un beau morceau de tarte aux cerises, madame Frépillon me dit : — Voilà une tarte dont la pauvre Nanette eût pris bien volontiers sa part, n'est-ce pas, Joseph ? Sa tante a obtenu une loge plus *conséquente,*

comme elle dit, dans un autre quartier, et elle trouve sa nièce assez savante, elle est assez grande pour l'aider dans ses occupations et pour gagner le pain qu'elle coûte.

L'enfance oublie facilement, bientôt je ne songeai plus à Nanette ; six mois environ après son départ, j'étais chez monsieur Frépillon, qui m'avait pris en amitié et qui me donnait des leçons particulières d'écriture. C'est à lui que je dois en partie les faibles talents qui m'ont valu mes succès dans le monde, car mon père était loin de posséder une main aussi nette, aussi irréprochable que mon maître. L'écriture de monsieur Frépillon était une de ces magnifiques *tondues* dont le secret semble s'être perdu de nos jours, et dont j'ai été un des derniers et des plus mémorables exemples. C'était un jeudi, je copiais tranquillement mes *exemples* sur la table, tandis que mon maître lisait à sa femme un numéro de la *Décade,* contenant les détails des divers combats soutenus par l'armée française en Italie, lorsque la servante vint annoncer que le citoyen Coquerel demandait à entretenir pendant quelques instants le citoyen et la citoyenne Frépillon.

J'avais entendu parler du citoyen Coquerel par mon père. C'était un des notables du quartier, il passait pour fréquenter les actrices et les grands seigneurs avant la Révolution. Pendant la Terreur, il fournissait à la section toutes les *Liberté* et toutes les *Raison* dont elle pouvait avoir besoin. Depuis quelque temps, il ne perdait pas une occasion de pérorer en faveur de l'ordre et des mœurs. Nommé récemment commissaire du district, il

veillait avec un zèle scrupuleux sur l'instruction publique. Le citoyen Coquerel n'avait pas plus de quarante ans, sa physionomie était spirituelle, sa tournure élégante et sa toilette fort soignée. Il portait encore la coiffure à l'oiseau royal; son habit tabac d'Espagne se faisait remarquer par la hauteur exagérée du collet; une cravate de mousseline blanche extrêmement empesée cachait la moitié de son menton; une culotte collante en chamois faisait valoir la forme de sa jambe; des bottes à revers jaunes composaient sa chaussure. Deux chaînes de montre, et un immense chapeau à claque jeté sous le bras gauche, complétaient l'ensemble.

— Enlève tous ces papiers, me dit mon maître, en entendant prononcer le nom du citoyen Coquerel, et retourne chez tes parents; je te donne congé pour le reste de la journée.

Je fis en effet mon paquet et je quittai le salon; mais au moment de franchir la porte cochère, je ne sais quel sentiment de vague curiosité plus fort que le raisonnement me retint. Personne ne me voyait, je m'approchai à pas de loup de la fenêtre du salon ouverte à cause de la chaleur, et, caché derrière un bouquet de lilas, j'entendis la conversation suivante :

— Citoyen Frépillon, dit Coquerel en époussetant ses revers jaunes avec un petit jonc à pomme d'or qu'il tenait à la main, le district, pénétré de l'importance de ses devoirs à l'égard de l'éducation de la jeunesse, m'a chargé d'une grave mission auprès de vous. Je m'en acquitte en ce moment.

Vous ne vous étonnerez point, citoyen Frépillon, que nous désirions savoir à qui nous confions nos enfants pour en faire des hommes et des citoyens, pour leur inculquer ces éternels principes de morale sans lesquels, je ne crains pas de le dire, il n'y a point de société possible. J'espère que la citoyenne Frépillon sera de mon avis.

Coquerel se tourna vers la pauvre femme, qui rougit jusqu'au blanc des yeux en s'entendant interpeller de la sorte.

— Le district m'a donc chargé de vous adresser certaines questions assez délicates, mais que cependant je suis obligé de...

— Veuillez m'adresser ces questions, je suis prêt à y répondre. Je sais que j'ai des ennemis, ajouta Frépillon d'une voix à la fois ferme et douce, mais ma conscience ne me reproche rien. Parlez, monsieur, parlez.

— Vous avez un fils.

— Oui.

— Et ce fils, où est-il ?

— A l'armée.

— On prétend que madame n'est pas votre femme.

Madame Frépillon devint blanche comme mon papier ; l'œil humide et épouvanté, elle regarda son mari.

— Qui a dit cela ? s'écria Frépillon en se levant d'un air menaçant.

— Aux yeux de la loi du moins, s'empressa d'ajouter Coquerel. Cela est-il vrai?

— Oui, monsieur.

— On assure également que vous avez été prêtre et madame religieuse. S'est-on trompé?

— Non, monsieur, et puisqu'il faut que vous connaissiez mon histoire, la voici :

Cette femme que vous voyez à mon côté, et à laquelle je vais être obligé de rappeler de si cruels souvenirs, était, il y a vingt ans, une demoiselle noble, la huitième fille du comte de Roquevaire, le dernier rejeton d'une des plus anciennes familles de la Provence.

Moi, j'étais le fils unique de maître Baptiste Frépillon, fermier du comte. Dès mon enfance je montrai peu de goût pour les travaux agricoles. J'étais faible, maladif, peu disposé à me mêler aux jeux des enfants de mon âge. Le curé m'avait appris à lire et à écrire; je passais mes journées dans les bois, un livre à la main, livre sorti de la bibliothèque du curé, auquel mon père reprochait toujours ses complaisances.

« C'est vous qui le perdez, lui disait-il sans cesse, vous en ferez un fainéant, un vagabond incapable de tout, sinon de demander l'aumône. — Ne vous mettez pas en colère, maître Frépillon, répondait le curé, nous le ferons d'Église, vous aurez un prêtre dans votre famille, c'est moi qui vous en réponds. »

Mon père aurait mieux aimé trouver en moi un aide et un soutien dans ses travaux; mais l'idée de me voir revêtu de la soutane souriait à ma pauvre mère, qui parlait déjà avec orgueil de son fils le curé.

Le château de Roquevaire s'élevait à côté de notre

ferme; le comte, resté veuf de bonne heure, avait marié deux de ses filles à des conseillers au parlement d'Aix; la troisième, la plus jeune, la petite Marie, comme on l'appelait, était restée avec lui. Ma mère l'avait nourrie, et depuis la mort de la comtesse, survenue quelques mois après ses couches, elle ne l'avait jamais perdue de vue. Marie était plus souvent à la ferme qu'au château. Son père, toujours en chasse ou en visite chez les gentilshommes du voisinage, aimait à se décharger sur ma mère du soin de veiller sur son enfant. Lorsque, à son tour, le comte recevait ses amis et que le château retentissait du bruit des verres et des joyeux propos des chasseurs, Marie venait s'installer à la ferme, et elle y passait des semaines et souvent des mois entiers avec nous.

Marie était du même âge que moi, elle ne connaissait pas d'autre compagnon de ses jeux. Rien ne gênait notre liberté. Nous sortions le matin, emportant du pain et des fruits dans un panier, et nous ne rentrions qu'à la fin de la journée. Nous nous arrêtions au bord d'un ruisseau pour prendre notre frugal repas. Au milieu du jour, quand la chaleur nous condamnait au repos, nous nous nous asseyions à l'ombre des pins de la colline, et là, tirant un livre de ma poche, je faisais la lecture à Marie, qui m'écoutait en silence. Quelquefois nos yeux appesantis se fermaient malgré nous, et, étendus sur le doux lit des feuilles de pin séchées, nous goûtions à côté l'un de l'autre un paisible sommeil.

Cette vie dura jusqu'à l'âge de seize ans. Le curé parla alors de m'envoyer au séminaire. Jusqu'à ce jour j'avais

envisagé cette perspective sans trop de répugnance. Mais, au moment de partir, l'idée de prononcer des vœux, de mener une vie en tout si différente de celle des autres hommes, d'autres sentiments que l'on devine déjà, m'effrayèrent. Je déclarai nettement que je ne consentirais jamais à me faire prêtre.

Mon père s'écria qu'on aurait dû s'attendre à cela, qu'il voyait bien depuis longtemps que je ne serais jamais bon à rien, et que, puisqu'il fallait renoncer à me faire prêtre, il me destinait une autre profession où j'apprendrais du moins à mes dépens que je n'étais pas né pour vivre de mes rentes. Mon père voulait parler de la marine. Il avait en effet, à Marseille, un cousin germain qui commandait un navire marchand, et il fut décidé qu'on me ferait matelot à son bord. Ma mère me conjura avec larmes de consentir à entrer au séminaire, mais il fut impossible de vaincre ma résolution.

Le jour de mon départ fut donc fixé. Marie était allée à Aix passer quelque temps chez une de ses sœurs. J'éprouvais une espèce de joie douloureuse à songer que je ne la verrais pas. Pourtant, la nuit qui précéda mon départ, j'allai dire un dernier adieu au château, je m'agenouillai au pied de sa fenêtre et je priai longtemps. Quand je me relevai, il me sembla voir briller une faible clarté derrière les vitres. « C'est sans doute quelqu'un de la maison, » pensai-je, et je m'éloignai en essuyant mes larmes.

Ma mère devait venir à Marseille me faire ses derniers adieux au moment de la partance du navire. J'embrassai mon père en lui demandant sa bénédiction ; je sentis

ses larmes tomber sur mes joues, et m'arrachant courageusement à cette scène, je me mis en chemin.

Pour rejoindre la grande route qui mène de Roquevaire à Marseille, il faut traverser un défilé à l'entrée duquel on avait bâti, dans les siècles passés, un oratoire, qui pour lors tombait en ruine. Un faible crépuscule enveloppait encore la terre endormie quand je m'engageai dans le défilé; en m'approchant de l'oratoire, il me sembla voir une forme blanche se glisser au milieu des ruines. Je continuai mon chemin en faisant le signe de la croix, le fantôme avançait toujours de mon côté. Il n'était plus qu'à quelques pas de moi, et j'entendis une voix enfantine qui me disait en riant : « Tu as peur! »

Je reconnus Marie.

Rien qu'en la voyant, mes yeux se mouillèrent de larmes. Je pris en tremblant de joie la main qu'elle me tendait.

— Arrivée hier soir au château, je n'ai pu, me dit-elle, quitter mon père, qui est assez grièvement malade, pour venir à la ferme. J'ai demandé de vos nouvelles, et on m'a appris ton départ. Mon père, plus calme en ce moment, s'est endormi, et je suis accourue ici pour te voir.

— Toute seule?

— Ne fallait-il pas me faire suivre par tous les gens du château! Sachez, monsieur, que je suis une grande fille, et que je n'ai peur de rien. Maintenant que je t'ai serré la main, ajouta-t-elle la voix émue, je retourne auprès de mon père. Adieu, Pierre; prends ceci; sois

toujours un honnête homme, et pense quelquefois à ta sœur de lait.

Je vis des pleurs couler de ses yeux. Je voulus serrer encore une fois sa main tremblante, mais elle s'éloigna en courant au milieu des ruines, et bientôt je vis disparaître sa mante blanche au milieu des brouillards du matin.

Je défis le paquet qu'elle m'avait remis. Il contenait une image de la Vierge que je lui avais offerte le jour de sa fête, et un double louis, fruit de ses économies. Ces reliques, je les ai encore, elles ne me quitteront jamais. »

Quoique enfant, ce récit m'intéressait vivement. Monsieur Frépillon, comme absorbé dans ses souvenirs, reprit, après quelques mots de silence :

— Quinze jours après cette entrevue, je m'embarquai pour les Indes. Notre voyage devait durer deux ans, au bout desquels je revins à Roquevaire.

Je demandai tout de suite des nouvelles de Marie.

— Pauvre enfant ! répondit ma mère en pleurant.

— Elle est morte? m'écriai-je.

— Morte pour nous.

— Où est-elle donc?

— Au couvent.

Ma mère ajouta qu'ayant refusé de se marier avec un de ses cousins, son père l'avait menacée du couvent. « Loin de s'effrayer de cette menace, la pauvre fille a répondu qu'elle était décidée à renoncer au monde. Elle

est donc entrée chez les bernardines d'Aubagne, où elle est. »

A partir de ce moment, ma résolution fut prise. Il y avait au pied de la montagne de la Sainte-Baume un couvent de chartreux. J'y entrai comme novice, et un an après, au moment où j'allais prononcer mes vœux, le vieux curé qui m'avait élevé, effrayé, pour ma jeunesse et pour ma santé toujours frêle et délicate, de la règle à laquelle j'étais sur le point de me soumettre, parla au père supérieur. Dans un entretien que j'eus avec ce dernier, il m'engagea paternellement à donner une autre direction à mon sacrifice, et à accepter la desservance de la paroisse de Roquevaire, dont le fardeau était trop lourd pour mon vieux maître; le désir de le soulager et non la crainte d'une discipline terrible que mon secret désespoir me faisait souhaiter, me décida à entrer dans l'Église séculière où m'attendaient les plus redoutables épreuves.

Sans terminer ce récit déjà trop long, je vous dirai que je revis Marie, ou plutôt la sœur Marie, au couvent des bernardines, où je fus appelé pour remplir les devoirs de mon saint ministère. Mon curé était le confesseur du couvent, je le remplaçai. Pendant cinq longues années, consumé par un amour que rien ne pouvait éteindre, sachant que Marie m'aimait, je l'ai vue, je l'ai écoutée au tribunal de la pénitence, sans qu'un seul mot, un seul geste nous ait trahis.

Un sourire ironique plissa la lèvre de Coquerel.

— Hum ! fit-il, et cet enfant de seize ans qui vous appelle son père, et madame, sa mère ?

— Il n'est pas notre fils, reprit Frépillon avec noblesse, quoique nous l'aimions autant que si nous l'avions engendré. Mon épouse que voilà, car vous me permettrez de lui donner ce nom sacré, avait une sœur mariée. Obligée de fuir la colère d'un mari outragé, elle se réfugia au couvent où elle expira, en mettant au monde le fruit d'une faute expiée par la mort. Cet enfant me fut confié, je l'ai élevé, j'en ai fait un homme, et je l'ai appelé mon fils, quand une révolution à laquelle je ne songeais pas me rendit le droit d'être père.

Je ne rappellerai les couvents ouverts, les églises fermées, les châteaux détruits que pour vous demander si le prêtre et la religieuse, sans famille, fidèles au serment prononcé au pied des saints autels, sont bien coupables aux yeux de Dieu et aux yeux du monde de s'être réunis pour passer dans une union chaste et pure les jours que leur réserve encore le Seigneur ?

— Je raconterai cette touchante histoire au comité, répondit Coquerel ; et il se retira en ajoutant, avec un rire insolent : — Nous verrons si votre union pure et chaste peut se concilier avec la morale que nous voulons rétablir.

Je m'aperçus qu'en passant auprès de la servante, il lui prit le menton et essaya de l'embrasser.

CHAPITRE III

Les vacances. — Le pont Neuf. — La Samaritaine. — Les inquiétudes d'une mère et d'un fils. — D'un grave événement qui force l'auteur de mes jours à rentrer au logis passé dix heures. — Réflexions profondes et justes sur l'incertitude des décisions humaines. — Une rencontre imprévue. — La levrette. — Beaumarchais m'appartient. — La maison de l'auteur du *Mariage de Figaro*. — Manuel, procureur syndic de la commune. — Le temple de Voltaire. — Les poissons rouges de Beaumarchais. — Comus sauvé par Jean-Jacques Rousseau. — Le clavecin de Chérubin. — Une récompense honnête. — Beaumarchais comédien. — Le monologue de Figaro. — Marceline. — Mort de Figaro. — Le passé sur les bords du canal Saint-Martin. — Une larme de pêcheur à la ligne.

Je ne me souviens des vacances que par l'ennui que me causait mon séjour prolongé entre les quatre murs de la salle à manger paternelle, au quatrième étage d'une des maisons les plus obscures de la rue du Jour, ainsi nommée sans doute par antiphrase. Les jeudis, je sortais quelquefois le soir avec mon père et ma mère, nous allions respirer l'air de la rivière sur le pont Neuf et nous rentrions comme neuf heures sonnaient à la Samaritaine.

Ces jours de promenade m'étaient fort agréables : aussi n'ai-je point oublié qu'un certain jeudi, mon père, si exact d'habitude à venir nous chercher, se fit attendre jusqu'à dix heures du soir. Ma mère était dans des transes

mortelles, et je commençais, malgré l'insouciance de mon âge, à m'alarmer de cette longue absence, lorsque heureusement mon père arriva.

— D'où viens-tu donc? s'écria ma mère en fondant en larmes dans ses bras, que t'est-il arrivé?

— Rien de fâcheux, bobonne, essuie tes larmes, et rassure ta tendresse conjugale injustement alarmée. On peut comparer, reprit mon père, la destinée de l'homme à celle de la feuille dont les vents se jouent et qu'ils promènent au hasard dans toutes les directions. Plus j'y pense, plus cette comparaison me paraît juste. Que de fois n'avons-nous pas été détournés du but que nous poursuivions, par la démarche même que nous faisions pour l'atteindre.

J'étais sorti du café, ma partie de dominos achevée, pour me rendre ici, lorsque je m'aperçus que j'étais suivi non pas par des voleurs, mais par une levrette d'une tournure très-élégante.

Si je ralentissais le pas, elle modérait aussitôt le sien; si au contraire je marchais plus vite, on la voyait trotter menu et allonger ses pattes fines et nerveuses. Elle me suivit presque devant la porte, et comme je faisais le geste de la fermer, la levrette se mit à pousser de petits cris plaintifs.

Évidemment cette pauvre bête avait besoin de mon secours. Je l'appelai, elle courut à moi et se mit à me caresser en remuant la queue et en versant des larmes, car les chiens pleurent de joie et de chagrin, j'en suis sûr.

Je la pris dans mes bras, et je m'aperçus qu'elle portait un collier d'argent au cou. Sur ce collier étaient écrits ces mots :

Je m'appelle Fleurette, Beaumarchais m'appartient.

Il est sept heures, me dis-je, ta femme et ton fils t'attendent, et Beaumarchais demeure juste en face du lieu où s'élevait la Bastille, qu'il a vu démolir de sa fenêtre. J'hésitais donc à entreprendre cette course. Cependant, quand je vins à songer aux transes dans lesquelles devait se trouver le maître d'un chien si tendrement aimé, je me décidai à monter en fiacre et à me faire conduire chez l'auteur du *Mariage de Figaro*. Je dois dire que le désir que j'éprouvais depuis longtemps de voir cet homme célèbre n'a pas été étranger à ma résolution.

Tu te rappelles la maison de Beaumarchais, bobonne, nous l'avons visitée un soir ensemble, en l'absence du propriétaire ; elle nous parut d'une apparence fort simple à l'extérieur, tandis qu'elle était ornée à l'intérieur avec toutes les recherches du luxe et de l'élégance. Nous entrâmes d'abord dans une cour en forme de rotonde, dont le milieu était orné d'une copie du *Gladiateur combattant* des jardins de l'hôtel Soubise. Nous nous assîmes sur le banc d'un jardin en terrasse qui s'étendait du côté du boulevard, et réjouissait les promeneurs par l'éclat de sa verdure et de ses fleurs. De charmantes fabriques, des berceaux offraient à l'œil de longues échap-

pées sur Paris, dont on semblait éloigné de plusieurs lieues.

Des monuments ornaient ce jardin.

On voyait un cénotaphe élevé à la mémoire du président Dupaty, entre un temple à Comus et un temple à Voltaire. Une plume plantée dans un globe terrestre servait de girouette à cet édifice, sur le fronton duquel on lisait en lettres d'or :

A Voltaire!
Au défenseur de l'humanité,
Celui qui voulut l'imiter,
Beaumarchais.

Nous suivîmes ensuite une voûte souterraine qui servait de communication entre le boulevard et ce jardin; au-dessus de la porte d'entrée était gravée cette inscription :

Ce petit jardin fut planté
L'an premier de la liberté.

L'an second de la liberté, c'est-à-dire en 1792, la populace força la porte de cette maison, dont le propriétaire, incarcéré à l'Abbaye, en sortit avant le 2 septembre, grâce au procureur de la commune, Manuel. Je me trouvais là par hasard au moment de l'émeute, et j'entrai machinalement avec la foule. Je vois encore les

gamins pêchant les poissons rouges du lac du jardin, et les grenouilles que Beaumarchais avait sans doute fait venir d'Auteuil pour compléter la physionomie agreste de ces lieux aquatiques. Toutes les fleurs du jardin furent cueillies, on détruisit quelques fabriques, mais on respecta le temple de Voltaire et celui de Comus, en faisant croire aux envahisseurs que c'était un temple à Jean-Jacques Rousseau. Voilà pourtant ce que c'est que le peuple !

J'ai toujours eu une grande envie de voir le célèbre auteur du *Mariage de Figaro,* du *Barbier de Séville* et de *la Mère coupable.* Bien des fois, reprit l'auteur de mes jours, je t'ai raconté que mon père m'avait souvent parlé du père de Beaumarchais, qui était son horloger. La montre qu'il me donna le jour de ma première communion, et que je compte bien transmettre à mon fils qui la transmettra à mes petits-enfants, sortait de sa boutique et de ses mains, car il en avait changé les aiguilles.

Voilà, me dis-je en mettant la levrette sur mes genoux dans le fiacre, une excellente occasion de contempler les traits de cet homme célèbre, qui fut le fils de l'horloger de ton père. Il ne peut manquer de bien accueillir celui qui lui rend un animal auquel il est si profondément attaché, s'il en faut croire l'inscription gravée sur le collier de Fleurette.

Il était près de huit heures quand je sonnai à la porte de Beaumarchais. J'attendis assez longtemps qu'on vînt ouvrir le guichet. Enfin, à travers les barreaux, j'enten-

dis une voix de femme qui me demandait avec un accent étranger :

— Qui est là ?

— Un inconnu, répondis-je, mais un inconnu que monsieur de Beaumarchais recevra avec le plus grand plaisir, j'en suis sûr.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je lui apporte Fleurette.

— Fleurette !

En entendant prononcer son nom par cette voix, Fleurette voulut s'élancer de mes bras et poussa des aboiements joyeux.

— *Santa Virgen !* que monsieur va être content; entrez donc tout de suite, ajouta la vieille en ouvrant la porte.

Il fallait traverser le jardin pour arriver au pavillon d'habitation. Dans un salon du rez-de-chaussée, une voix faible et chevrotante, mais agréable et flexible encore, chantait, en s'accompagnant du clavecin, les couplets de la romance de Chérubin au second acte du *Mariage de Figaro*, cet air que tu aimes tant :

J'avais une marraine,
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !
J'avais une marraine
Que mon cœur adorait.

Fleurette, qui n'avait cessé d'aboyer jusqu'alors, se mit à lancer de petits cris joyeux et plaintifs à la fois qui

furent entendus du salon, car l'espagnolette grinça, la porte s'ouvrit, et un homme déjà vieux, quoique vigoureux encore, sauta lestement les quatre ou cinq marches du perron en criant : « Fleurette est ici, Fleurette ! Fleurette ! »

La chienne s'élança aussitôt dans les bras de son maître qui l'accablait de caresses, que l'intelligent animal lui rendait du reste avec usure. Quel tableau plus touchant !

La servante dit à Beaumarchais quelques mots dans une langue que je ne comprenais pas. Il s'aperçut seulement alors de ma présence.

— Entrez chez moi, me dit-il, entrez chez moi, monsieur, que j'aie du moins le plaisir de vous remercier du service que vous venez de me rendre. Marceline, ajouta-t-il, apportez une bouteille d'Alicante et des biscuits; monsieur a peut-être fait une longue course, et il a besoin de prendre quelque chose.

Je protestai que je n'avais besoin de rien. Nous entrâmes dans le salon ou plutôt dans le cabinet de travail de Beaumarchais. Une superbe bibliothèque occupait le fond de cette pièce, assez vaste pour contenir quatre grands tableaux de Lebrun. Près d'une fenêtre était le clavecin que je venais d'entendre ; devant l'autre, donnant également sur le jardin, on voyait une table couverte de papiers et de livres.

Après m'avoir prié de m'asseoir sur une causeuse, Beaumarchais ouvrit le tiroir d'un *bonheur-du-jour* placé entre la cheminée, et y plongea la main. Un petit

bruit métallique me fit lever la tête. Beaumarchais était à mon côté.

— Monsieur, me dit-il, je n'oublierai jamais le service que je viens de recevoir de vous, ma reconnaissance vous est acquise. Si vous avez besoin de moi, venez me trouver. En attendant, veuillez accepter...

Je sentis en même temps sa main qui essayait de glisser un petit rouleau de louis dans la mienne.

Je me levai avec fierté.

— Gardez votre or, monsieur, je n'en veux pas. Ce n'est point pour cela que je suis venu.

— Expliquez-vous. Que vous faut-il?

— L'honneur de contempler un moment les traits de l'auteur du *Mariage de Figaro*.

Beaumarchais me prit la main et la secoua avec force.

— Pardonnez-moi, ajouta-t-il, et ne m'en veuillez pas de m'être trompé; je suis si peu accoutumé maintenant à recevoir des marques de sympathie; j'ai eu mon temps, et il est passé. Je vis seul avec cette servante que j'ai amenée d'Espagne, il y a trente ans, et qui ne m'a jamais quitté depuis. Je me console de l'oubli des hommes en caressant des chiens; je n'écris plus, je me contente de faire de la musique, cela me rappelle ma jeunesse, l'époque heureuse où je donnais des leçons de mandoline aux filles du roi. Voulez-vous que je vous chante la romance que j'ai apprise à Son Altesse royale Madame Victoire de France?

Encouragé par cette familiarité, je répondis à Beaumarchais :

— J'ai droit, il est vrai, à une récompense honnête, mais celle dont vous me parlez ne me suffit pas ; j'en veux une plus considérable encore.

— Laquelle ?

— C'est que j'ai peur d'être indiscret.

— Ne craignez rien.

— Vous le voulez ?

— Je l'exige.

— Eh bien donc, déclamez-moi céans, de votre propre bouche, le monologue de Figaro.

Beaumarchais me regarda pendant quelques instants d'un air passablement surpris de ma demande.

— L'idée est assez singulière, vouloir me faire jouer la comédie à mon âge ! Mais je n'ai rien à vous refuser, ajouta-t-il, et quand vous voudrez que je commence, je suis à vos ordres.

— N'avez-vous pas besoin de la pièce ?

— Elle est là, me dit-il en portant un doigt à son front.

Beaumarchais doit avoir quelque chose comme soixante-six ou soixante-huit ans. Sa taille un peu voûtée se redressa comme par enchantement ; son œil enfoncé et caché sous les rides brilla tout à coup du feu de la jeunesse ; drapé dans une veste à ramages, le bonnet sur l'oreille, il arpenta pendant deux ou trois fois l'appartement en long et en large puis il vint se poser

devant moi dans l'attitude de Figaro racontant sa vie au public.

J'avais ouï dire par des gens de la cour qui lui avaient entendu lire ses pièces, que Beaumarchais était le plus grand comédien de son siècle. Mon père, se trouvant par hasard chez le duc de Soubise, dont le fils était son élève, avait entendu, à travers une porte entre-bâillée, Beaumarchais lisant, à une réunion de ducs et pairs, son *Mariage de Figaro.* « Si Beaumarchais avait voulu débuter, disait toujours mon père à ce propos, il aurait éclipsé toutes les gloires du Théâtre-Français. » Je pus juger ce soir-là que mon père n'avait pas tort.

A la fin du monologue, Beaumarchais retomba épuisé sur un fauteuil. Un violent accès de toux le prit. Marceline accourut un verre d'eau sucrée à la main.

— Allons, mon pauvre Figaro, trouve donc quelque drogue pour te guérir, toi qui droguais si bien les autres.

Je voulus m'excuser d'être la cause involontaire de ses souffrances.

— Vous m'avez fait du bien, au contraire, reprit-il; vous m'avez rendu pour un moment ma jeunesse et mes illusions; mais j'ai chanté et déclamé ce soir; c'est trop de deux fatigues à la fois; il faut se ménager quand on est vieux. Adieu, monsieur. J'espère que vous viendrez me voir bientôt et souvent; nous causerons de vous, et si je puis vous servir en quelque chose, encore

une fois, comptez sur moi... En attendant, bonne nuit.

Appuyé sur le bras de Marceline et suivi de Fleurette qui semblait triste de voir son maître malade, Beaumarchais prit le chemin de sa chambre à coucher, en me faisant des signes de la main, qu'il accompagnait d'un sourire que je crois voir encore.

Pardonne-moi, bobonne, les inquiétudes que je t'ai causées; je viens de passer une soirée qui fera époque dans ma vie. Quant à toi, Joseph, ajouta mon père en me regardant, je veux te conduire dès demain chez Beaumarchais : « L'amitié d'un grand homme, a dit un grand poëte, est un bienfait des dieux ! »

Je ne sais quelles occupations retinrent mon père; mais, malgré toute son envie, il resta plus d'une semaine sans pouvoir faire avec moi une nouvelle visite au propriétaire de l'hôtel de la place de la Bastille. Il lui fut enfin permis de se donner ce plaisir.

Nous étions alors au milieu de mai. Les lilas du jardin de Beaumarchais répandaient leurs parfums à un quart de lieue à la ronde. Il était sept heures du soir. Le soleil tombant mêlait ses rayons doux à la verdure des arbres. Nous nous présentâmes au guichet, et je sonnai d'une main ferme.

J'entendis bientôt craquer le sable de l'allée. Ce fut encore Marceline qui vint ouvrir.

— Monsieur de Beaumarchais, demanda mon père, est-il visible ?

Elle le regarda fixement pendant quelques instants.

— Ah! oui, reprit-elle d'une façon singulière, vous voulez voir Beaumarchais. Je vais vous conduire près de lui.

Nous la suivîmes en silence. Au bout d'une allée, elle s'arrêta, et nous fit voir un marbre sur lequel étaient gravés ces mots :

PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS.

Pugnavit.

Elle dit à mon père que Beaumarchais était mort deux jours après sa première visite. — Il était donc écrit, répondit-il, que je ne devais le voir qu'une fois!

Mon père demanda à Marceline des nouvelles de Fleurette. Elle nous la montra assise à quelques pas de la pierre tumulaire, le museau dans les pattes, l'œil tristement fixé sur le marbre.

— Elle est comme moi, reprit-elle, nous ne lui survivrons pas.

La maison de Beaumarchais n'existe plus aujourd'hui : le canal Saint-Martin coule là où s'élevaient le temple de Voltaire et le cénotaphe du président Dupaty. Quelquefois, évoquant les souvenirs de ma jeunesse, assis sur les ruines du passé, comme Volney sur les ruines des empires, je me rends sur les rives du canal pour y pêcher à la ligne. S'il m'arrive alors par hasard d'entendre dans le lointain un orgue de Barbarie jouant l'air de *Malbrough*, je sens une larme inonder ma paupière ;

et si mon voisin de pêche, en arrangeant ses asticots, me demande la cause de cette larme, je lui réponds que je ne puis entendre cet air sans me rappeler que Beaumarchais l'a chanté devant mon père, et sans songer que j'aurais pu être la seule personne aujourd'hui vivante qui eût serré la main de l'auteur du *Mariage de Figaro*.

CHAPITRE IV

La pension. — Nicolas Durand. — Le prix de mythologie. — Les filles du Pinde. — Combien y a-t-il de naïades? — Rome et Athènes. — Un rapin. — Le marronnier de l'ancienne monarchie. — Les jardins de Paris. — L'école buissonnière. — *Fleuve du Tage* avec un quintal à la clef. — Potier, Tiercelin, Brunet, Bosquier-Gavaudan, Odry, Cazot, Lepeintre aîné. — Géricault. — L'Ossian moderne. — Grandeur et décadence de l'escamoteur. — La fin du voyage. — Le sieur Nicolet. — Bobèche et Galimafré. — Tumulte et solitude. — Des divers degrés de ressemblance dans la peinture de portrait. — Un petit écu pour un sou. — La vertu et les chaussons de pomme. — Monsieur de Montyon. — Paris la nuit. — Une victime de la Révolution.

— Je viens d'apprendre une singulière nouvelle, dit un jour mon père en entrant au logis : l'autorisation a été retirée aux époux Frépillon ; ils ont fermé leur école, et tous les deux ont quitté le quartier. Ceci me décide à mettre Joseph en pension.

J'aimais monsieur Frépillon, j'éprouvai un véritable chagrin de son départ, et je ne sais pourquoi, au seul mot de pension, mon cœur se serra. J'avais un pressentiment de l'ennui que je devais éprouver chez mon nouveau maître. Monsieur Massebeuf était, lui aussi, un moine défroqué; mais il ne pardonnait pas à la Révolution de l'avoir arraché à la vie plantureuse et vide de soucis de son ancienne abbaye, pour l'obliger à pren-

dre une profession ; il avait choisi précisément celle pour laquelle il était le moins fait. Sombre, taciturne, mécontent, il passait sa rage, comme on dit, sur les enfants confiés à ses soins. Je le vois encore frottant jusqu'au sang les oreilles de ses victimes, leur arrachant des poignées de cheveux, avec une férocité froide qui nous faisait frémir. Son souffre-douleur habituel était un pauvre enfant nommé Jérôme Nitard. « J'étais chez un maître qui m'assommait, j'ai voulu changer, et celui-ci me déchire ! disait-il en montrant ses oreilles saignantes. Décidément, rien ne me réussit. »

Au bout d'un mois de séjour dans cette lugubre maison, je tombai malade ; mes parents furent obligés de me reprendre. Il fut décidé, sur mes vives instances, que je ne retournerais chez monsieur Massebeuf qu'en qualité d'externe. Je serais mort, je crois, s'il m'avait fallu plus longtemps vivre constamment sous l'œil de cet homme.

Parmi mes camarades de pension, je ne dois pas oublier de mentionner Nicolas Durand, qui remportait tous les prix de mythologie.

A douze ans, Nicolas ne parlait que des Grecs et des Romains, et savait son histoire ancienne sur le bout du doigt ; mais c'est surtout pour les riantes fictions de la mythologie qu'il montrait un goût prononcé.

La généalogie si embrouillée des dieux et des déesses lui était aussi familière que celle de ses propres parents. Nul ne savait mieux que lui pourquoi Diane s'appelait quelquefois Limnatide, et pourquoi les Muses prenaient

le nom de filles du Pinde. Il vous aurait indiqué sans hésiter le lieu précis où s'élevait le platane qui abrita les amours de Jupiter et d'Europe. Il connaissait juste le nombre de stades qui séparait le temple de Delphes de l'antre des Dactyles. Mnémosyne l'avait comblé de ses plus heureux dons.

Souvent, quand nous nous promenions ensemble sur les rives de la Bièvre, il apostrophait les Héliades cachées, disait-il, sous la dure écorce des peupliers; il demandait toujours à faire une libation aux faunes protecteurs avant de commencer notre repas sur l'herbe, et si, le soir, en revenant le long de la rivière, je chantais un peu trop haut, il me priait de garder le silence de peur d'effaroucher les naïades timides.

Nicolas ne rêvait que Rome et Athènes. Il aurait voulu vivre au temps de Démosthène et des Gracques.

— Que fais-tu donc? lui dis-je un jour que je le vis se baisser pour ramasser un tas de petits cailloux, et les mettre ensuite dans sa bouche.

— Tu ne comprends pas?

— Non.

— Je fais comme Démosthène, et je remplis ma bouche de cailloux pour détruire mon bégayement en discutant avec les vagues courroucées de la Bièvre.

Malheureusement le bégayement persista et la France eut un grand orateur de moins. Ne pouvant, malgré tous les cailloux imaginables, se livrer à l'éloquence, Nicolas se voua aux beaux-arts. Un beau jour, il vint

en classe radieux, et il m'annonça que désormais ses parents se décidaient à ne plus contrarier la vocation qui l'entraînait vers la peinture romaine, et qu'il entrait le lendemain même en qualité de troisième rapin dans l'atelier de monsieur David.

C'est avec Nicolas Durand que j'ai fait pour la première fois l'école buissonnière dans Paris et hors de Paris.

Les nombreux visiteurs qui viennent chercher les primes du *Siècle*, ou renouveler leur abonnement au *Charivari*, peuvent admirer encore derrière la cour de l'hôtel Colbert un magnifique marronnier qui élève ses branches couvertes de feuilles à la hauteur d'un quatrième étage; c'est peut-être le dernier débris de ces allées de grands arbres, ornements séculaires des jardins qui, comme nous l'avons déjà dit, donnaient à cette époque une physionomie si gaie et si calme à la fois à la plupart des quartiers de la capitale.

Le public avait en outre à sa disposition une foule de jardins publics que nous avons vus peu à peu disparaître : le jardin de Tivoli, qui occupait l'emplacement de l'embarcadère du chemin de l'Ouest, et qui, partant de la rue Saint-Lazare, s'étendait jusqu'au parc de Monceaux; le jardin des Capucines, dont les derniers arbres viennent de tomber pour faire place à d'immenses maisons. C'était là que nous nous rendions de préférence les jours d'école buissonnière.

Quel magnifique spectacle présentait alors ce jardin, rendez-vous permanent de tous les saltimbanques de l'univers, foire perpétuelle où venaient s'étaler tous les

monstres, tous les prodiges contemporains. En voyant ce bruit, ce tumulte, cet empressement, cette foule, les étrangers croyaient assister à une fête : c'était la fête de tous les jours du peuple et des bourgeois de la bonne ville de Paris.

Singes savants, chiens calculateurs, poissons appelant leurs maîtres, on ne savait auquel donner la préférence. Là, les dames sauvages mordaient à belles dents dans des poules crues et avalaient des cailloux ; ici, des sirènes à deux têtes et des cyclopes ; plus loin, des danseuses de corde en plein vent, à côté d'une baraque où l'on voyait une femme dont le corps, suspendu sur une chaise par la nuque et par le tendon d'Achille, soutenait le poids de cinq ou six gaillards vigoureux qui venaient de grimper sur elle. Dans cette posture délicate, l'indomptable acrobate avait encore la force de chanter : *Fleuve du Tage,* avec un point d'orgue à la fin de chaque couplet.

C'est dans le jardin des Capucines que s'éleva le premier Cirque des frères Franconi ; c'est là que le physicien Robertson jeta les fondements du grand art de la fantasmagorie et de la prestidigitation, presque inconnu à nos pères. C'est dans ce petit théâtre enfumé où Vernet débuta tout enfant, où brillèrent tour à tour et ensemble Potier, Tiercelin, Brunet, Bosquier-Gavaudan, Odry, Cazot, et le pauvre Lepeintre, que ses amis viennent d'accompagner à sa dernière demeure.

Je passais quelquefois de longues heures debout devant la baraque d'un prince sauvage dont le diadème à

plumes et la figure bariolée de signes de toutes les couleurs attiraient surtout mon admiration. A chaque exhibition, le cornac de Son Altesse ne manquait jamais d'adresser cette interrogation à la foule:

— Y a-t-il quelqu'un dans l'honorable société qui parle le caraïbe? Son Altesse est prête à répondre à toutes les questions dans le langage de ses pères.

Tout le monde, comme vous pensez bien, gardait le silence. Un jour, cependant, je vis se détacher d'un groupe d'enfants de quinze à seize ans, un jeune homme qui monta résolûment sur le tréteau.

Une chevelure abondante, des yeux vifs et perçants, un nez aquilin, je ne sais quoi d'aimable et de résolu répandu sur sa physionomie, distinguaient le nouvel arrivant.

— Que demandez-vous? lui dit le cornac.

— Je désire entretenir le prince et lui donner des nouvelles importantes de son pays.

— Vous savez donc le caraïbe?

— Parfaitement.

Le jeune homme se mit en même temps à lancer avec une volubilité prodigieuse des mots plus extraordinaires les uns que les autres.

Le prince sauvage, les yeux effarés, la bouche béante regardait alternativement son cornac et son interlocuteur.

La foule voyait son embarras et commençait à se moquer de lui, lorsque le cornac fit signe à la musique, qui commença son effroyable vacarme, et poussa der-

rière le rideau Son Altesse caraïbe, en annonçant que la représentation allait commencer.

— Bravo, Géricault! bravo! crièrent les camarades du jeune homme en ouvrant leurs rangs pour le recevoir; tu as gagné ton pari.

A partir de ce moment, les plumes d'autruche, le maillot de coton et les mocassins du sauvage perdirent tout leur prestige à mes yeux. Je vins moins souvent flâner au jardin des Capucines, et les hommes de cire du salon de Curtius, au boulevard du Temple, remplacèrent le sauvage dans mes affections.

Le jardin des Capucines, il faut l'avouer, n'était presque rien à côté du boulevard du Temple, rendez-vous universel de tous les saltimbanques du globe. Mais avant d'arriver à ce lieu privilégié, que d'individualités curieuses, bizarres, bouffonnes, sollicitaient votre attention!

Écoutez ces sons maigres qui s'échappent de la harpe d'un petit vieillard fluet, sec, ratatiné, vêtu d'une tunique abricot rapiécée, d'un maillot qui fut jadis blanc, et recouvrant une jambe maigre et vacillante qui va se perdre dans une énorme paire de bottes en chamois. Une toque en velours surmontée d'une plume ébarbée couvre ses cheveux blancs. Il chante d'une voix chevrotante une romance attribuée à un jeune poëte toulousain nommé Baour, qui fut depuis le fameux Baour de Lormian, et dont j'ai retenu le refrain:

Je descendrai, pour te revoir,
Du palais flottant des nuages.

La romance est terminée. Serrée dans un étroit spencer de velours blanchi aux coutures, enveloppée dans une jupe de gaze fripée, la fille du barde *fait la manche.* Elle promène sa sébile de fer-blanc devant les spectateurs en murmurant d'une voix lamentable : « N'oubliez pas l'*Ossian moderne*, messieurs et mesdames, n'oubliez pas l'*Ossian moderne.* »

Que de fois, touché par cette voix mélancolique, j'ai jeté involontairement mon dernier sou dans la sébile du fils de Fingal !

Un spectacle plus gai attendait le promeneur devant la table du célèbre monsieur Miette, dont les générations modernes ont pu entendre le dernier boniment sur le quai de la Vallée ou à l'angle du pont Neuf

Simple prestidigitateur et acrobate en apparence, mais au fond marchand de poudre dentifrice et de savon à détacher, Miette commençait invariablement chaque séance par la danse des œufs, qu'il exécutait avec une rare perfection; après avoir escamoté quelques muscades, l'œil en feu, les cheveux en désordre, les bras nus sortant d'un habit de lancier rouge dont il avait coupé les manches, Miette passait à la partie sérieuse de son commerce.

« La propreté, s'écriait Miette, étant à la portée de toutes les nations en général, c'est à chacune d'elles que je m'adresse en particulier : Français, Anglais, Américains, Allemands, Chinois, Cochinchinois, Japonais, Russes, je décrasse tous les peuples.

» Je vends de plus une poudre dentifrice qui a eu l'hon-

neur de purifier les bouches des principales cours de l'Europe. Quelqu'un de la société veut-il en faire l'épreuve ? Vous, monsieur ? très-bien... Monsieur est magistrat ?... non. Articulez, si vous voulez bien, je vous entends sans vous comprendre... Limousin ? vous êtes Limousin ? à merveille. Ouvrez encore la bouche, s'il vous plaît.

» Avez-vous entendu parler, messieurs et mesdames, car il se trouve des dames dans la société, des étables d'Augias ? Regardez la bouche de monsieur : les voilà dans toute leur pureté. Jamais on ne vit bouche plus sale, plus infecte, plus dégoûtante. Emploirai-je ma salive pour l'assainir ? non, messieurs, vous croiriez qu'elle est préparée ; l'eau du ruisseau me suffira. Voyez déjà l'amélioration apportée dans cette bouche que je pourrais qualifier d'un autre nom. Il n'y a que l'amour de l'humanité qui puisse faire entreprendre une tâche aussi pénible ; c'est l'amour de l'humanité qui m'a fait prendre la résolution de descendre sur la place publique, et de mettre ma poudre dentifrice à la portée de toutes les bourses. Cinquante centimes, messieurs et mesdames, il n'en coûte que cinquante centimes pour se procurer une haleine plus suave que celle des zéphyrs ! Ceux qui désirent se faire assainir à domicile n'ont qu'à m'écrire, rue d'Anjou-Dauphine. Je demeure dans la maison du marchand de vin, c'est-à-dire c'est le marchand de vin qui demeure dans ma maison. »

Un jour Miette, n'ayant pas sans doute de Limousin

sous la main, s'empara de ma personne et me décrassa de la tête aux pieds de vive force. Depuis lors je cessai de m'arrêter devant lui.

Mais la foule se précipite sur les pas d'une grande femme vêtue fort coquettement à la mode des paysannes de Nanterre, et chantant :

La belle Madeleine
A vend des gâteaux :
A vend des gâteaux
La belle Madeleine,
A vend des gâteaux
Qui sont tout chauds.

— Tiens ! disait l'un, c'est la belle Madeleine ; elle n'est donc pas morte ?

— On prétendait, reprenait l'autre, qu'on l'avait trouvée assassinée dans une des allées du bois de Boulogne.

La belle Madeleine avait inventé la réclame à l'assassinat bien avant qu'on sût ce que c'était qu'une réclame. Le bruit de sa mort tragique se répandait régulièrement quatre ou cinq fois par an. Elle disparaissait pendant quelques jours, et sa vogue augmentait à chaque rentrée.

A peine la belle Madeleine avait-elle terminé sa cantilène, qu'une voix, accompagnée d'un violon formé d'une corde de basse fixée sur deux vessies, se faisait entendre :

La belle Bourbonnaise
Elle est mal à son aise,

Elle est mal à son aise.
Elle est sur son grabat.
Ah! ah! ah! ah!

Et on voyait surgir le *grimacier* en habit de marquis, avec d'énormes besicles à califourchon sur la trogne. Une demi-douzaine de grelots ornait ces lunettes prodigieuses et faisaient un vacarme affreux pendant que le grimacier chantait en changeant dix-sept fois l'expression grotesque de sa physionomie ; oui, messieurs, dix-sept grimaces en cinq minutes, je les ai comptées bien souvent.

Place maintenant au *Grand Turc* avec son turban haut de trois pieds, son gilet rouge avec un immense soleil dans le dos, suivi de deux Auvergnats barbouillés en nègres et jouant de l'orgue de Barbarie pendant que Sa Hautesse lançait avec une adresse merveilleuse ses cahiers de chansons jusqu'aux fenêtres les plus élevées. Le Grand Turc était célèbre par sa ressemblance avec une noble dame du faubourg Saint-Germain, ressemblance tellement frappante qu'on ne désignait plus que sous le nom du *Grand Turc* l'infortunée qui en était affligée.

Coiffé d'un tricorne surmonté d'un plumet gigantesque, vêtu d'un vieil habit rouge de la maison du roi deux fois trop grand pour son corps sec et maigre, le marchand de vulnéraire suisse offrait aux passants les simples de l'Helvétie, avec accompagnement de noix dorées contenant les secrets du destin.

Puis venait l'Esprit, escamoteur de son métier, le propagateur de la poudre persane, le rival de monsieur Miette. « O mon père ! s'écriait l'Esprit, regarde tous ces badauds qui m'entourent ; pas un ne m'achètera une boîte de poudre persane, et pourtant ils savent bien que je ne vis pas de l'air ! »

Le propagateur de la poudre persane ne perdait pas une occasion d'invoquer le nom paternel ; il mettait son père à toutes les sauces.

A quelques pas plus loin, longeant timidement les arbres du boulevard, l'air mélancolique et souffrant, on rencontrait *l'homme à la perruche*.

C'était, racontait-on alors, un homme qui avait joui d'une grande fortune et d'une grande position. Il se nommait le marquis de R... et descendait d'une ancienne famille depuis longtemps établie à l'île Bourbon.

Notre voyage est presque terminé maintenant. Vous voyez que, pour un écolier faisant l'école buissonnière, il y avait sur la route amplement de quoi se distraire. Je ne parle pas de ce qu'il voyait sur le boulevard même du Temple, où se trouvaient réunis plus de plaisirs et de distractions encore, si c'est possible, qu'au jardin des Capucines. Admirez d'abord le théâtre du sieur Nicolet, les Grands-Danseurs du roi, devenus depuis le théâtre de la Gaîté ; le Petit-Lazari, l'Ambigu, le cabinet de figures en cire de Curtius, où les plus grands criminels des deux sexes étaient assis à table à côté des plus grands potentats de l'Europe ; puis enfin Bobèche et Galimafré, la joie et l'amusement de ma jeunesse ; Bobèche et Gali-

mafré que rien encore n'a pu me faire oublier. C'est sur ces tréteaux que j'ai vu les premiers débuts d'un jeune paillasse qui devait plus tard illustrer le nom de Bilboquet.

A chaque instant c'était comme un nouveau décor; non-seulement les choses changeaient, mais encore les hommes. Chaque quartier avait son caractère, ses mœurs, son langage, ses modes et jusqu'à ses tics. Il semblait que l'habitant du boulevard des Filles du Calvaire n'eût pu vivre au boulevard Bonne-Nouvelle; celui-ci à son tour ne pouvait être confondu avec son voisin du boulevard Montmartre. Les hommes ont en général la physionomie de leur profession particulière: regardez plutôt le gendarme, le frère de la Doctrine chrétienne, le bottier, l'épicier, ils semblent avoir été créés et mis au monde pour l'exercice de ces divers états. A l'époque dont je parle, chacun avait en outre la physionomie de son quartier. Un observateur d'une force médiocre aurait parfaitement distingué l'indigène du faubourg Saint-Martin du naturel du faubourg du Roule; il lui aurait été même impossible de confondre l'habitant de la rue Saint-Honoré et celui de la rue Saint-Martin.

Au delà du faubourg du Temple, tout était silence et solitude. Le bruit expirait au Jardin turc. Les grands arbres des pensionnats de la rue de Vendôme mêlaient leur feuillage à celui des arbres du boulevard et blanchissaient sous la même poussière. Quelques marchands de bric-à-brac dont les boutiques regorgeaient de trésors alors ignorés et dédaignés, occupaient l'un des coins de

la rue; à l'autre on voyait l'atelier d'une vieille demoiselle qui faisait des portraits à prix fixe en une séance. Le tarif était affiché à la porte:

Ressemblance parfaite. . .	25 fr.
Demi-ressemblance	15
Air de famille	5

Les appartements de cette demoiselle étaient du haut en bas tapissés de portraits. Chaque chambre avait sa spécialité : dans l'une les nez aquilins, dans l'autre les nez épatés ; ici les nez à la Roxelane; là les bruns, plus loin les blonds et les châtains. On pouvait lui faire faire un portrait sur signalement et le lui demander par la poste, on était sûr de le recevoir par le retour du courrier.

Le centre de la mode et du mouvement était envahi plutôt qu'occupé par les gens des rues et faubourgs du Temple et Saint-Antoine, auxquels se mêlaient des muscadins, des mirliflores, des merveilleux ; ils débitaient des galanteries aux marchandes de bouquets alors fort nombreuses et fort jolies, et aux contrefaçons de cette belle et charmante Fanchon la Vielleuse, qui fut un des grands événements parisiens de la fin du dix-huitième siècle, et qui eut les doubles honneurs de la scène et des marionnettes, comme Frédéric le Grand, Geneviève de Brabant, saint Vincent de Paul et monsieur de Voltaire.

De curieux échantillons du siècle passé se montraient au milieu de cette foule grouillante.

Un jour, je regardais d'un œil curieux de magnifi-

ques chaussons de pomme qui fumaient sur le four en plein vent d'une marchande installée devant le tréteau de Bobèche. Je ne possédais qu'un sou, mais l'objet de ma convoitise pouvait m'appartenir à ce prix, et j'avais une faim ou une gourmandise d'enragé.

J'allais étendre la main sur le chausson, lorsqu'une voix douce et enfantine me demanda : « Quelque chose, s'il vous plaît, pour l'amour de Dieu ! »

Une petite fille en haillons me regardait en même temps avec ses yeux bleus enfoncés sous ses tempes maigres et pâles. Je ne sais comment cela se fit, mais le sou passa de ma main dans celle de la petite fille.

Je m'éloignai de la corbeille aux chaussons.

Comme je me perdais dans les groupes, non pas précisément triste, mais un peu penaud de ma bonne action, je sentis qu'on me frappait sur l'épaule.

En me retournant, je me trouvai en face d'un vieillard vêtu d'un habit de velours noir à manchettes de malines. Un magnifique jabot, également en dentelle retombait sur sa veste en soie brodée ; une culotte en drap de soie noire, des bas blancs en soie, des souliers à boucles d'acier bruni, complétaient sa toilette. Il portait un tricorne sous le bras et un long jonc à pomme d'or à la main.

— Mon enfant, me dit-il d'un air paternel, ce que vous avez fait tout à l'heure est très-bien. Continuez à préférer la vertu aux chaussons de pomme, et vous verrez que vous vous en trouverez à merveille.

Il s'éloigna en laissant un petit écu dans ma main,

qu'il venait de serrer en signe d'approbation et d'encouragement.

Je racontai cette histoire à mon père, qui reconnut l'homme au portrait que je lui en fis. C'était monsieur de Montyon, l'inventeur du prix de vertu, ce philanthrope que son testament devait rendre si célèbre.

Je crois que cette rencontre m'a porté bonheur, et que si plus tard, dans la vie, je me suis montré quelque peu vertueux, c'est à l'influence secrète de monsieur de Montyon que je le dois.

Il fallait voir le jardin des Capucines et le boulevard du Temple, la nuit, aux flambeaux, au bruit de vingt orchestres, aux cris de mille industriels, saltimbanques, marchands, chanteurs, spéculateurs de tous les genres.

Jamais les Champs-Élysées, dans leurs plus beaux jours, n'ont donné l'idée d'un pareil éclat, d'un semblable mouvement, d'un tel tumulte. C'était à en avoir le vertige.

Au sortir de cette espèce de Pandémonium, le Parisien regagnait sa demeure à la clarté douteuse des réverbères à huile. La grande ville, tout à l'heure si bruyante, si animée, était plongée de bonne heure dans la tranquillité et le repos. Chaque quartier avait ses pauvres : on les entendait implorer la charité publique, chacun à sa façon ; ils servaient, pour ainsi dire, d'horloge et de régulateur aux habitants. « La vieille aux quatre fils Aymon n'a pas encore passé, » disais-je à ma mère quand elle parlait de m'envoyer au lit et que je voulais rester au coin du feu à écouter la conversation. Mon père ne se

serait pas endormi s'il n'avait pas entendu la voix du vieillard qui passait tous les soirs devant nos fenêtres en psalmodiant la complainte des *Douze Voleurs de Bressuire.*

Quelquefois encore aujourd'hui, avant de clore ma paupière, je crois entendre la voix lamentable de la pauvresse, qui chantait à l'entrée de notre rue, avec un voile noir sur la tête, et s'arrêtant pour murmurer d'une voix lugubre : « N'oubliez pas une pauvre victime de la Révolution ! »

CHAPITRE V

Mon oncle Baviot. — Un bonnetier de l'île Saint-Louis. — Situation de la bonneterie à la fin du dix-huitième siècle. — Mon cousin Anténor. — La servante Colombe. — Coup d'œil sur l'île Saint-Louis en 1798. — Les lavandières. — Les grisettes. — Je retrouve un camarade de pension. — Ce qu'on lisait dans l'île Saint-Louis en l'an v de la République. — Une élégie au troisième étage. — Un enlèvement. — Un mariage d'aujourd'hui. — Le bouquet de rigueur et la livre d'oranges glacées. — Le frac noir. — Vous êtes un monstre! — Rendez-moi ma fille! — Le Grand Cerf — Quatre enlèvements. — Il n'y a plus de couvent. — Influence d'une rue sur le cœur humain. — L'Ile amoureuse.

Je glisserai rapidement sur la mort de mon père, qui eut lieu à cette époque, pour ne point attrister ces mémoires. A quoi bon d'ailleurs mettre le public dans la confidence de pareilles douleurs?

— Te voilà grand, me dit ma mère quelques jours après ce triste événement, nous ne sommes pas riches, il faut que tu songes à travailler.

— Je suis tout prêt, répondis-je bravement.

— Cette réponse ne m'étonne pas de ta part, tu as bon cœur, cela te portera bonheur. Sans la Révolution, reprit ma mère avec un soupir, tu aurais une carrière toute faite; mais il n'y a plus de pages, plus de grande ni de petite Écurie, il ne faut plus par conséquent songer à la

survivance de feu ton père. Si jamais les choses changent, j'ai là ton brevet de survivancier. En attendant, j'ai résolu de te mettre dans la bonneterie.

— Vous voulez faire de moi un bonnetier?

— Je sais que ce n'est pas une partie bien brillante, mais elle est sûre. Ton oncle Baviot y a fait sa fortune; c'est lui qui guidera tes premiers pas dans la carrière. Suis ses conseils et son exemple, il te poussera.

Je ne me sentais aucune vocation pour le bas de bourre et pour le bonnet de coton, mais pour rien au monde je n'aurais voulu désobéir à ma mère. On respectait encore ses parents à cette époque. Je me résignai donc.

Le frère de ma mère, Nicolas-Nestor Baviot, était un des plus gros bonnetiers de l'île Saint-Louis. Il fut décidé que je ferais chez lui mon apprentissage commercial, et que je logerais dans sa maison, pour être tout entier à mes études en bonneterie. Un samedi soir, après avoir fait mes adieux à ma mère, je quittai le quartier Saint-Eustache, suivi d'un commissionnaire portant ma malle, pour me diriger vers l'île Saint-Louis.

Le dîner était servi quand j'entrai chez mon oncle, qui m'accueillit à bras ouverts. Je me mis à table. En dix minutes, le repas fut terminé.

— J'ai le plus grand plaisir à te voir, me dit mon oncle; mais le commerce est comme la guerre, si l'on veut réussir, il ne faut pas perdre l'occasion. Allons, Anténor, vite au comptoir, tu sais que ton grand-livre n'est pas encore à jour? Quant à toi, mon neveu, tu es libre jusqu'à lundi. Je te laisse avec mademoiselle Colombe, qui va te

montrer ta chambre. Pour moi, je rejoins Anténor ; le gaillard, si je ne le surveillais pas, serait capable de planter là ses écritures et d'aller courir la pretentaine dans les environs.

Anténor était mon cousin germain, le propre neveu de ma mère. Il s'était hâté d'obéir à son père et de descendre à la boutique en disant : — Au revoir, cousin.

Mademoiselle Colombe, grande et belle fille à la taille cambrée, à l'œil noir, aux bras robustes, remplissait dans la maison les doubles fonctions de bonne et de cuisinière. La Champagne l'avait vue naître, et comme à cette époque les femmes de la province tenaient encore fortement à leur costume national, je fus comme ébloui lorsque, le lendemain dimanche, je vis Colombe dans tout l'éclat de la toilette et de la coiffure champenoises. En montant à ma chambre, je la regardais ; elle s'en aperçut, et je rougis quand ses yeux rencontrèrent les miens.

Après avoir mis tout en ordre chez moi, je voulus profiter de mon avant-dernière soirée de liberté ; je sortis pour faire connaissance avec le quartier que j'allais habiter, et qui était tout à fait nouveau pour moi, car on me tenait de court à la maison, et dans ces temps reculés le bourgeois, essentiellement casanier, n'aimait guère à dépasser la frontière de son district.

Sept heures sonnaient à l'horloge du clocher de Saint-Louis en l'Ile lorsque je débouchai sur les quais. Le soleil couchant éclairait le rebord des toits ; les chansons des lavandières montaient de la berge ; les ouvrières et

les grisettes revenant de la couture, tantôt formant des groupes animés, tantôt deux à deux, se parlant à voix basse, rentraient dans leurs mansardes ; les concierges prenaient le frais devant la porte des maisons ; les enfants remplissaient l'air de leurs cris joyeux.

On ne va jamais plus loin que lorsqu'on ne sait pas où l'on va, a dit un homme politique célèbre ; jamais cet axiome ne me parut moins vrai. Je m'aperçus, au bout d'une demi-heure de marche, après avoir traversé une foule de rues, de places et de ruelles, que je me trouvais exactement à mon point de départ. J'entrai dans un cabinet de lecture pour demander quelques indications.

Un homme au fond de la boutique, assis devant un pot à colle, travaillait à refaire la couverture de quelques volumes en lambeaux. Au bruit que je fis en entrant, il se retourna. Nous nous reconnûmes, c'était mon ancien camarade de pension Jérôme Nitard.

— Toi dans l'île Saint-Louis, lui dis-je, toi qui nous parlais toujours de ton grand voyage en Amérique, où tu avais un oncle riche à millions !

— Je suis parti en effet, me répondit-il, mais j'ai fait naufrage en sortant du port ; rien ne me réussit. Je n'ai plus voulu tenter la fortune sur mer, et je suis revenu. J'avais ici une femme que j'adorais, je ne pouvais vivre sans elle, je l'ai épousée en face de la nature ; elle m'a apporté en dot ce cabinet de lecture. J'ai une petite place.

— Et les affaires vont bien?

— Je n'ai pas à me plaindre, la lecture donne assez ; on est très-sentimental dans l'île Saint-Louis ; nous n'avons pas grands frais d'achat, deux ou trois ouvrages nous suffisent.

— Lesquels ?

— *Estelle et Némorin, Gonzalve de Cordoue* et *Mathilde et Malek-Adhel*. Et toi, ajouta-t-il, que fais-tu en ces lieux ?

Je lui racontai mon histoire ; nous causâmes ainsi pendant une heure, et nous nous dîmes adieu en nous promettant bien de nous revoir souvent. Quand je quittai ce chaste cabinet de lecture, le crépuscule couvrait les rues de ses lueurs douces et tremblantes. Je traversai une rue formée de grands hôtels habités autrefois par la noblesse parlementaire. Toutes les fenêtres étaient fermées, hormis une seule, derrière laquelle brillaient des bougies ; deux jeunes filles causaient devant la porte de la maison.

— Pauvre demoiselle de Saint-Avon, disait l'une, comme elle était bonne !

— C'est une sainte, reprenait l'autre.

— J'ai vu qu'elle dépérissait depuis le moment où l'on apprit la triste nouvelle.

— Il y a aujourd'hui un an, jour pour jour, que son fiancé a été tué à l'armée d'Italie. Elle meurt à la même heure.

— Sainte Vierge, priez pour elle !

— Ainsi soit-il.

Les jeunes filles s'éloignèrent après avoir fait le signe

de la croix. La rue, redevenue déserte et silencieuse, ne fut plus troublée que par la voix lointaine d'un passant qui s'éloignait en chantant la romance.

Les deux cierges brillaient toujours derrière les rideaux.

Au bout de quelques pas, je me trouvai sur la place du Petit-Pont, qui était alors le quartier habité par les gens à la mode. J'entrai dans le *café d'Apollon,* fréquenté par l'élite des mirliflores de l'île. Je m'assis à une table, et, fier de ma première entrée dans un café, je demandai un orgeat créponné. Le Parisien a ordinairement le verbe assez haut dans les lieux publics, je fus bientôt dans la confidence de toutes les conversations.

A la première table, il était question d'un duel qui avait eu lieu le matin même entre un mari et l'amant de sa femme. Le mari avait été blessé.

A la seconde table, un mirliflore extrêmement échauffé offrait de parier vingt-cinq louis contre un écu de six livres, que personne ne pourrait montrer des lettres de Malvina.

Auprès de moi, deux jeunes gens causaient à voix basse. Je prêtai l'oreille; mais le vacarme qui régnait dans le café m'empêchait d'entendre autre chose que des phrases entrecoupées.

— C'est pour ce soir ?

— A minuit. La voiture est commandée.

— On frappera trois coups.

— Et l'échelle?

— Elle est prête.

Je crus comprendre qu'il s'agissait d'un enlèvement.

Lorsque je sortis du café, la lune nouvelle venait de se lever ; on voyait des couples amoureux se glisser le long des trottoirs, protégés par l'ombre des balcons. A la faible clarté de l'astre des nuits, il me sembla reconnaître mademoiselle Colombe au bras d'un grenadier de la garde consulaire. J'allais poursuivre mon examen, lorsque je vis passer rapidement à mon côté un jeune homme qui n'était autre que le cousin Anténor. Je m'aperçus qu'il cachait quelque chose sous sa redingote.

— Anténor ! m'écriai-je.

— Silence ! me répondit-il.

— Où vas-tu donc ainsi ?

— Puisqu'il n'y a pas eu moyen de t'éviter, suis-moi et tu le sauras.

Nous enfilâmes une ruelle latérale, et au bout de quelques pas nous nous trouvâmes dans l'angle formé par les deux ailes d'un vieil hôtel.

L'objet qu'Anténor tenait caché sous sa redingote était une guitare. Il se mit à en tirer des sons mélodieux. Bientôt une fenêtre s'ouvrit discrètement, et je distinguai une main blanche qui s'allongeait derrière le volet.

— C'est elle ! fit Anténor.

Une tête charmante se montra au même instant, et la main blanche laissa tomber une lettre. Anténor s'élança pour la ramasser. Il la pressa contre son cœur et me fit signe de le suivre. Nous partîmes en courant, comme si nous eussions craint d'être poursuivis par le mari de la belle.

Anténor m'expliqua, quand nous fûmes seuls, qu'il était amoureux fou, depuis un an, de cette demoiselle.

— Je compte l'enlever un de ces jours. En attendant, ajouta-t-il, je lui fais la cour et je lui donne des sérénades.

Sous le Consulat on faisait encore la cour. Que se passe-t-il maintenant quand deux familles ont résolu d'unir leurs enfants? Le jeune homme est, comme on dit, admis dans la maison. Cela veut-il dire qu'il fasse partie de la famille? Pas du tout. Il a ses heures d'entrée, et pour rien au monde on ne voudrait retrancher une minute de durée à son privilége; mais on ne ferait rien non plus pour l'étendre. On mesure le temps à l'amour. Mademoiselle a travaillé dans la matinée avec son maître de dessin ou de piano; l'après-midi, elle a vu sa couturière, son marchand de meubles, son tapissier, son bijoutier. Elle a pressé tous ces gens-là de terminer ses commandes.

Monsieur, de son côté, est allé à la Bourse; il a discuté les termes du contrat avec son notaire et pris ses dispositions avec son agent de change. Le fiancé et la fiancée, en un mot, ont consacré la journée aux affaires.

Le soir, le promis endosse le frac noir, achète un bouquet et une livre d'oranges glacées au passage de l'Opéra, et se présente, la botte en pointe, le dos en rond, devant la promise. La maman travaille, le papa lit son journal. Les amis de la maison sont venus; il faut ranimer le whist et la conversation qui languissent. De quoi va-t-on

causer? De l'Opéra, du Vaudeville, de la question d'Orient? Mademoiselle Cruvelli était-elle en voix hier? Grassot est-il amusant dans son dernier rôle? A-t-on des nouvelles de Sébastopol?

Si les fiancés restent un moment seuls, ils s'entretiennent des préparatifs de leur mariage. Convient-il de prendre des rideaux en laine ou en soie? le salon sera-t-il tapissé en velours ou en damas? Monsieur le sénateur un tel consentira-t-il à être témoin? La noce se fera-t-elle à la campagne ou à la ville? Inviterons-nous madame Dervilly? D'amour, pas un traître mot. Cela dure des mois entiers. Enfin, après un échange aussi complet de pensées et de sentiments, on se marie. On ne s'aime pas, on se convient.

Les choses ne se passaient pas ainsi de mon temps. Dans l'île Saint-Louis, et dans beaucoup d'autres lieux, on ne se mariait pas sans être amoureux. Certes, une fiancée pouvait avouer son amour en public; mais il lui fallait encore le plaisir d'être aimée en secret, d'être aimée deux fois. Je voyais tous les jours librement celle qui devait être madame Prudhomme, et pourtant que de regards lancés à la dérobée! que de soupirs! que de serrements de main dans les coins! que de... Mais n'anticipons pas sur les événements.

Je me mis au lit et j'invoquai en vain Morphée. Des sensations tout à fait champêtres et galantes s'étaient emparées de moi. Mademoiselle Colombe, la maîtresse de mon cousin, les grisettes, je revoyais tous les objets qui m'avaient frappé comme dans une espèce d'halluci-

nation. Je dormis à peine quelques heures. Je me levai et je descendis.

Toute la maison était bouleversée. Mon oncle était enfermé dans son salon avec une dame, et on entendait les éclats de leurs voix qui se mêlaient dans une conversation fort peu amicale.

— C'est une abomination! disait la dame.

— Que voulez-vous que j'y fasse? répondait mon oncle.

— Ils savaient bien pourtant que leur mariage était décidé!

— Parbleu!

— Il fallait tenir votre fils.

— Pourquoi n'avez-vous pas surveillé votre fille?

— Le mariage est rompu!

— Comme vous voudrez.

— Vous êtes un monstre!

— Et vous une folle!

— Rendez-moi ma fille!

— Où voulez-vous que je la prenne?

Je demandai à mademoiselle Colombe ce qu'il y avait.

— Il y a, me répondit-elle, que monsieur Anténor a enlevé mademoiselle Zélie.

— Et on n'a pas pu découvrir leurs traces?

— Cette lettre, que monsieur Anténor a laissée à votre adresse, vous mettra peut-être sur la voie.

Anténor, en effet, m'avait écrit la lettre suivante :

« Mon cher cousin,

» La vie m'est insupportable sans celle que j'aime. Puisque le hasard t'a rendu témoin de nos amours, instruis mon père de ma résolution inébranlable de vivre et de mourir pour ma Zélie. Qu'on n'essaye pas de nous séparer; nous irons, s'il le faut, jusqu'au bout du monde. Nous partons pour Pontoise. Adieu, mille fois adieu.

» Ton cousin pour la vie,

» ANTÉNOR. »

Je montrai cette lettre à mon oncle. Il fut convenu qu'on m'enverrait à Pontoise avec un vieux parent de la tendre Zélie, pour ramener les fugitifs.

Arrivés à Pontoise, nous descendîmes à l'auberge du *Grand Cerf*, la première de l'endroit. Mon compagnon de voyage prit l'aubergiste à part pour l'interroger discrètement.

— Vous avez dû recevoir ce matin deux jeunes...

— Je sais ce que vous voulez dire, s'écria l'hôte : un petit brun et une grande blonde. C'est le numéro 7.

— Ce n'est point cela.

— J'ai votre affaire : le numéro 10, une grande blonde et un petit brun.

— Vous n'y êtes pas.

— Que voulez-vous? nous avons tant d'enlèvements cette année, que je ne sais plus où donner de la tête. Il nous reste encore le numéro 12; mais c'est un enlève-

ment de trente ans. Le numéro 15, le numéro 16, le numéro 17... Ce doit être le numéro 20; j'ai entendu la jeune fille qui l'appelait : « Mon Anténor! »

— Enfin, nous y sommes.

— Ils sont bien gentils tous les deux, et ils ont commandé un fameux déjeuner. Vous les trouverez au bout du jardin.

Nous nous dirigeâmes de ce côté. Le vieux parent ruminait le discours paternel et terrible à la fois qu'il était tenu d'adresser aux fugitifs. Nous marchions dans une allée de marronniers chargés de fleurs; je devinais à son air que l'orateur avait pas mal de peine à préparer son exorde, lorsque ce bruissement, ce souffle, ce murmure, cette inexplicable harmonie qu'on appelle un baiser, le tira de ses réflexions. Mes yeux se portèrent sur un massif de lilas : Anténor et Zélie étaient assis sur le gazon. La jeune fille avait la tête inclinée sur les genoux de son amant. Leurs bouches étaient muettes, mais leurs yeux se parlaient. Ils étaient heureux comme on ne l'est qu'une fois dans sa vie.

Les fugitifs se laissèrent ramener à Paris. Mon oncle déclara qu'il ne pardonnerait jamais à son fils, qu'il ne voulait plus le revoir, qu'il avait déjà pris un autre teneur de livres.

Quant à Zélie, elle se jeta aux pieds de sa mère, qui la repoussa en lui disant :

— Éloignez-vous, malheureuse, et préparez-vous à entrer au couvent.

— Il n'y a plus de couvent, répondit-elle doucement.

Aussi les deux amants furent-ils unis deux semaines après.

Telle était l'atmosphère qu'on respirait alors dans l'île Saint-Louis, l'île amoureuse par excellence. Je ne devais pas tarder à en subir la charmante et fatale influence.

CHAPITRE VI

Le théâtre. — La comédie bourgeoise. — Célimène en journée. — La tragédie sous les toits. — La salle Doyen. — *Abufar, ou la Famille arabe.* — Le rôle de Khorasmin ou Pharasmin. — Le papa Doyen. — Madame Doyen dans la *Fille d'honneur.* — La tabatière de Préville. — La partie de dominos de Molé. — Hommage à Doyen. — *Les Victimes cloîtrées.* — J'entre dans l'intimité de la famille Doyen. — Madame Clytemnestre-Doyen. — Mort de Doyen. — Ellevion. — Un ténor à la première position. — Une émeute de femmes. — Ce que coûte une fenêtre pour voir passer un ténor. — La voiture de Talma. — Talma-camée. — Je veux me lancer dans la tragédie.

Après l'amour, la grande affaire d'alors c'était le théâtre.

On jouait la comédie partout, dans les salons, dans les mansardes, dans les ateliers, voire même dans la loge des concierges.

La petite bourgeoise étudiait devant son miroir le sourire et les minauderies de la grande coquette; on faisait jouer à des enfants de douze ans le rôle de Célimène; la modeste couturière, entre deux ourlets, apprenait des tirades de tragédie.

Les commis, les employés, les ouvriers, les rentiers eux-mêmes formaient des troupes et se réunissaient pour jouer la comédie. Le théâtre était composé de deux

paravents. Il y avait des salles de spectacle dans chaque rue et presque dans chaque maison. On en comptait une douzaine au moins dans l'île.

Mon oncle avait un commis auquel ces théâtres trop bourgeois ne suffisaient pas, et qui me parlait d'un théâtre où il allait tous les dimanches et où on voyait jouer des acteurs presque véritables. Népomucène Galuchet, tel était le nom de ce commis, qui nourrissait une passion effrénée pour les planches et un secret désir de s'y montrer un jour. Je lui fis promettre de m'emmener une fois avec lui.

Un dimanche soir, Népomucène vint me chercher, et nous prîmes le chemin de la rue Transnonnain. Nous entrâmes dans une maison d'assez chétive apparence. Népomucène prit deux billets chez le concierge, et après avoir gravi trois étages au-dessus de l'entre-sol, nous nous trouvâmes devant une petite porte basse au-dessus de laquelle fumait un triste lumignon. Il fallait pour entrer ébranler un cordon auquel était suspendue une patte de biche usée par le frottement. Cette formalité remplie, une vieille servante entre-bâillait la porte, prenait vos billets, et vous guidant, une chandelle à la main, au milieu des ustensiles d'une cuisine étroite imprégnée encore des émanations du repas du soir, elle vous introduisait dans une salle assez vaste pour contenir quatre ou cinq rangs de chaises, et au fond une estrade de dix ou douze pieds. C'était le théâtre.

La lueur douteuse de quelques quinquets éclairait la salle et les acteurs. Les spectateurs étaient calmes et si-

lencieux. Plusieurs mères de famille tricotaient pendant les entr'actes, qu'on faisait du reste aussi courts que possible pour économiser le luminaire.

La première fois que j'assistai à ces représentations, on jouait *Abufar, ou la Famille arabe,* de ce bon Ducis, car tout le monde était bon à cette époque : le bon Andrieux, le bon Duval, le bon Bouilly, et une foule d'autres qu'il serait trop long de citer. L'acteur chargé du rôle de Khorasmin ou Pharasmin, le confident de la pièce, était un petit vieillard à peine haut de quatre pieds, légèrement bossu, cagneux, clignotant, grêlé, une espèce de monstre. Il venait de commencer sa grande tirade du second acte, lorsque après quelques minutes de silence, il se baissa d'un air furieux, prit la brochure des mains du souffleur, et se mit à chercher pendant cinq minutes la rime qu'il avait perdue. Les spectateurs profitèrent de cet intervalle pour se moucher.

Le petit homme, qui à tous ses avantages physiques joignait celui d'être myope, s'impatientait visiblement de ne pouvoir trouver le mot qu'il cherchait, quand tout à coup je vis sortir de la coulisse une femme d'un embonpoint prodigieux, vêtue d'une robe de gaze rose avec des fleurs et des plumes dans les cheveux. C'est dans ce costume que je lui vis jouer quelques instants plus tard le rôle de la *Fille d'honneur*.

La dame rose tenait entre ses mains un étui à lunettes qu'elle remit à l'infortuné confident. Armé de cet utile auxiliaire, Pharasmin ou Khorasmin put reprendre sa tirade, et la tragédie continua sans nouvel encombre.

Pendant cette longue interruption, pas un spectateur n'avait sourcillé.

Ne riez pas, messieurs, car ce théâtre c'était la salle Chantereine, l'école lyrique de cette époque; dans cet acteur si court de taille et de mémoire, saluez le célèbre Doyen.

Peintre en bâtiments de son métier, las d'orner de paysages, de palais et de bosquets fantastiques les murs des villas parisiennes, Doyen avait jeté la brosse aux orties et s'était fait comédien, et, qui pis est, instituteur de comédiens. Transformant son quatrième étage en conservatoire, Doyen apprenait aux futurs Dorantes de la Comédie-Française l'art de parler, d'accentuer, de marcher, de s'asseoir, de tenir son chapeau et de froisser son jabot sur la scène; en un mot, les grandes traditions. Son jeu laissait bien quelque chose à désirer relativement à ces divers points, mais il avait vécu dans l'intimité des premiers comédiens du temps, et cela seul suffit pour rendre un homme capable d'enseigner la comédie. Quel excellent professeur ne devait-on pas faire quand, pendant plusieurs années, on avait eu l'honneur de jouer aux dominos avec le grand Molé et de puiser chaque jour une prise de tabac dans la tabatière de l'illustre Préville !

Je devins par la suite un des habitués les plus assidus du théâtre Doyen. J'ai pu recueillir de la bouche même du directeur les plus sages préceptes sur l'art théâtral; il m'en a laissé, j'ose le dire, le précieux dépôt, et si quelquefois, par de judicieux avis, je puis être utile aux

jeunes comédiens de mon temps, c'est à Doyen que je le dois. Que son ombre du moins reçoive ici ce témoignage de ma reconnaissance.

Doyen m'avait pris en affection au point de rendre Népomucène jaloux, et sa confiance ne me cachait plus rien depuis un soir où l'on jouait *les Victimes cloîtrées* à son théâtre. Doyen, trop enrhumé pour remplir le personnage de Fénelon, s'était fait remplacer par un de ses élèves, ouvrier chapelier du voisinage. Sa femme était chargée du rôle d'Euphémie.

J'étais tout entier au charme de la diction de madame Doyen, lorsque j'entendis derrière moi une voix entrecoupée de sanglots s'écrier en s'emparant de mes mains qui venaient d'applaudir vigoureusement :

— N'est-ce pas qu'elle est sublime!

Je me retournai et je reconnus Doyen, qui me pressait dans ses bras et inondait mon gilet de ses larmes.

— Vous la comprenez, ajouta-t-il, oh oui! vous la comprenez! Il faut que vous fassiez sa connaissance.

Le soir même je fus présenté à madame Doyen.

Pendant plusieurs années j'ai vécu dans l'intimité de ce couple. Doyen brûlait pour sa femme d'une flamme que l'on peut appeler éternelle, puisqu'il en est mort. Son ingrate moitié, la vérité m'oblige à en convenir, ne le payait guère de retour.

A l'instar de Clytemnestre, madame Doyen avait un goût très-prononcé pour l'adultère ; je doute cependant que ce goût lui eût jamais fait commettre les mêmes inconséquences qu'à l'épouse d'Agamemnon. Je la crois

fort incapable d'avoir songé à assassiner son mari.

Mais elle l'abreuvait de chagrin, elle le tuait à petit feu par ses coquetteries, car elle commença par être coquette et elle finit par devenir criminelle. Le trop tendre Doyen lui pardonna plusieurs fois, jusqu'à ce qu'un beau jour, malgré son embonpoint, elle se fit enlever par un jeune premier de tragédie.

A partir de ce jour, Doyen ne fit plus que décliner et s'acheminer lentement vers la tombe.

— L'ingrate, me disait-il, m'a frappé d'un coup mortel ; mes armes, mes coursiers, mon char, tout m'importune, je n'ai même plus de plaisir à jouer la tragédie.

Quelques jours auparavant, il avait reculé devant une occasion de remplir son rôle favori de Khorasmin ou Pharasmin. « Je me dis : Doyen n'en a pas pour longtemps à jouir de la lumière des cieux. » En effet, au bout d'une semaine, il était mort.

On ne se figure pas ce qu'était à cette époque la popularité d'un acteur comme Elleviou, par exemple.

Tout le monde se mêlait alors de politique, et Elleviou s'était permis je ne sais quel acte d'opposition contre le gouvernement.

Aussitôt le bruit se répand dans tout Paris que, pour se venger d'Elleviou, qui fait partie de la réquisition, le gouvernement lui a donné l'ordre de rejoindre immédiatement les drapeaux. Quatre gendarmes sont venus empoigner Elleviou chez lui et l'ont conduit à la caserne de l'Assomption, où il doit être incorporé dans le ba-

taillon qui se met en marche le lendemain pour se rendre à la frontière.

Aussitôt on se rend de tous les quartiers de Paris à la caserne, les femmes se mêlent à la foule, on s'approche des grilles pour tâcher d'apercevoir Elleviou, qui doit, dit-on, faire l'exercice et commencer dans l'après-midi même son apprentissage de soldat.

Pendant que cette manifestation avait lieu à la caserne, chargé d'une commission de mon oncle, je me trouvais justement chez une ex-marchande de l'île Saint-Louis, qui venait d'établir un atelier de modiste à un entre-sol du boulevard, entre la rue le Pelletier et la rue Céruti.

Une dame voilée se présente et demande à parler en particulier à la maîtresse de la maison. On l'introduit dans une pièce voisine du magasin, et au bout de cinq minutes de conversation elle s'éloigne. Cette dame mystérieuse m'intriguait fort, et je me hâtai d'interroger la marchande sur l'objet de la visite de l'inconnue.

— Vous ne le devinerez jamais, me répondit la modiste.

— Qu'est-ce donc?

— Elle est venue me prier de lui louer, pour demain lundi, les fenêtres de mon appartement qui donnent sur le boulevard, moyennant une somme assez ronde.

— Et vous avez accepté?

— Parbleu! la belle question.

— Et s'il s'agissait par hasard d'un complot?

— Je sais qu'il n'est nullement question de politique dans cette affaire.

— De quoi donc s'agit-il ?

— De voir passer Elleviou partant pour l'armée, en vrai costume militaire.

Un grand nombre de fenêtres furent louées dans la journée pour le même objet. Le lendemain, lorsque le bataillon passa sur le boulevard, des milliers d'yeux féminins cherchaient dans les rangs Elleviou. Celles qui étaient assez heureuses pour l'apercevoir agitaient leurs mouchoirs en signe d'adieu. On vit des femmes qui n'avaient pu se procurer des fenêtres, monter sur des bornes; un grand nombre d'autres accompagnèrent l'heureux réquisitionnaire et suivirent en voiture le bataillon jusqu'à la première étape.

Heureusement Elleviou ne tarda pas à être rendu à ses succès d'opéra-comique. Le gouvernement ne put résister aux sollicitations qui pleuvaient de tous côtés sur sa tête. Au bout de huit jours, le jeune et brillant ténor reparut sur la scène de l'Opéra-Comique, et plusieurs spectatrices s'évanouirent dans leur loge en le revoyant.

Talma excitait le même enthousiasme dans un autre genre.

Talma avait des fanatiques, des séides, des dévots, qui l'attendaient tous les soirs à sa sortie du théâtre, et qui couraient autour de sa voiture en criant : Vive Talma !

Des groupes stationnaient toute la journée devant son petit hôtel de la rue la Rochefoucauld, pour voir Talma

à son entrée ou à sa sortie. Il ne pouvait se montrer à pied sans être aussitôt suivi par la foule.

S'il entrait dans un magasin quelconque, aussitôt le public de se réunir devant la porte afin d'apercevoir le grand homme. On se pressait, on se bousculait, on s'assommait pour se faire jour à travers la masse des curieux.

J'ai vu des rassemblements, formés par la présence de Talma, interrompre la circulation des voitures. Il fallait envoyer chercher une compagnie à l'état-major de la place pour les dissiper, pendant que l'objet de cette curiosité enthousiaste était obligé de s'esquiver par une porte de derrière.

Tous les bourgeois de Paris avaient un buste ou un portrait de Talma dans leur cabinet ou dans leur salon.

Les femmes portaient Talma en camée.

Pendant assez longtemps, la popularité de Talma dans Paris a égalé, sinon surpassé, celle du général Bonaparte.

La fréquentation de Doyen avait éveillé sans doute en moi tout un monde de sensations inconnues; il me prit un subit dégoût pour la bonneterie, et je me sentis saisi tout à coup d'une vocation irrésistible pour le théâtre. Je voulus débuter dans la tragédie.

Népomucène fut le confident de mes projets. Mais comment faire pour commencer mon éducation et aborder ensuite la scène? Mon camarade se chargea de faire cesser mon embarras à ce sujet.

—J'ai un parent, me dit-il, qui, après avoir longtemps

joué les rôles de confidents en province, est venu se fixer sur ses vieux jours à Paris, où, grâce à la protection de Molé, il a obtenu au Théâtre-Français l'emploi de chef des gardes. C'est un homme qui connaît le théâtre sur le bout des doigts, et qui verra tout de suite si tu as des dispositions véritables pour jouer la tragédie ; nous irons chez lui la semaine prochaine, apprends un morceau, tu le lui réciteras, et il te dira au juste si tu dois persévérer à entrer dans la carrière dramatique, où nous nous retrouverons frères et non rivaux, car pendant que tu feras les rois, moi je jouerai les Crispins. Nous attendîmes le dimanche pour nous rendre chez le chef des gardes. Au jour fixé, je fus exact au rendez-vous; nous nous dirigeâmes vers la rue Jeannisson, où demeurait l'ancien Théramène. Il était neuf heures du matin, nous le trouvâmes devant sa cheminée, occupé à surveiller lui-même les préparatifs de son déjeuner, qui se composait tout simplement de deux œufs sur le plat. Un casque romain en carton, dont il avait coupé la visière, lui servait de coiffure. Il s'était fait une robe de chambre avec une vieille tunique de confident, débris de sa garde-robe de comédien. Il avait la voix lente et sonore, et je n'oublierai jamais la majestueuse gravité avec laquelle il saupoudrait de poivre et de sel les deux œufs qui grésillaient devant l'âtre.

Prends un siége, Cinna, c'est moi qui t'en convie...

En même temps, il nous fit un signe qui indiquait que

cette invitation s'adressait à mon ami et à moi, puis il reprit :

— C'est donc vous, jeune homme, qui désirez vous ranger parmi les interprètes de Melpomène?

— Oui, seigneur, répondis-je, non sans une vive émotion.

— Comment vous appelez-vous?

— Joseph Prudhomme.

— C'est un nom qui sonne mal en tragédie, il faut en changer. Quelle est votre profession?

— Bonnetier.

— Jusqu'ici la bonneterie n'a fourni aucune gloire au théâtre. Vous êtes le premier bonnetier, je crois, qui ait chaussé le cothurne. Comment l'idée de vous faire comédien vous est-elle venue?

— En voyant jouer Talma !

Je croyais avoir fait une réponse sublime et dans le genre cornéillien. Le chef des gardes prit une physionomie dédaigneuse et se jeta dans son fauteuil. Un silence que je n'osais rompre suspendit la conversation.

— Talma ! s'écria-t-il en se levant tout à coup et en marchant à grands pas dans l'appartement, toujours Talma ! les jeunes gens n'ont plus que ce nom à la bouche. Où es-tu, Lekain !

— Est-ce que vous ne trouvez pas, demandai-je timidement, que Talma est un grand tragédien ?

Théramène m'écrasa d'un regard de colère et de mépris.

— Talma est un polisson!

Ces mots me firent sauter sur ma chaise.

— Cet homme, monsieur, a tué la tragédie; il s'est permis d'être simple : comme si les héros, les rois et les tyrans pouvaient s'exprimer à la façon des autres hommes! La tragédie ne se parle pas, elle se déclame, que dis-je? elle se chante; où serait, autrement, la différence entre la comédie et la tragédie? Votre monsieur Talma, en inventant la nature, a détruit l'art. Depuis qu'Achille parle comme un général de brigade de l'armée du Rhin, il n'y a plus de tragédie. O Lekain! qu'aurais-tu dit si tu avais assisté à une telle profanation? Mais, ajouta le chef des gardes, je m'aperçois que je vous dis là des choses que vous ne pouvez comprendre; songeons plutôt à nous rendre compte de vos dispositions, nous verrons ensuite à vous mettre dans la bonne voie. Connaissez-vous *Tancrède?*

— Un chef-d'œuvre immortel! qui ne le connaît pas?

— Prenez la brochure sur ces rayons, et dites-nous le défi à Orbassan. C'est là où on peut juger un tragédien.

Armé de la brochure, je me mis en posture au milieu de l'appartement.

— Attendez un instant, que je retire mes œufs. Voilà qui est fait. Maintenant je vous écoute, vous pouvez commencer.

Je déclamai la scène d'un bout à l'autre, sans que le chef des gardes donnât le moindre signe d'approbation

ou d'improbation. A la fin, pourtant, il essuya une larme du revers de manche de sa tunique.

— Pardonnez-moi une émotion, jeune homme, qui n'est nullement due à votre talent; mais je ne puis entendre ces beaux vers sans me rappeler le grand Lekain. Ah! monsieur, qu'il était beau dans ce rôle! Il fallait l'entendre s'écrier :

Oui, superbe Orbassan, c'est toi que je défie !

La salle en tremblait sur ses fondements, c'était le tonnerre en personne qui déclamait. Quant à vous, jeune homme, vous êtes de l'école de la décadence, vous donnez dans la voie funeste de la simplicité. Il est impossible de vous refuser certaines parties : vos traits sont réguliers et majestueux, vous avez de l'organe, le hoquet dramatique est soutenu; mais votre accentuation au point de vue de l'*r* manque de noblesse et de roulement : or c'est là un défaut grave en tragédie.

J'ignore, reprit-il, si vous parviendrez à vous défaire de ce défaut, mais j'en doute; on naît avec le roulement, on ne l'acquiert pas. A votre place, je n'hésiterais pas à renoncer à la tragédie et à m'essayer dans l'opéra-comique; vous avez tout ce qu'il faut pour réussir dans les *basses-tailles à tablier*.

Vous ferez ce que vous voudrez, cela vous regarde, mais ma conscience m'oblige à vous donner un dernier conseil.

— Et ce conseil?

— Est de ne jamais voir monsieur Talma, si vous persistez à entrer dans la tragédie ; cet homme vous perdrait comme il a perdu tous les jeunes interprètes de Melpomène.

Là-dessus nous quittâmes le représentant de la vieille tragédie, qui se mit à manger ses œufs en les assaisonnant d'imprécations contre monsieur Talma.

CHAPITRE VII

Une rage littéraire. — Epître à Dervincourt. — *Macte animo.* — Une soirée littéraire. — Une aimable folie. — A Iris. — L'*Hoc erat.* — *Zéliskar.* — La tragédie et les droits réunis. — Deux songes et trois récits. — Le récit de la fin. — Le sang de Pizarre. — Une dixième Muse. — La prochaine valse. — Sirop d'orgeat et gâteau de Savoie. — *Lycanor et Zéleuxie.* — Monsieur Nichon et son rhume. — La bluette de Malvina. — Le gâteau de Tantale. — L'heure de la harpe. — Après Euterpe, Terpsichore. — L'ami Niboyet. — La gavote à une heure du matin. — Guitare et chorégraphie. — Coup d'œil sur l'art de la danse. — L'*anglaise.* — Pas de jeux innocents. — Un regret de jeune fille. — Ce que c'est qu'un *Hoc erat.*

La bonneterie m'ennuyait chaque jour davantage, et ma maladresse à séduire le client faisait le désespoir de mon oncle. Une sorte de rage de littérature s'était emparée de moi, je ne songeais plus qu'à la poésie. L'île Saint-Louis était honorée alors par la présence d'un poëte nommé Dervincourt, dont j'avais vu des vers signés à la fin de la *Décade.* J'eus l'audace de lui adresser une épître qui commençait ainsi :

Illustre Dervincourt, pardonne à mon audace.
O toi qui. . . . .

Dervincourt trouva l'épître de son goût, car il m'en-

voya une invitation à la soirée littéraire qu'il devait donner le dimanche suivant. J'avais eu soin de mettre mon nom, mon adresse au bas de mon épître, et de l'affranchir.

L'idée de me trouver à une soirée littéraire m'empêcha de dormir pendant tout le reste de la semaine. Enfin le grand jour arriva. Comme le cœur me battait quand j'agitai le cordon de la sonnette de Dervincourt! Je manquai m'évanouir en me trouvant devant lui. J'étais arrivé le premier; il me reçut avec une bonté touchante, en me disant : *Macte animo.* J'allai m'asseoir dans un coin d'où je ne perdis aucun des incidents de cette mémorable soirée, dont le souvenir est aussi vivant dans ma tête que si j'avais sténographié et appris par cœur tout ce qui y fut dit et récité par les convives. Il me semble les voir entrer tous les uns après les autres.

DERVINCOURT.

Eh! bonjour, cher Florville, comment vous portez-vous?

FLORVILLE.

On ne peut mieux.

DERVINCOURT.

Prenez donc la peine de vous asseoir; nous attendons Dorinval.

FLORVILLE.

Il n'est pas encore arrivé?

DERVINCOURT.

C'est jour de signature au ministère, il aura dîné tard.

FLORVILLE.

Probablement; mais si je ne me trompe, vous lisiez quelque chose à ces messieurs et à ces dames, lorsque je suis entré. *Odi profanum vulgus*, a dit Horace; me traiteriez-vous comme un profane?

DERVINCOURT.

Vous, Florville, un des habitués du sacré vallon! vous l'auteur...

FLORVILLE.

Recommencez donc votre lecture, je vous en prie.

DERVINCOURT.

Oh! c'est si peu de chose, que je craindrais de vous ennuyer; il n'est pas donné à tout le monde de planer au sommet de l'Hélicon; il s'agit tout simplement d'une aimable folie... d'un ballon perdu... Le voici.

A IRIS.

Je ne vous dirai pas le nom véritable de la personne.

FLORVILLE, bas.

Je le devine, scélérat.

(Je m'aperçois en ce moment qu'une grosse dame assise près de Dervincourt baisse la tête et rougit.)

DERVINCOURT.

Je reprends donc, puisque vous le voulez.

A IRIS.

Flore, vraiment, n'est pas plus belle :
De fleurs elle a paré son front.
A ma vue, hélas ! la cruelle
S'enfuit dans le fond du vallon.
Je veux, dans mon ardeur extrême,
Quand le jour est à son déclin,
Lui tresser noble diadème
De roses et de tamarin.
Au plus aimable des sourires
Joignant la grâce et la bonté,
Naïve Iris, c'est la gaieté
Qui consolide les empires.

(En terminant, Dervincourt jette un regard sur la grosse dame, qui rougit de plus belle.)

FLORVILLE.

Délicieux! charmant! plein de coloris et de fraîcheur.

DERVINCOURT.

J'ai cherché à être vrai.

FLORVILLE.

Vous avez atteint le but sans le dépasser, ce qui est la grande difficulté dans la poésie.

DERVINCOURT.

Vous êtes vraiment trop bon.

FLORVILLE.

Du tout, du tout, je ne dis que la moitié de la vérité.

Je veux, dans mon ardeur extrême,
Quand le jour est à son déclin,
Lui tresser noble diadème
De roses et de tamarin.

C'est ravissant, et comme *tamarin* fait bien dans un vers! Un autre aurait mis romarin; tamarin est plus noble.

Au plus aimable des sourires
Joignant la grâce et la bonté..

Quel charmant portrait!

Naïve Iris, c'est la gaieté
Qui consolide les empires.

Cette chute est adorable. Ce morceau est plein d'un

tendre sentiment et d'une douce mélancolie ; c'est du Girodet tout pur.

DERVINCOURT.

Vous allez trop loin.

FLORVILLE.

Jamais je n'ai flatté personne, rendez-moi cette justice.

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste !

Encore sous l'impression de la dernière page de Girodet, son *Endymion*, vous me faites rêver à ce tableau, vous me transportez devant lui ; je vois la lune écartant les fleurs encore humides des larmes de la rosée, et se glissant à travers le feuillage pour commettre son amoureux larcin sur les lèvres du berger que ferment les pavots de Morphée. Voyons, avouez-le, vous vous êtes inspiré de Girodet?

DERVINCOURT.

Il est constant que cette ingénieuse pensée de l'artiste m'a fait délicieusement battre le cœur.

FLORVILLE.

Vous devez aimer Grétry et Dalayrac, mais cependant préférer Dalayrac à Grétry ?

DERVINCOURT.

Je conviens que la romance de *Nina* m'arrache toujours de douces larmes.

(Nouveau regard sur la grosse dame.)

FLORVILLE.

J'en étais sûr. Vous deviendrez notre Tibulle et notre Anacréon.

DERVINCOURT.

Vous êtes déjà notre Horace.

FLORVILLE.

Moi!

DERVINCOURT.

Vous-même! et vous allez nous réciter...

FLORVILLE.

Non, non, non, pas de ça, Lisette; après vous je resterai tranquille.

DERVINCOURT.

Rien que votre *Hoc erat*.

FLORVILLE.

Ça n'en vaut pas la peine, une bluette.

DERVINCOURT.

Toute la société vous en prie... n'est-ce pas, mesdames et messieurs?

(Tous les assistants, hommes et femmes, font entendre ce cri unanime : L'*Hoc erat!* l'*Hoc erat!*)

FLORVILLE.

Puisque vous le voulez, et au risque d'ennuyer la société...

DERVINCOURT.

Allons, mon cher ami, pas de fausse modestie, votre *Hoc erat* est un chef-d'œuvre ; je le sais par cœur, tel que vous me voyez :

> Je veux un jour avoir une chaumière
> Dont un verger ombrage le contour.

FLORVILLE.

Vous vous trompez d'*Hoc erat.*

DERVINCOURT.

Comment, je me trompe !

FLORVILLE.

Ce n'est point mon *Hoc erat.*

DERVINCOURT.

Et de qui est cet *Hocerat?*

FLORVILLE.

De Demoustiers.

DERVINCOURT.

Vous êtes sûr ?

FLORVILLE.

Comment voulez-vous que je ne connaisse pas mon *Hoc erat ?* Du reste, le voici :

Hoc erat in votis.

Je veux un jour, au gré de mon envie...

DERVINCOURT.

C'est cela, j'y suis maintenant ; j'avais effectivement confondu les deux *Hoc erat,* quoiqu'il y ait entre eux une fière différence.

FLORVILLE.

Je recommence.

Je veux un jour, au gré de mon envie.
Me retirer loin du bruit des cités,
Avec Tibulle, Horace et mon amie,
Fuir des méchants les animosités.

DERVINCOURT.

Pardon si je vous interromps, n'aimeriez-vous pas mieux les *inimitiés ?*

FLORVILLE.

J'y ai bien pensé, mais, toute réflexion faite, j'ai vu qu'*animosités* rendait mieux ma pensée.

DERVINCOURT.

Je ne prétends nullement vous imposer ma manière de voir; ce que je vous en dis est une simple observation. Je sais d'ailleurs que la poésie a ses licences, comme

> Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Veuillez donc ne pas prendre mon observation en mauvaise part.

FLORVILLE.

Je vous en rends mille grâces, au contraire.

DERVINCOURT.

Mais continuez, je vous prie, le ravissant *Hoc erat* dont vous nous avez donné un échantillon.

FLORVILLE.

J'obéis.

> Petit réduit, une table, deux chaises,
> Comme Socrate, et qui s'emplisse enfin
> De vrais amis, et nous serons bien aises,
> Tout en sablant le vin du cru voisin.

DERVINCOURT.

Voilà un *Hoc erat!* N'est-ce pas, mesdames, que cet *Hoc erat* est la chose la plus ravissante du monde?

TOUS et TOUTES.

Oh oui! oh oui!

Au milieu de cet enthousiasme, un coup de sonnette se fait entendre. La servante de Dervincourt entr'ouvre la porte.

— Monsieur, êtes-vous chez vous?

Dervincourt, occupé à féliciter, ne répond pas. La bonne reprend :

— Monsieur!

— Quoi donc? que voulez-vous?

— Je vous demande si c'est que vous y êtes?

— Plaît-il?

— Êtes-vous chez vous?

— Il me semble que oui.

— C'est monsieur Saint-Raffin, vous savez bien, ce monsieur qui salit tant le parquet en découpant, et qui a son petit qui louche?

— Faites-le entrer tout de suite, sotte que vous êtes... Monsieur Saint-Raffin, comment donc!

Entre monsieur Saint-Raffin. C'est un petit homme d'une cinquantaine d'années, coiffé d'une énorme perruque blonde à petites boucles, vêtu d'un habit tabac d'Es-

pagne dont la queue vient battre sur ses talons ; son cou est emprisonné dans une cravate blanche très-haute et très-empesée ; on aperçoit sous son gilet un transparent abricot. Il a des bagues aux doigts, et il regarde les dames avec un lorgnon d'acier à deux branches suspendu à un énorme cordon en cheveux.

Monsieur Saint-Raffin est artiste peintre en miniature ; il fait également le portrait silhouette et des paysages découpés aux ciseaux comme on en trouve encore quelques-uns encadrés dans les loges des concierges du Marais.

Quoique ayant un enfant, Saint-Raffin ne conduit jamais sa femme dans le monde. Les mauvaises langues prétendent qu'il n'est point marié, et cela n'étonne personne, vu que les artistes et les comédiens n'ont jamais pu mener une vie régulière. Saint-Raffin a fait le portrait de Dervincourt, de madame Dervincourt et de mademoiselle Dervincourt, leur fille ; le salon est orné de paysages découpés par lui : l'un d'eux représente une chasse dans laquelle on distingue très-bien sur le premier plan des chiens qui courent et un chasseur qui tire un coup de fusil à un cerf. Saint-Raffin a l'accent gascon très-prononcé.

DERVINCOURT.

Vous venez bien tard, mon cher Saint-Raffin.

SAINT-RAFFIN.

Je dînais chez Lainez ; nous mangions des champi-

gnons de notre pays, et quand on mange des champignons chez Lainez, on les arrose longtemps.

DERVINCOURT.

Vous avez manqué le plus délicieux *Hoc erat !* mais j'espère que Florville consentira à nous le relire une seconde fois.

FLORVILLE.

A condition que vous répéterez votre *Épître à Iris*... Du Girodet, mon cher monsieur Saint-Raffin, du Girodet !

SAINT-RAFFIN.

Du Girodet !

FLORVILLE.

Tout pur.

SAINT-RAFFIN.

Girodet n'est pas mon homme.

FLORVILLE.

C'est pourtant un grand maître.

SAINT-RAFFIN.

Pas si grand que David.

FLORVILLE.

David est un peu sec.

SAINT-RAFFIN.

Pas si sec que Girodet.

FLORVILLE.

David manque peut-être de grâce.

SAINT-RAFFIN.

Il en a trois fois plus que Girodet.

FLORVILLE.

Vous ne nierez cependant pas qu'*Endymion*...

SAINT-RAFFIN.

Vous ne prétendrez sans doute pas que *les Sabines*...

FLORVILLE.

Toujours du nu!

SAINT-RAFFIN.

Qu'est-ce que la peinture sans le nu? Voyez les anciens.

FLORVILLE.

Sans doute, j'admire les anciens, et je soutiens que Girodet...

SAINT-RAFFIN.

Girodet n'entend rien aux anciens.

FLORVILLE.

Pourtant la tête d'Endymion...

SAINT-RAFFIN.

Ne rappelle pas les anciens. Il n'y a que David qui

comprenne les anciens. Pourquoi, en voyant mes miniatures, les passants disent-ils : « Voilà des miniatures qui rappellent les anciens? » c'est que je suis élève de David : aussi on reconnaît ma manière. J'ai étudié les anciens, je les étudie encore, je les étudierai toujours. Si je voyais Girodet, je lui dirais : Vous ne manquez pas de talent, mon cher ; mais croyez-moi, étudiez les anciens.

A cette époque, tout le monde voulait être élève de David. J'ai connu un artiste qui fabriquait des espèces de profils en cire qu'on mettait sous verre et dont on ornait le dessus des tabatières. Il mettait sur ses cartes : *Élève de David.*

Probablement il avait passé huit jours dans son atelier.

La dispute s'échauffait, lorsque heureusement le bruit de la sonnette se fit entendre une seconde fois.

—Je reconnais Dorinval rien qu'à sa manière de sonner ; ce gaillard a un coup de sonnette qui sent son Corneille d'une lieue ; ce relindindin me rappelle involontairement Talma et le vieil Horace. Nous serions au grand complet, ajouta Dervincourt, si madame de la Jollifière était arrivée ; qui donc peut la retenir, elle qui est ordinairement un modèle d'exactitude ?

Je crois encore assister à l'entrée de Dorinval.

Assis dans mon coin, je vis s'avancer un homme de cinq pieds, enveloppé dans une immense redingote en drap café-au-lait ; son col de chemise rabattu retombait sur une cravate en taffetas noir ; il portait des pantalons collants et des bottes à la Suwaroff. Des rouleaux de pa-

pier sortaient de ses deux poches. Il passait à chaque instant sa main dans la chevelure abondante qui ombrageait son front et semblait fatiguer le siége de ses pensées.

On a eu la bonté de vanter quelquefois la force et la puissance de mon creux ; il n'était rien à côté de celui de Dorinval ; je n'ai jamais entendu déclamer les vers et rouler les *r* avec ce fracas.

Dervincourt courut au-devant de lui.

DERVINCOURT.

Entrez donc, cher Dorinval; je commençais à craindre que vous ne fussiez malade ou que vous ne m'eussiez oublié.

DORINVAL.

M'en préservent les dieux ! C'est jour de signature, et vous savez que la besogne donne ces jours-là.

DERVINCOURT.

C'est bien aussi ce que j'ai pensé. A propos de ministère, le bruit court que vous quittez les domaines et que vous entrez comme sous-chef aux droits réunis.

DORINVAL.

Cela dépend de ma tragédie.

DERVINCOURT.

Comment, de votre tragédie

DORINVAL.

Le premier consul a déclaré qu'il exigeait dorénavant, pour être admis dans les droits réunis, qu'on eût fait une tragédie.

DERVINCOURT.

Vous en avez déjà fait trois.

DORINVAL.

Mais elles n'ont pas été représentées. Or le premier consul impose aux tragiques des droits réunis la formalité de se faire jouer. J'ai demandé une lecture à l'Odéon, et j'espère connaître bientôt mon sort.

DERVINCOURT.

Comment s'appelle votre tragédie?

DORINVAL.

Zéliskar.

DERVINCOURT.

Beau sujet!

DORINVAL.

Magnifique!

DERVINCOURT.

Il y a là de quoi joliment exciter la terreur.

DORINVAL.

Et la pitié! Tous les éléments de la tragédie y sont.

DERVINCOURT.

Avez-vous un songe?

DORINVAL.

Deux songes!

DERVINCOURT.

Et un récit?

DORINVAL.

Trois récits! un au commencement, l'autre au milieu, le troisième et dernier à la fin.

DERVINCOURT.

Mon cher ami, il faut que vous me fassiez un plaisir.

DORINVAL.

Lequel?

DERVINCOURT.

Lisez-nous un de vos deux songes ou un de vos trois récits, à votre choix.

DORINVAL.

Il n'est rien que je ne fasse pour vous être agréable : je vous déclamerai le récit de la fin.

DERVINCOURT.

On n'est pas plus complaisant! Je prie la société de vouloir bien faire silence. Monsieur Dorinval va nous dire le troisième et dernier récit d'une tragédie qui sera prochainement représentée à l'Odéon, et qui doit le faire entrer dans les *droits réunis.*

— Tout bien considéré, dit Dorinval en dénouant les faveurs roses de son manuscrit, il vaut mieux que je vous lise la grande scène du quatrième acte entre Zéliskar et Pizarre; on y apercevra plus facilement le jeu des passions et le caractère des deux principaux personnages. Voici, en deux mots, le sujet de cette tragédie que j'ai intitulée *Zéliskar.:*

Zuma, veuve d'un Inca, dépossédée de ses États par Pizarre, s'est retirée dans une grotte au fond des forêts, avec sa fille Azélie et Zéliskar, jeune Espagnol qu'elle a sauvé des flots. Zéliskar et Azélie s'adorent, on va les marier; lorsque survient Pizarre, fils du conquérant du Pérou, jeté par la tempête sur les bords qu'habite Zuma. Pizarre, d'après les ordres de son père, s'est mis à la recherche d'un frère qu'il a perdu. Voir Azélie, l'aimer, vouloir l'épouser, tout cela est pour le bouillant Pizarre l'affaire d'un moment. Mais Zéliskar n'est pas homme à se laisser ravir sa fiancée : Pizarre est à la tête d'une troupe d'Espagnols armés du tonnerre; Zéliskar appelle les Péruviens cachés dans la forêt à la défense de leurs foyers. Zéliskar, cependant, et Pizarre sont frères. Vous comprenez toutes les péripéties que cette situation en-

traîne lorsque les deux rivaux connaissent ce fatal secret. Je les prends à l'instant le plus pathétique, au moment où, après avoir été sur le point de s'égorger, ils se réconcilient.

La scène se passe sur les bords de la mer.

Je ne réciterai de cette scène que la fin, c'est-à-dire le moment où les deux frères se reconnaissent.

ZÉLISKAR, faisant de nouveaux efforts pour se saisir de l'épée.

Laisse-moi...

PIZARRE, la dégageant de ses mains et la jetant loin de lui.

Cruel! qu'oses-tu faire?
Veux-tu donc t'immoler dans les bras de ton frère?

ZÉLISKAR.

De mon frère! Ah! ce nom pour moi plein de douceur,
Est-ce enfin le remords qui l'arrache à ton cœur?

PIZARRE.

Eh! peux-tu t'y méprendre au trouble de mon âme,
Au prix que cet aveu doit coûter à ma flamme?
Nature, ah! je sens trop à mes émotions
Que tes droits sont plus forts que ceux des passions!
Remplace un sentiment que je te sacrifie,
Rends-moi ce que je perds en perdant Azélie,
Un frère!... Oui, je me rends, mais sans vouloir penser
Que jamais tant d'erreurs se puissent effacer.
Quoi! tes regards sur moi s'arrêtent sans colère?

Tu presses de tes mains cette main meurtrière
Qui cent fois, si le ciel n'eût trompé mon dessein,
Prête à t'assassiner...

ZÉLISKAR.

Jette-toi dans mon sein !
Embrassons-nous, mon frère, oublions tant d'alarmes,
Que ton crime et nos maux se perdent dans nos larmes!

PIZARRE.

Ils seront réparés. Je cours dans ces forêts
Donner de toutes parts le signal de la paix.
Toi, cherche ici Zuma, désarme sa colère;
Ce cœur qui se déchire enfin pourra lui plaire;
L'ombre de son époux, satisfaite à ce prix,
Perdra la soif d'un sang qui m'attache à son fils.

La scène était terminée; Dorinval s'assit, au milieu des applaudissements.

— Que cette fin est touchante! s'écriait Dervincourt; de douces larmes inondent mon visage.

— Girodet n'est pas plus attendrissant, reprenait Florville.

Une demoiselle maigre essuyait les pleurs qui mouillaient ses yeux. Moi-même, je l'avoue, j'étais ému, et je ne rougis pas de mon émotion. Il m'a été donné de relire plus tard cette tragédie, que les intrigues des rivaux de Dorinval firent refuser à l'Odéon, et qu'il livra à l'impression. Elle me fit autant d'effet à la lecture qu'à l'audition. Je crois qu'il est difficile de trouver un échantil-

lon plus complet de la poésie de l'époque, que cette réconciliation entre deux frères ennemis.

Cependant la société tout entière manifestait le désir de connaître le dénoûment de cette tragédie. Que devenaient Zéliskar et Azélie? c'est ce que tout le monde brûlait de savoir. Interprète du vœu unanime de ses invités, Dervincourt, après l'avoir épongé lui-même avec son mouchoir, pria Dorinval de nous lire la dernière scène.

Le poëte reprit donc :

— Vous vous souvenez que Zéliskar sort pour avertir Zuma que la réconciliation est complète entre lui et son frère.

Malheureusement Zéliskar n'a pu rencontrer sa belle-mère, qui, du haut d'un rocher, perce le sein de Pizarre d'une flèche empoisonnée.

SCÈNE DERNIÈRE.

AZÉLIE, ZUMA, PIZARRE, ZÉLISKAR, FERNANDEZ, PÉRUVIENS, ESPAGNOLS.

PIZARRE.

Mère cruelle, approche et connais ton erreur !
Le ciel, dont mes forfaits ont lassé l'indulgence,
Sur mon lent repentir a porté sa vengeance.
Je fléchis sous sa loi. Le murmure et l'orgueil
N'accompagnent plus l'homme aux portes du cercueil.
S'il eût sauvé mes jours (c'est le ciel que j'atteste),
J'allais à ton repos en employer le reste.

Vaincu par la nature et de l'amour vainqueur,
Je volais dans tes bras quand tu perças mon cœur.
Zéliskar, c'est à toi d'adoucir ma misère :
Viens à ses yeux encor, viens reconnaître un frère.

ZUMA.

Dieu! son frère?...

PIZARRE.

Oui, lui-même... oui, le chef de ces lieux
Dans un jour de terreur, l'éloigna de nos yeux.

ZUMA, à Zéliskar.

Ah! de quels yeux, mon fils, dois-tu revoir ta mère!

PIZARRE, à Zéliskar.

Pardonne-lui les coups dont va mourir ton frère.

A sa suite.

Vous qui serviez ma rage et voyez mon trépas,
Espagnols, loin d'ici précipitez vos pas;
Ne troublez plus la paix qu'on goûte en ces asiles :
Le ciel y veut des cœurs innocents et tranquilles.

A Zéliskar.

Toi, près de ces objets si bienfaisants, si chers,
Coule des jours heureux au fond de ces déserts,
Ne les quitte jamais. C'est là que la nature
Ose élever encore une voix libre et pure,
Et de ses premiers traits conservant la candeur,
Aux limites du monde a placé le bonheur.
J'expire, heureux du moins dans le sort qui m'opprime,
Que mon dernier soupir ne soit pas pour le crime.

Il tombe.

Dorinval retomba accablé sur son fauteuil, au milieu des applaudissements de la salle entière. « Que d'âme ! criait-on de toutes parts; j'en frissonne encore; il m'a semblé entendre Talma. » Le plus ardent de tous était sans contredit Florville, qui allait gesticulant et criant de groupe en groupe : — Voilà le vrai style de la tragédie ! ces vers m'ont rappelé la peinture de Girodet.

Cependant Dorinval semblait anéanti sur sa chaise, on entendait le souffle inégal et précipité de sa respiration. La bonne accourait tenant un verre sur le plateau : au bruit de la sonnette violemment ébranlée du dehors, elle tressaillit et laissa tomber l'eau sur la nuque du malheureux tragique.

Il bondit sur sa chaise en poussant un cri de colère et de désespoir, emprunté aux plus terribles situations de son répertoire. Pendant qu'on était allé chercher des serviettes pour sécher le poëte, et qu'en attendant on l'étanchait avec le mouchoir des gens dévoués de la société, un nouveau personnage avait fait son entrée dans le salon.

C'était la célèbre madame Malvina de la Jollifière, auteur d'une foule de poésies fugitives et inédites qu'elle récitait dans les salons. C'était la dixième Muse de son temps.

Malvina et Dorinval avaient été en concurrence auprès d'un éditeur de la Galerie de bois : l'une pour un volume de vers, l'autre pour une tragédie. L'éditeur avait refusé le volume de vers et imprimé la tragédie, résultat que la Muse éconduite attribuait aux odieuses menées de Dorinval; de là, entre ces deux beaux génies, une de

ces luttes tantôt sourdes, tantôt éclatantes, qui ne peuvent finir que par la mort de l'un des rivaux.

En arrivant, le premier objet qui s'offrit à la vue de Malvina fut Dorinval dans la fatale situation dans laquelle l'aspersion qu'il venait de recevoir l'avait jeté. Il se hâta de déclarer qu'il était parfaitement sec et que toute serviette devenait superflue; il ramena en même temps les boucles de ses cheveux couchées sur son crâne comme les épis après l'orage, et vint se camper devant la cheminée, le coude appuyé sur le marbre. Malvina poussait des éclats de rire dans un coin, où plusieurs personnes chuchotaient autour d'elle. On lui racontait la mésaventure. Dorinval n'en faisait pas moins bonne contenance, et paraissait complétement indifférent aux rires et aux regards triomphants et moqueurs que de temps en temps Malvina lançait à son ancien concurrent.

Malvina était coiffée d'un turban en gaze ponceau surmonté d'une touffe de plumes jaunes; une robe de gaze blanche, avec une sous-jupe en satin rose tendre, enveloppait son corps, qui pouvait bien avoir un ou deux mètres de circonférence; des bracelets de corail ornaient ses gros bras, des pendants de corail se balançaient à ses oreilles, une ceinture nouée par derrière serrait sa taille. Malvina avait eu de beaux yeux noirs, mais ils disparaissaient pour le moment sous l'abondance des tissus adipeux qui composaient ses joues; quarante printemps formaient son âge, mais son embonpoint et la couperose déjà attachée à son tissu cutané lui en auraient fait donner aisément cinquante. Dorinval,

quand il voulait l'humilier et se venger de ses persécutions, s'approchait d'elle et l'invitait pour la prochaine valse. Malvina était furieuse d'être obligée non-seulement de refuser, mais encore de faire suivre son refus d'un remercîment plein de grâce et de politesse.

Je causais depuis deux minutes avec Dervincourt, qui me demandait comment j'avais trouvé le récit final de Dorinval, lorsque la bonne, s'approchant sur la pointe du pied, lui dit à voix basse :

— Monsieur...

— Qu'y a-t-il? que voulez-vous?

— C'est-y le temps d'apporter le gâteau de Savoie et de servir le sirop d'orgeat?

— On vous le dira quand il en sera temps; ne vous inquiétez pas de ça. Retournez à votre cuisine.

— J'y vais. Ah ! j'oubliais de vous dire...

— Quoi donc ?

— Qu'il y a là quelqu'un qui vous demande dans l'antichambre.

— Et qui est donc ce quelqu'un ?

— Un monsieur qui m'a dit qu'il s'appelait Nichon.

— Nichon ! et vous lui faites faire antichambre !... Décidément vous n'êtes bonne à rien. Ce cher Nichon, je cours le chercher !

— Encore une bonne tête, allez, notr' bourgeois.

Nichon complétait le personnel des invités de Dervincourt. On n'attendait plus que lui. C'était un petit homme de quarante-cinq ans environ, maigre, pâle, l'air mala-

dif et timide. Il était neveu du chef de bureau de l'amphitryon.

DERVINCOURT.

Je suis vraiment désolé, mon cher monsieur Nichon, qu'on vous ait fait attendre si longtemps.

NICHON.

Le malheur n'est pas grand ; ma bonne m'en fait bien d'autres !

DERVINCOURT.

Et cette santé ?

NICHON.

Toujours la même chose ; voyez comme je tousse.

DERVINCOURT.

Oh ! ce n'est rien, j'ai toussé comme ça pendant longtemps, et je me suis guéri avec de la réglisse. Je suis fâché que vous ne soyez pas venu plus tôt, vous auriez entendu un délicieux *Hoc erat* de Florville, mais nous le lui ferons redire.

FLORVILLE.

A condition que vous nous ferez entendre une seconde fois votre charmant couplet à Iris.

Ces messieurs se rapprochent du côté des dames. Malvina est le centre du groupe et tient le dé de la conversation.

MALVINA.

Je vous ai aperçu l'autre jour à *Lycanor et Zéleuxie*, mon cher Dervincourt, et vous vous êtes bien gardé de me rien dire.

DERVINCOURT.

Comment, belle dame! c'est que je n'ai pas eu le bonheur de vous voir; mais que dites-vous de cette tragédie?

MALVINA.

Je déteste la tragédie, vous le savez, c'est le plus insipide de tous les genres (regard à Dorinval). Après Racine et Corneille, comment aborder la tragédie? Ceux qui l'osent mériteraient d'être mis aux Petites-Maisons... (nouveau regard à Dorinval); et puis je n'aime pas Talma: il est trop laid, trop petit; parlez-moi de Larive, voilà un bel homme! Or comment jouer la tragédie si on n'est pas bel homme? Mais laissons là cette ennuyeuse tragédie (troisième regard à Dorinval), et parlons un peu de vos travaux. Y a-t-il longtemps que vous n'avez rien produit, monsieur Nichon?

NICHON.

Et vous, belle dame?

MALVINA.

Toujours la plus grande paresseuse que vous ayez vue.

NICHON.

Ce n'est pas ce que l'on dit.

MALVINA.

Ah ! on vous a parlé d'une petite bluette...

NICHON.

Précisément, et nous espérons que vous voudrez nous la dire.

TOUS.

Oh ! oui, nous vous en prions!

MALVINA.

Puisque vous le voulez, écoutez-moi.

Ah! que je fuis du bal le prestige enchanteur!
Pourquoi? — Comment, voilà bientôt trois nuits entières
    Que le sommeil sur tes paupières
    N'a versé sa douce liqueur!
Ménage ton printemps, tu n'en auras pas d'autre.
Couche-toi, je t'en prie, et ferme tes rideaux:
    Si ce n'est point pour ton repos,
    Que ce soit au moins pour le nôtre.

DERVINCOURT.

Ah! vous appelez cela une bluette?

MALVINA.

Mon Dieu, oui! une simple ébauche.

NICHON.

Dites plutôt un tableau complet.

MALVINA.

Nichon, je ne vous tiens pas quitte ; mais avant, je veux absolument entendre le couplet à Iris de notre amphitryon, ces dames m'ont assuré que c'était quelque chose de ravissant.

DERVINCOURT.

Je m'empresse de vous obéir, belle dame.

Flore, vraiment, n'est pas plus belle ;
De fleurs elle a paré son front.
A ma vue, hélas! la cruelle
S'enfuit au delà du vallon.

NICHON.

Fugit ad salices.,.

FLORVILLE.

Et se cupit ante rideri.

DERVINCOURT.

Je veux, pour la beauté que j'aime,
Quand du jour viendra le déclin,
Tresser un noble diadème
De roses et de tamarin.

Dans le plus charmant des sourires,
Tu joins la grâce à la bonté:
Naïve Iris, c'est la gaieté
Qui consolide les empires.

MALVINA.

Cher frère en Apollon, votre couplet est tout bonnement adorable ; je suis sûre que si vous l'envoyiez au *Mercure de France*, ou à l'*Almanach des Muses*, il l'insérerait immédiatement. A votre tour, Nichon, à votre tour.

NICHON.

Je n'ai rien à vous refuser, belle dame. (Il commence par tousser deux ou trois fois, puis d'une voix qu'il essaye de rendre tonnante, mais qui ne parvient pas à s'élever au-dessus du fausset le plus aigre, il déclame les couplets suivants :)

J'aime le vin et la bouteille,
J'aime les chants et la gaieté,
J'aime aussi le jus de la treille
Qui change l'hiver en été.

(Il s'arrête un instant pour tousser.)

J'ai vu Mondor en brillant équipage,
Semant partout de l'or et des rubis.
Est-il heureux? Point ne le crois : je gage
Qu'auprès de lui siégent les noirs soucis.

FLORVILLE.

Post equitem sedet atra cura.

MALVINA.

Plein d'entrain !

(Nichon s'arrête pour reprendre haleine.)

Amis, fêtons, aimons la gloire ;
Buvons, sablons le vin clairet !
On n'a jamais vécu sans boire ;
Enterrons-nous au cabaret.

MALVINA.

Du Panard tout pur!

FLORVILLE.

Pur comme Girodet!

Nichon retombe affaissé sur sa chaise, et essuie avec son mouchoir la sueur qui perle sur son front.

La bonne entra en ce moment, un plateau dans les deux mains, et criant comme si elle avait été dans la rue : — Qui veut de l'orgeat? voilà de l'orgeat !

C'est Dervincourt qui s'était chargé galamment de faire les honneurs du gâteau de Savoie aux dames. Quant aux messieurs, je m'aperçus qu'on les négligeait fort. L'assiette de Tantale passa sous mes yeux trois ou quatre fois, et jamais je ne fus assez heureux pour mettre la

main sur l'objet de mes violents désirs ; car, je dois le dire, j'avais dîné en l'air pour me rendre plus tôt à l'invitation de monsieur Dervincourt, et je commençais à avoir faim.

Jusqu'alors, assis tranquillement dans mon coin comme il convient à un jeune homme modeste et bien élevé, je m'étais livré à mes observations et à l'audition des divers morceaux que je viens de transcrire ; le temps ne m'avait donc point paru excessivement long ; mais lorsque la vue du gâteau de Savoie eut ravivé en moi l'ardeur d'un appétit endormi, je commençai à désirer la fin de cette soirée. Je n'osais pas partir le premier, de peur de m'attirer l'animadversion de monsieur Dervincourt, et pourtant j'aurais bien voulu trouver un moyen de m'esquiver. Malheureusement les invités n'étaient pas assez nombreux pour me permettre de fuir sans être vu. Je me résignai donc à rester paisiblement à mon poste.

Je me disais pour me consoler que sans doute la société ne tarderait pas à se séparer : il n'y a plus de vers à réciter, chacun a dit les siens; plus de tranches de gâteau de Savoie à manger, chacun a eu la sienne, excepté moi, hélas ! Évidemment la soirée touche à sa fin.

Comme je me livrais à cette flatteuse espérance, je vis la bonne qui apportait de la cuisine une immense boîte qu'on plaça au milieu du salon. De cette boîte, il sortit une immense harpe.

Dervincourt s'avança vers la grosse dame dont j'ai déjà parlé, et, la prenant par la main, il la conduisit sur une chaise préparée pour la recevoir à côté de la harpe.

Quand je parle de chaise, c'est tabouret qu'il aurait fallu dire. Les préludes de l'instrument harmonieux se firent entendre. Tout le monde regagna sa place, le silence s'établit, et nous entrâmes en plein dans l'intermède musical.

Pour le coup, je crus en être quitte.

Une heure du matin venait de sonner à la pendule. Pour cette époque, c'était une heure indue. Les soirées bourgeoises se prolongeaient rarement au delà de minuit.

Deux romances, un grand air, trois duos et un air varié, en voilà bien assez, j'imagine, pour satisfaire les mélomanes les plus forcenés. En effet, Dervincourt, après les grandes variations, revint pour reconduire avec le même cérémonial la virtuose à sa place. La bonne rentra et remporta la harpe. Tout était donc terminé.

Mettant cette fois toute fausse honte de côté, je me dirigeai du côté de la porte. Comme j'allais l'ouvrir, je sentis quelqu'un qui me retenait par le bras : je me retournai, c'était Dervincourt.

— Où allez-vous donc?

— Je crois, répondis-je, que j'ai oublié mon chapeau dans la pièce voisine, et j'allais le chercher.

— Votre chapeau?

— Lui-même.

— Vous l'avez à la main. Vous êtes distrait comme un poëte. Retournez à votre place, tout n'est pas fini.

— Il y a encore quelque chose ?

— Parbleu !

— Quoi donc ?

— Une surprise. Vous allez voir.

Je regagnai lentement ma chaise, n'ayant plus même assez de force pour chercher à deviner en quoi pouvait consister la surprise que nous ménageait Dervincourt, lorsqu'il présenta à la société un invité qui venait d'arriver à l'instant même.

— Messieurs et mesdames, ou plutôt mesdames et messieurs, s'écria-t-il, la poésie et la musique se sont partagé nos courts instants; nous avons fêté tour à tour Apollon, Melpomène et Euterpe. Terpsichore aurait le droit de se plaindre d'être oubliée ; voici mon ami Niboyet qui a bien voulu quitter la soirée du chef de division pour venir nous danser la gavotte.

On parlait beaucoup de cette danse, et je ne l'avais pas encore vue ; mais j'avoue qu'en ce moment je me serais fort bien passé de la voir. Impossible, cependant, de se soustraire à cette obligation.

L'ami Niboyet, en habit à queue de morue, en culottes courtes, en fins escarpins, s'avança au milieu du salon, juste à la place où se trouvait tout à l'heure la harpe. Il commença par battre deux ou trois entrechats pour se faire la jambe ; à chacun de ses mouvements on voyait sauter sur son ventre, dont la pointe naissante se dessinait déjà à l'horizon, deux énormes noix d'Amérique qui lui servaient de breloques.

Dervincourt prit une guitare et accompagna le danseur.

Vous n'attendez probablement pas de moi que je vous

donne une description exacte de la gavotte? Qui ne connaît pas cette danse, entrée à la suite de nos armées dans toutes les capitales de l'Europe, que nous avons dansée à Vienne, à Berlin, à Dresde, à Madrid, à Stuttgard, à Varsovie, à Naples, à Moscou !

J'ai moi-même plus tard appris la gavotte, et j'ose dire que cette danse n'a pas peu contribué aux faibles succès que j'ai obtenus dans le monde.

Au bout de dix minutes, la gavotte fut terminée; le danseur se rafraîchit pendant quelques instants avec son mouchoir, en guise d'éventail; et, après avoir essuyé son front ruisselant de sueur, il partit tout de suite pour se rendre dans une autre maison où on l'attendait avec impatience.

A cette époque, on accordait à la danse autant d'importance qu'à la poésie et à la musique. On voyait des amateurs aller de salon en salon, pour y danser la *gavotte* ou l'*anglaise*, comme on voit aujourd'hui des virtuoses chanter trois ou quatre fois la même romance dans la même soirée et dans des maisons différentes.

Nous sortîmes de chez Dervincourt, et je pus enfin prendre le chemin du logis; les invités s'étaient dispersés dans diverses directions. A quelques pas de moi seulement cheminait la jeune demoiselle maigre et osseuse que j'avais remarquée en arrivant. Elle donnait le bras à son brave homme de père.

— Eh bien, ma fille, t'es-tu bien amusée pour ta première entrée dans le monde?

— Pas tant que chez ma tante Gorenflot; on n'a pas joué aux jeux innocents!

— Ah! c'est que nous étions aujourd'hui dans une soirée littéraire.

— Eh bien, je préfère les autres soirées. A propos, papa, reprit la demoiselle, savez-vous ce que c'est qu'un *Hoc erat?*

Le papa réfléchit pendant quelques instants.

— Nous le demanderons à ta mère; ç'a été une femme du monde en son temps, elle doit le savoir.

CHAPITRE VIII

Et moi aussi je suis tragique. — Cornélie. — Les visites de rigueur. — L'examinateur du Théâtre-Français. — Le conde de Népomucène. — Monsieur de Laporte, souffleur ordinaire du roi. — Mademoiselle Raucourt. — Deux dames au masculin. — La couleur locale. — Lekain et mademoiselle Clairon. — Vanhove. — Le tragique et le tailleur. — La cuirasse d'Horace. — La tabatière d'un vieux Romain. — La particule de rigueur. — Monsieur de Larive. — Nourrice et confidente. — Mademoiselle Suin. — Les chats de la tradition. — Faites des bonnets. — Le *Vis comica.* — *Cornélie*, comédie de mœurs. — *Cosroès* succombe avant d'avoir vu le jour. — Ce qu'un vieux souffleur a fait perdre à la littérature française.

Je revis souvent Dervincourt; et comme la tragédie est essentiellement contagieuse, je me sentis peu à peu devenir tragique à son contact.

J'avais renoncé, d'après les conseils du chef des gardes, à jouer la tragédie. Grâce à Dervincourt, il me prit un désir immense d'en composer une. Tout le monde faisait alors sa petite tragédie. J'agis comme tout le monde, et j'accouchai d'une *Cornélie.*

L'usage était alors que les auteurs qui voulaient présenter une pièce au Théâtre-Français fissent une visite à chacun des sociétaires des deux sexes. Je me soumis à cette formalité. Le chevalier m'avait donné un mot

pour mademoiselle Raucourt; mais je devais me présenter à tous les autres, réduit à mes propres forces.

Il fallut commencer par le commencement, c'est-à-dire par déposer mon manuscrit chez l'examinateur du Théâtre-Français.

Il s'appelait monsieur de Laporte, et demeurait au sixième étage d'une vieille et sale maison de la rue des Boucheries Saint-Germain.

Il n'y avait pas de cordon de sonnette à la porte de l'appartement. Je fus obligé de frapper avec mon poing.

On fut longtemps à me répondre. Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure que j'entendis des pas lents et traînants se diriger de mon côté.

Enfin la porte s'entr'ouvrit, et je vis un petit vieillard grêlé, ridé, ratatiné, montrer le bout de son crâne pelé.

— Qui demandez-vous? me dit-il d'une voix cassée.

— Monsieur de Laporte, examinateur du Théâtre-Français.

— C'est moi. Que lui voulez-vous?

— Lui remettre un manuscrit.

— Donnez.

Je tirai mon rouleau de ma poche, et je le remis au vieillard, en lui demandant quel jour il voulait bien me fixer pour venir chercher la réponse.

— Vous êtes pressé?

— Non, sans doute, repris-je. Pourtant, je désirerais savoir...

— Repassez dans huit jours.

Le petit homme retira sa tête de marionnette, et me ferma sa porte au nez.

Le soir même, je me pressais avec la foule autour du bureau de location du Théâtre-Français, luttant pour conquérir un billet de parterre pour la première représentation d'une tragédie de M. Arnault, *Oscar*, dans laquelle Talma devait remplir le rôle principal. J'étais avec mon ami Népomucène, et nous avions été assez heureux pour arriver des premiers auprès du buraliste. Sortis de la bagarre, nous nous amusions du haut du trottoir à regarder les efforts de nos rivaux, lorsque Népomucène me donna un coup de coude, et se recula pour livrer passage à un vieillard vêtu d'un habit de velours mordoré, coiffé d'une perruque à bourse, et marchant sur la pointe du pied de peur de salir ses souliers cirés à l'œuf et ornés chacun d'une énorme boucle d'argent.

— Il me semble, dis-je à mon ami, que je connais ce vieillard ; où donc l'ai-je vu?

— Dans un trou, me répondit-il, car ce petit homme n'est autre que le souffleur ordinaire du Théâtre-Français, le célèbre de Laporte.

— Celui qui examine les pièces?

— Précisément.

— Quel rapport peut-il y avoir entre les fonctions de souffleur et celles de juge littéraire?

— Aucun, en apparence. Mais de Laporte n'est pas un souffleur ordinaire : quand on a eu l'honneur de souffler Lekain, on sort de la ligne ordinaire. Ce grand ac-

teur avait pris pour confident l'homme utile et modeste qui réparait la défaillance de sa mémoire, et qui lui soufflait juste au moment décisif une réplique absente. Laporte s'est formé à l'école de Lekain, et est le dépositaire de toutes les idées, de toutes les traditions du Roscius du dix-huitième siècle. Il a entendu monsieur de Voltaire développer ses théories sur l'art difficile de la tragédie : aussi, les acteurs et les auteurs s'empressent-ils de le consulter aux répétitions. Son opinion sur le succès d'une pièce nouvelle se réalise presque toujours. Il a pour lui l'habitude et l'expérience. Aussi, le comité du théâtre a-t-il fini par lui confier l'examen des pièces pour lesquelles on demande une lecture : tâche délicate dont il s'acquitte, du reste, avec beaucoup de zèle et d'impartialité.

Je regrettai vivement alors de n'avoir pas salué mon juge jusqu'à terre ; il m'aura reconnu peut-être, et il me taxera d'impolitesse et de grossièreté. Cette crainte m'occupait encore le lendemain, lorsque je me mis en route pour faire mes visites aux comédiens.

Je me dirigeai d'abord vers le logis de mademoiselle Raucourt, qui demeurait alors rue Saint-Honoré, près de la place Vendôme.

Je sonnai en tremblant à une grande porte, et un domestique vêtu d'une livrée jaune à passementerie coquelicot vint m'ouvrir.

— Mademoiselle Raucourt est-elle visible ?

— Non, monsieur, me répondit brusquement le laquais.

— Remettez-lui cette lettre ; j'aurai l'honneur de revenir la voir demain.

Comme je redescendais lentement l'escalier, j'entendis une voix qui me criait : « Monsieur ! monsieur ! » C'était le domestique de mademoiselle Raucourt.

— Madame a dit qu'elle recevrait monsieur ; j'ai l'ordre de l'annoncer.

En trois sauts j'eus remonté mon étage, et en trois minutes je me trouvai en présence de la grande prêtresse de Melpomène.

Mademoiselle Raucourt portait une robe de chambre en molleton, des pantalons à pied également en molleton, et un bonnet de coton incliné sur l'oreille.

On venait de servir le déjeuner, et elle était assise à table entre une jeune fille fort jolie et un petit garçon.

— Prendras-tu du chocolat ou du café au lait ce matin? demanda mademoiselle Raucourt à sa voisine.

— Du chocolat, *mon cher ami ;* le café au lait me fait mal.

— Et toi, mon petit, veux-tu encore du beurre ?

— Merci, papa, j'en ai assez.

Ce costume, ces habitudes masculines me donnèrent la clef de bien des propos que j'entendais circuler au sujet des mœurs de mademoiselle Raucourt. Elle m'accueillit du reste avec bonté, et m'invita à lui laisser le manuscrit de ma tragédie.

Je n'en avais point sur moi, et je lui promis de venir moi-même lui en apporter un. Je me gardai bien d'en rien faire, et je ne remis plus les pieds chez mademoi-

selle Raucourt. Évidemment elle n'avait rien des qualités nécessaires pour représenter la chaste héroïne de ma tragédie.

Sapho ne devait rien comprendre au rôle de Cornélie.

Vers 1760, Lekain et mademoiselle Clairon avaient opéré une révolution dans le costume, révolution incomplète dans son principe et dans son application. Le costume de cour des héros de Racine et de Corneille avait fait place à un habillement de fantaisie qui choquait pour le moins autant la couleur locale et la vérité historique.

Ces costumes de fantaisie coûtaient fort cher; ils devaient être faits en étoffes magnifiques, velours, satin, brocart, damas, tout ce qu'on pouvait imaginer de plus riche. C'était l'époque des garde-robes. Tous les acteurs se ruinaient en costumes.

Talma, suivant l'impulsion de David, venait de compléter la révolution commencée par Lekain et mademoiselle Clairon, et d'inaugurer définitivement le règne de la couleur locale au second Théâtre-Français.

Les comédiens du Théâtre-Français n° 1 s'étaient piqués d'honneur, et ne voulaient pas rester en arrière de leurs rivaux dans l'importante question du costume.

Vanhove jouait alors les rois; j'avais besoin de sa protection comme de celle de tous ses confrères : je lui fis donc une visite en sortant de chez mademoiselle Raucourt.

Je fus accueilli par lui avec une bonté toute paternelle.

Vanhove essayait, lorsque j'entrai dans son cabinet,

une cuirasse en velours vert parsemée d'écailles d'or, et ornée sur le devant, en guise de plastron, d'un trophée formé de deux canons en croix sur un tambour, entre deux faisceaux de fusils.

— J'espère, monsieur Vanhove, disait le tailleur, que cette cuirasse vous va à merveille, et que j'ai parfaitement saisi vos intentions?

— Vous avez cependant, répondait Vanhove, oublié deux choses.

— Lesquelles?

— Une poche à droite pour mettre mon mouchoir.

— C'est vrai...

— Et une poche à gauche pour ma tabatière.

— Vous avez raison.

Et le tailleur partit pour aller mettre des poches à la cuirasse du vieil Horace, de Mithridate ou d'Agamemnon, car elle servait indifféremment à tous les rôles militaires de Vanhove.

Il me restait à rendre mes devoirs à monsieur Larive ou plutôt monsieur de Larive, comme il se faisait appeler. Malheur à qui eût oublié de lui donner la particule!

Monsieur de Larive avait jugé à propos, depuis deux ou trois ans, de se dérober aux émotions brûlantes de la scène, qui usaient, disait-il, sa vie, et de se retirer un peu, mais pas tout à fait, du Théâtre-Français.

Il donnait quelques représentations de temps en temps, s'il fallait l'en croire, quand le besoin le prenait de répandre l'ardeur dont il était animé, et en réalité lorsque

le théâtre croyait ces représentations utiles à ses intérêts.

Monsieur de Larive faisait encore recette une fois tous les mois, ce qui lui donnait une certaine influence.

Il s'était fait construire au Gros-Caillou un petit hôtel où j'eus l'honneur d'être mis en sa présence.

Il me reçut dans sa chambre à coucher, au milieu de laquelle était dressé son lit, sous un dais en forme de tente.

— Cornélie! me dit-il quand je lui eus dit le sujet de ma tragédie, magnifique sujet; mais j'aime mieux Gengis-Khan; m'avez-vous vu dans cette pièce? Tenez, voilà mon portrait dans ce rôle.

Il me montra successivement son portrait dans le rôle de Bayard, de Tancrède, de Spartacus, d'Hormisdas, de Cosroès, d'Antipater, de Pompée, et d'une foule d'autres personnages non moins héroïques, auxquels il avait bien voulu faire l'honneur de les représenter sur la scène du Théâtre-Français.

Monsieur de Larive ne se contentait pas de jouer des tragédies, il en faisait. *Pyrame et Thisbé* étaient là pour témoigner de son savoir-faire en ce genre de littérature. Toutes les fois que je parlais des Gracques et de Cornélie, monsieur de Larive me répondait par Pyrame et par Thisbé; il daigna me réciter diverses tirades de cette magnifique tragédie. Je crus devoir, par politesse, l'écouter avec une attention soutenue.

— Monsieur, me dit-il, je vois que vous êtes connaisseur, et je voudrais bien pouvoir vous donner quelques

conseils sur votre tragédie, mais le temps me manque pour cela. Je vous engage cependant à aller voir de ma part mademoiselle Suin. C'est une femme pleine de sens, et dont la conversation vous sera extrêmement profitable.

Monsieur de Larive me reconduisit jusqu'au seuil de son appartement, et voulut à toute force me fourrer un exemplaire de *Pyrame et Thisbé* dans la poche.

J'acceptai cette politesse, et me confondis en remercîments, après quoi je lui tirai ma révérence et sortis.

Vous me demanderez sans doute maintenant ce que c'était que cette demoiselle Suin, dont monsieur de Larive m'avait recommandé la conversation.

Charlotte-Denise-Adélaïde Suin remplissait depuis quinze ou vingt ans, au Théâtre-Français, l'emploi de nourrice et de confidente dans la tragédie. Quelquefois, mais rarement, elle se permettait une légère excursion dans la comédie. C'est tout au plus si, dans sa longue carrière théâtrale, elle a créé trois ou quatre rôles de duègne.

Mademoiselle Suin était née nourrice et confidente. Il était impossible de s'acquitter de cet emploi, plus difficile que le vulgaire ne se l'imagine, avec une telle supériorité. Jamais, au grand jamais, je n'ai vu une pareille Œnone. Elle était, on peut le dire, d'une perfection désespérante. On lui a succédé, mais on ne l'a pas remplacée.

En sa qualité de confidente, mademoiselle Suin aimait à donner des conseils. Aussi accueillait-elle avec bonté

tous les auteurs qui réclamaient l'appui de son expérience.

Elle prit un lorgnon à deux branches pour m'examiner (mademoiselle Suin approchait de la cinquantaine), et sans doute ma physionomie lui parut intéressante, car elle me fit signe de m'asseoir et m'adressa la parole avec bonté.

— Vous avez fait une tragédie?

— Oui, madame.

— Intitulée *Cornélie?*

— Oui, madame.

— Et c'est monsieur de Larive qui vous a adressé à moi?

— Oui, madame.

Mademoiselle Suin s'exprimait avec une extrême volubilité, et je répondis à ces interrogations avec autant de rapidité qu'elle en mit à me les faire.

— Avez-vous votre manuscrit sur vous?

—Non, madame, je l'ai laissé chez moi, ne croyant pas qu'il fût nécessaire...

— Un auteur doit toujours avoir son manuscrit dans sa poche, on ne sait pas ce qui peut arriver. Aujourd'hui, par exemple, j'aurais entendu volontiers une tirade de votre tragédie.

— Qu'à cela ne tienne, je puis...

— Réciter de mémoire! cela ne vaut rien. Il faut voir l'auteur le manuscrit à la main. Envoyez-moi le vôtre demain, je le lirai avec attention. Vous arrivez dans un

bon moment, monsieur; l'art périclite, nous avons besoin de jeunes gens.

Je quittai mademoiselle Suin et je rentrai chez moi assez satisfait du résultat de mes courses. J'avais vu le premier rôle, le roi et la confidente qui devaient jouer dans ma tragédie. Résolu de ne point donner mon rôle de Cornélie à mademoiselle Raucourt, je jetai les yeux sur mademoiselle Desgarcins, lorsque j'appris le soir même qu'elle renonçait au théâtre. Je cherchai parmi les actrices du Théâtre-Français celle qui conviendrait le mieux à mon personnage.

Cependant mon sort était entre les mains du confident des traditions de Lekain : un mot de de Laporte, et mes espérances s'évanouissaient comme une légère fumée. Ce ne fut pas sans trembler que je vis arriver le jour fatal qui devait décider de mon avenir.

Mon cœur battait lorsque je frappai à la porte de mon juge. Il vint m'ouvrir lui-même, comme la première fois, et me fit entrer chez lui.

Au bout d'un couloir étroit et obscur, nous nous trouvâmes dans l'unique pièce qui composait le logement du souffleur de la Comédie-Française. Il avait pour tous meubles un lit de sangle, deux étagères de planches soutenant les œuvres complètes de monsieur de Voltaire, une table servant à la fois à manger et à écrire, et un buste de Lekain sur la cheminée.

Cette chambre exhalait un parfum dont une demi-douzaine de chats étendus les uns sur la table, les autres sur le lit, me fit bientôt deviner l'origine.

— Vous êtes l'auteur d'une tragédie en cinq actes et en vers intitulée *Cornélie?* me dit le souffleur en me faisant signe de m'asseoir sur une chaise délabrée.

— Oui, monsieur, répondis-je en tremblant.

— J'ai lu votre manuscrit avec tout le soin qu'il mérite.

— Eh bien?

— Je vous le rends.

En effet il me remit entre les mains un rouleau de papier.

— Vous ne le jugez donc pas digne d'une lecture?

— Jeune homme, me dit-il, ne seriez-vous point perruquier, par hasard?

— Non.

— Tant pis!

— Et pourquoi cela, monsieur?

— Parce que je vous aurais dit comme feu monsieur de Voltaire : « Faites des perruques, faites des perruques! » Mais vous avez probablement un état, jeune homme?

— Sans doute, monsieur.

— Lequel?

— Je suis bonnetier.

— Eh bien, faites des bonnets, faites des bonnets!

Voyant ma contenance piteuse, mon juge finit cependant par s'humaniser. Il me dit qu'il y avait bien çà et là dans ma pièce quelques traits de génie, mais que cela ne suffisait pas à une tragédie. Vous manquez absolument de *vis tragica*, mais je ne vous crois pas entièrement

dépourvu de *vis comica*. Essayez-vous dans la comédie de mœurs, la façon dont vous avez compris le caractère de Cornélie me fait croire que vous pourrez réussir dans ce genre.

Je remerciai le souffleur de ses conseils paternels, et je pris le chemin du logis dans un état profond d'abattement et de désespoir. Je me voyais exilé définitivement de la carrière des arts que j'aurais aimé à parcourir, et je pris la résolution de m'exécuter. A peine dans ma chambre, j'allumai du feu et je brûlai le manuscrit de *Cornélie*.

Plus tard, je doit l'avouer, je me repentis d'avoir souscrit si facilement à l'arrêt d'un simple souffleur. Peut-être se trompait-il, peut-être aussi une seconde tentative eût-elle été couronnée de succès. J'avais justement un *Cosroès* qui aurait pu relever le théâtre, à demi composé dans ma tête ; il n'en est jamais sorti, et grâce à de Laporte, qui sait si la France n'a pas perdu un chef-d'œuvre !

Il m'est impossible de terminer ce chapitre sans jeter un coup d'œil sur l'orchestre et sur le foyer de la Comédie-Française, où je fus plus tard admis et accueilli avec bienveillance.

J'aime à me reporter par la pensée à ces temps où Talma faisait l'ornement du Théâtre-Français et de la société parisienne ; car Talma, comme tous les comédiens de la vieille roche, était un homme du meilleur ton. Il me semble que j'entre dans le foyer du théâtre, et que j'entends causer Fleury et Saint-Fal, avec leur tête encore

ornée de la poudre de l'ancien régime, avec les deux Baptiste et Saint-Prix coiffés à la Titus. Les deux premiers marchaient toujours avec leurs chapeaux sous le bras, comme les grands seigneurs d'autrefois, dont ils avaient toutes les manières. Mais quel est ce vieillard qui s'approche de madame Thénard, l'ancienne amie de Lekain, et qui lui parle sur ce ton de galanterie familière qui rappelle la conversation des Fronsac et des Lauzun? C'est le marquis de Ximénès, dont les arrêts sont sans appel en matière de littérature dramatique.

Le marquis de Ximénès est le guide suprême des habitués de l'orchestre, qui ne jurent que par lui. Il pousse la critique jusqu'à l'impertinence, et on l'a entendu dire, en plein foyer, à un chef d'emploi dont je veux taire le nom :

« Sais-tu, mon cher, que tu as été détestable ce soir, et que si un autre avait joué comme toi, le parterre lui aurait lancé des pommes cuites! »

Ximénès était le type du grand seigneur débraillé de la Régence. Bien que d'une grande sobriété, il avait toujours l'air entre deux vins. On était fait à ses boutades et on les supportait sans rien dire. Un fait suffira pour donner une idée de l'influence dont jouissait le marquis de Ximénès : il tutoyait tous les acteurs, y compris Talma lui-même.

Son voisin habituel à l'orchestre était un vieillard dont le crâne dénudé laissait voir les lignes d'un des cerveaux les plus heureusement développés qu'on puisse rêver. Son œil plein de douceur et de finesse, quoique un peu

éteint, semblait retrouver tout le feu de la jeunesse en suivant le jeu des acteurs; le rideau tombé, ce regard devenait terne tout à coup, et on eût dit que l'intelligence s'en allait comme une lampe qu'on retire.

Après le second acte, l'employé de l'orchestre venait le prendre par le bras et le conduisait jusque sous le péristyle intérieur, où il le remettait aux mains d'une gouvernante. Si vous eussiez suivi cet homme dans la rue, vous l'auriez vu s'arrêter à toutes les bornes et ramasser les tessons de bouteilles et d'assiettes, dont il remplissait le tablier de son guide. Ils allaient ainsi jusqu'au palais des Quatre-Nations, où le concierge les attendait sur la porte. Il fallait monter soigneusement les débris ramassés dans l'atelier du vieillard, et attendre jusqu'au lendemain matin pour les faire disparaître.

Ce vieillard, c'était Houdon le sculpteur, l'ami de Voltaire, qui avait posé devant lui, de Jean-Jacques Rousseau et de Mirabeau.

Houdon survivait à lui-même; on racontait que depuis vingt ans il ne s'était pas mis dans un lit, il ne dormait plus et passait les nuits sur un fauteuil. Il jouait encore au billard, et c'était à ce jeu seulement et au Théâtre-Français qu'il retrouvait quelques lueurs de son ancienne intelligence.

Geoffroy, le feuilletoniste du *Journal de l'Empire,* plus redouté encore que le marquis de Ximénès, mécontent de tout le monde, désespérait déjà de l'avenir du théâtre et s'écriait : « Il n'y a plus d'acteurs ! »

Mais finissons-en enfin avec mes souvenirs dramati-

ques ; ils n'occupent déjà que trop de place dans ces mémoires. Je hausse vraiment les épaules de pitié quand j'entends parler des théâtres et des acteurs d'aujourd'hui. Qui voit-on dans les foyers de nos théâtres? Quelques vaudevillistes qui viennent faire leur cour, non pas aux actrices, mais au directeur ; deux ou trois actionnaires du théâtre, quelques cinquièmes d'agent de change, et un vieux journaliste endormi dans un coin. Où est le temps où Hofmann, le spirituel Hofmann, venait tous les jours après son dîner, de Passy, à pied, par tous les temps imaginables, pour passer sa soirée au foyer de l'Opéra-Comique !

CHAPITRE IX

Adieux à la bonneterie. — Je retrouve Nicolas Durand. — La réforme du costume. — Pitt et Cobourg. — Un Romain à la Seine. — Rome et Athènes. — Le quadrige de Pasiphaé. — Grecque et cuisinière. — Au revoir, Polyphonte. — Le crédit d'un fournisseur. — Retour à l'elbeuf. — Fin tragique d'une tunique. — *Robert, chef de brigands.* — Le péplum de Talma et le brigand de l'avant-scène droite. — Ce qu'on trouverait en cherchant bien dans le magasin de costumes de l'Odéon. — Le démon de la peinture s'empare de moi. — Une plume contre des pinceaux. — Je me fais rapin. — *Entrée triomphale d'un* nouveau *à l'atelier*, comédie-vaudeville en cinq actes, ornée de couplets.

Un beau jour, mon oncle Baviot trouva le matin, en se levant, une lettre de Népomucène Galuchet, qui le prévenait d'avoir à se munir d'un autre commis, attendu que lui Népomucène, cédant à la vocation qui le poussait irrésistiblement vers les Crispins, s'était engagé dans une troupe de province qu'il allait rejoindre le lendemain.

Je me trouvai donc seul à la boutique. Cette solitude n'était point faite pour augmenter mon goût pour la bonneterie. Avec Népomucène, du moins, nous pouvions échanger quelques mots sur le théâtre en pliant et dépliant nos marchandises ; il ne me restait plus que la conversation de mon oncle, car mon cousin et sa femme

s'étaient établis sur un autre point de Paris; Colombe, la belle servante, nous avait quittés brusquement sans qu'on sût ce qu'elle était devenue. Mon oncle grognait souvent, le logis était triste, aussi je le fuyais autant que possible. L'oncle Baviot se plaignait de mon peu d'assiduité; mais ma pauvre mère avait rejoint son époux, je ne craignais plus de l'affliger, et les remontrances de mon vieux parent ne produisaient pas grand effet sur moi. Je ne paraissais presque plus dans la boutique et je passais presque toutes mes journées à flâner paresseusement dans Paris.

Depuis qu'il était entré en qualité de rapin dans l'atelier de David, je n'avais pas rencontré mon ami Nicolas, lorsqu'une après-midi je me trouvai face à face avec un individu qui traversait le pont Neuf, entouré d'une foule nombreuse.

Quel changement, grand Dieu ! dans son costume.

Par-dessus un pantalon collant jaune il portait une tunique bleue, ou jaquette croisant sur les jambes. Un manteau rouge flottait sur ses épaules; ses pieds étaient emprisonnés dans des bottines lacées en forme de cothurne. Une toque à aigrette tricolore lui servait de coiffure.

— Où vas-tu donc, lui dis-je, dans cet accoutrement ?

— Je ne vais pas, répondit-il, je me promène.

— Nous sommes donc en carnaval ?

— Profane ! Apprends que ce que tu appelles un déguisement est le costume des hommes de l'avenir. Re-

nonce, crois-moi, au préjugé du frac et de la lévite, et endosse le péplum.

— Tu appelles cette jaquette, ce pet-en-l'air un péplum !

— Dessiné par David, cela seul suffirait à le rendre classique et à le faire adopter par tout Paris, alors même que Talma et Baptiste cadet ne le porteraient pas.

Pendant que nous causions ainsi, une foule de plus en plus nombreuse se ramassait autour de nous.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme-là? demandait l'un.

— C'est un Turc, répondait l'autre ; tu ne vois pas qu'il a un turban ?

— Je te dis que ce n'est pas un Turc !

— Qu'est-ce donc ?

— Un Autrichien ; je le reconnais à ses bottines.

— A bas l'Autrichien !

— A bas l'agent de *Pitt et Cobourg!*

— A la Seine ! à la Seine !

A cette époque, tous les étrangers étaient des ennemis, et tous les ennemis étaient des agents de Pitt et Cobourg.

On allait nous faire un mauvais parti, lorsque survint heureusement un bataillon commandé par un jeune officier que Nicolas voyait souvent dans l'atelier de David. Nicolas, dans notre détresse, s'adressa à lui :

— Sauvez-nous ! lui cria-t-il ; on nous prend pour des agents de Pitt et Cobourg.

— Ce sont des espions déguisés, reprenait le peuple, il faut les noyer ! A l'eau ! à la Seine !

Le commandant eut beaucoup de peine à faire entendre raison à ces forcenés.

— Si ces gens-là sont des espions, il faut les interroger ; mes soldats vont donc les conduire chez le commissaire, qui les fouillera, et les tiendra à la disposition du gouvernement.

De gré ou de force, les enragés durent se soumettre à ce raisonnement, car le commandant ne leur donna pas le temps de réfléchir. Sur un mot de lui, nous fûmes entourés par un peloton de grenadiers qui nous firent franchir le pont au pas de course, et nous déposèrent chez le commissaire, qui, bientôt au courant de notre mésaventure, envoya chercher un fiacre dans lequel je m'esquivai avec le Romain de David.

Les commencements d'une réforme sont toujours orageux. En 1792, il n'y avait que deux ou trois Romains à Paris ; six ans plus tard, non-seulement les Romains, mais encore les Grecs, foisonnaient dans la capitale.

Séduit par l'idée de montrer au public les formes imposantes dont m'avait doué la nature, je donnai en plein dans la réforme du costume... Ayant à choisir entre l'Italie et la Grèce, entre Athènes et Rome, j'optai pour Athènes : je préférais et je préfère encore la grâce à la force, Alcibiade à Sylla, Anacréon à Brutus.

Mes longs cheveux blonds flottant sur mes épaules, le front ceint d'une couronne de fleurs, vêtu d'une tunique blanche nouée par une ceinture bleu de ciel dont les deux bouts venaient se réunir sur mon ventre

alors à peine ébauché, on me comparait, malgré mes lunettes, à Adonis et à Endymion.

Le rendez-vous ordinaire des réformés du costume était sous le portique du Louvre. D'un côté se tenaient les Romains, de l'autre les Grecs. Les premiers, toujours graves et sombres, se promenaient en se tenant le menton dans la main, et s'arrêtaient de temps en temps pour causer des affaires de l'État; les Grecs, plus frivoles, fredonnaient les couplets chantés la veille à l'Opéra-Comique, répétaient des calembours, genre de divertissement alors fort à la mode, et échangeaient des propos spirituels avec Laïs ou Aspasie.

La réforme du costume avait fait de nombreux prosélytes parmi les femmes. Les Romaines et les Grecques affluaient sous les arceaux du Louvre, les Grecques surtout. En général, les Romaines, matrones pudiques, ne se montraient guère que dans les salons.

Nicolas était resté Romain dans l'âme; moi je figurais au premier rang des jeunes Grecs. Il me reprochait sans cesse ma légèreté; moi je le raillais sur sa férocité. Il passait à côté des courtisanes sans daigner les honorer d'un regard. Un jour, cependant, nous entendîmes nos deux noms sortir de la bouche d'une superbe Grecque qui traversait la promenade à demi couchée sur les coussins de son char, qui était une calèche. Nicolas détourna la tête en philosophe stoïcien; je m'approchai seul. Quel ne fut pas mon étonnement en reconnaissant dans mon Athénienne la Champenoise qui faisait la cuisine de mon oncle!

— Vous ne vous attendiez pas à me retrouver ici et dans cet équipage? me dit-elle sans quitter sa posture nonchalante.

— Je l'avoue, lui répondis-je; par quelle étrange métamorphose?...

— J'ai envie de faire quelques pas au soleil; donnez-moi votre bras, vous me conduirez jusqu'aux Tuileries.

Aussitôt j'ouvris la portière, et je lui donnai la main pour sortir de son quadrige.

Rien d'éblouissant comme la toilette de l'ancienne cuisinière de mon oncle.

Ses cheveux, retenus sur le front par un diadème d'or enrichi de camées, étaient enfermés par derrière dans un réseau de pourpre. Des sandales, également de pourpre, maintenues par des ligatures de la même couleur, laissaient apercevoir à travers leurs losanges les mailles d'un tricot couleur de chair dessinant les doigts de ses pieds auxquels brillaient des bagues magnifiques et des anneaux.

Les épaules découvertes, le sein et les bras nus, une tunique de mousseline, dont la ceinture venait s'agrafer au-dessous de la poitrine au moyen d'un camée, révélait à chaque mouvement du corps la beauté de ses formes. Un long manteau de pourpre flottait derrière ses épaules ou cachait sa taille sous ses plis.

J'ai entendu des jeunes gens se moquer des modes du Directoire. Ah! messieurs, si vous les aviez vues!

Elle prit mon bras, et nous nous dirigeâmes du côté des Tuileries.

— Vous avez donc quitté la bonneterie? me dit-elle quand nous eûmes fait quelques pas sur la place du Carrousel.

— Et vous le pot-au-feu? lui répondis-je.

— Heureusement. Que faites-vous en ce moment ?

— Je cherche une place. Et vous?

— Moi, je fais le bonheur d'un homme.

— D'un seul?

— Parole d'honneur!

— Et comment nommez-vous cet heureux mortel?

— Durloubier.

Elle venait de prononcer le nom d'un des fournisseurs les plus riches et les plus généreux de l'époque. Durloubier était de plus un homme très-influent, et on parlait beaucoup de lui pour un poste important au ministère de la guerre ou bien des finances.

Comme nous allions entrer aux Tuileries, elle aperçut la voiture de son fournisseur.

— Je veux qu'il me voie seule, me dit-elle, mais je vous attends chez moi. Venez, je vous raconterai mon histoire, et puisque vous cherchez une place, je vous promets ma protection, qui n'est pas à dédaigner.

Je la remerciai à la hâte et j'allais m'éloigner.

— A propos, reprit-elle, quel est votre nouveau nom?

— Polyphonte. Et vous?

— Pasiphaé.

— A bientôt donc, divine Pasiphaé.

— Aimable Polyphonte, au revoir.

J'ai porté la tunique presque aussi longtemps qu'il m'a

été possible de protester contre le prosaïsme de mon siècle. Enfin, je dus avouer que la cause de la réforme du costume était tout à fait perdue, et qu'il fallait revenir purement et simplement au sedan et à l'elbeuf.

Je m'exécutai donc.

Un beau jour, je déposai ma tunique et ma couronne au fond d'un tiroir, et je repris mon ancienne défroque. Quelquefois, pour me consoler, je revêtais mon costume grec pour recevoir le dimanche quelques amis; mais, vers 1806, madame Prudhomme parvint à me dérober ma tunique, et elle en fit faire une paire de rideaux.

Vers la même époque, me trouvant un jour chez Talma, qui m'honorait de ses bontés et de sa familiarité, je demandai au grand homme :

— Vous souvient-il de la réforme du costume?

— Parbleu! me répondit-il avec sa bonté ordinaire.

— Oserai-je vous demander si vous savez ce qu'est devenu votre habit de Romain?

— Je le cédai à la direction de l'Odéon.

— Qui en a fait sans doute un vêtement de confident?

— Non, mais un justaucorps de brigand pour un des comparses qui figurent dans *Robert, chef de brigands*. Vous pouvez le voir tous les soirs sur le dos du dernier brigand de droite, près de l'avant-scène.

Si on cherchait bien, on trouverait peut-être dans le magasin de l'Odéon le costume de Romain dessiné par David et porté par Talma. Auguste relique!

Je ne mis pas tout de suite à l'épreuve, comme on pourrait le croire, le crédit de Pasiphaé. Nicolas parvint

à me persuader que j'étais né pour être peintre. J'abdiquai solennellement le bonnet de coton entre les mains de mon oncle, et j'entrai à l'atelier. Lisez les scènes suivantes que j'ai notées plus tard, si vous voulez vous faire une idée de ce que c'était alors que la réception d'un *nouveau*.

LES ATELIERS.

C'était un lundi, on commençait la semaine ; tous les élèves, à leur poste, attendaient le modèle ; on avait signalé un *nouveau*, on méditait les charges auxquelles on allait se livrer à son égard.

NICOLAS.

Depuis trois mois que ce modèle s'est présenté et qu'on lui a donné sa semaine, si on ne l'a pas vu, il est probable qu'il nous aura oubliés.

MAUBRÉE.

Derain a dû passer chez lui.

NICOLAS.

Où est-il, Derain?

BORDET.

Il est mort.

DERAIN.

Si je suis mort, pourquoi a-t-on oublié de m'enterrer

NICOLAS.

Tiens! te voilà! d'où sors-tu?

DERAIN.

J'ai eu des travaux.

BORDET.

Une chapelle à décorer?

DERAIN.

Non, trois voitures à blasonner. Vous badinez... c'est autrement mieux payé que vos tableaux de commande.

MAUBRÉE.

Et plus amusant.

NICOLAS.

Tout ça ne nous dit pas si tu es allé chez ce modèle.

DERAIN.

Oui, j'y suis allé.

NICOLAS.

Eh bien?

DERAIN.

Je ne l'ai pas trouvé.

CREVETTE.

As-tu laissé ta carte?

DERAIN.

A qui?

NICOLAS.

A son portier.

DERAIN.

La maison n'en comporte pas. Une drôle de propriété, allez; les locataires ferment leur appartement avec un pavé.

BORDET.

Dans la Chaussée-d'Antin?

DERAIN.

Rue aux Fèves.

CREVETTE.

Quartier du Palais de justice.

MABLY.

Nous avons donc un nouveau?

MAUBRÉE.

Un jeune homme très-bien, dit-on.

BORDET.

Issu d'une des premières familles du Poitou...

CREVETTE.

Famille de cape et d'épée.

MABLY.

Non du tout, de robe.

BORDET.

Dès l'âge le plus tendre, la passion de l'art se déclara...

CREVETTE.

Sa noble famille s'en émut.

MABLY.

Raison de plus pour l'élever à notre niveau.

BORDET.

Ce nouveau ?...

NICOLAS.

Que se propose-t-on de lui faire ?

DERAIN.

On doit le tuer.

CREVETTE.

J'en nourris l'espoir.

BORDET.

On le fera cuire.

MAUBRÉE.

Après ou avant?

DERAIN.

Avant, pendant et après.

PAPRAT.

Le mangera-t-on?

BORDET.

On le mangera.

CREVETTE.

En prévenant sa famille.

MAUBRÉE.

Bien entendu; sans ça...

DERAIN.

S'il en a.

BORDET.

Puisqu'on l'a dit : Issu d'une des premières familles du Poitou.

CREVETTE.

De l'Aunis...

DERAIN.

Et de la Saintonge.

MAUBRÉE.

On ira aux renseignements.

PAPRAT.

Crevette !

CREVETTE.

Présent !

NICOLAS.

Fais la charge de Frédéric.

CREVETTE.

Non, messieurs; je veux travailler, je suis las d'être, à mon âge, à charge à ma famille; c'est au prix des plus nobles sacrifices qu'elle entretient chez moi ce feu qu'elle croyait sacré et qui s'évapore en vaine fumée. Malheureux ! elle rêvait pour toi un bel avenir, une jeune fille, l'exemple de celles de son âge... pure et belle...

MAUBRÉE.

Tu vendras de la chandelle.

NICOLAS.

Ton père en vendait.

CREVETTE.

Mon pauvre père vous croit encore mes frères et mes amis ; il espère, dans son aveuglement, que vous me ramènerez dans le droit chemin ; il se trompe.

DERAIN.

Il divague.

NICOLAS.

Il est père.

BORDET.

Et quand arrive ce nouveau ?

DERAIN.

Dans quelques instants.

MAUBRÉE.

Il n'y a pas de place.

CREVETTE.

En chœur, messieurs, si vous voulez bien. Avec accompagnement.

TOUS.

Y a pas d'place!
Y a pas d'place!

CREVETTE.

Pardon, messieurs, je n'entends pas les appuis-main. Les chevalets couvrent trop le chant. Feu!

CHŒUR.

Y a pas d'place!
Y a pas d'place!
Y a pas d'place!

LES MÊMES, LE MODÈLE.

UN RAPIN.

Le mòdèle.

CHŒUR.

Nous n'en voulons plus!
Nous n'en voulons plus!
Nous n'en voulons plus!
Qu'il file!

UN PIOCHEUR.

Non, messieurs, nous avons déjà perdu deux heures; en voilà bien assez.

DEUXIÈME PIOCHEUR.

Que ceux qui en veulent lèvent la main.

PREMIER PIOCHEUR.

Adjugé!

MABLY.

Qu'il se déshabille.

MAUBRÉE.

Crevette!

DERAIN.

Il est mort.

MABLY.

La charge de Frédéric...

CREVETTE.

Non, messieurs. Je dois, je veux me rendre utile à mes concitoyens; je ne veux plus être à la charge de ma famille, qui, au prix des plus nobles sacrifices...

LES PIOCHEURS.

A la porte!

NICOLAS.

La pose! la pose!

MAUBRÉE.

Posons le modèle.

CREVETTE.

Des plus nobles sacrifices...

DERAIN.

Crevette!

CREVETTE.

Présent!

DERAIN.

Tu nous embêtes.

CREVETTE.

Hébètes, si vous voulez bien.

NICOLAS.

Embètes n'est pas français.

BORDET, chantant.

Français et militaire...

CREVETTE.

Dans l'âge des plaisirs...

DERAIN.

Aimer combattre et plaire...

BORDET.

Voilà mes seuls désirs.

CREVETTE.

Voilà, voilà...

DERAIN.

Nos seuls désirs.

BORDET.

Voilà, voilà...

CREVETTE.

Nos seuls désirs.

BORDET.

Nos seuls désirs.

DERAIN.

Nos seuls désirs.

CREVETTE.

Nos seuls désirs.

DERAIN.

Nos seuls désirs.

BORDET.

Nos seuls désirs.

PLUSIEURS VOIX.

A la porte !

DEUXIÈME PIOCHEUR.

Non, c'est vrai, que ceux qui ne veulent pas travailler n'empêchent pas les autres.

MAUBRÉE.

C'est embêtant, à la fin !

CREVETTE.

Embêtant n'est pas français.

BORDET, chantant.

Français et militaire...

CREVETTE.

Dans l'âge des plaisirs...

BORDET.

Aimer, combattre et plaire...

CREVETTE.

Voilà nos seuls désirs.

BORDET.

Voilà...

CREVETTE.

Voilà...

BORDET.

Nos seuls désirs.

CREVETTE.

Nos seuls plaisirs.

BORDET.

Nos seuls désirs.

CREVETTE.

Nos seuls plaisirs.

NICOLAS.

Quelle pose allons-nous lui donner?

PAPRAT.

Une pose de dos.

MABLY.

Non, il a une jolie tête.

PAPRAT.

Le torse est beau.

MAUBRÉE.

Et les jambes!

NICOLAS.

Bien élégantes.

UN PIOCHEUR.

Le *Germanicus*, alors.

DEUXIÈME PIOCHEUR.

Non, le *Discobole.*

NICOLAS.

Le *Léonidas.*

PREMIER PIOCHEUR.

Voyons, entendons-nous.

CREVETTE, chantant.

Peuples, formons une sainte alliance...

BORDET.

Et donnons-nous la main.

CREVETTE.

Et donnons-nous la main.

BORDET.

Peuples, formons...

CREVETTE.

Une sainte alliance...

BORDET.

Et donnons-nous la main.

CREVETTE.

Et donnons-nous la main.

NICOLAS.

Que ceux qui veulent le *Germanicus* lèvent la main.

BORDET.

Et donnons-nous la main.

CREVETTE.

Et donnons-nous la main.

MABLY.

Adjugé le *Germanicus*.

BORDET.

Au premier jour de mai
Que donn'rai-je à ma mie?...

EN CHŒUR.

A la porte!

CREVETTE.

Si on ne peut plus chanter...

BORDET.

Crevette !

CREVETTE.

Monsieur ?

BORDET.

Couvrons-nous la tête d'un cilice.

CREVETTE.

Je l'ai toujours rêvé.

BORDET.

Roulons-nous dans les cendres.

CREVETTE.

Oh oui ! oh oui ! oh oui !

BORDET.

Invoquons le trépas.

CREVETTE.

Le verre à la main...

BORDET.

Perdu. . tondu..

CREVETTE.

Prends-tu ça pour des prunes de mirabelle ?..

DERAIN.

Vous altérez le texte!

BORDET.

Le verre à la main...

NICOLAS.

On nous avait annoncé un nouveau.

BORDET.

Y a pas d' place!

CREVETTE.

Y a pas d' place!

PAPRAT.

Dieu! que ces deux êtres-là sont tannants!

LES MÊMES, UN RAPIN, puis LE NOUVEAU, assisté de MONSIEUR SON PÈRE.

LE RAPIN, annonçant.

Le nouveau! le nouveau!

CREVETTE.

Faites entrer.

LE CHOEUR.

Célébrons ce jour de fête!
Que chacun ici s'apprête
A fêter un jour si beau.
C'est un ami, un nouveau,
Pas un rival, mais un frère
Car notre maître c'est un père.
Aimons-le d'un amour sincère.
Célébrons, etc., etc.

LE PÈRE.

Nous étions loin, messieurs, mon fils et moi, de penser à une telle réception.

LE CHOEUR.

Vous la méritez, messieurs.

LE PÈRE.

Trop bons, mille fois. J'ai tenu à vous présenter moi-même mon fils, ou plutôt mon ami, qui bientôt, messieurs, sera le vôtre, j'ose l'espérer et le croire.

LE CHOEUR.

Nous l'espérons.

LE PÈRE.

C'est une belle carrière que celle dans laquelle vous êtes entrés; c'est également une noble et belle mission que la vôtre; mais que de difficultés à vaincre!

LE CHŒUR.

Nous les vaincrons.

LE PÈRE.

Que d'obstacles à surmonter !

LE CHŒUR.

Nous les surmonterons.

LE PÈRE.

Que de mauvaises années à subir !

LE CHŒUR.

Nous les subirons.

LE PÈRE.

Avec les conseils d'un maître tel que le vôtre, et l'assistance de camarades comme vous, nous ne doutons pas, sa mère et moi...

BORDET.

Madame va bien ?

LE PÈRE.

Vous êtes trop bon... Du succès de son entreprise. Comme toutes les mères, elle est inquiète.

CREYETTE.

Elle n'a que lui ?

LE PÈRE.

Dont deux demoiselles.

DERAIN.

Ses sœurs?

LE PÈRE.

Oui, monsieur.

MAUBRÉE.

Il trouvera, monsieur, votre fils...

LE PÈRE.

Oui, monsieur.

MAUBRÉE.

Dans notre professeur...

MABLY.

Un second père.

LE PÈRE.

On me l'a dit.

MAUBRÉE.

Dans son épouse...

LE PÈRE.

Une seconde mère... oui, monsieur, on me l'a dit aussi.

CREVETTE.

On a eu tort.

LE PÈRE.

Comment, monsieur ?...

MAUBRÉE.

Permettez-nous de ne pas nous étendre davantage sur ce chapitre.

LE PÈRE.

Pardon, messieurs, si je suis allé trop loin... Croyez-bien...

CREVETTE.

Nous aimons à le croire.

LE PÈRE.

Que jamais...

CREVETTE, chantant.

Ni toujours...

NICOLAS.

C'est la devise des amours.

LE PÈRE.

Oui, messieurs, j'entends aussi très-bien la plaisanterie, croyez-le bien. Adieu, messieurs.

MAUBRÉE.

Monsieur... certainement...

LE PÈRE.

Adieu, cher ami... Messieurs, je vous le confie.

CREVETTE.

Nous en ferons bon usage, monsieur...

LE PÈRE.

Je l'espère et j'y compte.

CREVETTE.

Monsieur, veuillez, je vous prie, être notre interprète...

LE PÈRE.

Comment donc, messieurs...

MAUBRÉE.

Auprès de votre dame.

LE PÈRE.

Avec le plus grand plaisir. Veuillez, monsieur, par réciprocité, me permettre de vous serrer la main, comme je serre celle de tous ces messieurs, veuillez bien le croire, Messieurs...

NICOLAS.

Monsieur...

LE PÈRE.

De tout mon cœur.

DERAIN.

Permettez-moi, monsieur, de vous accompagner...

LE PÈRE.

Je ne le souffrirai pas.

DERAIN.

Vous voulez me mettre mal avec mes amis...

LE PÈRE.

Ce n'est, monsieur, qu'à cette condition...

LES MÊMES, puis CREVETTE.

NICOLAS.

Qu'un jeune rapin conduise monsieur à la place qu'il doit occuper, nous procéderons plus tard à son interrogatoire.

DERAIN.

Ce père me paraît très-convenable.

CREVETTE.

Il le fut.

MAUBRÉE.

Ses manières ne manquaient pas d'une certaine distinction.

MABLY.

Le nouveau est-il installé?

UNE VOIX.

Il est installé.

CREVETTE, entrant.

Il est impossible d'être à la fois plus aimable et plus distingué que ce père ; il est charmant. Il adore son fils. Je lui ai demandé vingt sous...

BORNET.

C'est à son fils qu'il est réservé de se montrer digne d'un tel père.

CREVETTE.

Il se montrera.

MABLY.

Nous l'espérons.

PAPRAT.

Non, messieurs, je ne veux pas le voir.

NICOLAS.

Il est trop laid.

DERAIN.

Non !

MAUBRÉE.

Si !

MABLY.

Non !

BORNET.

Si !

NICOLAS.

Il n'est pas précisément laid.

UN RAPIN.

Il est commun.

DEUXIÈME RAPIN.

Le père aussi.

PREMIER RAPIN.

Moins.

DEUXIÈME RAPIN.

Plus.

PREMIER RAPIN.

Moins.

TROISIÈME RAPIN, s'approchant du nouveau.

Faites pas attention, c'est tous des farceurs.

LE NOUVEAU.

J'ai bien peur de ces messieurs...

TROISIÈME RAPIN.

Ils ne sont pas méchants.

DERAIN.

Je crois que le nouveau a parlé.

MABLY.

Pourrait-on recueillir ses paroles?

PAPRAT.

Non.

UNE VOIX.

Pourquoi?

NICOLAS.

Non.

MAUBRÉE.

Pourquoi?

CREVETTE.

Non.

UNE BASSE.

Nous allons procéder bientôt à son interrogatoire.

PAPRAT.

Goupi n'est pas venu?

MABLY.

Il est mort.

LE NOUVEAU, bas à son voisin.

Quel est ce monsieur?

TROISIÈME RAPIN.

Un très-bon garçon, c'est lui qui interroge les nouveaux.

LE NOUVEAU.

Il est méchant?

TROISIÈME RAPIN.

Non, mais il a une manie. Il est bon de vous dire que tout jeune il a été mordu.

LE NOUVEAU.

Il l'est encore?

TROISIÈME RAPIN.

Il le sera toujours.

LA BASSE.

Nous allons procéder à l'interrogatoire du nouveau.

LE NOUVEAU.

On va m'interroger?

TROISIÈME RAPIN.

Non, on appelle ça la scie du nouveau. Il a donc été

mordu, tout jeune, par un chien, un petit chien, qu'on a cru enragé. Lorsqu'il voit un nouveau... non, n'ayez pas peur, il est bon enfant, laissez-moi vous dire... lorsqu'il voit un nouveau, si le nouveau ne lui sourit pas... comme ça, tenez, regardez-moi, tirez les deux coins de votre bouche, plus que ça, ouvrez bien... ouvrez toujours... vous y viendrez.

LE NOUVEAU.

Comme ça?

TROISIÈME RAPIN.

Plus encore, vous étudierez ça chez vous. Lorsque vous aurez bien souri, ça lui fera plaisir; si, au contraire, vous avez l'air de l'éviter, d'en avoir peur, il prendra votre air froid pour de l'indifférence, il se piquera, puis il cherchera à vous mordre... n'ayez pas peur, ce n'est plus dangereux. A une certaine époque, oui; mais aujourd'hui, non.

LE NOUVEAU.

J'ai toujours entendu dire...

TROISIÈME RAPIN.

Qu'on en mourait? Non, avec lui vous en êtes quitte pour être huit ou quinze jours à garder la chambre, vous ne vous en portez que mieux après; c'est une grosse cloche à la suite de sa morsure que vous prévenez en lui souriant.

LE NOUVEAU.

Je vous remercie.

LA BASSE.

Nous allons procéder à l'interrogatoire du nouveau.

NICOLAS.

Pendant le repos du modèle.

MABLY, au modèle.

Reposez-vous.

CREVETTE.

Qu'on le traduise, ce nouveau... Eh bien?

DERAIN.

On l'amène.

CREVETTE.

Il manque d'assurance. Ce monsieur qu'il croit son père est persuadé, sans doute, qu'il est son fils; laissons-les dans cette erreur. Jeune néophyte, votre nom?... Plaît-il?... je n'entends pas... Claude-Eustache?... Très-bien.

BORNET.

Votre âge?

LE NOUVEAU.

Dix-neuf ans.

CREVETTE.

Votre profession?

LE NOUVEAU.

Je ne sais pas.

CREVETTE.

Très-bien, nous savons à quoi nous en tenir. Nous avons encore papa et maman?

LE NOUVEAU.

Oui, monsieur.

CREVETTE.

Et deux jeunes sœurs?

LE NOUVEAU.

Oui, monsieur.

CREVETTE.

L'aimez-vous, madame votre mère?

LE NOUVEAU.

Oui, monsieur.

CREVETTE.

Comment l'aimez-vous?

LE NOUVEAU.

De tout mon cœur.

MABLY.

Très-bien. Il a de la naïveté.

NICOLAS.

Et de la candeur.

CREVETTE.

Aimez-vous la danse ?

LE NOUVEAU.

Oui, monsieur.

CREVETTE.

Dansez-nous quelque chose... Nous n'avons pas de piano ?...

DERAIN.

Nous n'en avons jamais eu.

BORNET.

Mais nous vous accompagnerons...

DAUBRÉE.

De nos vœux.

PAPRAT.

Voyons...

CREVETTE.

Monsieur Derain va faire votre dame.

BORNET.

Tra la la la, la la, etc.

CREVETTE.

Vous dansez comme une huître. En voilà assez.

BORNET.

Le modèle va reprendre sa pose; qu'on reconduise monsieur à la place qu'il occupait. Au prochain repos, nous reprendrons notre interrogatoire.

Les Mêmes, BOUJU.

UNE VOIX INTÉRIEURE.

Tiens! Bouju!

BOUJU.

Comment que ça fût? Vous avez un nouveau modèle?

MAUBRÉE.

Comme tu vois.

BOUJU.

Dans la nature de Fichon?

MABLY.

Plus fin que Fichon.

DERAIN.

Tu ne viens pas cette semaine?

BOUJU.

La semaine prochaine. J'ai ma copie à finir.

NICOLAS.

Elle est avancée?

BOUJU.

Je l'aurai terminée samedi.

UNE VOIX.

Alors, lundi...

BOUJU.

Je serai des vôtres; j'ai besoin de m'y remettre, à la nature. Vous êtes beaucoup?

MABLY.

Nous avons des nouveaux.

TROISÉIME RAPIN, bas au nouveau.

N'ayez pas peur; s'il vient, souriez-lui.

BOUJU.

Voyons tout ce monde-là.

TROISIÈME RAPIN, bas.

Souriez! souriez!

LE NOUVEAU, bas à son voisin.

Je ne peux pas sourire davantage.

BOUJU.

Oh ! qu'en voilà un qui est laid !

TROISIÈME RAPIN.

Souriez...

BOUJU.

Quelle bouche ! est-ce qu'il rit toujours?

TROISIÈME RAPIN.

Toujours.

BOUJU.

Que lui prend-il ?

BORNET.

Il est fou.

(A l'approche de Bouju, qui se place sur un tabouret près de lui et le regarde fixement, le nouveau sourit et sa figure s'illumine d'un vif incarnat.)

UN PIOCHEUR.

Sont-ils bêtes, avec leur nouveau !

(Bouju se lève, s'avance vers le nouveau souriant toujours ; en reculant, il heurte son voisin qui, à son tour, renverse le chevalet d'un camarade. Confusion générale. Les portes s'ouvrent, Bouju poursuit sa victime qui descend quatre

à quatre l'escalier qui donne dans la cour, occupée par un essaim de blanchisseuses près des baquets desquelles il va se réfugier. Effrayées de la figure pâle et renversée de la victime de ces messieurs, ces dames le reçoivent avec leur linge mouillé. Saisis par ses camarades, il est ramené à l'atelier.)

L'ATELIER, LE MODÈLE, BOUJU, LE NOUVEAU.

(Le nouveau est placé près du poêle, non loin du modèle Les élèves se remettent à leurs places.)

CREVETTE.

Je demande la parole.

MAUBRÉE.

Vous l'avez.

LES PIOCHEURS.

Nous demandons la pose.

UNE VOIX.

A la porte !

CREVETTE.

Messieurs...

PLUSIEURS VOIX.

A la porte !

CREVETTE.

Pénétré d'estime et de vénération...

LES MÊMES VOIX.

A la porte!

CREVETTE.

Pour les nobles, belles et sages institutions qui nous régissent...

LES PIOCHEURS.

La pose! la pose!

CREVETTE.

Il est utile et nécessaire que les nouveaux venus aient à subir les épreuves et les tortures qu'à notre avénement nous avons subies.

LES PIOCHEURS.

La pose! la pose!

CREVETTE.

Cependant...

LES PIOCHEURS.

La pose! la pose!

CREVETTE.

J'aurai l'honneur de vous faire observer...

DE RAIN.

Je demande la parole.

CREVETTE.

De vous faire observer...

UNE VOIX.

Ç'a déjà été dit.

CREVETTE.

De vous faire observer...

LA MÊME VOIX.

Ç'a déjà été dit.

UNE AUTRE VOIX.

Un gage.

TROISIÈME VOIX.

Deux gages.

MAINTES VOIX.

A la porte!

PIOCHEURS.

La pose! la pose!

CREVETTE.

De vous faire observer qu'il n'a nullement été prévu que le nouveau serait mordu par un des nôtres, atteint d'une affection hydrophobique.

PIOCHEURS.

La pose! la pose! la pose!

CREVETTE.

Les blessures, me direz-vous à cela, ne sont pas mortelles...

MAUBRÉE.

Elles pourraient le devenir.

UNE VOIX.

Espérons-le.

AUTRE VOIX.

Aimons à le croire.

CREVETTE.

Cependant, nous venons de promettre à son malheureux père de lui en servir de second.

MAUBRÉE.

Pas moi.

BORDET.

Ni moi.

VOIX INTIMES.

A la porte!

DERAIN.

D'abord, a-t-il été mordu?

UN RAPIN.

Qu'on le voie.!

DEUXIÈME RAPIN.

Qu'on le déshabille.

UN VOISIN.

Qu'on le rende à sa famille.

DEUXIÈME VOISIN.

Et pourquoi ?

BORNET.

Rien dans son physique ne décèle un homme appelé à de nobles destinées.

DERAIN.

Sait-il chanter ?

CREVETTE.

Qu'on le lui demande.

UNE PARTIE DE L'ATELIER.

En chœur !

DEUXIÈME PARTIE.

Adopté !

CHŒUR.

Chantez-vous ?
Chantez-vous ?
Chantez-vous ?

LE NOUVEAU.

Un peu.

VOIX EXTÉRIEURES.

Silence !

PIOCHEURS.

La pose ! la pose ! la pose !

CREVETTE.

Invitons le modèle à reprendre la pose.

LES PIOCHEURS.

Oui ! oui ! oui !

(Le modèle remonte sur sa table.)

DERAIN.

Ce qui donnera à monsieur plus de facilité pour nous en chanter.

MAUBRÉE.

C'est un calembour !

BORNET.

Un franc dans les mains du massier.

DERAIN.

Des navets !

MERLIN.

Qu'il commence.

MAUBRÉE.

Nous écoutons.

CREVETTE.

Monsieur, si vous voulez bien...

MERLIN.

Nous sommes tout oreilles.

LE NOUVEAU.

Gai, gai, faisons tous
Ce qu'ont fait nos père
Et mère;
Gai, gai, marions-nous!
Oui, toujours l'exemple est doux.

CREVETTE.

En chœur!

LE CHŒUR.

Gai, gai, faisons tous
Ce qu'ont fait nos père
Et mère;
Gai, gai, marions-nous!
Oui, toujours l'exemple est doux.

LE NOUVEAU.

In nomine Domini...

UNE VOIX.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DEUXIÈME VOIX.

De l'anglais.

PREMIÈRE VOIX.

Pas d'anglais.

DEUXIÈME VOIX.

Du polonais.

CHŒUR.

Vive la Pologne! vive la Pologne

VOIX INTIMES.

La chanson! la chanson!

CREVETTE.

Monsieur, si vous voulez bien?

LE NOUVEAU.

In nomine Domini...

PREMIÈRE VOIX.

Du français!

LE NOUVEAU.

Suivant la loi de nature,
Crescite, dit l'Écriture,
Et multiplicamini.
Gai, gai...

CREVETTE.

Un instant, si vous voulez bien. En chœur!

LE CHŒUR.

Gai, gai, marions-nous! etc.

CREVETTE.

Monsieur ayant fait preuve de bonne volonté. .

PIOCHEURS.

Assez! assez...

UNE VOIX.

Il chante comme une huître.

AUTRE VOIX.

Second couplet!

LE NOUVEAU.

Jadis, Adam, dégoûté
De vivre seul sur la terre,
Se maria sans notaire
Ni municipalité.

CREVETTE.

Pardon! pardon! n'allons pas plus loin.

UNE VOIX.

Et pourquoi?

DERAIN.

J'ai demandé la parole.

DES VOIX.

Parlez !

DERAIN.

Je m'oppose, messieurs, et cela de toutes les forces que la nature m'a départies, à ce que cette chanson poursuive son cours.

UNE VOIX.

Elle est très-décolletée

DEUXIÈME VOIX.

Antireligieuse.

TROISIÈME VOIX.

Immorale.

QUATRIÈME VOIX.

Et mérite une punition...

PREMIÈRE VOIX.

Exemplaire.

MAINTES VOIX.

A l'échelle !

DERAIN.

Je ne sais même pas si le supplice de l'échelle ne sera pas trop doux encore pour le châtiment que nous sommes appelés à infliger à celui qui vient d'apporter une

infamie de cette espèce... Impertinente, d'abord, comme l'a très-bien fait remarquer l'un de nos membres.

UNE VOIX.

Un calembour !

DERAIN.

Je prie, au besoin, je supplie la société de vouloir bien rappeler à l'ordre celui des nôtres qui joue sur les mots d'une façon aussi pitoyable.

VOIX DIVERSES.

A la porte !

DERAIN.

D'autant plus impertinente, cette chanson, qu'il est à la connaissance de tout le monde que peu d'entre nous ont reçu de l'éducation ; que par conséquent tous, plus ou moins, ignorons les premiers éléments de la belle et sublime langue que parlait Virgile.

UNE VOIX.

Il a tourné le notariat en ridicule.

DERAIN.

Encore une remarque que je me proposais de vous faire.

DEUXIÈME VOIX.

J'en rirai longtemps.

TROISIÈME VOIX.

J'en rirai toujours.

PREMIERE VOIX.

Chantons!

DEUXIÈME VOIX.

Dansons!

PREMIÈRE VOIX.

Chantons!

DEUXIÈME VOIX.

Dansons!

BORNET.

La suite des couplets!

MAUBRÉE.

Non !

UN RAPIN.

Si!

DEUXIÈME RAPIN.

Non !

TROISIÈME RAPIN.

Si !

QUATRIÈME RAPIN.

Non !

LES PIOCHEURS.

A la porte, le nouveau !

VOIX INTERIEURES.

Oui ! oui !

VOIX EXTÉRIEURES.

Non ! non !

CHŒUR.

Y a pas d' place !
Y a pas d' place !
Y a pas d' place !

(Chorus général, avec accompagnement de tabourets, appuis-main, chevalets, etc., etc.)

DERAIN.

Messieurs, la réception de notre nouveau camarade, ainsi que la continuation des épreuves et tortures, est remise à demain et jours suivants. La séance est levée.

CHAPITRE X

Girodet. — La traductomanie. — Jouons de la flûte. — Une ode d'Horace. — Le travail de Girodet. — Peintre et musicien. — Musicien avant tout. — Un modèle malade. — Une idée de rapin. — Le beau et le laid. — Romulus Auvergnat. — Le jardin de Girodet. — A quoi servent les murs de sa maison. — La charge de Jacquemin. — Le type de Jocrisse. — Une réponse de Jacquemin. — Le violoniste Boucher. — Les attendrissements de ce virtuose. — Boucher à pied et à cheval. — Boucher Ier, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, médiateur de la république helvétique, etc., etc., etc., etc. — Une ressemblance. — La postérité mystifiée.

Pour en finir avec ma vie d'artiste, je joins ici mes souvenirs sur les peintres célèbres qui ont bien voulu m'honorer de leur amitié, alors même que j'eus renoncé à la peinture.

Dans ce nombre, je placerai Girodet et David. Quand j'allais chez Girodet, j'étais presque toujours sûr de le trouver jouant du violon ou traduisant quelque ouvrage ancien. C'était son domestique Jacquemin qui venait m'ouvrir et m'introduisait chez le maître.

— Eh! bonjour, Prudhomme; il y a vinq-cinq mille ans et six mois qu'on ne vous a vu (c'était la phrase dont il saluait habituellement les gens qu'il voyait avec plai-

sir) ; çà, puisque vous voilà, prenez votre flûte, et déchiffrons un peu ce duo.

Mon talent sur la flûte ne dépassait pas de beaucoup celui d'un aveugle du pont Royal, et je crois (puisse son ombre me pardonner ce blasphème !) que Girodet n'était guère plus fort que moi, sur le violon. On peut penser quels duos nous devions faire ensemble.

Après la musique, il ouvrait son tiroir.

— Maintenant, mon cher Prudhomme, comment trouvez-vous cette ode d'Horace que je viens de traduire ?

— Admirable ! On n'est pas plus pur, plus net, plus latin.

— Vous me flattez, Prudhomme.

— J'en suis incapable, maître, vous le savez.

De peinture il n'en était jamais question avec Girodet. On ne voyait pas ses tableaux ou ses études ; il travaillait à la lampe, la nuit. Il souffrait qu'on le critiquât comme peintre, mais ceux qui doutaient de son talent de musicien s'attiraient sa haine irréconciliable.

Ses élèves l'adoraient ; il les guidait de ses conseils et de sa bourse ; plus d'un parmi eux a été, grâce à lui, arraché à la conscription à l'époque où un remplaçant coûtait des sommes fabuleuses. Il ouvrait à toute heure du jour son atelier à ceux de ses élèves qui venaient lui demander conseil, mais ses visites à l'atelier commun étaient plus rares.

Une fois, nous étions tous réunis dans notre local habituel, attendant le modèle qui ne venait pas. Enfin, nous voyons arriver un commissionnaire qui nous an-

nonce en pur auvergnat que notre homme est malade et que nous ne devons pas compter sur lui.

L'un de nous s'élance sur la table.

— Messieurs, s'écrie-t-il, j'ai une idée !

— Laquelle ?

— L'artiste ne doit pas se contenter de dessiner le beau, il faut aussi qu'il étudie le laid ; nous pouvons être appelés les uns comme les autres à faire des portraits de bourgeois. Rendons-nous donc capables, par de fortes études, de remplir cette haute mission. Vous venez de voir ce singe auvergnat qui s'intitule commissionnaire ; il est bossu, bancal, brèche-dent, caliborgnon, horrible en un mot ; eh bien ! je demande qu'on le fasse poser à la place du modèle habituel. Étudions le laid, messieurs ! étudions le laid !

L'orateur quitta la table et parcourut tous les bancs, recueillant dans sa casquette les souscriptions patriotiques pour payer l'Auvergnat.

On réalisa une somme de trois francs cinquante centimes.

Fasciné par cet or, l'Auvergnat consentit à se mettre tout nu, dans la pose de Romulus dans le tableau de l'*Enlèvement des Sabines*.

Jamais on ne vit rien de grotesque comme cet Auvergnat lançant le trait contre Tatius. Les élèves s'amusaient à dessiner cette charge, lorsque tout à coup entre Girodet, qu'on attendait ce jour-là.

Il jette un regard lent et sérieux sur le modèle, commence sa tournée avec sa gravité habituelle, corrige

chaque élève comme aux autres séances, et se retire sans avoir l'air de s'apercevoir de rien.

Nous nous regardâmes tous, après son départ, d'un air qui voulait dire : C'est nous qui sommes les mystifiés.

Girodet habitait tantôt sa terre de Montargis, tantôt sa maison de la rue Neuve-Saint-Augustin, au fond d'un jardin étroit et humide où ne pénétrait jamais un rayon de soleil et où les plantes grimpantes, les herbes parasites, les arbres, les buissons croissaient pêle-mêle dans un désordre qui défiait l'art du jardinier le plus habile. Les murs extérieurs de la maison étaient couverts de la charge du pauvre Jacquemin. Pas d'élève de l'atelier qui ne se crût obligé de déposer, en passant, le profil de l'infortuné domestique le long de ce mur.

Jacquemin mériterait, à lui tout seul, d'avoir un historien. C'est lui bien certainement qui a servi de type à tous les Jocrisses qui ont inondé le théâtre pendant plus de vingt-cinq ans.

Tantôt il entrait brusquement chez son maître.

— Monsieur, lui criait-il, il y a là un monsieur auquel j'ai dit que j'allais vous demander si vous y étiez.

Tantôt il répondait à un visiteur :

— Mon maître m'a chargé de vous dire qu'il n'y était pas.

J'ai été témoin d'une scène bien curieuse entre le maître et le valet.

Jacquemin, chargé d'une pile d'assiettes, traversait en chantonnant l'atelier de Girodet, que le chant et le cli-

quetis importunent, et qui prie son domestique de prendre un autre chemin.

Jacquemin passe une seconde fois; nouvelle recommandation.

Une troisième fois, Jacquemin revient encore en fredonnant et en agitant ses assiettes; puis une quatrième fois.

Girodet, furieux, se lève et le pousse vers la porte à coups de pied, absolument comme au théâtre de la foire.

Jacquemin se retourne sans se déconcerter.

— Ah! monsieur, si j'étais aussi méchant que vous, comme je casserais mes assiettes! Allez, allez, ajouta-t-il, ne vous gênez pas.

Et il continua, poursuivi de la même façon, jusqu'à sa destination.

Le célèbre violoniste Boucher se trouvait là en même temps que moi; jamais nous n'avons oublié cette scène.

Pauvre Boucher! il est mort il y a quelques années seulement; il assistait à tous les concerts avec sa vieille houppelande grise, et pleurait en embrassant les exécutants. On avait fini par le consigner à la porte de toutes les salles de concert : son attendrissement perpétuel fatiguait tout le monde.

A cette époque, il était jeune et superbe, et posait pour tous les tableaux dans lesquels devait figurer l'empereur Napoléon, avec lequel il offrait une certaine ressemblance. Presque tous les artistes de l'Empire ont peint Boucher. A pied, à cheval, sur le trône, sur le champ de bataille, en habit vert, en redingote grise, Boucher, on

peut le dire, a passé un tiers peut-être de son existence à jouer le rôle d'un autre, à contrefaire l'empereur, à mystifier la postérité.

David, le grand David, m'honorait aussi de sa familiarité ; David, que ses élèves ont toujours appelé monsieur David !

On parle de la popularité ! Jamais artiste n'en connut mieux les enivrantes douceurs que David ; c'est à peine si la popularité de Béranger peut être comparée à la sienne.

Il n'y a eu que cinq hommes, dont une femme, de vraiment populaires sous l'Empire : Napoléon, Talma, le prince Eugène, David et Joséphine.

Je pourrais ajouter madame Saqui, si j'ose m'exprimer ainsi.

J'ai déjà parlé, dans un chapitre de ces mémoires, de la popularité de Talma ; je n'ai rien à ajouter à ce sujet.

Pour David, il me suffira de dire que les dames de la halle elles-mêmes s'intéressaient à ses ouvrages. On les voyait arriver par groupes de cinq ou six à l'exposition. Elles appelaient cela *aller aux tableaux*.

C'était le beau temps des expositions !

Les théâtres leur consacraient une revue spéciale ; un tableau, pour peu qu'il eût du succès, était sûr d'inspirer une centaine d'odes, d'épîtres, de quatrains, aux versificateurs de cette époque.

Quel est le peintre à qui on adresse des vers aujourd'hui ? Personne ne le loue, c'est à peine si ses élèves le défendent.

Autrefois, les élèves chérissaient et vénéraient leur maître. Pas un élève de David qui ne se fût battu vingt fois pour *les Sabines* ou *Léonidas*.

Ma femme ayant voulu voir la Suisse après l'Italie, je me trouvais à Lausanne, sur la terrasse où Gibbon écrivit, dit-on, sa fameuse histoire. Je contemplais la cime nuageuse des montagnes lointaines après mon dîner, et saisi par la beauté du paysage, j'allais porter une prise de tabac à mes narines enthousiasmées, lorsqu'une main étrangère arrêta brusquement mon bras, et j'entendis une voix qui me disait :

— N'est-ce pas à monsieur Joseph Prudhomme que j'ai l'honneur de parler?

— A lui-même, monsieur.

— Vous ne me reconnaissez pas?

— Je l'avoue, monsieur, la vérité m'en fait un devoir.

— Je suis Arlaud.

— Arlaud! est-il possible!

J'ouvris mes bras, il s'y précipita, et je pressai un vieil ami sur mon sein. O amitié! que les anciens ont eu raison de t'élever des autels.

J'avais connu Arlaud dans l'atelier de monsieur David. Retiré à Lausanne, sa ville natale, il y avait fondé de ses propres deniers un musée où l'on voyait les copies de tous les tableaux du maître.

Il vint me voir à l'hôtel où j'étais descendu. En entrant dans ma chambre, il jeta un regard mélancolique autour de lui, et des larmes s'échappèrent de ses yeux.

— Excusez ma douleur, s'écria-t-il d'une voix entre-

coupée par les sanglots, vous la comprendrez quand vous en connaîtrez la cause. C'est ici que je serrai pour la dernière fois la main à monsieur David. Quarante ans se sont écoulés depuis ce jour néfaste, et il me semble le voir encore là, sur cette chaise, et se levant pour me dire : « Arlaud, aidez-moi donc à serrer ma valise. » Il a fallu tout le désir que j'avais de revoir un ancien ami pour m'engager à franchir ce seuil ; mais ne restons pas ici plus longtemps, l'aspect de ces lieux me fait trop de mal.

Nous sortîmes en effet, et nous passâmes toute la soirée à nous promener en parlant du grand homme expiré.

Plus heureux qu'Arlaud, j'avais pu voir David quelque temps avant sa mort. Appelé à Bruxelles pour une expertise en matière d'écritures privées, mon premier soin fut d'aller rendre mes devoirs à David, exilé par la Restauration. Il m'accueillit avec sa bonté ordinaire et m'engagea à l'accompagner à la promenade qu'il faisait tous les jours autour de la ville.

En chemin nous fûmes rejoints par Cambon, célèbre financier de la révolution, et par deux ou trois autres conventionnels proscrits dont j'ai oublié les noms.

Le prince d'Orange, qui aimait à aller à pied dans la ville, traversa le boulevard et salua le groupe dont je faisais partie. David mit la main à son chapeau.

— Tu salues ces gens-là ? dit Cambon avec un accent méridional des plus prononcés.

Un coup de chapeau, répondit David, n'en vaut-il pas un autre ?

Ces paroles sont restées gravées dans ma mémoire, elles ont été la règle invariable de ma conduite privée et politique, et personne, j'ose le dire, ne m'a salué sans que je lui aie immédiatement rendu son salut.

CHAPITRE XI

Le chapitre des premières amours. — J'entre par hasard dans une église. — Ma profession de foi religieuse. — Une messe basse. — Dialogue entre un bedeau et une grisette. — Joseph! Nanette! — Le pont Neuf. — Un premier rendez-vous. — Que l'attente est cruelle! — M. X... de l'Institut. — La langue kurde. — La poésie orientale et la bise de l'occident. — Un auditoire absent. — Une place de nouvelle création. — Les appointements d'un auditeur. — La table, le logement et une stalle à l'Opéra. — L'apprentissage vient en dormant. — La logique du destin — Un homme content de son sort. — Amour et jalousie. — Suite du chapitre des premières amours. — Le coucou et le parachute. — Montmorency. — Une grisette d'autrefois.

Il faut pourtant bien que j'entame le chapitre des premières amours.

L'amour, a dit un ancien, est le souverain maître de la nature; nul mortel ne peut se soustraire à ses lois. J'avais pourtant dépassé les bornes de ma majorité, et je méconnaissais encore son empire. L'objet qui devait me charmer ne s'était pas encore offert à ma vue, et je me croyais à l'abri des traits du dieu malin. Il m'a bien chèrement fait payer plus tard mon fol orgueil.

Les églises étaient rouvertes depuis quelques mois. Un jour, en venant rendre visite à mon oncle, j'entrai machinalement dans l'église de Saint-Louis en l'Ile.

C'était dans l'après-midi, il n'y avait personne dans la nef. Dans une des chapelles latérales, une jeune fille, habillée comme les grisettes de l'époque, priait au pied de l'autel de la Vierge. Certes je ne suis point l'ennemi du culte catholique, j'ai toujours pensé et je pense encore qu'une religion est indispensable aux masses; mais l'homme éclairé trouve un aliment suffisant dans la sublime philosophie de Socrate, de Jean-Jacques Rousseau, de Platon et de monsieur de Voltaire. C'est en face de la nature que j'aime à adresser mes vœux au souverain Architecte de l'univers. Aussi, n'étant point entré dans l'église pour prier, je reportai toute mon attention sur la grisette agenouillée dans la chapelle. Elle était coiffée d'un petit bonnet à la Charlotte Corday, orné de rubans bleus; un fichu blanc venait se nouer derrière sa taille emprisonnée dans une robe d'indienne à petits bouquets, cachée sur le devant par un mignon tablier de soie noire. Je ne pouvais voir sa figure, mais quelque chose me disait qu'elle devait être charmante.

Au bout de plusieurs minutes elle se leva et se dirigea vers la sacristie; un bedeau vint au-devant d'elle. Caché derrière un pilier, je pus entendre quelques mots de leur conversation.

— Combien voulez-vous y mettre?

— Je n'ai que trois francs.

— Cela suffit.

— Il aura sa messe?

— Une messe basse, s'entend; mais elles sont aussi bonnes que les autres.

— Vous en êtes sûr?

— Parbleu!

— Voilà.

La jeune fille mit en même temps un petit écu dans la main du sacristain, et elle se dirigea vers la porte. Il me semble que je reconnais ses traits, me disais-je en la suivant involontairement; mais où donc l'ai-je vue?

Elle se croyait probablement seule dans l'église, car, en entendant fermer la porte sur ses pas, elle se retourna avec vivacité. A peine m'eût-elle regardé qu'elle s'écria :

— Joseph!

— Nanette!

A sa voix je venais de la reconnaître; c'était elle en effet, c'était Nanette, ma camarade d'école, mon amie d'enfance, que je venais de retrouver fraîche et jolie comme les amours.

Nous eûmes à peine le temps d'échanger quelques paroles.

— Il ne faut pas, me dit-elle, qu'on me voie en plein jour causer avec un jeune homme dans les rues : on me prendrait pour une désœuvrée, et je n'entends point cela; le soir, c'est différent, on peut faire tout ce qu'on veut. Trouve-toi à huit heures au bas du pont Neuf, sur la berge de la Seine; nous causerons. Elle me quitta en me lançant un sourire dont je me souviens encore. O jeune homme qui me lis en ce moment, tu dois comprendre si je fus exact au rendez-vous!

Que faire pourtant jusqu'à huit heures? L'idée me

vint d'aller voir l'ami Jérôme Nitard. Je me mis en route et me voilà bientôt arrivé devant le cabinet de lecture. Je le trouve fermé. Je demande des nouvelles de Jérôme au concierge; il demeure encore dans la maison, au sixième; j'y monte et je me trouve enfin dans les bras de mon ami, qui me raconte ses infortunes. Sa cousine adorée, sa femme devant la nature, s'était enfuie avec un commis aux vivres, emportant le bonheur de Jérôme et le fonds de son cabinet de lecture.

— Pendant un mois, me dit-il, je restai comme fou. Je passais ma journée sur les bords de la Seine à songer à l'infidèle. Mes dernières ressources étaient épuisées, car la volage avait enlevé non-seulement les livres, mais encore l'argent de la communauté. Je voulus pourtant réagir contre la destinée, continua-t-il; mais que faire? que devenir? Je me disais cela en regardant couler l'eau pour me distraire, en attendant de m'y jeter. Au bout d'une demi-heure, aucun moyen pour sortir d'embarras ne s'était présenté à mon cerveau. Je me mis à faire des ricochets sur la Seine. Cette distraction, plus agréable que la première, ne m'inspirait cependant guère mieux. Rien ne s'offrait à mon imagination, lorsque, en levant les yeux, j'aperçus contre le parapet du quai une affiche ainsi conçue :

« Monsieur X..., de l'Institut, ouvrira son cours de langue kurde le mardi 17 octobre, et le continuera les mardis, jeudis et samedis suivants, dans le local de l'École spéciale des langues orientales. »

Parbleu! pensai-je, voilà mon affaire. Je cherche une

occupation, apprenons le parler du Kurdistan; c'est sans doute une langue pure, sonore, harmonieuse comme toutes les langues orientales, et dans laquelle il doit être fort agréable de composer des élégies et des sonnets. J'aurai ainsi pendant trois jours de la semaine une bonne place autour d'un poêle bien chauffé. Chantons donc les amours de Bulbul avec la rose: « Ma bien-aimée ressemble à deux palmiers, et son sourcil gauche est comme le croissant de la jeune lune. »

Nous étions aux premières gelées de novembre; une bise froide rougissait mon nez; le poêle de tout à l'heure me revint à la mémoire : c'était justement un jeudi, je me dirigeai vers l'École spéciale des langues orientales.

Quand j'entrai dans la salle, le professeur de kurdistani, seul dans sa chaire, lisait un cahier devant des banquettes vides. Je l'écoutai pendant quelques instants; la chaude atmosphère de la salle, le débit monotone du lecteur firent leur effet; je m'endormis. Quand je me réveillai, le professeur était à côté de moi.

— Monsieur, me dit-il, vous avez sans doute lu les *Petites Affiches ?*

— Non, monsieur, lui répondis-je; mais pourquoi cette question?

— C'est que j'ai recours à la publicité pour demander un auditeur, et je croyais que vous vous présentiez pour remplir cet emploi.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, je suis justement sans place, et si celle d'auditeur me convient...

— Elle vous conviendra, j'en suis sûr. Mon dernier

auditeur a succombé à une péripneumonie aiguë; il avait des tubercules aux poumons, ou ce que les médecins croient être des tubercules, car les dieux seuls savent au juste ce qui fait mourir les hommes et les auditeurs. J'ai fait soigner le mien avec le plus grand zèle. Interrogez-le et il vous répondra, du haut du ciel où il est maintenant, que jamais rien ne lui a manqué. Il aimait la littérature, et j'avais pris pour lui un abonnement à l'*Almanach des Muses*. Aux vacances, je lui louais une petite maison dans les environs de Paris, ou je le faisais voyager. L'année dernière, il a parcouru la Suisse à mes frais. Je n'ai rien épargné pour lui rendre la vie agréable, et maintenant je fais une pension à sa veuve.

Il est vrai, reprit le professeur, que pendant cinq ans il m'a servi avec la plus scrupuleuse exactitude. Toujours à son poste cinq minutes avant mon entrée, m'écoutant avec la plus profonde attention, prenant des notes et me saluant d'une triple salve d'applaudissements à ma descente de chaire. Ah ! j'aurai beaucoup de peine à le remplacer ! Si cependant vous consentez à essayer...

— Pourquoi pas ?

— Je vous ferai les mêmes avantages, et même de plus grands. Vous aurez la table et le logement.

— Très-bien.

— Cinquante francs par mois, que je porterai bientôt au double si je suis content de votre zèle.

— A merveille !

— J'ai loué une stalle à l'Opéra, et je me ferai un plaisir de vous l'offrir de temps en temps.

— Justement j'adore la musique.

— De plus, le ciel m'a fait père d'une fille charmante qui aura un jour dix mille roupies de dot, et si...

— Ah ! monsieur, vous me comblez.

— C'est que, voyez-vous, monsieur, il n'est aucun sacrifice que je ne sois disposé à faire pour m'assurer un auditeur. J'ai caressé longtemps l'idée d'en avoir deux, mais les hommes deviennent de plus en plus avides et exigeants, et à moins d'y consacrer tous mes appointements, j'ai dû renoncer à cette espérance. Quand voulez-vous entrer en fonction ?

— Aujourd'hui même, je viens de commencer ; j'ai fait mon apprentissage en dormant.

— C'est vous ! ô dieux tout-puissants ! s'écria le professeur en me serrant contre sa poitrine, qui envoyez la rosée aux plantes, la brise aux palmiers, la pluie aux rizières ; c'est vous qui avez créé cette boule ronde que nous nous permettons d'appeler la terre, et cet amas de vapeur qu'il nous plaît de nommer le ciel. Vous avez fait l'homme et les animaux, c'est vous qui créez aussi les auditeurs et qui les envoyez aux professeurs qui en manquent !

— Ce ne sont point les dieux qui m'ont envoyé, répondis-je ; le besoin de tuer le temps et de réchauffer mes membres engourdis par la bise a seul conduit mes pas en ces lieux. Je ne vous dissimulerai pas que, sans le malheur des temps, je n'aurais point accepté peut-être la place que vous m'offrez ; mais, à tout prendre, il vaut

encore mieux écouter du kurdistani trois fois par semaine que de faire des ronds dans la Seine.

— Tout cela, mon cher monsieur, n'est que le produit mystérieux des décrets de la Providence. Voilà un être infortuné qui cherche une position sociale, et qui, en attendant, fait des ronds dans la Seine, tandis que, de son côté, un malheureux professeur de kurdistani cherche un auditeur et fait tristement son cours aux banquettes. Il est évident que si le premier n'eût pas eu froid, il n'eût point eu l'idée de venir se chauffer au poêle du second; par conséquent, l'un serait resté sans position sociale et l'autre sans auditeur. Il est impossible, ajouta le professeur en finissant, de ne pas voir la main des dieux dans ce mystérieux enchaînement de circonstances!

— Je crois que le professeur a raison, mon cher Prudhomme, reprit Jérôme en terminant sa narration, car je ne sais pas trop ce que je serais devenu si je n'avais pas trouvé cette place.

— Et tu es content de ton sort?

— Enchanté, mon cher ami; mes fonctions n'ont, au fond, rien de trop pénible, et pourvu que je ne m'endorme pas trop souvent, mon professeur est satisfait. Il prétend que j'ai des dispositions à devenir orientaliste, et que, si je veux travailler, on pourra me pousser dans les langues mortes; et peut-être, un jour, qui sait si je ne serai pas, moi aussi, professeur de quelque chose et membre de l'Institut?

— En attendant, pour célébrer notre rencontre, viens prendre avec moi un verre de maraskin au café.

— Impossible, me répondit-il, c'est l'heure du cours ; mes fonctions me réclament ; je tiens à gagner consciencieusement mes appointements. Nous nous retrouverons ici une autre fois. Au revoir !

Nous étions sur la porte. Il me quitta après m'avoir donné une poignée de main, et se dirigea en courant du côté de la Bibliothèque.

Jérôme parti, je me dirigeai du côté de la rivière. J'avais encore plusieurs heures à attendre, mais elles s'écoulèrent assez rapidement : je les passai à songer à mes premières années, à mon vieux maître Frépillon, à sa femme, à nos jeux dans le jardin. A la brune, je vis un pied léger et une jambe fine descendre rapidement les marches d'un escalier à demi ruiné, qui conduisait alors sur les bords de la Seine. C'était Nanette.

A sa vue, je rougis et je portai gauchement la main à mon chapeau pour la saluer, en lui disant : — Bonjour, mademoiselle.

Elle se mit à rire, et, passant son bras sous le mien :

— Depuis quand êtes-vous devenu si cérémonieux avec vos anciens amis, monsieur Joseph ? Croyez-vous qu'il soit bien convenable qu'une *demoiselle* vienne se promener à cette heure avec un *monsieur* sur les bords de la rivière? Tu vas me tutoyer, Joseph, ajouta-t-elle, comme autrefois; sinon, bonsoir, je m'en vais.

— Reste, répondis-je en pressant doucement son bras, reste, ma petite Nanette.

— A la bonne heure ! voilà comment il faut être. Maintenant, causons.

Nous causâmes, en effet, sans nous apercevoir que la rive et le quai devenaient de plus en plus déserts. Nos aventures (je me sers d'un mot bien ambitieux), depuis le jour où nous avions cessé de nous voir, firent les frais de notre entretien. La tante de Nanette était morte; elle vivait seule du produit de son travail de couturière. Le moment de nous séparer arrivait; je l'accompagnai jusqu'à l'entrée de la rue qu'elle habitait, tout en continuant la conversation.

— Quel bonheur que tu aies eu l'idée d'entrer dans cette église! Qui sait, sans cela, si nous nous serions jamais revus?

— A propos, pour qui donc t'avises-tu de faire dire des messes? Est-ce pour le repos de l'âme de ta tante? Elle doit être allée tout droit en paradis.

— Ne rions pas de ces choses-là, Joseph, cela porte malheur; j'ai laissé la pauvre femme sans prières, et j'ai eu tort.

— La messe n'était pas pour elle?

— Non.

— Pour qui, alors?

— Pour un pauvre jeune homme qui a été obligé de partir, et qui a été tué à la dernière bataille.

La voix de Nanette était émue en prononçant ces paroles; elle essuya ses yeux avec le coin de son tablier.

— Vous l'aimiez donc?

— Il m'aimait tant!

— Bonsoir, mademoiselle Nanette.

Je voulus partir. Elle me retint.

— Qu'as-tu donc? est-ce que je t'ai fait de la peine?

Je ne répondis pas.

— Il faut bien que nous aimions quelqu'un. Nous autres pauvres filles, nous n'avons que notre cœur, nous le donnons. Au lieu de m'accuser, tu devrais me plaindre. Maintenant qu'il est mort, personne ne m'aime plus.

— Et moi?

En même temps je l'attirai sur mon cœur, sans trop savoir ce que je faisais, et je l'y tins longtemps pressée. Elle se dégagea doucement de mon étreinte, et moitié souriante, moitié fâchée, je la quittai après qu'elle m'eut promis de revenir au même endroit le lendemain.

Je la revis en effet le lendemain, le surlendemain et les jours suivants. Tous les soirs nous nous retrouvions sur les bords de la Seine, et nous attendions, pour rentrer chez nous, que l'horloge lointaine de Notre-Dame sonnât dix heures. Nanette avait oublié son militaire; elle m'aimait, j'étais fou d'elle. Je n'en dirai pas davantage à ce sujet: rien qu'en écrivant son nom, je sens qu'une larme vient humecter ma paupière.

Pourtant, je sens que je ne puis m'arracher aussi brusquement au souvenir enchanteur de mes premières amours. Il me semble encore voir le coucou dans lequel nous montâmes pour faire notre première partie de campagne; il stationnait à la porte Saint-Denis : il y avait déjà un monsieur d'un certain âge, et sa fille, quand nous y entrâmes; deux grosses paysannes de Gennevilliers complétèrent notre chargement. Nous voilà en route. A peine avons-nous fait quelques pas, que le

monsieur est obligé de rassurer sa fille, qui pousse un cri à chaque cahot de la voiture. Nous franchissons la barrière, les cris redoublent, puis viennent les pleurs. La demoiselle déclare qu'elle n'ira pas plus loin, que la voiture va verser, qu'elle veut descendre; en même temps elle fait signe au cocher d'arrêter, et, sautant à terre, elle force son père à la suivre.

— A-t-on jamais vu poltronnerie pareille? me disait Nanette. Comme si les coucous pouvaient verser!

Nous avions mis à cette époque une confiance illimitée dans le coucou, et il faut rendre cette justice à ce véhicule, qu'il ne l'a jamais trompée.

O Montmorency! nous voici enfin sous tes ombrages; je vois encore le gazon épais sur lequel nous prenions place à côté l'un de l'autre; je vois... Jetons un voile sur ce passé délicieux.

Quand le dimanche nous n'allions pas à la campagne, le parc de Monceaux ou le jardin de Tivoli voyaient nos pas errants. Un modeste repas nous attendait chez quelque traiteur du quartier, et nous partions de là pour voir tirer le feu d'artifice. Je me souviens que la première fois que nous nous rendîmes à Tivoli, un rassemblement assez considérable arrêta notre marche rue Céruti; ce rassemblement était formé par les gens réunis autour d'un brancard sur lequel on déposait une jeune femme, ou plutôt son cadavre. On répétait que c'était mademoiselle Garnerin, dont le parachute venait de tomber sur le toit d'un hôtel, entraînant avec lui la malheureuse aéronaute.

Nous nous approchâmes du brancard. Nanette me serra le bras en me disant :

— C'est elle !

— Qui, elle?

— La demoiselle du coucou.

Je la reconnus en effet. O nature humaine ! on craint de tomber d'un coucou, et on s'élance du milieu des nuages dans une frêle machine de corde et de satin...

O mes dimanches, mes dimanches de vingt-cinq ans, qu'êtes-vous devenus? Et toi, Nanette, où es-tu? jouis-tu encore de la lumière des cieux? qu'as-tu fait depuis que je t'ai quittée? car je la quittai pour me marier. Il fallut un jour lui apprendre cette terrible nouvelle.

— Joseph, me dit-elle, je m'y attendais; un peu plus tôt, un peu plus tard, il fallait que cela arrivât. J'aime mieux le savoir tout de suite. Adieu, sois heureux.

Des sanglots étouffèrent sa voix; elle me fit un signe d'adieu de la main, ouvrit la porte, et disparut dans l'escalier, sans m'accuser, sans se plaindre.

Voilà ce que c'était autrefois qu'une grisette.

CHAPITRE XII

J'obtiens un emploi. — Les anciens et les nouveaux employés. — De la caserne au ministère. — De l'abbaye au bureau. — Ce qu'on dit entre employés. — Le viguier de Marseille. —La branche cadette de Montigny. — Monsieur de Pingré, président au siége présidial de Soissons. — De brochets, mais pas de truites saumonées. — La trêve du petit pain. — La mercière du coin. — Célibataire ou mariée. — Carmes et capucins. — Flûte synonyme de petit pain. — Petit pain équivalent de flûte. — Les députés des Auvergnats. — Le dîner de monsieur Bonnet. — Garde-française et Chamboran. — La bûche de répit. — *Sic vos non vobis.* — Le cousin de Son Excellence. — Tristesse, mélancolie et découragement d'un surnuméraire.

Mes amours ne m'empêchaient pas cependant de penser au solide. Je n'avais point oublié la promesse de mademoiselle Colombe, ou plutôt de la belle Pasiphaé, et je me présentai à son hôtel, où elle me reçut à merveille et me présenta à son fournisseur, qui mit tout son crédit à ma disposition. Bientôt, grâce à la protection de l'ancienne cuisinière de mon oncle, j'entrai au ministère de l'intérieur, bureau des pensions et secours aux artistes et aux gens de lettres, en qualité de surnuméraire aux appointements de cinquante francs par mois.

Les bureaux étaient composés alors de la façon la plus extraordinaire et la plus bizarre : les anciens employés

avaient presque entièrement disparu, les nouveaux étaient pour la plupart des gens qui, trouvant la place vide, s'y étaient tout bonnement installés. Il y avait dans mon bureau d'anciens gardes-françaises, dont les cuirs et les pataquès me faisaient frémir, des libraires ruinés, des danseurs de l'Opéra et des intendants de la vieille noblesse, des moines défroqués et d'anciens curés, qui regrettaient leurs grasses abbayes et la vie de coq en pâte qu'on y menait. Ces gens-là n'aimaient guère la révolution. L'un d'eux, curé d'un village de cent cinquante feux, avait un bénéfice de six mille livres de rente et un vicaire avec un vicariat.

Pour chefs de division et pour chefs de bureau, nous avions les parents des ministres, gens fort peu instruits en général et surtout déplorables au point de vue de l'écriture. Il va sans dire que je parle des parents et non pas des ministres. J'ai toujours trop respecté le pouvoir pour me permettre la moindre réflexion de ce genre.

J'allais à mon bureau à neuf heures du matin, et j'en sortais à cinq. Pendant les quatre années qu'a duré cette vie, j'ai toujours entendu les mêmes conversations entre mes collègues; j'ai fini par les retenir, et je crois que je pourrais les stéréotyper d'un bout à l'autre.

Mes deux voisins, Genin et Mairot, ouvraient ordinairement le feu de la façon suivante :

MONSIEUR GENIN.

Quoi de nouveau aujourd'hui, monsieur Mairot?

MONSIEUR MAIROT, lisant le *Moniteur*.

Pas grand'chose.

MONSIEUR GENIN.

Nous n'avançons pas.

MONSIEUR MAIROT.

L'armée paraît vouloir conserver ses positions. Le premier consul est arrivé au quartier général. Je vois là un monsieur de Montigny, conseiller de préfecture...

MONSIEUR GENIN.

Monsieur de Montigny?

MONSIEUR MAIROT.

Serait-ce un parent de ces messieurs de Montigny dont vous nous parlez si souvent?

MONSIEUR GENIN.

Montigny avec un i grec?

MONSIEUR MAIROT.

Comme le vôtre.

MONSIEUR GENIN.

Où dites-vous qu'il est nommé?

MONSIEUR MAIROT.

Dans les Basses-Alpes.

MONSIEUR GENIN.

Ce doit être monsieur de Montigny, ou le fils de mon-

sieur le marquis Paulin de Montigny, lieutenant général au présidial de Dax, ou celui de son frère, monsieur le baron Xavier de Montigny, mort en 87 ou 88, ancien officier de marine qui a épousé une demoiselle Posana, fort riche héritière, fille unique de monsieur le comte de Posana, seigneur de Courbouzon, président à mortier, secrétaire perpétuel de l'académie de Carpentras. Vous sentez que, depuis le temps que j'ai cessé d'appartenir à cette maison, bien de l'eau a passé sous le pont, je les ai tous un tant soit peu perdus de vue.

MONSIEUR MAIROT.

C'est tout simple. Ce qui me fait vous en parler, c'est que je savais que vous les connaissiez.

MONSIEUR GENIN.

Beaucoup, beaucoup.

MONSIEUR MAIROT.

C'est cela.

MONSIEUR GENIN.

J'ai été pendant seize ans secrétaire particulier du père de messieurs de Montigny; j'ai vu leur grand-père, monsieur Alphonse-Toussaint de Montigny, marquis du Vrillet, lieutenant du roi au bailliage de Septèmes, capitaine viguier de Marseille, homme fort aimable et fort distingué.

MONSIEUR MAIROT.

Comme était tout le monde à cette époque.

MONSIEUR GENIN.

Au retour de l'émigration...

MONSIEUR MAIROT.

Les messieurs de Montigny émigrèrent ?

MONSIEUR GENIN.

En Piémont.

MONSIEUR MAIROT.

Un beau pays.

MONSIEUR GENIN.

Ils y avaient une partie de leur famille, les Montigny-Montigneux.

MONSIEUR MAIROT.

Branche cadette.

MONSIEUR GENIN.

Fixée en Piémont depuis Louis XIV. Au retour de l'émigration, la majeure partie de l'avoir de la famille avait été considérablement diminuée. Les uns rentrèrent dans leurs propriétés...

MONSIEUR MAIROT.

Ceux qui en avaient.

MONSIEUR GENIN.

Bien entendu.

MONSIEUR MAIROT.

Et les autres?

MONSIEUR GENIN.

Les autres demeurèrent à l'étranger, où ils prirent du service.

MONSIEUR MAIROT.

Et que bien ils firent.

MONSIEUR GENIN.

Bref, je serais bien embarrassé aujourd'hui s'il me fallait vous donner des renseignements plus précis. Le plus jeune de ces messieurs, monsieur Gaston, comme nous l'appelions, possédait en Normandie une abbaye où il était tenu d'aller une fois par an, et qui lui rapportait de sept à huit mille livres de rente. Puis il y avait encore deux demoiselles; l'aînée, mademoiselle Adélaïde, mariée à un monsieur de Pingré, président au siége présidial de Soissons; puis enfin la cadette, mademoiselle Charlotte, qui se fit religieuse, et dont j'ignore les faits et gestes depuis l'abolition des communautés.

MONSIEUR MAIROT.

Vous ne savez pas ce qu'est devenu tout ce monde-là?

MONSIEUR GENIN.

Non.

MONSIEUR MAIROT.

C'est étonnant.

MONSIEUR GENIN.

Que voulez-vous? il s'est passé tant de choses depuis que j'ai quitté les Montigny! L'abbé, le dernier de cette famille qu'il m'ait été donné de voir, était dans le plus complet dénùment lorsque je le vis.

MONSIEUR MAIROT.

Cela ne me surprend guère. Cette révolution...

MONSIEUR GENIN.

Un habit percé aux coudes, un mauvais chapeau, peu de linge, la chaussure trouée; sans le respect que je portais à sa famille, j'aurais partagé ma bourse avec lui, mais j'eus l'air de ne pas le reconnaître pour ne point l'humilier.

MONSIEUR MAIROT.

J'en aurais fait autant.

MONSIEUR GENIN.

Sa vue cependant me fit une grande émotion, car je fus obligé, en rentrant chez moi, de boire un grand verre d'eau pour me remettre.

MONSIEUR MAIROT.

Et messieurs les jacobins, après avoir réduit ces gens-là à la misère, les trouvent encore trop heureux.

MONSIEUR GENIN.

Il est certain que, sans la révolution, je serais encore dans la maison.

MONSIEUR MAIROT.

D'autant plus que vous n'aviez aucun motif pour la quitter.

MONSIEUR GENIN.

Au contraire.

MONSIEUR MAIROT.

On finit par s'attacher à une maison.

MONSIEUR GENIN.

J'y étais né; mon père et mon grand-père l'avaient toujours servie.

MONSIEUR MAIROT.

C'est comme moi, j'aurais voulu mourir dans mon couvent.

MONSIEUR GENIN.

Quelle différence!

MONSIEUR MAIROT.

En quoi donc?

MONSIEUR GENIN.

Je menais la vie la plus agréable, j'étais libre; tandis que vous étiez astreint à des règles qui m'auraient peu amusé.

MONSIEUR MAIROT.

On dirait que vous n'aviez pas une besogne à faire.

MONSIEUR GENIN.

Moins ennuyeuse que la vôtre.

MONSIEUR MAIROT.

Pas du tout; vous êtes parfaitement dans l'erreur, mon cher monsieur. On a toujours voulu que les couvents fussent des prisons...

MONSIEUR GENIN.

Je l'ai ouï dire.

MONSIEUR MAIROT.

Jamais de la vie!

MONSIEUR GENIN.

Des moines eux-mêmes me l'ont assuré.

MONSIEUR MAIROT.

Jamais de la vie, vous dis-je. Peut-être que dans certaines communantés, à la Trappe sans doute, la règle était sévère; mais, chez les prémontrés, nous jouissions de la plus aimable liberté. Nous avions de superbes domaines, des bois, des prés à perte de vue, des étangs, du gibier et du poisson comme on n'en servait pas à la table du roi, des vins délicieux, des fruits de toute beauté! Aussi, je vous assure que depuis que je suis dans le siècle, je ne vis plus. Ce que je vous dis est à la lettre.

MONSIEUR GENIN.

Vous parlez de propriétés...

MONSIEUR MAIROT.

Un peu.

MONSIEUR GENIN.

Mais celle que possédait la maison de Montigny dans le Gâtinais était bien autre chose ! Un parc clos de murs qui certes avait bien deux lieues de tour, un château superbe, des communs à loger un régiment, de l'eau partout.

MONSIEUR MAIROT.

Et pas de poisson.

MONSIEUR GENIN.

Du poisson superbe.

MONSIEUR MAIROT.

Du brochet, mais point de truites.

MONSIEUR GENIN.

Des truites saumonées.

MONSIEUR MAIROT.

Qui ne valaient pas les nôtres.

MONSIEUR GENIN.

On voit bien que vous n'en avez jamais goûté.

Les deux adversaires mangeaient régulièrement leur petit pain à dix heures, ce qui interrompait la dis-

cussion. Messieurs Bonnet et Fardeau, deux autres employés, finissaient leur déjeuner à cette heure-là, et maintenaient un entretien qui roulait toujours sur une petite mercière établie au coin de la rue.

MONSIEUR FARDEAU.

Je parie cent contre un qu'elle n'est pas mariée.

MONSIEUR BONNET.

Allons donc!

MONSIEUR FARDEAU.

Qui vous prouve le contraire?

MONSIEUR BONNET.

Son nom qui est sur son enseigne, précédé du substantif madame.

MONSIEUR FARDEAU.

Est-ce une raison?

MONSIEUR BONNET.

Et des meilleures.

MONSIEUR FARDEAU.

Vous trouvez?

MONSIEUR BONNET.

J'en appelle à tous ces messieurs.

MONSIEUR FARDEAU.

Et moi aussi.

MONSIEUR BONNET.

Si elle n'était pas dans les affaires, elle pourrait s'appeler madame ou mademoiselle, selon son bon plaisir ; mais, dans sa position de mercière, tenue de souscrire des billets, de contracter des obligations, c'est une autre paire de manches, et on y regarde à deux fois avant de prendre un faux titre; le jeu n'en vaudrait pas la chandelle.

MONSIEUR FARDEAU.

Au surplus, qu'elle soit femme, demoiselle ou veuve, je m'en bats l'œil.

MONSIEUR BONNET.

Et moi aussi, du reste.

MONSIEUR FARDEAU.

Elle est gentille, voilà l'essentiel.

MONSIEUR BONNET.

Vous trouvez ?

MONSIEUR FARDEAU.

Ma foi oui.

MONSIEUR BONNET.

Je parierais volontiers avec vous...

MONSIEUR FARDEAU.

Quoi donc?

MONSIEUR BONNET.

Que vous aimeriez mieux la trouver ce soir chez vous...

MONSIEUR FARDEAU.

Farceur !

MONSIEUR BONNET.

Qu'un sapeur.

MONSIEUR FARDEAU.

Dites que deux sapeurs. Eh bien, monsieur Mairot, comment va l'appétit, ce matin?

MONSIEUR MAIROT.

Assez bien, monsieur; beaucoup mieux encore si j'avais des rentes.

MONSIEUR FARDEAU.

Et monsieur Genin?

MONSIEUR GENIN.

A vous rendre mes devoirs.

MONSIEUR FARDEAU.

Vous ne connaissez pas la petite mercière, monsieur Mairot?

MONSIEUR MAIROT.

Non, monsieur, ni envie de la connaître.

MONSIEUR FARDEAU.

Elle est fort jolie.

MONSIEUR MAIROT.

Peu m'importe.

MONSIEUR FARDEAU.

On prétend cependant que les carmes...

MONSIEUR MAIROT.

Apprenez que je n'ai jamais été carme.

MONSIEUR FARDEAU.

Que les capucins, si vous aimez mieux.

MONSIEUR MAIROT.

Ni capucin.

MONSIEUR FARDEAU.

Que les moines enfin étaient des compères.

MONSIEUR MAIROT.

C'est encore une grossière erreur, monsieur; les prémontrés, auxquels j'avais l'honneur d'appartenir, sachez-le une fois pour toutes, respectaient leur robe.

MONSIEUR FARDEAU.

Je veux bien le croire pour vous obliger. Mettons que je n'ai rien dit.

MONSIEUR MAIROT.

C'est ainsi que je le prends, monsieur.

Fardeau, après avoir dévoré son petit pain, donnait un violent coup de sonnette.

LE GARÇON DE BUREAU.

Ces messieurs ont sonné?

MONSIEUR FARDEAU.

C'est moi, Talon, pour vous demander mon second petit pain.

LE GARÇON DE BUREAU.

Vous voulez dire flûte.

MONSIEUR FARDEAU.

Flûte soit.

LE GARÇON DE BUREAU.

Flûte y est.

MONSIEUR FARDEAU.

Où est-elle?

LE GARÇON DE BUREAU.

Devant vous. (Il sort.)

MONSIEUR FARDEAU.

Mille pardons de vous avoir dérangé, monsieur Talon. Ces gens-là sont d'une familiarité, d'une insolence...

MONSIEUR BONNET.

C'est depuis que son cousin a été nommé député au Corps législatif par les Auvergnats, ses compatriotes.

MONSIEUR FARDEAU.

N'a-t-il pas déjà un parent tribun?

MONSIEUR BONNET.

Ce n'est pas celui-là qui le fera arriver où il espère. Talon prétend qu'il a une belle plume, et qu'il n'est point fait pour rester garçon de bureau.

MONSIEUR FARDEAU.

On nous le donnera peut-être pour collègue.

MONSIEUR BONNET.

Il faut s'attendre à tout.

MONSIEUR FARDEAU.

Bonnet!

MONSIEUR BONNET.

Monsieur et ami.

MONSIEUR FARDEAU.

Ne donniez-vous pas à dîner hier?

MONSIEUR BONNET.

Avant-hier.

MONSIEUR FARDEAU.

Je croyais que c'était hier.

MONSIEUR BONNET.

Non, avant-hier; nous avions une cousine à ma femme et son mari.

MONSIEUR FARDEAU.

Je vous croyais plus de monde.

MONSIEUR BONNET.

Ma salle à manger ne peut contenir que six personnes, et encore en se gênant. J'avais invité deux personnes de plus, mais elles m'ont fait faux bond.

MONSIEUR FARDEAU.

Manqué à l'appel?

MONSIEUR BONNET.

A tous les appels.

MONSIEUR FARDEAU.

A la salle de police tous ces gens-là! comme disait mon capitaine.

MONSIEUR BONNET.

C'est vrai, vous avez servi.

MONSIEUR FARDEAU.

Et vous?

MONSIEUR BONNET.

Moi aussi.

MONSIEUR FARDEAU.

Les maçons.

MONSIEUR BONNET.

Vous croyez rire... J'ai servi chez un maître maçon, un entrepreneur, si vous aimez mieux. J'aurais dû rester avec lui, je serais riche. Mais non, j'avais fait la connaissance d'une personne...

MONSIEUR FARDEAU.

Ah !

MONSIEUR BONNET.

Elle était faite, il fallait la boire.

MONSIEUR FARDEAU.

La personne ?

MONSIEUR BONNET.

Eh non ! la sottise, vous m'entendez bien. J'avais un enfant, un autre arrivait; ma femme groguait toujours que les travaux n'allaient pas, qu'il fallait chercher quelque chose de plus stable; un de mes anciens camarades d'école qui est devenu général m'a fait entrer ici, et voilà mon histoire.

MONSIEUR FARDEAU.

C'est comme moi.

MONSIEUR BONNET.

Vous avez donc une femme ?

MONSIEUR FARDEAU.

Pas la moindre.

MONSIEUR BONNET.

Des enfants ?

MONSIEUR FARDEAU.

Aucun.

MONSIEUR BONNET.

Vous n'avez pas été dans le bâtiment ?

MONSIEUR FARDEAU.

Jamais.

MONSIEUR BONNET.

Eh bien, alors, où est la ressemblance ?

MONSIEUR FARDEAU.

Où vous voudrez.

MONSIEUR BONNET.

C'est garde-française que vous étiez ?

MONSIEUR FARDEAU.

Chamboran, comme monsieur Genin.

MONSIEUR GENIN.

Vous vous trompez, monsieur.

MONSIEUR FARDEAU.

Ah! c'est vrai, vous étiez dans royal-cravate?

MONSIEUR GENIN.

Non, monsieur, je me suis déjà fait plusieurs fois l'honneur de vous dire que j'étais attaché, de père en fils, à une famille que la révolution a dispersée.

MONSIEUR FARDEAU.

Les messieurs de Montigny?

MONSIEUR GENIN.

Précisément.

MONSIEUR FARDEAU.

Des protestants?

MONSIEUR GENIN.

Jamais, monsieur, jamais. Ce furent de tout temps d'excellents catholiques. Monsieur Alphonse-Toussaint de Montigny...

MONSIEUR BONNET.

Marquis du Crillet?

MONSIEUR FARDEAU.

Lieutenant du roi.

MONSIEUR BONNET.

Au département de Provence.

MONSIEUR GENIN.

Merci de la leçon, messieurs, j'en profiterai.

MONSIEUR FARDEAU.

Il n'y a pas de quoi.

MONSIEUR GENIN.

A l'avenir, je me tairai.

MONSIEUR FARDEAU.

Vous aurez tort.

MONSIEUR BONNET.

S'il est défendu de rire, nous allons bien nous amuser.

MONSIEUR GENIN.

Nous ne sommes point, je crois, appelés ici dans ce but.

MONSIEUR FARDEAU.

Qui sait?

L'arrivée d'un nouvel employé interrompait la conversation. Celui-là arrivait toujours une heure après les autres. On lui passait ses négligences à cause de sa parenté avec le chef de division. Monsieur Pellaprat commençait, en entrant, par ôter son habit et à le remplacer par une vieille redingote; il brossait ensuite son cha-

peau, ouvrait ses tiroirs, et mettait du bois dans le poêle.

MONSIEUR PELLAPRAT.

J'ai cru ce matin que je n'arriverais pas.

MONSIEUR GENIN.

Le pavé est glissant.

MONSIEUR BONNET.

Il fait mauvais marcher.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Ce n'est pas cela, j'ai été arrêté.

MONSIEUR FARDEAU.

Par des voleurs?

MONSIEUR PELLAPRAT.

Toujours farceur, monsieur Fardeau!

MONSIEUR FARDEAU.

Un peu, pour n'en pas perdre l'habitude.

MONSIEUR BONNET.

Par qui avez-vous donc été arrêté?

MONSIEUR PELLAPRAT.

Par un régiment de cuirassiers qui partait. Quels beaux hommes!

MONSIEUR FARDEAU.

Je le connais, c'est le 6e.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Je n'ai pas fait attention à son numéro d'ordre, mais je l'ai trouvé magnifique. N'est-ce pas votre ancien régiment, monsieur Fardeau?

MONSIEUR FARDEAU.

Châmboran, 3e houssard.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Je me le rappelle, pardon. J'ai toujours beaucoup aimé les cuirassiers. Mais je ne vois pas monsieur Lhéritier : serait-il malade ?

MONSIEUR GENIN.

Ce n'est guère probable. Il a une santé de fer.

MONSIEUR BONNET.

On peut avoir une santé de fer et être malade.

MONSIEUR MAIROT.

Il me semble que monsieur Lhéritier nous a dit hier que si le temps le permettait, il irait au bois aujourd'hui.

MONSIEUR PELLAPRAT.

C'est cela ; aussi étais-je fort étonné de ne pas le voir.

A propos de bois, monsieur Guérin, avez-vous rentré le vôtre ?

MONSIEUR GENIN.

Il y a quinze jours.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Vous l'avez payé ?

MONSIEUR GENIN.

Trente-neuf francs.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Vous brûlez toujours du bois neuf?

MONSIEUR GENIN.

Je n'en ai jamais brûlé d'autre.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Et vous vous en trouvez bien ?

MONSIEUR GENIN.

Parfaitement.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Je finirai par faire comme vous.

MONSIEUR GENIN.

Et vous vous en trouverez bien.

Les deux tiers de la journée se passaient à discuter l'importante question de savoir s'il fallait mettre du bois

au poêle. Le bureau était divisé en deux camps, ceux qui avaient toujours trop froid, et ceux qui avaient toujours trop chaud.

— Si nous laissons mourir le poêle, disait Jean qui gèle, il faudra le rallumer.

— Au nom du ciel, ne touchez pas au poêle! répondait Jean qui sue.

— Vous voulez donc nous faire mourir de froid?

— Vous avez donc formé le projet de nous étouffer?

— On ne peut cependant pas travailler avec l'onglée.

— Si vous étiez en Russie?

— Et vous, si vous étiez au Sénégal?

— Vous finirez par me donner une attaque d'apoplexie foudroyante.

— Je vous devrai d'avoir quelque membre gelé.

Le résultat de cette conversation était de faire mettre du bois dans le poêle par Jean qui gèle, et de faire ouvrir les fenêtres par Jean qui sue. Ces messieurs nous plaçaient sans cesse entre la fluxion de poitrine et la congestion.

Sur les trois heures de l'apres-midi, les employés des divers bureaux commençaient à se rendre des visites.

MONSIEUR PEDURAND.

Eh! bonjour, messieurs.

MONSIEUR FARDEAU.

Tiens! c'est Pedurand.

MONSIEUR PEDURAND.

En personne. Comment va la santé?

MONSIEUR FARDEAU.

Pas mal. Et la vôtre?

MONSIEUR PEDURAND.

Assez bien, Dieu merci.

MONSIEUR FARDEAU.

Quelles nouvelles apportez-vous?

MONSIEUR PEDURAND.

Il en est arrivé de très-mauvaises.

MONSIEUR BONNET.

De la grande armée?

MONSIEUR PEDURAND

Ne parlons pas politique, je vous prie.

MONSIEUR FARDEAU.

D'où donc qu'elles viennent, vos nouvelles?

MONSIEUR PEDURAND.

Du cabinet particulier du ministre. Vous allez avoir un nouveau confrère.

MONSIEUR FARDEAU.

Qui donc?

MONSIEUR PEDURAND.

Un parent du ministre; on voulait le mettre dans notre bureau, mais il n'y avait pas de vacances, et il s'en est trouvé une dans le vôtre. Ces parents, ça n'est bon que pour espionner leurs confrères!

MONSIEUR FARDEAU.

Et à faire des rapports au ministre. Il s'agit probablement, comme toujours, d'un cousin germain.

MONSIEUR PEDURAND.

Issu de germain.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Quand fait-il son entrée?

MONSIEUR PEDURAND.

On dit la semaine prochaine.

MONSIEUR BONNET.

Aux appointements de...

MONSIEUR PEDURAND.

Dix-huit cents francs.

MONSIEUR GENIN.

C'est joli pour commencer.

MONSIEUR FARDEAU.

On lui donne la place de ce pauvre monsieur Bon-

naire que nous avons accompagné, il n'y a pas vingt-quatre heures, à sa dernière demeure.

MONSIEUR BONNET.

Sa tombe est à peine fermée et on le remplace !

MONSIEUR FARDEAU.

Ces gens-là ne respectent rien.

MONSIEUR PEDURAND.

Préparez-vous à recevoir votre nouveau confrère.

MONSIEUR BONNET.

Si nous le voyons.

MONSIEUR FARDEAU.

J'en doute.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Il fera comme ce cousin du prédécesseur du ministre actuel, que nous avons vu cinq fois en deux ans : je les ai comptées.

MONSIEUR PEDURAND.

Encore un de ces frelons qui viennent s'engraisser de nos sueurs. J'ai voulu vous annoncer cette nouvelle, et sur ce je vous quitte.

MONSIEUR GENIN.

Il n'est que trois heures, et vous avez votre chapeau et votre canne ?

MONSIEUR PEDURAND.

Le chef de bureau est parti pour la chasse, nous en faisons autant. Au revoir, messieurs.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Nous voilà encore obligés de travailler pour ce parent du ministre, comme si nous n'avions pas assez de notre besogne; et vous verrez encore que les gratifications passeront devant notre nez pour entrer dans sa poche.

MONSIEUR MAIROT.

Sic vos non vobis.

MONSIEUR FARDEAU.

Travaillez donc comme un bœuf, pendant que le cousin de Son Excellence joue au billard, ou fait le mirliflore au Palais-Royal !

MONSIEUR BONNET.

Tant de travail et si peu de bénéfice! Je suis découragé.

MONSIEUR FARDEAU.

Et moi aussi.

CHAPITRE XIII

Je retrouve mon premier maître d'école. — Feu Dozainville. — Le vrai et le faux Paris. — Les colombes du char de l'État. — Le menuet de Dorante. — La salade de Damis. — La déesse de la Raison en retraite. — Le duc. — La duchesse. — Le chevalier. — Le petit abbé. — Allons danser sous la coudrette. — Mathurin et Mathurine. — Le compère et la commère. — Un baptême de village. — La saison des amours — Marthe pleure, il faut la consoler. — L'étoffe d'une soubrette — Marthe et Marton. — L'école des laquais. — Monsieur Frontin. — Alliance offensive et défensive du valet et de la soubrette. — Frontin s'en va. — Marton suit le torrent révolutionnaire. — Un chapitre de l'histoire du dix-huitième siècle. — Les dimanches du père Frépillon.

J'ai oublié, en commençant ce chapitre, de faire part au lecteur de la surprise que j'éprouvai le premier jour que j'entrai dans les bureaux du ministère de l'intérieur, lorsque je me trouvai assis à côté du père Frépillon. Hélas! le pauvre homme était bien changé; il avait perdu sa femme et son fils; il restait seul avec une petite place qu'un de ses amis parvint à lui faire accorder quand on lui retira la permission de tenir sa modeste école.

Je ne fréquentais guère, de tous les employés de notre bureau, que le père Frépillon et un nommé Dozainville, dont le souvenir m'est toujours resté dans l'esprit. C'était un ancien noble, ruiné par la Révolution, qui avait

conservé toutes les habitudes et le langage des grands seigneurs de l'ancienne cour.

Un jour, je m'écriai devant lui :

— Est-il possible d'habiter la province ! Je sens que je mourrais s'il me fallait quitter Paris.

— Paris !... répondit Dozainville dédaigneusement. On prétend, en effet, qu'il y a encore sur la carte une ville qui porte ce nom, mais ce n'est point le véritable Paris !

Je l'ai beaucoup connu, celui-là : c'était un Paris riche, joyeux, ardent, dont la grande affaire était l'amour... l'amour, père de toutes les joies.

La cour, la noblesse, la finance, donnaient à l'envi le signal des fêtes et des amusements. Les ministres semaient les faveurs, les courtisans semaient l'esprit, les traitants semaient l'or, et les femmes le bonheur.

Heureux temps ! On laissait la politique aux cuistres, l'opposition aux philosophes; quelques-uns poursuivaient la fortune, d'autres le pouvoir, tous le plaisir !

Le char de l'État volait traîné par des colombes ; un choc de la destinée l'a renversé dans la poussière. Il ne s'est plus relevé, et m'a entraîné dans sa chute. Vous voyez, hélas ! où j'en suis réduit.

— Et vos amis de la cour ?

— La cour ! qu'est-elle devenue ?

— Et ceux de la noblesse ?

— La noblesse court les grands chemins, un bâton à la main.

— Et ceux de la finance ?

— Les anciens financiers demandent l'aumône, une besace sur le dos. Paris est maintenant partout, excepté à Paris : Valère est en exil, Dorante donne des leçons de menuet aux Russes, Damis enseigne aux Anglais l'art d'assaisonner la salade. J'aurais pu émigrer comme eux, mais je suis de l'avis de Danton, on n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers. Triste vie, d'ailleurs, que celle de l'émigré : tour à tour professeur de langues ou de gavotte, et diplomate ; admis aujourd'hui à la cour des princes, chassé par eux le lendemain ; couchant une nuit à la belle étoile, une autre dans un palais ; l'émigré est obligé de faire tous les métiers, de tendre le dos à toutes les bastonnades du destin ; reçu le soir comme un grand seigneur par un gentilhomme étranger, il trouve le matin devant la porte du château voisin l'écriteau suivant : « Il est défendu aux chiens et aux émigrés de » pénétrer dans ce parc. » Renoncez donc après cela à votre patrie, à vos habitudes, pour soutenir la cause de l'aristocratie !

Comme il achevait cette phrase, nous vîmes entrer d'un air assez délibéré une femme à l'air pauvre, mais d'une assez belle prestance. Elle se dirigea résolûment vers le cabinet du directeur.

— Savez-vous qui est cette femme ? me demanda Dozainville.

— Du tout, lui répondis-je. Je ne suis dans les bureaux que depuis un mois.

— Apprenez que c'est une déesse.

— Une déesse !

— A la réforme, à la vérité, mais qui n'en a pas moins eu les honneurs du culte public.

— Comme déesse de la Liberté ?

— Non, de la Raison. C'est en cette qualité qu'elle touche encore une pension de retraite. Je l'ai fort connue, cette déesse, dans le temps, et il faut, par la sambleu ! que je vous raconte son histoire.

Nous nous transporterons, s'il vous plaît, à la fin de l'ancien régime. On avait alors un hôtel et un château. Voici l'été, disait le duc à la duchesse, partons pour notre Fontainebleau, allons nous reposer des fatigues de la cour... Le duc comprenait bien qu'il fallait réparer les brèches faites à sa fortune par six mois de lansquenet et de filles d'Opéra. De son côté, la duchesse n'était point fâchée, après tant de nuits passées au bal, de sortir de cette atmosphère embrasée et de respirer l'air pur des champs, qui ravive le regard éteint, veloute la peau et déplisse les rides naissantes.

On partait donc pour la campagne, emmenant un gros abbé pour les besoins de l'esprit, un petit chevalier pour les besoins du cœur, et un épagneul pour remplacer au besoin le chevalier et l'abbé.

Six mois de campagne, c'était un peu long... Au bout d'un mois ou deux, le duc ayant suffisamment chassé faisans, lièvres, cailles, perdrix, sans compter un autre gibier ; la duchesse ayant parcouru maintes et maintes fois les longues allées, les charmilles et les bosquets du parc avec le petit chevalier ; le gros abbé ayant vidé son sac d'anecdotes et de bons mots, venait un moment où

tout le monde se trouvait sur les dents. Après dîner, l'abbé croisait les mains sur son ventre et s'endormait; le duc tambourinait un air de chasse sur les vitres; le petit chevalier caressait l'épagneul, et la duchesse lisait un roman de Crébillon d'un œil à demi fermé.

Alors, pour se désennuyer, on faisait flèche de tout bois; on allait visiter les hobereaux du voisinage: quelle distraction pour une duchesse! On s'enfermait chaque jour pendant une heure ou deux pour compter avec son intendant: quel amusement pour un duc!

On grondait l'abbé, on brusquait le chevalier, et le dimanche venu, on ouvrait le parc pour faire danser les villageois sur la pelouse. Ne craignez rien, braves gens, madame la duchesse n'est pas fière; les beaux gars du pays n'ont qu'à se présenter, elle daignera sauter avec eux: que ne ferait-on pas pour se distraire à la campagne!

Distraction bientôt usée. Heureusement, on entendait dire par la femme de chambre que Mathurine la fermière, la sœur de lait de madame la duchesse, venait de mettre au monde un enfant de plus, le cinquième, le dernier, celui dont les parents s'inquiètent le plus. Jacques sera ceci, Pierre cela, Jeannette entrera chez sa tante; Antoine, qui n'est pas plus haut que ma botte, prétend qu'il veut être soldat; mais que ferons-nous de notre petite dernière?

La duchesse faisait alors la réponse.

— Mathurine est accouchée, disait-elle, je veux être la marraine de sa fille, vite un baptême: les cloches, les

coups de fusil, l'église tendue, les cris, les chants, la table dressée sous la grande charmille! Laissez-moi passer donnant le bras à mon compère Bruneau le marchand de bœufs, et qu'on crie bien fort : Vive madame la duchesse!... Que c'est amusant, un baptême au village!

C'est ainsi que la pauvre femme que vous venez de voir passer, la mendiante Passelacet, devint la filleule de la duchesse de Ginesterre.

Huit jours après le baptême, la duchesse partit pour Paris, continua Dozainville, où elle oublia sa filleule, jusqu'au jour où le duc eut une distraction qui obligea sa femme à renoncer pendant quelque temps à la cour. On revint au château, il fut convenu que Mathurine nourrirait l'héritier de ses maîtres et sèvrerait sa fille. Les deux enfants grandissent ensemble; les voilà devenues jeunes filles: voyez-les, l'une blanche, frêle et déjà un peu pensive; l'autre l'œil noir, la joue rose, la bouche vermeille, insouciante et gaie comme l'oiseau avant la saison des amours.

Hortense aime Marthe, mais Marthe donnerait sa vie pour Hortense. Hélas! on va la marier, c'est pour la dernière fois qu'Hortense revient sous ces ombrages qui appartiendront bientôt à l'aîné de la maison. Les biens de son mari sont situés en Franche-Comté, ou en Alsace, ou en Provence, au bout du monde enfin. Marthe ne reverra donc plus sa jeune maîtresse. Son cœur se déchire, elle pleure en secret, elle maigrit à vue d'œil.

— Je crois décidément que ma filleule a besoin de quel-

que chose, dit un jour la duchesse au gros abbé devenu le vieil abbé ; si nous lui donnions mari? Une noce de village est pour le moins aussi amusante qu'un baptême.

Elle envoie chercher Marthe.

— Voyons, mon enfant, lui dit-elle, qui aimes-tu? Gros-Jacques, Gros-René ou Gros-Pierre? Nous te donnerons une dot, épouse Gros-Pierre ; c'est un gaillard qui m'a l'air bien découplé.

— Non! je ne veux pas me marier, madame la duchesse, répond Marthe; c'est le départ de ma jeune maîtresse qui me fait le cœur gros, je voudrais tant ne pas la quitter!

— Il y a bien là de quoi se lamenter! Je suis la marraine de cette enfant, je dois lui faire un sort, l'Église le veut, n'est-ce pas, l'abbé? Je la donne à ma fille. Regardez ses yeux; il y a là dedans l'étoffe d'une soubrette ou je ne m'y connais pas! Quitte tes habits de village, cours embrasser ta mère Mathurine, nous partons tout à l'heure pour Paris. Marthe, tu seras Marton.

Voilà comment Marthe devint soubrette.

Au bout de six mois, Marthe n'avait plus une sœur de lait, mais une maîtresse. Hortense, la douce Hortense avait fait place à la fière marquise. Libertin comme tous les grands seigneurs, le marquis prenait quelquefois le menton à la soubrette, et voilà la marquise jalouse. « Le marquis ne vient-il pas de glisser une lettre dans votre tablier? D'où vous vient cette bague, Marton? » A chaque instant, ce sont des scènes, des caprices, des injustices,

des menaces. Le marquis va toujours son train... Marton est femme, elle voudrait bien se venger, et pourtant elle hésite.

Le marquis avait pour valet de chambre un mauvais sujet du nom de Frontin. Le jour où le marquis vint au monde, il prit fantaisie à madame la marquise sa mère, qui était un esprit fort, de faire le bonheur d'un autre enfant. Elle courut donc aux Enfants trouvés, et y prit le premier poupon venu, qu'elle fit nourrir à la campagne par une de ses fermières. A six ans, on lui mit la livrée sur le corps, et le voilà jockey du petit marquis. Grandi dans l'antichambre, élevé à l'école des laquais, qui en vaut bien une autre pour l'expérience, Frontin apprit bientôt que le bonheur dépend de la richesse, et que pour s'enrichir, l'homme pauvre et intelligent ne devait compter que sur son esprit et sur les vices de ses maîtres.

Frontin comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de Marton pour régner en tyran sur son maître. Habile, insinuant, tenace, joli garçon par-dessus le marché, il déploya tant d'art, tant de persistance, tant d'habileté, qu'il réussit enfin à lui faire accepter sa morale. Le valet et la soubrette contractèrent une alliance offensive et défensive, comme dans les comédies ; on ajoute même qu'ils se marièrent, toujours comme au Théâtre-Français, et ils étaient en train de courir à la fortune lorsque la Révolution est venue renverser leurs espérances.

Frontin, l'inconstant et volage Frontin quitta sa femme sous prétexte d'émigration. Il ne pouvait pas décemment

habiter un pays où il n'y avait que des domestiques et plus de valets.

Marton, la sensible Marton ayant perdu sa place, jeta gaiement son tablier de soubrette aux orties, et se consola de l'abandon de Frontin en songeant qu'à défaut de mari il lui restait encore ses charmes. « Une jolie femme, dit-elle, n'est jamais embarrassée pour vivre, même dans un pays en révolution. » Et voilà comment la soubrette Marton devint madame de Sainte-Marthe la courtisane.

Madame de Sainte-Marthe a été entretenue par l'Assemblée nationale; elle a vu la Gironde dans son alcôve; elle a fait le voyage à Cythère avec le comité de salut public. Je l'ai vue, moi qui vous parle, en déesse de la Raison; elle était, ma foi, fort belle encore; elle prit, sous ce costume trop léger, une fluxion de poitrine qui manqua l'enlever; d'autres maladies vinrent à la suite de celle-là. Elle n'était plus assez belle pour soutenir la concurrence contre les Grecques et les Romaines du 9 thermidor. Des bras du gouvernement, elle tomba dans ceux des fournisseurs, puis des officiers, puis des simples bourgeois, puis de tout le monde. Sa dernière chute fut l'hôpital. Voilà comment la belle courtisane Sainte-Marthe, l'imposante déesse de la Raison, est devenue la mendiante Passelacet.

— Saluez cette femme, jeune homme, ajouta Dozainville en finissant, car c'est un chapitre de l'histoire du dix-huitième siècle qui passe.

Tous les soirs, je reconduisais le père Frépillon à son

logis. Je ne tardai pas à remarquer que le samedi il trouvait toujours quelque prétexte pour s'en aller sans moi. Une fois qu'il m'avait quitté brusquement à la sortie du ministère, je me postai, pour épier sa rentrée, sous une arcade donnant passage dans la rue qu'il habitait. Deux heures se passèrent sans que je visse rien venir. J'entrai chez le concierge.

— M. Frépillon?

— Il ne rentrera que lundi.

— Il est donc parti pour la campagne?

— Je l'ignore ; monsieur Frépillon ne me dit pas où il va. Il sort le samedi matin, et nous ne le revoyons que le lundi soir.

Que pouvait devenir Frépillon pendant tout ce temps-là? Ma curiosité était vivement excitée. — Samedi prochain, me dis-je, je le suivrai.

En effet, le samedi suivant j'exécutai ce projet. Le vieillard marchait lentement; au bout de près de deux heures nous nous trouvâmes dans une rue que je reconnus aussitôt: c'était celle de ma première école. Frépillon entra dans la maison, traversa le jardin, mit la clef dans la serrure de la porte du pavillon où était située la classe. Je fis un pas pour y pénétrer en même temps que lui, mais bientôt je reculai devant cette idée, et je repris le chemin de la maison.

Ma curiosité, cependant, n'était satisfaite qu'à demi. Le lundi suivant, au sortir du bureau, ce fut moi qui évitai le père Frépillon. Je me dirigeai à grands pas

vers la maison de l'école. Justement, la portière était sur la porte.

— Monsieur Frépillon m'a chargé, madame, d'une commission auprès de vous, lui dis-je, espérant bien que ma politesse ferait son effet.

— Quoi qu'il me veut, le père Frépillon? répondit la portière.

— Il a oublié hier, ici, un livre dont il a le plus grand besoin, et il vous prie de vouloir bien me le laisser prendre.

— Ça n'est pas bien difficile. Voilà la clef.

J'entrai dans la chambre de Frépillon. Rien n'y était changé; rideaux, meubles, tableaux, tout était à la même place. Il y avait sur la fenêtre un rosier que madame Frépillon arrosait elle-même tous les matins. Ce rosier portait des roses.

Je m'approchai du secrétaire en bois noir sur lequel j'avais tracé mes exemples de calligraphie; j'aperçus un manuscrit ouvert; il portait ce titre :

MON JOURNAL.

« *Dimanche,* 1er *avril.* — Le propriétaire a enfin consenti à me louer cette chambre que nous avons si longtemps habitée ensemble. J'y reviens seul, mais il me semble que je vois son ombre. J'ai passé une journée tranquille, presque heureuse, à replacer ici tous nos meubles à l'endroit où elle les mettait.

» Tout le reste de la semaine il me faudra vivre avec

les autres et par les autres ; ici, du moins, je trouverai vingt-quatre heures de liberté. Je ne serai plus le pauvre employé, mais l'homme libre qui vit dans la solitude qu'il s'est choisie, avec ses souvenirs. »

Je feuilletai rapidement le journal pour arriver à la dernière page.

« *Lundi matin.* — Il y a aujourd'hui cinq ans que je suis venu pour la première fois dans cette retraite. Merci, mon Dieu, des douces heures de consolation que vous m'y avez fait trouver !

» Maintenant il faut que je retourne vivre avec les hommes ; je me sens plus triste que de coutume en quittant ces lieux. Serait-ce un pressentiment ?

» Faites-moi la grâce, mon Dieu, de revoir cette chambrette et d'y mourir ! »

Un mois après, nous sortions du ministère, où le père Frépillon n'avait pas paru. Je me rendis à son domicile habituel, on ne l'avait point vu rentrer ; à son domicile du dimanche, on ne l'avait pas vu sortir.

Je sonnai à sa porte ; un long silence vint confirmer mes craintes. Il fallut enfoncer la porte : le père Frépillon, étendu sur son fauteuil, semblait dormir d'un sommeil calme et souriant. Je pris sa main, elle était froide.

Il était mort comme il l'avait désiré.

CHAPITRE XIV

Je suis destitué. — Quittons la France. — Où aller? — La ronde et la bâtarde. — La Grande-Bretagne m'appelle. — Une partie de dames. — La servante de Grenoble. — Sir John Brioch. — Vous êtes un monstre! — Le père de ses trois enfants. — Miss Georgina Blagbull. — L'épreuve par l'eau et l'épreuve par le feu. — Le faux Muller et le véritable Athalaric XXIV. — L'ordre du Pigeon bleu. — Le baron Prudhomme. — Les mystificateurs. — De l'hospitalité chez les Français au commencement du dix-huitième siècle. — Le célèbre Musson. — La confession d'un mystificateur. — Madame Hainguerlot. — La vision de Musson. — Le portrait de la mort. — Les songes ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. — Mort d'un mystificateur.

On me demandera sans doute pourquoi je n'ai pas suivi la carrière administrative, dans laquelle m'attendaient de si beaux succès? Une épuration eut lieu, et, sous prétexte que je n'avais d'autre titre que la faveur, on me mit brusquement à la porte du ministère.

Après cet événement, le séjour de Paris m'était devenu presque insupportable, et je songeais à m'expatrier.

Mais où aller? En Allemagne, en Espagne, en Italie, en Portugal, en Russie, en Angleterre, en Amérique?

Je dois dire que je penchais pour l'Angleterre.

Les Anglais, à ce que m'avait assuré un voyageur,

prisent extrêmement les avantages d'une belle écriture; il n'est rien qu'ils mettent au-dessus d'une belle ronde ou d'une bâtarde bien correcte. Un professeur de belle écriture qui irait à Londres serait bien sûr d'épouser une riche héritière, pour peu qu'il joignît les avantages d'une belle figure à ceux d'une belle main.

— L'Angleterre est un climat très-sain, ajoutait le voyageur, et on y vit sous un gouvernement qui fait gloire de respecter le libre arbitre des citoyens.

J'étais donc très-bien disposé en faveur de l'Angleterre, et je ne négligeais aucune occasion de vanter ce pays et ses institutions.

J'allais souvent, à cette époque, faire ma partie de dames au café Manoury. Je commençais à être d'une assez jolie force à ce jeu, où j'ai excellé depuis, et je m'y livrais avec toute l'ardeur d'un débutant.

Je jouais ordinairement avec la même société, et je me rappelle qu'un jour, en poussant à dame, je fis part à mes amis de mon projet de m'expatrier et de me rendre en Angleterre.

— Ah ! monsieur, gardez-vous-en bien !

Je me retournai et je vis, à la table à côté de la mienne, un homme d'un certain âge, fort bien couvert, d'une physionomie distinguée et prévenante à la fois ; il s'excusa de ce que, n'étant pas connu de moi, il s'était mêlé à la conversation.

Cet étranger, il faut que je l'avoue, m'inspira tout de suite une grande confiance. Je lui demandai ce qu'il

voyait de si dangereux pour moi dans un voyage en Angleterre.

— Vous n'y êtes point encore allé ?

— Non.

— Eh bien ! reprit l'étranger, n'y mettez jamais les pieds. Il existe sur ce pays une foule de préjugés dont il est bon de se garantir. Je suis allé en Angleterre pour mon malheur, et je puis vous édifier à son sujet.

Vous n'êtes point sans avoir entendu dire que l'Angleterre était le pays où l'étranger pouvait se croire en sûreté? Écoutez d'abord cette histoire :

Je sortais d'une hôtellerie de Greenwich, où j'avais mangé force poisson. J'ai le homard gai. En passant près de la servante d'auberge, je ne pus m'empêcher de lui prendre le menton. En France, cela ne tire pas à conséquence, et c'est même une formalité de rigueur pour tout voyageur bien appris ; en Angleterre, c'est différent.

Le lendemain, comme je me promenais dans les rues de Londres, un policeman me toucha l'épaule avec sa baguette en me disant :

— Au nom de la loi, je vous arrête.

— Moi !

— Yes, sir.

— Quel est mon crime ?

— Suivez-moi chez le juge de paix. Ce respectable magistrat s'empressera de vous l'apprendre.

Ce respectable magistrat m'apprit en effet que la nom-

mée Titania, fille d'auberge à Greenwich, m'accusait de l'avoir rendue mère en lui prenant le menton. Je m'en tirai moyennant cinquante guinées : Titania avait bien voulu consentir à entrer en arrangement. Si les étrangers sont ainsi exposés, toutes les fois qu'ils sortent, à recevoir quelque paternité sur la tête, les nationaux eux-mêmes sont sans cesse menacés d'un accident pareil.

Le jour où je comparus devant le juge de paix, un autre coupable était sur la sellette, et j'assistai à l'interrogatoire suivant :

— Comment vous nommez-vous ?

— Sir John Brioch.

— Votre âge ?

— Cinquante ans.

— Votre profession ?

— Original (*excentric man*).

— Vous êtes né ?

— A Londres. Puis-je savoir de quoi on m'accuse ?

— Voici qui va vous l'apprendre. Paraissez, miss Georgina-Pamela-Evelina-Noemy-Mary-Jenny Blagbull.

Entra une femme de près de quarante ans, vêtue d'un tartan en lambeaux, coiffée d'un chapeau de paille déchiré, chaussée de bottines éculées, sans dents, mais avec deux longues mèches de cheveux en tire-bouchons sur les épaules.

— Miss Georgina-Pamela-Evelina-Noemy-Mary-Jenny Blagbull, reprend le juge de paix, connaissez-vous ce gentilhomme ?

Miss Georgina Blagbull fait semblant de s'évanouir mais bientôt elle reprend ses sens et la parole.

— C'est lui ! c'est bien lui ! s'écrie-t-elle, le monstre !

— Sir John Brioch, vous êtes accusé par miss Georgina-Pamela-Evelina-Noemy-Mary-Jenny Blagbull de Blagbull, d'être le père de son enfant, ou plutôt de ses trois enfants. Accourez, John, Hély, Gupert, voyons si vous reconnaîtrez aussi votre père.

Les trois enfants se jettent dans ses bras en criant :

— Papa !

Sir John Brioch eut beau protester qu'il n'avait jamais vu de sa vie, ce qui s'appelle vu, miss Georgina-Pamela-Evelina-Noemy-Mary-Jenny Blagbull de Blagbull, il n'en fut pas moins bien et dûment déclaré père de John, de Hély, de Gupert, et condamné comme tel à leur assurer une pension alimentaire, ainsi qu'à leur respectable mère.

Ainsi le veut la loi anglaise.

Il y a pourtant certains comtés, m'a-t-on assuré, où les hommes ont des garanties contre la fraude et l'abus qui peuvent naître de la législation dont je viens de vous parler. Ainsi, dans le Yorkshire et dans le Chestershire, tout homme libre, fermier, commerçant, homme libre ou yeoman, accusé d'avoir séduit une fille, peut invoquer le jugement du Dieu, c'est-à-dire l'épreuve par l'eau ou par le feu. On lui présente une barre de fer rougie et une cuve ; s'il saisit la barre sans se brûler, s'il surnage, la fille est déboutée de sa demande et condamnée aux dépens. Mais peu de gens recourent à ce

privilége. En général, on aime mieux transiger. Il n'y a donc pas un Anglais dans toute l'Angleterre, ou un étranger, qui puisse être sûr de ne pas rentrer chez lui avec un enfant de plus. Cela n'empêchera pas les voyageurs d'écrire de plus belle dans leurs livres que l'Angleterre est le pays de la liberté et de la sûreté individuelles.

Je remerciai mon interlocuteur de ces renseignements utiles, et, après avoir terminé ma partie de dominos, je quittai le café.

A peine avais-je fait quelques pas dans la rue, que je sentis quelqu'un qui me retenait par le pan de ma redingote; je me retournai, et je reconnus mon obligeant voisin de table.

— Pardon, me dit-il, si je vous arrête, mais j'ai quelque chose à vous demander.

— Quoi donc, monsieur?

— La faveur d'un entretien particulier. Si vous voulez, en marchant, je vous ferai part des graves idées qui me préoccupent, et vous me donnerez votre avis là-dessus. Votre physionomie pleine de dignité et d'intelligence, votre air grave, tout, jusqu'à votre son de voix, prévient en votre faveur et inspire la confiance. Sachez donc, monsieur, ajouta-t-il en passant son bras sous le mien, que je ne suis pas ce que je parais être. Je voyage incognito, sous le nom de Muller, mais en réalité je me nomme Athalaric, XXIVe du nom, par la grâce de Dieu margrâve de Krakersdorf et de plusieurs autres lieux.

Je jetai un rapide regard sur mon compagnon : je lui trouvai, en effet, un air extraordinairement princier.

— Je voyage pour mon instruction, et afin de me rendre plus capable de faire le bonheur de mes sujets. Votre conversation de tout à l'heure m'a frappé, les idées lumineuses que vous venez d'émettre sur la constitution décèlent en vous un talent politique du premier ordre. Je cherche de toutes parts un homme capable de me seconder dans la tâche que j'ai entreprise d'extirper tous les abus qui règnent dans le burgraviat de Krakersdorf. Vous serez mon premier ministre, mon confident et mon ami. Vous aurez dix mille florins d'appointements par an, la table, le logement, et le grand cordon de mon ordre, que je vous remettrai moi-même dès que vous aurez accepté mes propositions.

Je me suis toujours senti une vocation particulière pour le métier d'homme d'État. Les propositions d'Athalaric XXIV me comblèrent de joie, je m'empressai de les accepter, et d'assurer le prince de ma plus vive gratitude.

— A demain donc, reprit-il ; je veux, en présence de plusieurs seigneurs de ma suite, vous recevoir chevalier de l'ordre du *Pigeon bleu*, qui fut institué au retour de la première croisade par mon ancêtre Athalaric Ier.

Le prince me quitta après m'avoir serré la main à diverses reprises, m'assurant que nous serions bien malheureux si nous ne parvenions pas, tous les deux, à extirper les abus de Krakersdorf, et à faire le bonheur des habitants de cette contrée.

Le lendemain je me rendis à l'adresse qui m'avait été indiquée par le prince. Je le trouvai dans une salle qui

ressemblait à un atelier de peintre. Son Altesse était drapée d'un immense manteau qui me parut offrir quelque analogie avec un vieux tapis. Quant aux manteaux des seigneurs de la suite, on aurait pu au premier abord les confondre avec des rideaux.

— Monsieur le baron, car vous êtes baron depuis ce matin, et voici, ajouta gracieusement le prince, le brevet de votre dignité : ceci n'est sans doute pas la salle où se tiennent les séances du chapitre du *Pigeon bleu* dans mon château de Krakersdorf ; mais, en voyage, on est obligé de se contenter de ce qu'on a. J'ai reçu des chevaliers du *Pigeon bleu* dans des granges, et ils n'en sont pas plus mauvais pour cela. Je regrette seulement de n'avoir pas eu le temps de faire orner cette salle de quelques trophées d'armes et de lauriers. Les trophées font toujours très-bien dans une réception de chevalier ; il faut nous en passer pour aujourd'hui. Donnez-moi mon épée, et procédons à la cérémonie. A genoux, baron Prudhomme !

Aussitôt je m'agenouillai.

— Baron Prudhomme, vous allez jurer de défendre la veuve et l'orphelin.

— Je le jure.

— De respecter le faible et l'opprimé.

— Je le jure.

— D'aimer les belles.

— Je le jure.

— De chérir la gloire.

— Je le jure.

— De vous conduire en tout et partout en bon et loyal chevalier du *Pigeon bleu.*

— Je le jure.

Chaque serment était suivi d'un vigoureux coup de plat de sabre que Son Altesse Athalaric XXIV, grand maître de l'ordre, m'appliquait sur les épaules.

Le prince me passa ensuite le grand cordon de l'ordre autour du cou. Ce cordon était un ruban ponceau large de quatre ou cinq doigts, à l'extrémité duquel était suspendu un pigeon empaillé.

Je reçus en même temps l'accolade du grand maître et des seigneurs de sa suite. Il fut convenu que nous nous réunirions le soir dans le même lieu pour procéder au banquet qui suit habituellement les réceptions.

— Baron Prudhomme, me dit le prince, les repas de l'ordre sont des repas fraternels, des espèces de communion, et le statut trente-quatrième exige que chaque chevalier apporte son plat. Songez à vous conformer à cette prescription.

Je m'inclinai et je sortis.

Mon premier soin fut d'entrer chez le rôtisseur, et de lui commander un magnifique dindon aux marrons pour le soir même, après quoi, ne sachant trop que faire pour remplir cette journée qui m'avait donné deux titres à la fois, je flânai jusqu'à quatre heures, songeant au brillant avenir qui m'était réservé, et réfléchissant aux moyens d'extirper les abus du noble burgraviat de Krakersdorf.

Fatigué d'errer dans les rues de Paris, je retournai au

café, où je trouvai quelques camarades qui jouaient aux dames.

Ils se levèrent à mon approche, et me dirent les uns après les autres, en ôtant respectueusement leurs chapeaux :

— Salut à monsieur le baron Prudhomme.

— Grand cordon de l'ordre du Pigeon bleu.

— Premier ministre du burgrave de Krakersdorf.

— Chargé de la noble tâche d'extirper les abus enracinés depuis des siècles dans ses États.

— Messieurs, leur répondis-je, puisque vous connaissez déjà le nouvel avenir qui s'ouvre devant moi, je vous invite tous à assister à mon dîner de réception qui aura lieu ce soir.

— Nous remercions monsieur le baron, et nous serons exacts au rendez-vous.

Je ferai grâce au lecteur des détails de ce repas. Je lui avouerai seulement, quoique cet aveu soit assez pénible à mon amour-propre, que le prince Athalaric XXIV, le burgraviat de Krakersdorf et l'ordre du *Pigeon bléu* n'ont jamais existé. J'ai été, dans toute cette affaire, victime d'une de ces mystifications comme on en faisait tant à cette époque. C'était Musson, le fameux Musson qui, en voyant ma figure, ainsi qu'il me le dit plus tard, s'était senti pris de l'irrésistible besoin de faire ma connaissance, et qui avait voulu entrer en matière avec moi sous des auspices moins guindés que ceux du cérémonial ordinaire. Bien loin de me fâcher, je m'applaudis

donc d'une mystification qui me mit en rapport avec une des plus grandes célébrités de mon temps.

La société, a dit un homme de lettres de cette époque, était atteinte alors d'une manie assez singulière, qui s'appelait *la mystification*. Les esprits étaient d'autant plus avides de plaisirs qu'ils en avaient été sevrés plus longtemps : pour regagner le temps perdu, on croyait ne pas pouvoir trop se divertir.

De là l'usage assez commun d'appeler dans les fêtes que l'on se prodiguait réciproquement et où on accumulait tous les genres de divertissements, certains personnages dont le métier était de se jouer de la bonhomie du convive qu'on leur livrait, et de le couvrir de ridicule dans la maison où il avait été attiré par des démonstrations d'estime et d'amitié.

Le devoir sacré de l'hospitalité s'accommodait assez mal de cette façon de s'amuser, mais on passait pardessus.

Le roi des mystificateurs était Musson ; il avait fait de la mystification un art véritable. Pas de fête où il ne fût invité. On mettait au bas des lettres d'invitation au bal :

« On soupera, et il y aura une mystification. »

J'ai vu Musson une fois contrefaire sur le boulevard l'idiot, le fou dont la folie consiste à se croire un enfant de cinq ans.

Il s'approche d'un provincial, et le prenant par la main il se met à lui dire :

— Toto a perdu sa Nounou; toi zentil, toi conduire Toto à maison de petite maman.

Le provincial regarde tout effaré ce moutard de quarante ans. Un compère s'approche et lui dit qu'il a affaire à un malheureux idiot que sa famille laisse vaguer, parce qu'il est inoffensif et qu'il a la manie de se faire reconduire chez lui chaque jour par un nouvel individu. C'est une corvée fort ennuyeuse, mais on l'accepte et on la remplit par humanité.

Par humanité donc le provincial consent à servir de bonne à Musson, qui commence à le conduire devant un marchand de joujoux.

— Toto vouloir un pantin; Nounou, faut azeter un pantin à Toto.

Le provincial achète le pantin. Musson s'arrête devant un confiseur.

— Nounou, Toto vouloir nanan ; donner du nanan à Toto.

On achète des bonbons à Musson.

— Nounou, Toto veut boire.

On entre dans un café.

— Toto veut zouer, Toto veut que Nounou le porte à seval sur Nounou.

Le provincial se courbe et Musson lui saute dessus.

— Allez, Nounou! allez, Nounou! et il donne d'énormes coups de poing à sa monture. Au bout de cinq minutes il descend, et le provincial s'essuie le front.

Tout à coup Musson pousse un cri.

— Nounou!

— Qu'y a-t-il encore? demande l'infortuné philanthrope.

— Toto a la colique! Toto veut faire son... Déboutonne Toto, Nounou, déboutonne Toto.

Le lendemain, il ne fut bruit dans tout Paris que de cette mystification. On en parla au premier consul, et cela le fit beaucoup rire, lui qui ne riait pas souvent.

Un jour de carnaval, Musson se promena sous les arcades et dans le jardin du Palais-Royal avec une queue de lapin attachée à la basque de son habit.

Comme tous les farceurs, Musson était profondément triste.

— Prudhomme, me dit-il un jour, je m'ennuie sans cesse, rien ne peut me distraire. Il m'est venu une idée.

— Laquelle?

— J'ai envie de me faire moine.

— Pour mystifier le pape? Heureusement il n'y a plus de moines.

— Il y en a encore en Espagne.

— Tu n'auras pas la force d'aller les chercher si loin.

— Qui sait?

— Allons donc! toi quitter la vie que tu mènes, le monde dont tu es le plus bel ornement, renoncer à tes succès!

— La vie que je mène est horrible, mon cher ami; mes succès dans le monde me font rougir quelquefois. Que suis-je, en définitive, voyons?

— Un homme célèbre.

— Un misérable bouffon. Le monde m'accueille parce que je l'amuse, voilà tout ; il m'associe à ses plaisirs, à condition que je jouerai mon rôle d'histrion. Je passe mes soirées dans les salons les plus brillants de Paris, et mes journées dans cet atelier, où souvent je grelotte faute d'une voie de bois. Je trouve le luxe chez les autres, la pauvreté m'attend chez moi. Je suis peintre, et chaque portrait que l'on me commande est une aumône, je le vois bien ; on me paye mes facéties, et encore si tout le monde me payait !

Ces idées noires devinrent de plus en plus fréquentes à mesure que Musson avança en âge. Il avait fini par tourner à la superstition.

Un jour, j'entrai, sur les quatre heures, dans l'atelier de Musson. Il était en train de cirer lui-même ses bottes.

— Tu vas donc ce soir dans le monde?

— Oui, me répondit-il : un dîner et une soirée chez madame Hainguerlot. J'ai bien envie de ne pas y aller.

— Pourquoi donc ? es-tu malade ?

— Non.

— C'est une maison excellente que celle de madame Hainguerlot, du moins à ce que je t'ai toujours entendu dire. Le plus fin cuisinier, la meilleure cave, la maîtresse de maison la plus aimable, les convives les plus spirituels.

— C'est égal, je n'irai pas.

— Allons donc !

— J'ai fait un mauvais rêve cette nuit, je suis sûr qu'il m'arrivera quelque malheur si je sors ce soir.

— Tu crois aux rêves, un homme intelligent?

— C'est parce que je suis intelligent que j'y crois.

— Quel est donc ce beau rêve?

— J'ai rêvé que j'étais chez moi occupé à préparer un ivoire, lorsqu'on est venu frapper trois coups à ma porte. J'ai crié d'entrer. Une femme de taille assez haute, soigneusement voilée, se présente et s'assied dans le fauteuil que je lui offre.

— C'est à monsieur Musson que j'ai l'honneur de parler?

— A lui-même, madame.

— Vous êtes peintre en miniature?

— C'est mon état.

— Voulez-vous faire mon portrait?

— Je suis à vos ordres, madame.

— Mais il me le faut de suite.

J'étais impatient de connaître la figure qui se cachait sous ce long voile, et je repris:

— Commençons à l'instant, si vous voulez.

L'inconnue s'arrangea dans son fauteuil comme quelqu'un qui cherche une pose.

— Il faut d'abord, madame, lever votre voile.

Elle fit trois fois un signe d'acquiescement avec la tête, et porta lentement la main à son chapeau. Le voile s'écarta, je poussai un cri d'horreur: j'avais devant les yeux une tête de mort!

— N'est-ce pas qu'elle est bonne la mystification, me dit une voix sifflante qui sortait de cette bouche vide.

— Au revoir, monsieur Musson.

Je me débattais encore contre ce cauchemar lorsque la portière est entrée pour me remettre l'invitation de madame Hainguerlot. Tu comprends maintenant pourquoi je ne veux pas aller ce soir chez elle.

J'engageai avec tant d'insistance Musson à mépriser ce songe ridicule et à secouer la mélancolie dans laquelle il était plongé, qu'il finit par s'habiller. Je ne le quittai qu'après l'avoir mis en fiacre.

A onze heures je rentrais chez moi, en passant par la rue du Mont-Blanc où était situé l'hôtel Hainguerlot. La nuit était sombre, les reverbères, mal surveillés alors, étaient déjà éteints pour la plupart. Je me rangeai contre le mur pour laisser passer une voiture qui tournait afin d'entrer sous une porte cochère, et j'entendis pousser les cris : Au secours! je suis mort! Les gens de l'hôtel sortirent avec des lanternes et s'approchèrent d'un individu qui gisait étendu sur la pierre. Je fis comme eux, et je reconnus l'infortuné Musson. Le timon de la voiture lui avait enfoncé la poitrine. Il expira sans me reconnaître. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé.

CHAPITRE XVI

Les sociétés chantantes.— La société du *Chat qui* .....—Momus.—La société des *Lapins*.—La société de l'*Entonnoir*.—Les dîners du Vaudeville.—Le Rocher de Cancale. — Balaine. — L'empire des Mèdes et des Assyriens.— *Sic transit gloria mundi*.—Jacquelin, Capelle, Moreau, Antignac, Brazier, Tournay, Francis, Gentil, Armand Gouffé, Corpart. — L'ami de madame Favart. — Ma candidature. — Je suis élu. — Désaugiers. — Mon toast de réception. — Aux femmes! — Procès-verbal de la cent quinzième séance du Caveau moderne. — A nos frères en Epicure! — Monsieur Rougemont. — La bataille de Waterloo racontée par un chansonnier. — L'auteur et l'ouvrage sont parfaitement accueillis par S. M. le roi de France et de Navarre. — Fin de la séance. — Je termine par une réflexion.

J'ai toujours été partisan de ces réunions qui, sous le frivole prétexte de célébrer Apollon et les Muses, Bacchus et Cupidon, cachent un but plus sérieux, qui rapprochent les distances, inspirent les sentiments nobles et tendres, maintiennent les traditions de la poésie gauloise, et rendent les hommes meilleurs. J'ai nommé les *sociétés chantantes*.

Mon oncle le bonnetier était président de la société du *Chat qui*... comment dirai-je?... *qui commet des incongruités*. Elle tenait ses séances chez un marchand de vin restaurateur de la rue Montorgueil. Introduit dans cette société par mon respectable parent, elle entendit

les bégayements de ma muse enfantine. C'est à l'écho du *Chat qui...* commet des incongruités que j'ai confié mes premières chansons. Mes confrères daignèrent les accueillir avec indulgence, leurs applaudissements vinrent m'encourager quelquefois, et si, depuis, j'ai invoqué Momus avec quelque succès, c'est à eux que je le dois.

Non loin de l'île Saint-Louis, et dans la rue Mouffetard, la société des *Lapins* se réunissait tous les premiers dimanches de chaque mois. J'en ai fait partie, je l'avoue, ainsi que de la société de l'*Entonnoir*. Un homme d'esprit ne doit jamais rougir de ses commencements.

Monsieur Coquerel, qui m'avait pris en amitié, me fit admettre aux *Dîners du Vaudeville*, société charmante et distinguée dont je me souviens encore avec orgueil. Mais il existait alors une réunion qui primait toutes les autres, et dont je brûlais de faire partie. En 1805, on voyait rue Montorgueil, au coin de la rue Mandar, une enseigne représentant le *Rocher de Cancale*. C'était celle d'un simple et modeste marchand de vin nommé Balaine. L'invasion, qui vint détruire et bouleverser tant de fortunes, n'avait point encore consolidé celle de Balaine et rendu son nom européen. Je ne ferai pas l'histoire du *Rocher de Cancale*, il a disparu après avoir brillé un moment, comme ont disparu également l'empire des Mèdes, l'empire des Assyriens, et tant d'autres empires. L'inconstante déesse, la mode, puisqu'il faut l'appeler par son nom, l'abandonna, et le successeur de Balaine fut ruiné. Au coin de la rue Mandar il n'y a plus de fêtes, plus de rires, plus de chants, là où il y a eu tant de

chants, tant de rires, tant de fêtes : *sic transit gloria mundi,* s'il m'est permis de me servir de cette expression.

A cette époque, quelques vieux amis de la gaieté française se réunissaient au *Rocher de Cancale* pour y chanter quelques joyeux refrains, le verre à la main. Laujon, l'ami de madame Favart, l'Anacréon moderne, fonda cette réunion qu'il présida le premier, et dont firent bientôt partie Jacquelin, Capelle, Moreau, Brazier, Antignac, Tournay, Francis, Gentil, Rougemont, Armand Gouffé, Coupart, l'unique débris de cette glorieuse époque de chansonniers, le seul des fondateurs du Caveau dont la Parque n'ait point encore tranché le fil.

Je brûlais donc, ainsi que je viens de le dire, d'être admis aux réunions du Caveau, en qualité de membre actif. Déjà je m'étais présenté deux fois à l'élection, et ma candidature avait échoué. La première fois, les *Soupers de Momus* voulurent faire passer un de leurs candidats, et mirent tout en œuvre pour arriver à ce but. La seconde fois, après avoir fait toutes mes visites, je me croyais sûr du succès, lorsque j'échouai faute d'une voix. Rougemont, qui m'avait promis la sienne, me fit faux bond au dernier moment, et vota pour Béranger.

Madame Prudhomme me conseillait de renoncer à la candidature. Mais, loin de suivre ce lâche conseil, je résolus de me présenter de plus belle, de 1805 à 1815. J'ai affronté sept fois les chances du scrutin. Enfin, j'eus la consolation de l'emporter sur tous mes ennemis, et, le 1er mars, j'appris en même temps que Napoléon venait

de débarquer à l'île d'Elbe et que j'étais reçu membre du Caveau.

La séance de réception, retardée par les graves et douloureux événements qui s'accomplirent alors, n'eut lieu que le 20 juillet 1815. Ce fut Désaugiers qui la présida. J'ai conservé ma chanson de réception, et je la donnerais ici comme une preuve vivante, pour ainsi dire, de ce qu'était la gaieté française à cette époque, si ma modestie ne me faisait un devoir de céder la parole à des lyres plus harmonieuses.

Mon tour venu, je me levai et, d'une voix sonore, je portai le toast suivant :

AUX FEMMES !

« Femmes ! si votre cœur s'ouvre aux plus douces, aux plus tendres émotions, il est aussi l'asile de toutes les vertus. Quel homme ne doit pas se dire avec un sentiment d'orgueil et de reconnaissance : *Une femme fut ma mère !* »

Un tonnerre d'applaudissements accueillit ce toast, les cris de Vive Prudhomme ! se mêlèrent au choc des verres. Au nom de tous les sociétaires, Désaugiers, le président, voulut me donner une seconde fois l'accolade fraternelle. Des larmes d'amitié et de reconnaissance mouillaient le verre de mes lunettes, mes genoux se dérobaient sous moi. Vaincu par l'émotion, je me serais évanoui si cette scène se fût prolongée une minute de plus. Heureusement, le président frappa trois coups de sa fourchette sur la table.

A ce signal, tout le monde garda le silence.

— La parole, s'écria Désaugiers, est au secrétaire général pour la lecture du procès-verbal de la cent quinzième séance.

Jacquelin, qui remplissait les fonctions de secrétaire, se leva et lut la pièce suivante, qui est officielle et que j'ai copiée plus tard sur les registres mêmes du Caveau :

PROCÈS-VERBAL DE LA CENT QUINZIÈME SÉANCE.

(20 juillet 1815.)

« Les vrais épicuriens sont gais par caractère, insouciants par nature et chanteurs par tempérament.

» Il n'est donc pas étonnant que depuis deux lustres que nous chantons au *Rocher de Cancale*, la politique, assez triste par elle-même, ne se soit point mêlée à nos joyeux travaux.

» Il était réservé aux Cancaliens de rire, boire et chanter sans se soucier du reste ; mais depuis le fatal débarquement, plus de banquets, partant plus de joie. Les uns, pour échapper à l'ordre de chanter en pleurant, s'échappaient à Rouen, d'où ils envoyaient les couplets suivants dont vous nous saurez gré de citer le premier :

A NOS FRÈRES EN ÉPICURE.

AIR : *Gai, gai, marions-nous...*

Ronds, ronds,
Francs lurons.

Vous que lie
La folie ;
Ronds, ronds,
Francs lurons,
Bientôt nous nous reverrons.

Après avoir chanté ce couplet, le secrétaire reprit sa lecture :

« La séance du 20 juillet devait être et a été tout entière consacrée à célébrer le retour d'un monarque qui garantit à la France de longs jours de prospérité sans laquelle il n'y a pas de chansons, et les moralistes savent bien que les Français qui ne chantent pas sont des hommes perdus, annihilés, démoralisés.

» Aussi cette séance a-t-elle été féconde en chansons de tous les genres, et surtout du genre patriotique. Les bornes de ce procès-verbal ne nous permettent pas d'insérer tous les couplets de la chanson de monsieur Rougemont, mais nous vous régalerons du premier :

AIR : *Vive le roi !*

Vive le roi ! (*bis*)
Nous lui jurons de combattre.
Le serment est de bon aloi ;
Rien, rien ne pourra nous abattre,
Nous le jurons par Henri quatre !
Vive le roi ! (*quater*)

» Puis, sous la dictée de Cadet Buteux, monsieur Désau-

giers, notre honorable président, a peint ainsi la bataille du Mont-Saint-Jean :

AIR : *Notre meunier chargé d'argent.*

Après quelques légers combats
Dont le succès l'enivre,
Malgré généraux et soldats,
Sur l' champ il faut poursuivre.
Un bois épais s' trouve sur son chemin,
Et chaque soldat lui dit en vain :
Si vous voulez, si vous voulez m'en croire,
N'allez pas (*bis*) dans la forêt Noire.

AIR : *Ah! mon Dieu! que je l'échappe belle.*

Ah! mon Dieu! quelle odeur de violettes...
Parlez, qu'est-ce qu'en veut ?
Il nous en pleut
Plus que d' gimblettes!
Ah! mon Dieu! quelle odeur de violettes...
Est-ce que nos guerriers
Auraient pris ça pour des lauriers ?

» Après avoir procédé à la réception de monsieur Prudhomme, dont le toast remarquable a été déposé aux archives de la société, le dessert a continué au milieu des chansons que cette fête du cœur, dont les échos du *Rocher de Cancale* se souviendront longtemps, a inspirées aux convives du Caveau moderne. Je regrette seu-

lement qu'une plume plus exercée que la mienne n'ait pas retracé le tableau de notre union, de nos plaisirs, et de notre amour sans bornes pour le meilleur et le plus aimé des rois.

» Nous apprenons à l'instant que notre honorable président a eu l'honneur de présenter au roi son pot-pourri, qui est à sa deuxième édition, et que l'auteur et l'ouvrage ont été parfaitement accueillis, l'un portant l'autre, par Sa Majesté. »

Idolâtre de nos lauriers, ce ne fut pas sans tristesse que j'entendis ainsi insulter celui que, hier encore, tout le monde portait sur le pavois. Mais tel est le Français, on peut le dire sans crainte d'être désavoué : inconstant par nature, pour suivre ses penchants il lui suffit d'obéir à son caractère.

CHAPITRE XVI

Napoléon et Joséphine. — Les pénates d'un ami. — Épicharis cuisinière. — Les cités mythologiques. — Le prunier de Dodone. — Un païen de Montmartre. — Le collége des aruspices. — Un legs aux vestales. — Les corybantes de Crète. — Les jeux funèbres — Le meilleur des hommes et des Romains. — Coup d'œil sur l'ancienne société. — Le vitrage de Martinet. — Les Anglais en voyage. — Le gastronome avant et après dîner. — Les trois hommes de l'époque. — Du tailleur ancien et moderne. — Elleviou, Martin, madame Saint-Aubin, mademoiselle Philis. — Les plaisirs du coche. — Le bonheur de voyager. — Laïs et Aspasie. — La grisette et la lorette. — Les fournisseurs. — Vénus et Bellone.

Depuis le jour où Napoléon commit l'irréparable faute de divorcer avec Joséphine, je prévis la chute de l'Empire. Quoique victime d'une épuration ordonnée par Napoléon, je ne vis point sa ruine d'un œil indifférent. Sous son règne, les lois, la religion, la calligraphie brillèrent d'un nouvel éclat. La société reconstituée éprouva le besoin de mouler la lettre d'une façon élégante, et je dus à ce nouveau besoin une existence heureuse sinon opulente, et une espèce de célébrité, si ma modestie me permet d'employer ce mot. Je ne pouvais oublier d'aussi grands bienfaits : aussi la vue des uniformes étrangers m'était-elle pénible, je fuyais Paris aussi souvent que mes occupations me le permettaient. Après une journée

de tristesse patriotique, plein de pensées mélancoliques, j'étais allé boire du lait et manger de la galette au moulin de Montmartre. J'aperçus à travers une grille un individu qui se promenait dans un jardin, dans une toilette qui me rappela celle de mon ami le rapin de David le jour de notre aventure sur le pont Neuf. Il allait et venait dans une allée, je pus reconnaître sa figure. C'était en effet Nicolas lui-même, ou plutôt Turnus, car je dois dire qu'il s'était affublé de ce nom, de même que je m'étais affublé de celui de Polyphonte.

J'ouvris la porte et je courus à mon ancien camarade.

— Polyphonte! s'écria-t-il, toi ici!

— Moi-même ; et toi, que fais-tu en ces lieux?

— J'y demeure, rue Coquillart, pénates nº 17. Mais la Nuit sacrée, fille des Hespérides et épouse de l'Érèbe, va monter sur son char; il est temps de rentrer dans l'atrium. Si un frugal repas ne t'effraye pas, je t'invite à partager le mien ; les dieux immortels aiment à voir exercer l'hospitalité.

J'acceptai l'invitation de Turnus et nous entrâmes dans la maison.

— Épicharis ! cria-t-il, un couvert de plus, la fortune m'amène un ami que je n'avais pas vu depuis vingt ans. Rappelle-moi, demain matin, de lui immoler un animal quelconque pour lui témoigner ma reconnaissance. Le dîner est-il prêt ?

— Tout à l'heure, monsieur, répondit Épicharis; allez faire un petit tour dans le jardin, quand vous reviendrez la soupe sera sur la table.

Turnus me conduisit sur la terrasse. A nos pieds s'étendaient une foule de masures en torchis, avec des tours, des temples, des frontons. Je lui demandai ce que signifiaient ces constructions microscopiques. Chacune d'elles avait une étiquette comme les plantes d'un jardin botanique.

— Ce sont, me répondit-il, d'anciennes cités mythologiques. Tu vois Andanie, témoin des pleurs de Mérope; Tricca, qui vit naître Esculape; Géranie, qui conserve le tombeau de Machaon; et Phérès, où le prudent Ulysse reçut d'Iphiclus l'art fatal aux amants de Pénélope.

Au fond du jardin, tu aperçois un poirier qui me sert de chêne de Dodone et que je consulte dans les grandes circonstances, et plus loin le poulailler où j'entretiens des coqs destinés à être immolés à Esculape.

Turnus ne s'apercevait nullement de l'étonnement qu'excitaient en moi son costume et son langage.

— Bois un verre de ce nectar amélioré par le long travail des ans, me dit-il à table.

— Oui, après la soupe, un verre de vin ne peut faire de mal.

On servit un gigot.

— Il provient d'un mouton qui n'a pas brouté pendant plus de deux printemps l'arbousier du mont Aliphère et le cytise du vallon de Ménélée. Comment as-tu trouvé le poisson du lac Stymphale qu'on vient de nous servir?

— Excellent, parfait.

Il s'agissait d'un barbillon de Seine au bleu.

Je demandai du pain.

— Épicharis, servez à mon ami Polyphonte un morceau des dons de Cérès.

Épicharis m'apporta du pain. Elle était plus au fait du langage mythologique que je ne l'avais cru au premier abord.

Je vantai à Turnus le talent de sa cuisinière.

— Elle est entrée dans ma maison ne sachant rien faire ; elle était fille de Cléobule et d'Eurymédusc de Pontoise. Cléobule vivait du produit de son travail, qui consistait à conduire l'instrument dont Triptolème enseigna l'usage aux mortels. Eurymédusc ramassait des herbes dans les champs, et Épicharis gardait ces animaux qui sauvèrent le Capitole. Cette pauvre fille ne savait pas même faire cuire un œuf quand je l'ai prise ; tu vois qu'elle ne s'en tire pas mal maintenant.

— Et depuis quand vis-tu ici ?

— Depuis le jour où mon oncle, le chanoine de Provins, mourut en me laissant tous ses biens, c'est-à-dire vers 1802. Je vis que les hommes suivaient une pente dangereuse, qu'ils s'éloignaient de plus en plus du culte de l'antiquité, qu'ils abandonnaient la réforme du costume ; je pris le genre humain en horreur et je me retirai dans cette propriété que j'achetai sur le mont des Martyrs, pénates n° 17. C'est là que je vis tranquillement en attendant que la Parque cruelle tranche le fil de mes jours.

Les rêves de sa jeunesse étaient devenus une réalité pour ce pauvre Nicolas ; il était parvenu à s'identifier avec

l'antiquité et à se croire un vrai Romain du temps de Scipion et de monsieur David.

Je revins le voir quelquefois. Nicolas était un bon garçon au fond, et sa folie n'avait rien de désagréable. Le dimanche nous nous livrions ensemble à l'art du discobole : c'est de cette façon qu'il désignait le jeu de quilles. Je ne sais quelles circonstances me firent rester près de deux mois sans me rendre au mont des Martyrs, pénates n° 17, lorsqu'un matin je lus dans les journaux l'entre-filet suivant :

« Il vient de mourir à Montmartre un original bien connu de tous les habitants de cette localité, à cause de l'excentricité de son costume et de ses habitudes. Il se nommait Nicolas Durand et il avait pris le nom de Turnus. Hiver et été, il portait toujours un costume bizarre qu'il prétendait être le vrai costume romain inventé par monsieur David.

» Nicolas Durand est mort il y a huit jours. On a trouvé chez lui un testament ainsi conçu :

« Je demande que vingt-quatre heures après ma mort
» on dépose mon corps sur un bûcher, et qu'on recueille
» ensuite mes cendres pour les renfermer dans une urne
» de marbre.

» Si la combustion de mon cadavre souffre quelque
» difficulté, et qu'on m'enterre, qu'on n'oublie pas du
» moins de mettre dans ma bouche l'obole destinée à
» Caron. Je ne veux pas errer pendant cent ans sur les
» bords du Styx.

» Je lègue tous mes biens à l'Église.

» Le collége des aruspices aura ma terre de Beauce, à » charge par lui de faire célébrer une fois par an un sa- » crifice à mes mânes.

» Je donne aux vestales ma maison de la rue Coquil- » lart, libre et vierge de toute hypothèque légale.

» Aux corybantes de Crète, je lègue un capital de cin- » quante mille francs, incessible et inaliénable, en rente » sur l'État.

» J'institue, avec le reste de ma fortune, des jeux funè- » bres en mon honneur. Ces jeux auront lieu chaque an- » née, le jour anniversaire de ma mort.

» Le vainqueur recevra en prix un bouclier et un cas- » que de la valeur de trente talents, et une couronne de » laurier. »

« Les héritiers de Nicolas Durand dit Turnus vont atta- quer le testament en nullité ; ils plaideront la question de folie. On ne dit pas encore le nom de l'avocat chargé de défendre les aruspices, les vestales et les cory- bantes. »

Ainsi mourut mon pauvre camarade Nicolas Durand, le meilleur des hommes et le meilleur des Romains.

Mais avant de passer à une autre période de mon exis- tence, qu'il me soit permis de jeter un regard en ar- rière, et de résumer l'époque que nous allons quitter.

Que de choses, que d'événements, que de révolutions depuis le jour où j'entrai à l'école du père Frépillon

jusqu'à ce moment! Je n'entreprendrai pas l'oraison funèbre de tout ce qui a disparu; mais je donnerai du moins une larme à ta mémoire, ô Martinet! toi dont la boutique historique vient de tomber sous le marteau des démolisseurs. Pendant vingt ans l'étalage de Martinet fut la grande distraction de la capitale; tout ce qu'il y avait de satire et de critique à cette époque s'était réfugié derrière ses vitrines.

Je vois encore le propriétaire de cette boutique européenne, avec son habit et sa veste de ratine, son petit ventre rondelet, son œil fin et spirituel, sa chevelure grise, abondante et toujours ébouriffée. Armé d'une loupe, on le voyait assis à une table dans son arrière-magasin, retouchant les costumes de sa garde ou les portraits de sa galerie dramatique, chefs-d'œuvre d'enluminure dont je découvre quelquefois encore les derniers et précieux débris au vitrage de certains peintres-vitriers des quartiers reculés de la capitale,

Un jour, je me le rappelle, j'accompagnai chez Martinet un de mes camarades qui débutait alors dans l'art si difficile de la caricature, où il s'est illustré depuis. Comme il était pâle et tremblant pendant que le juge examinait ses dessins avec sa loupe redoutable! Les billets de banque que les éditeurs sont venus lui offrir depuis l'ont bien moins flatté, bien moins enorgueilli que les trois ou quatre pièces de cent sous que Martinet tira de sa poche pour les lui mettre dans la main.

Comme la foule se pressait devant le musée en plein

vent pour admirer les *Anglais en voyage*, le *Gastronome avant et après dîner*, la *Route de Poissy*, de Carle Vernet, et les innombrables croquis drolatiques sortis du crayon inépuisable de Gaudissart.

Les arts n'étaient point alors comme aujourd'hui le domaine banal de la foule. Quelques grandes renommées se promenaient majestueusement dans les allées solitaires du Parnasse. Il n'y avait alors que trois grands hommes pour le public français : Napoléon Ier, Talma et David; dans la peinture, on citait Gérard, Guérin, Gros, Prudhon et Vien, parce qu'il était le maître de David et que l'empereur l'avait fait sénateur; les noms des sculpteurs Chaudet et Bosio n'étaient connus que des artistes. A côté de Talma, on parlait quelquefois de Monvel et de Grandménil, à cause de leur titre de membres de l'Institut; Chateaubriand n'était un grand homme que pour la famille Bertin et quelques commensaux de cette maison. La société parisienne connaissait les auteurs, mais en province on croyait que toutes les comédies étaient faites par Picard et toutes les tragédies par Arnault, l'auteur de *Marius à Minturne*. Lemercier, Étienne, Jay, Jouy, qui travaillaient sous l'Empire, n'ont été célèbres que sous la Restauration. A cette époque, les palmes de la gloire n'ombrageaient pas tous les fronts, et leur rareté les rendait plus précieuses encore aux vainqueurs heureux des jeux Olympiques.

Le luxe, ce ver rongeur des empires, n'avait point encore envahi la société. Vingt-cinq mille livres de rente constituaient une fortune immense. Au delà de ce chiffre

on rentrait dans la catégorie des nababs, on vous traitait de Crésus, ou tout au moins de Mondor. Les femmes de millionnaires portaient seules des cachemires. On suivait dans les rues et aux promenades celles qui affichaient le luxe de ce tissu et qui couvraient leurs épaules de la dépouille opime de la capricieuse habitante des monts du Thibet.

Les hommes avaient renoncé à ces étoffes soyeuses, qui avaient amolli et corrompu les mœurs du dix-huitième siècle, pour l'elbeuf plus austère et pour le sedan bourgeois ; mais que de soins dans la confection du vêtement ! Un habit neuf, c'était une immense affaire! Jamais un habit n'allait bien du premier coup; il fallait que le tailleur l'apportât et le remportât plus de vingt fois avant qu'il fût accepté. On comparait l'habit qui s'en allait à celui qui arrivait; on faisait la chasse aux plis; on soumettait les entournures, le collet, aux investigations et aux essais les plus minutieux. Vingt fois sur l'établi le tailleur remettait son ouvrage; il le touchait sans cesse et puis le retouchait. Quand vous aviez assez trouvé que l'habit du voisin Niquet était mieux fait que le vôtre, assez crié qu'il vous gênait des manches et vous engonçait du collet, vous finissiez par endosser le vêtement critiqué; c'était à recommencer à la prochaine commande. Ce sont les clients difficiles qui font les artisans habiles. Nous savions tenir en haleine nos tailleurs; aussi étions-nous habillés avec une perfection désespérante pour les hommes du temps présent. Mais qui est-ce qui se donne la peine d'avoir un tailleur aujourd'hui? On ne croit

plus qu'à la confection, tout le monde s'habille à la *Belle Jardinière.*

Et comme on suivait alors les spectacles! comme on s'y amusait! La claque était une institution complétement inconnue, chacun applaudissait pour son compte, et tout le monde, acteurs et spectateurs, s'en trouvaient bien.

Mais aussi, quelles soirées pleines d'émotion!

Elleviou, Martin, madame Saint-Aubin, mademoiselle Philis, Juliet, Chenard, cette réunion si complète des talents et des grâces, attiraient la foule à la salle Feydeau. C'était le théâtre à la mode. Un soir, je me trouvais au parterre où j'avais pu me glisser au moyen d'une contre-marque achetée du produit de mes économies de toute la semaine; on venait de jouer le *Prisonnier*. Restaient encore deux pièces, la première était l'*Auteur dans son ménage*. J'ai oublié le titre de la seconde. Chenard remplissait le principal rôle; il était vêtu, comme les auteurs et les simples mortels quand ils restent au logis, d'une robe de chambre à ramages et coiffé d'un bonnet de même étoffe noué avec un immense ruban rose tendre. A sa seconde entrée, on vit tout à coup l'auteur chez lui s'avancer vers la rampe, saluer trois fois le public tremblant déjà de voir son plaisir interrompu par une indisposition subite, et s'écrier d'une voix émue :

« Citoyens,

» Le général Bonaparte a manqué d'être assassiné à

Saint-Cloud par des traîtres à la patrie. Heureusement, il a échappé aux poignards des sicaires. »

Et il commença le grand air qui commence la seconde scène.

Mais on ne l'écoutait plus, tout le monde s'entretenait de la nouvelle ; on se demandait pourquoi cette tentative d'assassinat, car on ignorait encore à Paris ce qui s'était passé dans la journée à Saint-Cloud. C'était cependant le 18 brumaire.

Interpellé de nouveau par le public, Chenard vint donner quelques détails; c'est ainsi que j'appris, entre deux cavatines, ce grand événement qui devait changer la face de la France.

Dans ce temps-là, du moins, on pouvait encore se donner le plaisir de voyager. Nous venions tranquillement de Montereau à Paris par le coche. Le trajet durait deux jours; on admirait les points de vue, on s'arrêtait quatre fois par jour pour déjeuner, dîner, goûter et souper. On disait bien alors qu'un individu, nommé Fulton ou Papin, avait trouvé le moyen de franchir des distances de cent lieues en quelques heures au moyen de la fumée du charbon; mais l'empereur ne croyait pas à la vapeur, et le public se serait bien gardé de penser autrement que ce grand homme. Nous voguions donc majestueusement sur le coche. C'était commode, comme je l'ai déjà dit, pour jouir de la beauté des sites. On allait donc pendant quatre ou cinq heures le jour. Le soir venu, on s'arrêtait dans une hôtellerie, et, pour se dis-

traire, les voyageurs se faisaient des farces. C'était le bon temps.

Les gens qui voyageaient en diligence n'allaient pas plus vite et s'amusaient autant, pour ne pas dire davantage. J'ai fait la route de Paris à Lyon en quinze jours, avec un monsieur qui connaissait tous les maîtres d'hôtel, toutes les servantes d'auberge, tous les postillons du pays. Il était partout comme chez lui. Voilà un gaillard qui s'amusait.

Mais je m'aperçois que je n'ai rien dit encore de la plus belle moitié du genre humain, c'est-à-dire des femmes.

O femmes! créatures enchanteresses, que vous étiez séduisantes sous le petit bonnet de la grisette! La larme du souvenir humecte délicieusement ma paupière, et mon cœur palpite doucement quand je songe à votre jupon court, au foulard qui cachait vos appas, à vos jolis pieds dans de si jolies chaussures. L'antiquité reconnaissante vous eût élevé des autels, douces et charmantes filles, *bons chiens,* comme nous vous appelions, si dévouées, si aimantes, si heureuses de nos succès, si tendres, si consolantes dans nos revers!

Que d'ordre, que de soin elles avaient, ces pauvres grisettes! comme leurs mansardes étaient jolies et propres avec leurs fenêtres garnies de fleurs si touffues qu'elles laissaient à peine une petite place pour encadrer leur gracieux visage, souriant à notre bienvenue au rebord des toits.

Un rien les rendait heureuses: un bonnet, une robe,

un ruban prélevés sur nos appointements du mois, un dîner à trente-deux sous, une place aux quatrièmes loges de l'Ambigu, c'étaient là leurs fêtes et leurs joies.

Puis, quand venait le jour de l'abandon, quand on renonçait à la folie pour la raison, à l'amour pour le mariage, la douleur dans l'âme, la résignation sur le visage, une larme sur le bord de la paupière, le sourire sur les lèvres, la grisette vous encourageait elle-même à la quitter, et faisait des vœux pour votre bonheur.

Nous avions aussi nos Laïs et nos Aspasies, dont quelques dessins de Prudhon nous permettent d'apprécier encore le port fier et majestueux, malgré une taille étroite et courte. Ces femmes-là valaient un peu mieux que ces mensonges en gaze et en crinoline que vous appelez des lorettes. Elles étaient belles, réellement belles; on n'avait pas inventé l'art de déguiser les formes, le costume de l'époque ne se prêtait à aucune supercherie; impossible de tricher au jeu de l'amour et de la beauté.

Vous parlez de vos banquiers, de vos agents de change, de vos coulissiers; mais nous avions les *fournisseurs*, mot qui résume la banque, la bourse, la coulisse. Une femme entretenue ne comprenait pas l'existence comme une société d'actionnaires où elle apportait ses charmes comme fonds social et où chaque actionnaire avait droit à une certaine somme de plaisir en raison des sommes qu'il versait dans la caisse. On ne savait pas ce que c'était qu'une femme au point de vue collectif. Cha-

que femme entretenue avait un fournisseur pour entreteneur, s'il m'est permis de me servir de cette expression vulgaire, qui payait son hôtel, son équipage, ses gens, sa toilette, et qui se serait cru déshonoré s'il s'était séparé de sa maîtresse sans lui constituer des rentes. Comparez cette existence à celle de vos lorettes qui, avec trois ou quatre amants, arrivent sans le sou à la fin du mois, et sont obligées d'emprunter de l'argent à leur portière pour attendre le jour du payement de leurs appointements.

Les fournisseurs formaient la clientèle ordinaire de ces dames, sans compter le casuel brillant qu'elles trouvaient dans l'armée. Entre deux campagnes, on voyait accourir à Paris des généraux, des colonels, jeunes, beaux, chargés de dépouilles opimes de l'Ausonie, de la Germanie, de Parthénope ou de l'Ibérie, avides de plaisir comme tous les gens qui n'ont que quelques instants à leur consacrer, prodigues comme des matelots au retour d'un long voyage qui doit recommencer le lendemain.

C'était l'heureux moment des aubaines, la courte saison des diamants, des cachemires, des oiseaux de paradis, des plus belles pièces d'argenterie. Au lieu de l'entreteneur morose et grossier de nos jours, que l'habitude plutôt que le plaisir entraîne chez une femme, on avait des amants d'un mois, d'une semaine, d'un jour, mais ardents, passionnés, ne laissant pas une minute à l'ennui ; convives charmants que la guerre arrachait à l'amour, et qui quittaient la table de Vénus pour se rendre

à l'appel de Bellone, à peine satisfaits, jamais rassasiés, la faim au cœur et sur les lèvres.

Oublions maintenant le passé. Dans cette première partie de mes Mémoires, on n'a vu qu'un Prudhomme rétrospectif; le Prudhomme vivant et moderne va se montrer dans le second volume.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

MÉMOIRES

DE MONSIEUR

JOSEPH PRUDHOMME

Paris — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Delcambre, 15, rue Bréda.

HENRI MONNIER

MÉMOIRES

DE MONSIEUR

JOSEPH PRUDHOMME

TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

1857

plume et le faire descendre au rang de simple citoyen.

» L'auteur de mes jours aurait pu porter sa tête sur l'échafaud, comme tant d'autres, s'il n'était mort d'un catarrhe pulmonaire dans la fleur de sa vieillesse.

» Quelques années avant de monter au ciel, le fils de saint Louis, votre auguste frère, daigna signer de sa main royale les lettres de survivance à la charge de mon père. Je crois entendre en ce moment, Sire, une voix qui vous crie d'accepter ce legs sacré de la monarchie expirante.

» A l'ombre tutélaire des lys, la calligraphie et la société doivent refleurir ensemble. La révolution savait bien ce qu'elle faisait en méprisant la belle écriture : elle sapait l'ordre social par la base. C'est la belle écriture qui fait les bonnes mœurs, elle est nécessaire au trône comme à l'autel.

» En rétablissant ma charge, en honorant la calligraphie, Votre Majesté mettra le comble aux bienfaits dont elle a doté le peuple français, et fera bénir le nom déjà immortel de la charte constitutionnelle.

» La France, mon épouse et moi attendons avec confiance cet acte réparateur qui comblera enfin l'abîme des révolutions, et fera tressaillir de joie les mânes augustes de Louis XVI.

» Ci-joint un certificat constatant que j'ai été victime

de l'affreux gouvernement dont la France est enfin délivrée.

» En attendant la réponse à mon placet, j'ai l'honneur d'être,

» De votre Majesté,

» Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle sujet.

» JOSEPH PRUDHOMME. »

Ma lettre n'obtint aucune réponse. Je commençai dès lors à comprendre que les Bourbons n'avaient rien appris ni rien oublié, et que la branche aînée entrait dans cette voie qui devait aboutir à la catastrophe de 1830. Je crus devoir, en conséquence, me séparer de l'ancienne monarchie. Je devins centre gauche comme toute la France, et je crois que c'est dans le centre gauche que je mourrai.

Je vis disparaître la Restauration sans regret, je ne lui devais rien, car les fonctions d'expert assermenté en écritures que j'ai remplies pendant quinze ans à la grande satisfaction de la justice et des parties n'ont rien de politique. Je les quittai quelques années après la révolution de 1830, lorsque la mort de mon cousin germain Anténor Baviot me mit subitement à la tête d'une fortune assez honnête.

Anténor avait divorcé avec sa femme. Les Parques

seules me séparèrent de la mienne. Ce triste événement vint me surprendre au milieu de la joie que me causait le triomphe du centre gauche. Je pleurai une épouse dont le seul tort fut d'être absorbée par les soins du ménage et qui ne comprit pas toujours les élans de mon cœur et de mon imagination, et je me retirai à la campagne. C'est dans la solitude que l'idée me vint d'écrire ces mémoires. Je les commençai d'abord pour me distraire, ensuite pour laisser aux générations futures le portrait véritable d'un homme qu'une ligue secrète organisée de son vivant a trop souvent fait poser en caricature.

J'habitais alors une petite maison de campagne dans les environs de Fontainebleau. Un matin que je faisais une promenade dans la forêt, je vis venir à moi deux personnages singuliers. L'un était un petit vieillard à la figure ronde et ridée comme une pomme; un sourire naïf errait perpétuellement sur ses lèvres que l'âge rendait un peu pendantes; il parlait, s'arrêtait, gesticulait et faisait des grimaces, tandis que l'autre l'écoutait gravement avec une brochure à la main. Le second personnage portait une toque rayée bleu et blanc, un manteau, une casaque et des chausses de la même étoffe. C'était le costume exact de Scapin, sauf la fraise. Elle était remplacée par un col en crinoline d'où sortait un col de chemise d'une hauteur démesurée. Le mien n'était rien en comparaison.

Les deux promeneurs me saluèrent poliment en passant. Je n'étais plus qu'à trois ou quatre pas d'eux, je les

reconnus tout de suite : l'un était Brunet des Variétés, l'autre Faure de la Comédie-Française, deux amis que je n'avais pas vus depuis qu'ils avaient quitté le théâtre.

Nous nous retrouvâmes tous les trois avec un vif sentiment de plaisir.

— Depuis quand es-tu ici ? me demanda Faure.

— Depuis vingt-quatre heures, lui répondis-je.

— Tu ne partiras pas sans que nous ayons dîné ensemble ; nous commencerons d'abord par déjeuner tout à l'heure, car tu ne nous quittes plus jusqu'à ce soir.

— Tu me permettras du moins d'aller prévenir chez moi qu'on ne m'attende pas.

— Comment, chez toi ! tu habites donc le pays?

— Depuis deux jours, le dis-je.

— Et tu n'es pas encore venu voir un vieux camarade?

— Je ne te croyais pas si près de moi. Mais permets-moi de vous demander ce que vous faites ici tous les deux, toi en grand costume de Scapin, et lui gesticulant comme Jocrisse lorsqu'il se croit empoisonné.

— Il me fait répéter mes rôles, répondit Brunet avec sa naïve bonhomie. J'ai quitté le théâtre depuis quinze ans, mais on peut avoir besoin de moi d'un jour à l'autre, et je m'exerce tous les matins pour ne pas être pris au dépourvu.

— Quant à moi, mon cher ami, répondit Faure, j'use ma garde-robe. L'hiver, je porte ma grande livrée, et le costume de Crispin pour aller à la chasse.

— Et que dit-on de te voir dans cet équipage ?

— Rien, tout le monde me connaît dans les environs, on y est habitué.

Depuis cette rencontre, je passai la meilleure partie de mon temps entre Faure et Brunet. Pauvre Brunet ! que de souvenirs ce nom réveille en moi !

Brunet représentait admirablement un type perdu aujourd'hui, le type naïf. Il était de la famille du créateur des Cassandres au Vaudeville, de ce Chapelle qui disait à ses nièces :

— Mes enfants, viens ici.

— Venez ici, voulez-vous dire.

— Du tout ; si je ne vous tutoyais pas, peut-être me croiriez-vous fâché contre vous, et je suis bien trop heureux de vous voir.

Brunet, directeur du théâtre des Variétés, y remplissait tous les emplois, régisseur, distributeur d'accessoires, avertisseur, souffleur au besoin. Dans *les Inconvénients de la diligence*, il jouait le rôle d'un grelot.

A l'arrivée de la diligence au relais on entendait sonner les grelots des chevaux ; il n'avait voulu confier à personne la mission délicate de les agiter. Un soir qu'il venait de remplir ce rôle, Dumersan s'approcha de lui au foyer.

— Mon cher ami, lui dit-il, je m'aperçois depuis quelque temps, et je ne suis pas le seul, que tu n'aimes plus le théâtre.

— Moi ! s'écria Brunet, je ne l'ai jamais tant aimé.

— Cependant tu te négliges affreusement.

— C'est faux, archifaux !

— Tu jouais hier dans *les Cuisinières,* le rôle du propriétaire.

— Monsieur Chauffard?

— Il s'appelle Chauffard, soit. Eh bien, tu ne te donnes pas seulement la peine de t'habiller.

— Mais on ne le voit pas, il parle dans la coulisse.

— Et si par hasard il était obligé de se montrer, que dirait le public en voyant que tu n'es pas costumé en Chauffard ?

— Au fait, c'est vrai, tu as raison !

— Mais ce n'est pas tout encore. Voici une observation plus grave.

— Qu'est-ce donc?

— Tu agites des grelots.

— Dans *les Inconvénients de la diligence.*

— Précisément. Puisque tu représentes un cheval, tu dois avoir un collier avec la sonnerie de grelots.

— C'est juste. Demain j'en mettrai un.

— Je t'y engage, la pièce y gagnera.

— Je te remercie de tes bons avis ; à propos, quel est, à ton idée, le costume que doit porter monsieur Chauffard ?

— Celui d'un propriétaire.

— C'est clair, je n'y pensais pas.

Brunet s'habilla le lendemain pour jouer Chauffard et mit un collier pour faire le cheval. Sur de nouvelles observations de Dumersan, il piaffa, on le fit ruer et hennir. Il aurait fini par mâcher de l'avoine si on l'avait voulu, et par faire mettre des fers à ses souliers.

Un jour, Brunet rencontra sur la place de la Concorde le comédien Perlet, le gendre de son vieil ami Tiercelin, il s'arrêta et lui dit :

— Je suis bien aise de vous voir, vous allez me demander ce que j'ai dans ma poche.

Sa poche, en effet, était d'une grosseur inusitée.

— Je ne demande pas mieux, répondit Perlet, qu'avez-vous dans votre poche ?

— Devinez.

— Je ne puis pas deviner.

— Comment ! vous ne devinez pas ?

— Je l'avoue en toute humilite.

— Eh bien, je vous dirai que c'est du tabac. Demandez-moi maintenant pourquoi j'ai du tabac dans ma poche.

— Pourquoi avez-vous du tabac dans votre poche ?

— Parce que je viens d'en chercher à la manufacture du Gros-Caillou, vu qu'on m'a assuré qu'à la *Civette*, où je prenais mon tabac depuis plus de vingt ans, on me faisait priser de la poudrette, comme vous êtes un honnête homme, et ce qu'il y avait de plus affreux, c'est que je m'en trouvais fort bien. J'étais bien aise de vous avertir au sujet de la *Civette*. Voilà pourquoi je vous ai arrêté. Bien des choses de ma part à Tiercelin.

Depuis longtemps retiré de la scène, et bien différent de son ancien directeur avec lequel il avait conservé néanmoins d'excellents rapports, Tiercelin ne voulut jamais remettre les pieds aux Variétés; il faisait même un détour pour ne point passer devant le théâtre de ses succès passés. Ce savetier si admirable, si parfait qu'il eût été déplacé dans un rôle de cordonnier, était, dans un salon, homme d'excellent ton et de la meilleure compagnie. Très-fort à l'épée, il n'eût pas un seul duel de toute sa vie, et il s'en montrait fier. Malheureusement, une mélancolie sombre et constante lui faisait éviter le monde et jusqu'à ses anciennes connaissances. Brunet seul trouvait quelquefois grâce devant lui. Tiercelin racontait, en ma présence, qu'un matin Brunet était venu le voir :

— Il commença par me demander de mes nouvelles, selon son habitude.

— Ça va mal, lui répondis-je; mon catarrhe empêche les voisins de dormir, mon propriétaire m'a donné congé. Et toi, comment vas-tu?

— Pas trop mal, si ce n'était ma prétention (toute sa vie il appela ainsi la cruelle maladie dont il était atteint).

— Que te dit ton médecin ?

— De me secouer comme une bouteille.

— Comme une bouteille?

— Oui, tiens, comme ça.

Il se mit en effet à s'agiter de bas en haut, les bras collés contre son corps et imitant avec sa bouche le bruit du liquide qu'on secoue. La pantomime était si drôle, que je me tordais dans mon fauteuil, et quelquefois encore je ris involontairement en songeant à Brunet-bouteille.

Ce bonhomme jetait un charme infini sur nos réunions chez Faure. Scapin recevait souvent des amis de Paris. C'est chez lui que j'ai lié une connaissance plus intime avec Désaugiers, mon collègue du Caveau. Sa conversation, moins gaie peut-être que ses chansons, abondait en observations fines et ingénieuses. Il connaissait surtout les comédiens, et les décrivait à merveille. Une des misères qui affligent le plus les gens de théâtre, c'est l'inquiétude. On leur en veut, on cherche à leur nuire auprès du public et du directeur; s'ils n'ont pas de doublure dans leur emploi, ils se plaignent : on veut les tuer à force de travail; si on leur en donne une, ils se lamentent : on a pris la résolution de les faire oublier, de les mettre au *rancart*. Le directeur passe dès lors à l'état de bête, on n'a plus avec lui que les rapports indispensables au service. Si le comédien est marié, ce qui n'arrive que trop souvent de nos jours, l'inquiétude de madame vient

se joindre à l'inquiétude de monsieur. Hier, elle a rencontré la femme du directeur, qui lui a rendu à peine son salut ; les journalistes l'attaquent parce que son mari ne va pas les voir ; elle ferait mieux d'y aller elle-même ; si elle n'était pas si attachée à ses devoirs, on ne la traiterait pas ainsi. Si monsieur voulait l'écouter, il romprait son engagement et quitterait une cassine où l'on n'a pas les moindres égards pour les gens qui font la fortune de l'administration. Ainsi surexcité par sa femme, le mari devient fou d'inquiétude. Tel auteur ne lui parle plus, tout le monde l'évite, le régisseur ne lui offre plus la moindre prise de tabac, le souffleur le laisse en plan, etc.

— Vous connaissez tous ce bon Moëssard, ajoutait Désaugiers ; qui dirait, à le voir si calme, si placide, que c'est le prototype de l'inquiet ? L'année dernière, j'arrive à la répétition tout effaré ; on me demande de tous côtés ce qui cause mon agitation.

— Je viens de voir un spectacle affreux : un vieillard a fait une chute sur le boulevard, et s'est cassé une jambe devant moi.

A peine avais-je fait cette réponse, que Moëssard s'écrie d'un ton pincé :

— Merci, mon cher Désaugiers, tu ne te gênes pas avec moi, et tu as bien raison, on peut agir sans façon avec un ami de trente ans !

— Mais pourquoi te fâches-tu ? qu'as-tu donc ?

— Moi, rien du tout ; continue, si ça t'amuse.

Il m'a été impossible d'obtenir d'autre explication. Pen-

dant un an, Moëssard a été brouillé avec moi. C'est hier seulement que j'ai appris que la veille de mon aventure, le pauvre Moëssard, en entrant en scène, avait fait une chute assez ridicule, à la grande satisfaction de messieurs les anges du paradis. Le pauvre inquiet était convaincu que j'avais voulu, en racontant l'accident dont j'avais été le témoin, faire allusion à sa mésaventure.

Cette inquiétude ne l'a pas empêché d'obtenir plus tard le prix Montyon. Elle tenait probablement à son caractère si méticuleux, que, par crainte de se compromettre, il ne passait plus devant la maison de l'ancien directeur quand un changement avait lieu dans l'administration de la Porte-Saint-Martin, et comme ces changements étaient assez fréquents, Moëssard ne laissait pas que d'être parfois assez embarrassé pour se créer une route. Il avait cependant du courage par moments : sa réponse à Harel, qui exigeait de lui quelque chose en dehors de son service, est restée fameuse : — C'est de concession en concession que Louis XVI est monté sur l'échafaud !

— Allez donc vous promener ! répliqua Harel impatienté.

— Comme pensionnaire et régisseur, je vous dois obéissance.

Et Moëssard, prenant son chapeau et sa canne, alla se promener sur le boulevard ; il fallut que son directeur l'envoyât chercher, et lui intimât officiellement l'ordre de revenir.

En traversant le théâtre pour exécuter l'ordre de promenade que venait de lui donner Harel, il se trouva face à face avec un individu égaré dans les ténèbres des coulisses, qui lui demanda où étaient situés les bureaux.

— Je ne suis plus régisseur, et je manquerais à mon devoir si je m'occupais directement ou indirectement des affaires de l'administration.

Moëssard s'éloigna après cette réponse faite du ton le plus digne et le plus convaincu, laissant l'infortuné se tirer d'affaire comme il pourrait.

Je passai une saison tout entière à Fontainebleau dans l'intimité de Faure, de Brunet, de Désaugiers et de plusieurs autres personnes attachées de près ou de loin au théâtre. Merle vint plusieurs fois nous visiter en compagnie de sa femme, madame Dorval. Ici je m'arrête pour reprendre haleine. La grande actrice mérite bien qu'on lui consacre un chapitre tout entier.

CHAPITRE II

Camille, ou le Souterrain. — L'idole de Lorient. — Madame Bardais. — La petite Bardais. — L'emploi des Betzy. — Potier. — La partie de dominos au café des Variétés. — La première représentation de *la Cabane de Montaynor.* — Débuts de Madame Allan-Dorval. — *L'Incendiaire, les Deux Forçats, le Banc de sable.* — Ketty Bell et Adèle. — Madame Dorval à l'âge de sept ans. — Les confessions de madame Dorval. — L'art de placer cent mille francs et de ne pas s'en faire trois mille francs de rente. — Mort de madame Dorval. — Merle. — *Les Ermites.* — Monsieur de Jouy. — *Le Bourgmestre de Saardam, le Ci-devant Jeune Homme,* etc., etc. — Le feuilleton de la *Quotidienne.* — Le dernier des hommes aimables. — Légitimiste quand même. — Une messe de famille. — Les couverts en gage.

Pendant ma jeunesse, ma mère, pour je ne sais plus quelle affaire, — qui ne devait pas être d'une grande importance puisqu'elle n'est point restée dans ma mémoire, — se rendit à Lorient et m'emmena avec elle. Je me souviens parfaitement que toute la ville était en rumeur par suite de la représentation qui venait d'avoir lieu de *Camille, ou le Souterrain ;* on ne parlait que des succès de cet opéra et de la cantatrice qui avait créé le principal rôle, madame Bardais, une chanteuse, disaient les Lorientais, qui n'aurait été déplacée sur aucun théâtre de la capitale.

J'étais trop jeune pour décider si les Lorientais avaient tort ou raison. Les amis chez lesquels ma mère était descendue la menèrent entendre *Camille* et madame Bardais. Je n'ai conservé aucun souvenir bien net de cette cantatrice ; mais, en revanche, il me semble voir encore sa fille, une enfant de sept ou huit ans, qui jouait avec une intelligence merveilleuse l'emploi dit des *Betzy* dans l'opéra-comique.

Environ huit ans plus tard, appelé dans une petite ville du Nord pour y suivre une expertise en écriture, amateur passionné des jeux de la scène, je me rendis, le soir même de mon arrivée, au théâtre. On jouait, je crois, *le Bouffe et le Tailleur*. Le rôle de Martin était tenu par un comédien nommé Allan-Dorval, qui me parut accueilli avec assez de froideur par le public, et qui ne méritait guère un autre accueil.

A la fin de son air, quelques applaudissements éclatèrent, bientôt couverts par des chut! nombreux et bien nourris. Mon voisin de banquette (en province on se lie aisément au théâtre, tous les spectateurs sont de la même famille) m'apprit qu'Allan-Dorval n'était toléré qu'à cause de la gentillesse de sa femme, que le directeur avait eu bien soin de faire débuter la première.

J'éprouvais donc une vive et légitime impatience de voir paraître madame Allan-Dorval. Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque je reconnus en elle la petite Bardais, la Betzy du théâtre de Lorient, dont on vendait le portrait dans les rues, et que ma mère avait conservé bien

précieusement comme un souvenir de son voyage. Je serais allé lui faire une visite, si le tribunal n'eût pas remis à la rentrée le procès pour lequel j'avais été appelé. Force me fut de repartir le lendemain même pour Paris, où d'autres affaires réclamaient impérieusement ma présence.

J'ai déjà fait connaître mes liaisons avec Talma, mon intimité n'était pas moins grande avec le Talma de la gaieté : vous avez déjà nommé Potier.

Par un beau soir de l'année 1818, Potier vint me chercher au café des Variétés où j'allais commencer ma partie de dominos.

— Prudhomme, me dit-il, je t'emmène.

— Où ça?

— À la Porte-Saint-Martin.

— Mais je n'ai pas fait ma partie de dominos.

— Tu la feras demain.

Je m'étais fait une douce loi de ne jamais résister aux volontés, je dirai même aux caprices des grands hommes qui voulaient bien m'honorer de leur amitié. En route, il m'apprit qu'il s'agissait d'aller voir les débuts d'une jeune actrice qu'il avait trouvée dans une de ses tournées, et dont le talent l'avait assez frappé pour la faire engager à la Porte-Saint-Martin. On donnait ce soir-là une première représentation : *la Cabane de Montaynor,* mélodrame en cinq actes et je ne sais plus en combien de tableaux.

— Et comment se nomme la débutante ?

— Madame Allan-Dorval, me répondit Potier, et tu m'en diras des nouvelles.

— Elle chantait l'opéra-comique ?

— Tu la connais donc?

— Et tu l'as lancée dans le mélodrame!

— Pourquoi pas.

— C'était une gentille Dugazon, mais je doute qu'elle inspire jamais la terreur et la pitié.

— C'est ce que nous verrons.

L'expérience ne corrige pas l'homme. Que de jugements téméraires n'avais-je pas déjà fait dans ma vie, et je ne craignais pas d'en augmenter le nombre. Si jamais opinion fut démentie par les faits, c'est bien celle que je venais d'émettre. *Les Catacombes, les Pandours, le Banc de sable,* prouvèrent successivement que la frêle Dugazon de province pouvait faire naître la terreur et la pitié dans l'âme des spectateurs, comme autrefois elle charmait leurs oreilles; puis vinrent *les Deux Forçats, la Fille du musicien, le Château de Kenilworth* et *l'Incendiaire,* où elle se montra touchante jusqu'au sublime dans la scène de la confession.

Je voulus faire la connaissance de madame Dorval; Potier me conduisit chez elle. C'était précisément le jour de sa fête.

J'arrivai avec un cadre sous le bras, un bouquet à la main, et je lui adressai le petit compliment suivant :

Madame,

En ce jour solennel où tous vos amis vous adressent les vœux sincères qu'ils font pour votre bonheur, permettez-moi de déposer à vos pieds ce double hommage de mon respect et de mon admiration, ce tableau et ces fleurs : l'un vous retracera des souvenirs, les autres seront l'emblème de vos charmes.

Madame Dorval, en me remerciant d'une façon charmante, prit mon bouquet et mon tableau qu'elle regarda attentivement. Il représentait une petite fille en costume de Suissesse.

— Ce tableau, lui demandai-je, ne vous dit-il rien?

— Je cherche, me répondit-elle, mais en vain.

J'enlevai alors une feuille de vélin blanc qui dissimulait le bas de la page où étaient lithographiés ces mots :

THOMASE-AMÉLIE-MARIE DELAUNAY, dite BORDAIS
âgée de huit ans
ROLE DE BETZY. EN 1808.

Aussitôt madame Dorval me sauta au cou et m'embrassa à trois ou quatre reprises.

— Merci, s'écria-t-elle, merci ! vous me rajeunissez de quinze ans. Voilà, messieurs, comment j'étais lors de mes premiers débuts.

A partir de cette époque, je devins l'ami de madame Dorval; j'ai assisté à toutes ses créations, et on sait qu'elle ne s'est point ménagée. Tout entière à son art et aux auteurs, acceptant tous les rôles, heureuse avant tout de jouer et de venir au secours du talent, ni capricieuse, ni dédaigneuse, ne se renfermant point dans cette fausse dignité qui n'est au fond que de l'impuissance, prodiguant son génie à qui l'invoquait, insoucieuse de réclame, sans charlatanisme, sans haine, sans vanité, madame Dorval a été pendant vingt-cinq ans le modèle des artistes et la providence des poëtes. Elle n'avait point de millions, point d'hôtel somptueux, point d'équipage, mais son nom vivra dans l'histoire littéraire de notre époque. Je la vois encore, je vois l'étonnement de la salle entière du Théâtre-Français, lorsque, s'avançant sur la scène dans son modeste habit de quakeresse, tenant ses deux enfants par la main, elle parut aussi jeune, pour ainsi dire, aussi pure, aussi chaste qu'eux. Qui aurait reconnu dans cette touchante Ketty Bell l'ardente et fiévreuse Adèle d'*Antony?* La femme qui a pu créer ces deux rôles reste et restera toujours comme la plus forte et la plus complète comédienne de son temps.

Et quelle douceur, quelle modestie dans les rapports les plus ordinaires de la vie! Elle avait de l'intelligence, et ce qui vaut mieux encore, du cœur; elle s'est donnée, elle ne s'est jamais vendue; elle a aimé non par vanité ou par amour-propre, non pas les riches et les puissants, mais des écrivains, des poëtes, des artistes comme elle;

elle a été à son tour beaucoup et noblement aimée, aussi lui sera-t-il doublement pardonné.

Madame Dorval avait quelquefois des accès de tristesse et de mélancolie. Je lui en demandai la cause un jour.

— C'est une habitude de jeunesse, me répondit-elle en souriant; je suis venue au monde sur les grands chemins, j'ai été bercée aux durs cahots de la charrette de Ragotin. Je n'ai connu ni les jeux ni les joies de l'enfance. Je me rappelle encore, lorsque ma mère, me tenant par la main, me conduisait au théâtre, de quel œil de regret je suivais les petites filles de la ville dansant en rond au milieu de la grande place, ou jouant sur la porte de leurs maisons. Je passais une partie de ma journée dans une salle noire, enfumée, froide, où le soleil ne pénétrait jamais. La répétition finie, il fallait rentrer, manger un morceau à la hâte, faire son paquet et se rendre à la représentation du soir. Quand je ne jouais pas, ce qui arrivait assez rarement, j'accompagnais ma mère pour l'aider à s'habiller. Je me couchais accablée de fatigue, et si j'entrevoyais quelquefois le ciel bleu, les arbres, la verdure, les fleurs, si j'entendais chanter les oiseaux, ce n'était que dans mes rêves.

Ma mère, pauvre femme, n'aurait pas mieux demandé que de m'aimer, mais en avait-elle le temps? Est-ce qu'on peut être mère d'ailleurs dans cette atmosphère de luttes, de misère, d'orgueil, de passions violentes ou vulgaires, qui est la vie de la pauvre comédienne nomade?

Orpheline à quinze ans, j'épousai le premier venu qui voulut bien se charger de mon sort; le hasard intervertit les rôles, je devins la protectrice de mon protecteur. Les souffrances et les travaux de la maternité, les soucis du ménage, les dures peines de l'acteur de province sans feu ni lieu, pour ainsi dire, en butte aux caprices du public, aux faillites des directeurs, ont rempli ma jeunesse. Maintenant, grâce à Dieu, le plus fort est passé, je vois arriver l'âge mûr sans crainte, je puis élever mes enfants; et tenez, pour m'épargner tous les tracas de la fortune, j'ai confié hier cent mille francs à un de mes amis, sur lequel je tirerai au fur et à mesure de mes besoins.

Pauvre femme! elle était plus insouciante que son second mari, le spirituel Merle, qui pouvait passer pour l'insouciance en personne.

J'ai toujours été trop bon comptable pour approuver cette manière de placer ses capitaux. Je pressais souvent madame Dorval de convertir son argent en titres au porteur, solides et produisant un honnête intérêt. Elle me promettait toujours de le faire et ne tenait jamais sa parole.

Un beau jour cependant, en entrant dans son petit boudoir, elle me dit en riant :

— Mon cher Prudhomme, félicitez-moi.

— De quoi donc, belle dame?

— J'ai fait appeler mon banquier.

— A la bonne heure.

— Nous avons réglé ensemble.

— Et il vous doit?

— Rien.

— Comment rien?

— C'est moi, au contraire, qui lui redois dix mille francs!

O artistes! artistes! quand aurez-vous enfin de l'ordre, et quand cesserez-vous de vous faire gruger?

Comment s'étonner après cela que madame Dorval, après avoir gagné des sommes considérables, soit morte sans rien laisser à ses enfants?

Le 16 mai 1848, madame Dorval perdit un petit-fils âgé de quatre ans, gracieux et charmant enfant que sa grand'mère adorait.

— Prudhomme, me dit-elle le jour même de l'enterrement, en me serrant la main, mon cœur s'est brisé aujourd'hui, je sens que je n'ai pas longtemps à vivre.

En effet, à partir de ce moment elle tomba dans une noire mélancolie. On lui conseilla une tournée en province, espérant que les occupations et les fatigues du théâtre parviendraient à la distraire, mais rien n'y fit. Madame Dorval oubliait la scène et allait d'église en église, priant et faisant célébrer des messes pour le repos de l'âme de son petit-fils.

Le 16 mai était revenu, nous avions tous assisté à la célébration de ce douloureux anniversaire. Madame

Dorval avait paru mieux ce jour-là ; le lendemain, des symptômes plus graves se manifestèrent, et deux jours après elle était allée rejoindre l'enfant qu'elle avait tant pleuré.

Plus d'un an s'écoula sans que je revisse Merle, je le retrouvai enfoncé dans un fauteuil, la tête inclinée sur sa poitrine, reconnaissant à peine ses amis, répondant péniblement aux questions qu'on lui adressait. Cependant on devinait encore plutôt qu'on ne retrouvait dans ses traits amaigris, dans ses yeux enfoncés, la noblesse et la régularlté de physionomie, la vivacité intelligente de regard de l'ancien collaborateur de monsieur de Jouy, de l'auteur des *Ermites*, d'une foule de vaudevilles qui passeraient pour des comédies aujourd'hui, et du feuilletoniste de la *Quotidienne*.

Merle avait été un des hommes les plus spirituels e les plus beaux de son temps ; poli, cherchant à plaire à tout le monde, ne se plaignant jamais de rien, ne trouvant jamais rien de mauvais, il était un des derniers et des plus complets échantillons de cette race d'hommes aujourd'hui éteinte, qu'on appelait les gens aimables. Cet homme doux, s'accommodant de tout, se rangeant volontiers aux idées de celui qui lui parlait, qui n'aurait pas dû avoir, à ce qu'il semble, d'opinion politique, fut toute sa vie un légitimiste intraitable. Rien ne put l'entamer là-dessus, il est mort tout entier dans sa foi, et c'est là un rare mérite par le temps qui court.

Le gendre de madame Dorval avait recueilli le vieux

Merle, qui cependant avait sa famille, et une famille composée de gens riches ; mais ce ne sont pas toujours ceux-là qui sont les plus généreux.

Le jeune comédien soutenait donc le vieil homme de lettres ; malheureusement sa fortune ne répondait pas à son dévouement. Il avait une famille à nourrir, des enfants, une femme, et on ne gagne pas des sommes folles dans l'emploi des comiques. Il prit donc le parti d'écrire aux parents de Merle.

Longtemps les lettres restèrent sans réponse ; enfin on vit paraître une vieille dame tout emmitouflée et encoqueluchonnée. Elle déclina ses noms et qualités. La nouvelle venue tenait à Merle de fort près.

On la fit entrer dans la chambre du malade, qui, plongé dans cette espèce de léthargie qui présage une fin prochaine, ne la reconnut pas.

La vieille dame s'approcha du lit de Merle et le considéra pendant quelque temps avec attention.

— Mon pauvre frère ! murmura-t-elle ensuite en portant un mouchoir à ses yeux.

— Elle s'attendrit, pensa le comédien, c'est bon signe ! Ce pauvre monsieur Merle, elle va sans doute le prendre chez elle. Nous pleurerons en le quittant, mais enfin il sera mieux soigné qu'ici ; il aura des domestiques, un appartement plus vaste, les meilleurs médecins, une foule de secours, hélas ! et de soins que nous ne pouvons pas lui donner.

— Comme je l'ai vu et comme je le vois ! reprit la

bonne dame ; ce que c'est que de nous. Je suis bien heureuse qu'il soit chez de braves gens et que rien ne lui manque.

— Nous avons fait de notre mieux jusqu'ici...

— Je vous remercie au nom de la famille; mais il ne faut pas que vous ayez toutes les charges, et je vais de ce pas donner des ordres...

— Pour qu'on transporte monsieur Merle chez vous?

— Pour qu'on dise une messe pour lui à sa paroisse.

Le comédien regarda la vieille dame.

— Et moi, ajouta-t-il, je vais mettre mes couverts en gage pour payer le compte du pharmacien !

CHAPITRE III

Le tourtereau et la tourterelle. — Le beau ciel de l'Ausonie. — Avignon. — La maison de Laure. — Le pont du Gard. — Marseille. — Ne m'appelez plus Bibi. — L'image de la vie. — Mon Loulou. — Appelle-moi Beppo. — Le mal de mer. — Divers moyens de le guérir. — Les citrons. — Les petits verres — Un bon dîner. — Alcide Touzé. — Le premier potage. — Le tribut à Neptune. — Les conversations de Félicité. — Gênes. — Les portefaix de la ville des doges. — La langue toscane. — L'excellence. — *Polissonno*, au pluriel *polissonni*.—Les maisons de marbre, les hôtels de marbre, les palais de marbre, les rues de marbre, le palais Doria. — Pise. — Lambertus. — La jettatura. — Où le commis voyageur reparaît.

L'homme n'est point fait pour vivre seul, le tourtereau ne saurait exister sans une tourterelle. J'ai donc pris une seconde tourterelle par-devant le maire du cinquième arrondissement. C'était une tourterelle veuve. Madame Félicité Pignolet me parut avoir toutes les qualités requises pour faire le bonheur d'un galant homme. Elle était jeune, jolie, jouait du piano et dessinait des paysages.

Je ne suis pas de ces gens qui sacrifient à la mode et se croient obligés de passer la lune de miel à Londres, à Naples ou à Saint-Pétersbourg ; mais je crois que, dans les premiers temps d'un mariage, un petit voyage est

une chose nécessaire pour étudier le caractère de sa moitié en présence des grandes scènes de la nature.

Depuis longtemps je brûlais de voir l'Italie, cette terre classique des arts ; l'occasion était on ne peut plus favorable. Je proposai à Félicité d'aller passer deux ou trois mois sous le beau ciel de l'Ausonie. Elle accepta, et nous partîmes.

Certes, je ne suis pas ennemi du progrès, mais je trouve que les bateaux à vapeur, quoi qu'on en dise, ont bien leurs petits désagréments. Le nôtre regorgeait de voyageurs. Impossible de pénétrer dans la cabine, pas de tente sur le port ; nous étions exposés à un soleil de trente ou trente et un degrés. « Quel bonheur que nous ne soyons pas des œufs, disais-je à Félicité qui essayait de se garantir avec son ombrelle, il serait impossible de nous manger à la coque ! »

Enfin, nous arrivons à Avignon et je demande l'ombrage frais d'une chambre. Je fais ma toilette. Félicité trouve qu'il fait trop chaud pour sortir, et elle demande l'heure de la table d'hôte. Je me mets à la recherche de la maison de Laure, et j'acquiers la conviction, après deux heures de courses inutiles, que personne ne connaît à Avignon l'adresse de l'amante de Pétrarque. C'est triste pour les âmes sensibles.

Le lendemain, une dispute s'est élevée entre ma femme et moi.

Je tenais à aller voir le pont du Gard. Félicité voulait se rendre à Marseille, « parce que, disait-elle, Marseille

est une grande ville où l'on doit s'amuser mieux qu'à Avignon. Nous verrons assez de monuments romains à Rome sans perdre notre temps à visiter ceux de ce pays-ci. »

Félicité n'en voulut pas démordre. Je partis seul pour le pont du Gard. Je revins le jour même chargé de vingt livres de ciment arraché au monument, et après avoir gravé mon nom sur sa pierre indestructible.

Nous restâmes pendant trois jours à Marseille, pour attendre le départ du paquebot faisant le service des côtes d'Italie. Je me promenais un matin sur le quai, me délectant à entendre parler l'harmonieux dialecte des Phocéens par les portefaix du port, lorsque je m'aperçus que j'étais suivi par un individu assez mal vêtu qui me considérait avec la plus grande attention. Au moment où j'allais lui demander ce qu'il me voulait, l'inconnu se précipita dans mes bras.

— Tu ne me reconnais pas? s'écria-t-il.

— Ma foi non.

— Tu ne reconnais pas l'ancien commis de l'oncle Baviot, ton ami Jérôme?

— Et que fais-tu à Marseille?

— Je joue les grandes utilités, répondit-il avec un soupir; j'ai joué les rois, puis les confidents, et maintenant que la tragédie est abandonnée, j'en suis réduit à remplir les emplois subalternes du drame et du vaudeville. C'est triste, mais il faut bien vivre.

J'invitai Agamemnon et Théramène à déjeuner, dans la personne de Jérôme, et je le présentai à ma femme qui daigna l'accueillir avec bonté. Nous parlâmes de notre jeunesse, de nos premières tentatives, et il me félicita de n'avoir point embrassé la carrière dramatique. —Tu vois, ajouta-t-il en me montrant ses coudes percés, où m'a conduit la tragédie!

Nous devions aller le soir même au spectacle. Jérôme me fit promettre de venir le rejoindre, pendant un entr'acte, sur la scène. Je pus d'autant mieux remplir ma promesse, que ma femme, prise d'une migraine subite, voulut rester à l'hôtel.

Jérôme me présenta à ses camarades comme un amateur de théâtre très-distingué. Tous me firent un excellent accueil et me demandèrent si je pouvais les protéger auprès de quelque directeur de Paris.

Je n'avais jamais mis les pieds dans un foyer de théâtre de province. J'écoutais de toutes mes oreilles, et fidèle à mes habitudes d'observation exacte et consciencieuse, j'écrivis en rentrant chez moi ce que j'avais entendu. Ces dialogues sans art pourront donner une idée assez vraie des mœurs dramatiques, et arracher un moment le lecteur à cette monotonie inhérente aux mémoires, que de plus illustres et de plus habiles que moi n'ont souvent pu éviter.

MAUGIRON, FRANCIS, QUANTIN, MADAME AUJAS, CAROLINE, MINON.

QUANTIN.

On va donc remonter *Trente ans, ou la Vie d'un joueur?*

MAUGIRON.

Qui t'a dit ça?

FRANCIS.

C'est au tableau.

MAUGIRON.

Comment! (Il se lève et va consulter le tableau.) J'en suis bien fâché, la pièce n'est pas sur mon répertoire, je ne joue pas dimanche.

MADAME AUJAS.

Rassure-toi, ce n'est pas toi qui joueras.

MAUGIRON.

Et qui donc?

CAROLINE.

Si c'est quelqu'un en représentations?

MAUGIRON.

Oh! alors... je ne dis plus rien, j'aime mieux cela.

CAROLINE.

Dis donc, Minon ?

MINON.

Plaît-il ?

CAROLINE.

Tu sais?

MINON.

Non, et toi?

CAROLINE.

J'irai, l'an prochain, en représentations.

FRANCIS.

C'est une idée.

QUANTIN.

Sans compter qu'on fait bien d'en faire venir, des artistes en représentations, pour ce qu'ils rapportent...

MINON.

Dis plutôt pour ce qu'ils remportent!

MADAME AUJAS.

Oui, parlons-en; le dernier, qu'a-t-il remporté?

QUANTIN.

Il a remporté sa veste.

MAUGIRON.

Ça ne les corrige pas.

CAROLINE.

Au contraire.

FRANCIS.

Le fait est, qu'excepté mademoiselle Mars...

MADAME AUJAS.

Et encore!

CAROLINE.

Mon Dieu non, même mademoiselle Mars, je ne vous dis pas qu'elle fasse précisément *four,* elle vient de Paris, c'est tout simple, elle a du talent...

MAUGIRON.

Et un beau.

CAROLINE.

Mais ce que je dis, c'est relativement à ce qu'elle faisait auparavant.

MINON.

Je voudrais lui voir faire, huit jours, la besogne que nous faisons.

MADAME AUJAS.

Elle ne la ferait pas.

CAROLINE.

Comme moi, l'aut' jour, *l'Incendiaire, Yelva* et *Misanthropie et repentir*.

MINON.

On t'en a bien récompensée.

CAROLINE.

On ne m'a pas dit merci, et le lendemain, sans le commissaire de police, j'étais à l'amende pour avoir manqué ma répétition.

MAUGIRON.

Vous direz ce que vous voudrez, mademoiselle Mars sera toujours un beau talent.

MADAME AUJAS.

Elle ne viendrait pas de Paris, elle en aurait moins.

MINON.

Croyez-vous, par exemple, je peux dire ça, je ne joue pas son emploi, que si madame Brulé, qu'était ici l'année dernière, débutait à Paris...

FRANCIS.

Eh ben ?

QUANTIN.

Elle s'y casserait le nez.

MINON.

Ça n'est pas sûr.

MAUGIRON.

Peut-être, avec un autre organe...

MINON.

On s'y ferait à son organe.

CAROLINE.

Et un autre physique.

MINON.

On s'y ferait aussi. Non, c'est vrai, ne dirait-on pas, à vous entendre, qu'à l'exception de Paris, on soit partout des grues ou des imbéciles!

CAROLINE.

Certainement il y a des talents à Paris.

MADAME AUJAS.

Il y en a eu.

FRANCIS.

Il y en a encore, je ne vais pas à l'encontre.

QUANTIN.

Mais faut pas se le dissimuler, si à Paris vous n'avez pas les journaux dans vot' manche...

MAUGIRON.

Si vous n'avez pas d'intrigues...

FRANCIS.

Si vous ne donnez pas des dîners...

MINON.

Et aut' chose...

CAROLINE.

Vous ne ferez pas vot' chemin.

QUANTIN.

Voyez Mipoux!

FRANCIS.

Et Fradin?

MADAME AUJAS.

Et Verdeau? Parce qu'ils ne faisaient pas de cadeaux aux correspondants...

CAROLINE.

Quand j'étais à Lorient, pendant trois ans, j'ai envoyé

des homards et des tourteaux; il ne m'a jamais placée.

MAUGIRON.

Fallait demander à aller à Marseille, tu lui aurais envoyé des clovisses, des figues et de l'huile d'olive.

FRANCIS.

Il a toujours fallu des moyens pour aller à Paris.

MADAME AUJAS.

Et s'y tenir.

CAROLINE.

Surtout avec les appointements qu'on vous donne en arrivant.

MADAME AUJAS.

Je sais bien que je n'ai jamais voulu y aller.

CAROLINE.

De ton temps les villes étaient meilleures.

FRANCIS.

On était mieux payé d'abord, puis il y avait moins de banqueroutes.

MADAME AUJAS.

Quant aux banqueroutes, il y en a toujours eu.

QUANTIN.

Il y en aura toujours.

MAUGIRON.

Si j'avais tout l'argent que j'ai perdu en faillites, il y a longtemps que je n'y serais plus.

MADAME AUJAS.

J'en ai essuyé quatorze, de banqueroutes, depuis que je suis au théâtre.

MINON.

Mon père, dix-sept.

MADAME AUJAS.

Dans ce temps-là, on jouait encore la comédie; aujourd'hui, non-seulement on ne trouve plus personne pour la jouer...

MAUGIRON.

Mais le public n'en veut plus.

MADAME AUJAS.

Il préfère les ordures.

MINON.

C'est plus amusant.

MADAME AUJAS.

Tellement amusant, que les parents n'y mènent plus leurs enfants.

MADAME AUJAS.

Dame ! de mon temps, on ne payait pas les chanteurs comme on les paye aujourd'hui.

MAUGIRON.

Et ils chantaient.

FRANCIS.

Tandis que nous, qui faisons bouillir la marmite, nous n'avons pas d'eau à boire.

CAROLINE.

Voyez à Lyon, les Célestins ont toujours soutenu le Grand-Théâtre.

MADAME AUJAS.

Est-ce qu'autrefois le gouvernement eût permis aux grandes villes de se mettre en société?

MAUGIRON.

Jamais. De quel théâtre vient ce monsieur qu'on attend ?

FRANCIS.

On ne l'a jamais su.

MINON.

On ne le saura jamais.

CAROLINE.

Je sais bien, quant à moi, que je ne les aime guère, ces gens-là.

MADAME AUJAS.

Ni moi.

MINON.

Ni moi.

FRANCIS.

Ni moi.

QUANTIN.

Ni moi.

MADAME AUJAS.

Moins nous en aurons, plus je serai contente et bien aise.

CAROLINE.

On vous tue d'études.

QUANTIN.

On passe ses nuits à apprendre leurs rôles.

MINON.

Et les voyages, dont vous ne parlez pas!

FRANCIS.

On vous donne des cachets.

QUANTIN.

On vous les promet.

FRANCIS.

Mais on ne les tient pas.

CAROLINE.

Il y en a de bons.

MADAME AUJAS.

Je n'en ai jamais vu.

MAUGIRON.

Ah çà! mes enfants, si on ne répète pas, je vas me promener.

MADAME AUJAS.

Moi, je vas faire mon paquet.

MINON.

Tu joues ce soir?

MADAME AUJAS.

Et *le Jeune Mari?*

MINON.

Je n'y pensais plus... moi aussi.

MAUGIRON.

Nous n'avons donc plus de régisseur?

QUANTIN.

Il est à la pêche.

MAUGIRON.

Et le directeur?

FRANCIS.

A Paris. Il est parti cette nuit.

MAUGIRON.

Et le mois?

MADAME AUJAS.

A son retour.

MAUGIRON.

Eh ben, alors... au plaisir.

MINON.

Bien des choses chez vous.

LES MÊMES, excepté MAUGIRON.

CAROLINE.

Pourquoi lui dire, quand ça n'est pas, qu'on attend quelqu'un en représentations ?

QUANTIN.

Histoire de rire.

FRANCIS.

Laissez-donc ! il a l'air devant nous de ne pas les aimer, il les trimballe partout.

QUANTIN.

Parce qu'ils lui promettent de le faire venir à Paris.

MADAME AUJAS.

Et il y croit ?

MINON.

Oui, tâche !

CAROLINE.

Tu n'aimes pas les sociétés, Aujas ?

MADAME AUJAS.

Je ne les aime pas, je ne les ai jamais aimées, je ne les aimerai jamais.

QUANTIN.

Je ne dis pas avec tous, mais avec certains directeurs.

MADAME AUJAS.

Où sont-ils ? je ne les ai jamais rencontrés. D'abord il leur faut une part comme directeur.

QUANTIN.

C'est bien le moins.

FRANCIS.

Si ce n'était que ça...

MADAME AUJAS.

Une seconde comme acteur.

QUANTIN.

S'il joue, c'est bien juste.

MADAME AUJAS.

Mais il ne joue jamais ! Une troisième comme administrateur.

FRANCIS.

Puisqu'il administre.

MADAME AUJAS.

Une quatrième pour sa régie.

QUANTIN.

S'il n'a pas de régisseur...

MADAME AUJAS.

Pour sa régie générale... trois et un font quatre.

FRANCIS.

Une pour son magasin.

MADAME AUJAS.

Deux pour son magasin.

CAROLINE.

Et souvent de jolis magasins...

MADAME AUJAS.

Des pampilles... Deux pour sa musique.

MINON.

Quatre et quatre font huit.

MADAME AUJAS.

Deux pour ses voyages.

MINON.

Dix... faut-il faire une croix ?

MADAME AUJAS.

Pas encore. Une part pour sa femme.

FRANCIS.

Quand elle joue...

MADAME AUJAS.

Elle joue toujours, ou figure.

QUANTIN.

Une seconde comme souffleuse, une troisième comme magasinière.

MINON.

Dix et trois treize.

CAROLINE.

Et pour les enfants ?

FRANCIS.

Les directeurs n'en ont jamais, y compris les neveux et nièces, moins de quatre ou six.

MINON.

Dix-neuf.

MADAME AUJAS.

Vous voyez que leurs parts sont encore assez bonnes à ces messieurs. Le dernier que j'ai eu s'en donnait vingt, de parts.

CAROLINE.

S'en contentait-il ?

MADAME AUJAS.

Tout au plus, et puis sa cassette.

QUANTIN.

On s'en tirait encore, tu as beau dire.

MADAME AUJAS.

Si tu appelles ça s'en tirer, je veux bien.

QUANTIN.

Parce qu'on faisait de l'argent. On avait alors des gens qui avaient du talent.

MINON.

A Béziers, n'est-ce pas?

QUANTIN.

A Béziers, à Draguignan.

CAROLINE.

Voire même à Carpentras.

MADAME AUJAS.

Oui, ma chère, même à Carpentras. Nous avions, du temps que j'y étais à Carpentras, comme Dugazon, mademoiselle Lapoiterie, qui, bien que pas jeune, chantait comme jamais vous n'entendrez chanter.

MINON.

Je l'espère bien ! Mieux que madame Damoreau.

MADAME AUJAS.

Madame Damoreau a une jolie méthode.

FRANCIS.

C'est bien heureux !

QUANTIN.

Mais on ne l'entend pas.

CAROLINE.

Elle viendrait ici, qu'on lui préférerait l'huître que nous avions ici l'an dernier.

FRANCIS.

Elle était repoussante.

MADAME AUJAS.

Mais elle chantait...

FRANCIS.

Comme une huître.

QUANTIN.

Non, mais il est convenu qu'autrefois on n'avait pas de talent... As-tu connu... Baradès, dis-donc, Aujas, à Béziers ?

MADAME AUJAS.

Je crois bien, un ami de ma mère !

QUANTIN.

Les deux doigts de la main avec mon oncle.

MINON.

Eh bien?

QUANTIN.

Rien de beau comme Baradès.

CAROLINE.

Connais pas... Un ténor?

QUANTIN.

Un tragique. Dans *Manlius Capitolinus*, à Aix, vingt femmes se sont trouvées mal.

FRANCIS.

C'est beaucoup.

QUANTIN.

On peut le demander.

MINON.

Je m'en rapporte à toi.

MADAME AUJAS.

Et dans *Hamlet?*

QUANTIN.

Magnifique. Il avait d'autant plus de mérite, que la

nature n'avait rien fait pour lui. Petit, rachitique, commun, pas d'organe, œil de travers...

CAROLINE.

Un monstre ?

QUANTIN.

Mais quel talent ! mes enfants, quel talent ! quel foyer ! Il lui était bien autrement difficile qu'à un autre de produire de l'effet.

MADAME AUJAS.

Je crois bien.

QUANTIN.

Que non pas à Talma...

MADAME AUJAS.

Qui avait tout pour lui.

QUANTIN.

Tout en général : organe, beauté de formes.

MADAME AUJAS.

Un bras ! un œil !

QUANTIN.

Une figure de camée antique, et une santé... magnifique; tandis que le pauvre Baradès ne l'avait, pardi, pas, la belle santé ! Il était toujours en deux, toussant,

mouchant et agonisant. Je dis que Talma n'avait pas la cent millième partie du talent de l'autre.

CAROLINE.

Laissez-donc !

QUANTIN.

Oui certes, et je le soutiendrais la tête sur le billot.

MINON.

Parce que tu sais bien que ça n'ira pas là.

QUANTIN.

J'eusse été dans sa peau, à Talma, que j'eusse eu son talent, si je n'eusse été plus loin encore. Le beau mérite, quand la nature vous traite comme elle te le traita ; il avait tout pour lui, n'ayant qu'à ouvrir la bouche.

MINON.

Talma l'a-t-il vu jouer ?

QUANTIN.

Il s'en serait, pardi, bien gardé ! Il le craignait comme le feu. C'est tout au plus s'il voulut consentir à coucher un soir à Barbezieux, sachant que Baradès y était en représentations. La plus grande injure à lui faire, à Talma, c'eût été de lui parler de Baradès. C'était faiblesse de sa part, mais quel est l'homme à l'abri de ce reproche ?

MADAME AUJAS.

Qui dit l'homme dit la femme. Voyez, dans les temps, mademoiselle Mars... la même chose.

QUANTIN.

Celle-là, par exemple, de sa vie n'a eu peur de personne.

CAROLINE.

En voilà une, de femme, que j'aurais aimé de voir.

MINON.

Et moi!

MADAME AUJAS.

Je ne devrais pas le dire...

MINON.

Elle a eu peur de toi?

MADAME AUJAS.

Je ne dis pas cela. Je dis qu'elle aimait à jouer avec moi.

FRANCIS.

Et toi avec elle.

MADAME AUJAS.

Non, j'en avais peur.

MINON.

Parce que?

MADAME AUJAS.

Je ne sais pas, car pour moi elle a été bien bonne.

CAROLINE.

Tu as vu ses diamants?

MADAME AUJAS.

Je les ai eus tous dans les mains.

MINON.

Eh bien?

MADAME AUJAS.

Magnifiques!

CAROLINE.

Pour des millions?

MADAME AUJAS.

Au moins.

MINON.

Et mademoiselle Georges?

FRANCIS.

On ne l'a jamais su.

MINON.

On ne le saura jamais.

MADAME AUJAS.

Si je l'avais écoutée...

MINON.

Mademoiselle Georges?

MADAME AUJAS.

Mademoiselle Mars.

CAROLINE.

Tu serais à Paris... Tu ne l'as pas voulu?

MADAME AUJAS.

Pour ma mère.

QUANTIN.

Comme moi avec Talma.

FRANCIS.

Toi aussi?

CAROLINE.

Tu as eu tort.

QUANTIN.

J'étais à Bordeaux, bien payé, bien vu, comme l'en-

fant de la maison, je ne m'en suis pas soucié. Puis aussi un peu à cause de Baradès.

FRANCIS.

Qu'avait-il à faire là dedans?

QUANTIN.

Rien au monde.

MINON.

Eh bien?

QUANTIN.

Il eût été le premier à me le conseiller; mais je n'osais, lié comme l'était mon oncle avec lui, contracter une obligation envers Talma; je l'en remerciai poliment, mais je ne voulus pas. Pauvre Baradès!

CAROLINE.

Encore!

QUANTIN.

Comme cœur c'était mon oncle; comme homme, ma mère.

MINON.

N'était-ce pas lui qui jouait Nicomède en carrick?

MADAME AUJAS.

C'était Rosambeau.

QUANTIN.

Non pas qu'il n'aurait pu le jouer, il n'a jamais eu de garde-robe, il n'en eût pas moins été applaudi.

CAROLINE.

Mes petits enfants, vous direz ce que vous voudrez, il en sera ce que pourra ; nous n'avons ici ni régisseur, ni directeur, je joue ce soir, je vas faire mon paquet.

MINON.

Et moi.

FRANCIS.

Et moi.

QUANTIN.

Et moi.

FRANCIS.

J'avoue que j'ai vu bien des cabotinages...

QUANTIN.

Pas plus que moi.

FRANCIS.

Je n'en ai pas vu de la force de celui-ci.

CAROLINE.

Je crois bien. Aujas a peur de se compromettre.

MADAME AUJAS.

Je compte les mois.

FRANCIS.

Moi les jours.

MINON.

Les heures.

QUANTIN.

Les minutes.

CAROLINE.

Moi les secondes.

MINON.

Eh ben, n'à revoir.

MADAME AUJAS.

Bien le bonjour.

QUANTIN.

A tantôt. Francis, viens-tu au café?

FRANCIS.

Toujours.

Le lendemain de cette soirée, nous fîmes voile pour Gênes. Jérôme vint m'accompagner jusqu'au paquebot. Pendant qu'il me serrait la main, je glissai un petit papier renfermant une dizaine de louis dans la sienne. Il était sur le quai, agitant son mouchoir, quand nous levâmes l'ancre. Je crus m'apercevoir que le pauvre diable pleurait.

CHAPITRE IV

Le mal de mer. — La ville de marbre. — Pise. — Une ville qui fait semblant d'exister. — Une population de souvenirs. — Les rues où on ne passe pas. — La cuisine au fromage. — Ce qu'on fait à Pise pendant le jour et ce qu'on y fait pendant la nuit. — La sieste. — La tour penchée. — Le Campo-Santo. — Mangiamele. — Les tableaux du salon de mon beau-père. — Jamais on n'avait vu un homme aussi barbu. — L'esprit des ruines. — Lambertus. — L'antre de Ghiotto. — Cimabuë, Pérugin, monsieur Ingres, Raphaël. — Une tombe-atelier. — Une scène du Jugement dernier. — Les vierges grasses et les vierges maigres. — Où mon artiste reparaît.

Déjà j'avais pu m'apercevoir que ma femme laissait peut-être quelque chose à désirer du côté de la poésie. Les suites de notre voyage semblaient donner des forces nouvelles à cette remarque.

Il faisait un temps superbe quand, montés sur le paquebot, nous avons vu les tours et les remparts de Marseille disparaître à l'horizon. La chaleur était aussi forte que sur le Rhône, mais l'air de la mer venait à point pour la neutraliser. J'étais assis à la poupe, tenant à la main une fleur que j'avais ramassée sur le pont, et que j'effeuillais machinalement dans la mer.

— Que fais-tu là, mon bibi ? me dit Félicité en s'approchant; tu vas prendre un coup de soleil.

J'avais prié souvent madame Prudhomme de ne plus m'appeler bibi. Je ne voulus pas cependant lui en faire la remarque.

— Ce que je fais, madame? ne voyez-vous pas que je jette des fleurs aux vagues folles, et ce m'est doux de les voir flotter quelque temps à la surface avant que l'abîme se referme à jamais sur elles. C'est l'image de la vie !

— Mais encore une fois, mon bibi, vous allez prendre un coup de soleil.

— Madame, je vous en supplie, ne m'appelez plus votre bibi en public.

— Aimez-vous mieux mon loulou?

— Appelez-moi simplement de mon prénom, Joseph ; faites-en Josephus, si vous voulez, ou Beppo, Beppino, parce que nous sommes en Italie; mais, au nom du ciel, renoncez à ces appellations bourgeoises qui me font rougir.

Comme j'achevais cette phrase, je me sentis pris tout à coup d'une grande faiblesse d'estomac. Il me sembla que tous les passagers se mettaient subitement à tourner autour de moi.

— Félicité, m'écriai-je, prête-moi ton flacon.

— Ciel ! mon mari va se trouver mal.

— Ce n'est rien, madame, lui dit un jeune homme

prenant la qualité d'artiste, dont nous avions fait la connaissance à Marseille; rassurez-vous, ajouta-t-il en me frappant sur l'épaule, c'est le mal de mer. Mangez un citron.

Je dévorai plusieurs citrons; au troisième, ma faiblesse augmenta. Les tournoiements devinrent plus rapides, je crus que j'allais tomber à la mer. J'appelai au secours.

— Ce n'est rien, me dit le capitaine, buvez un petit verre et ça vous passera.

Je bus deux petits verres. Cette fois je sentis d'atroces douleurs d'entrailles entremêlées d'horribles nausées. Je fus obligé de me coucher à plat ventre. Félicité n'éprouvait pas la moindre douleur, elle causait avec le commis voyageur, et au milieu d'un bourdonnement confus, j'entendais qu'ils parlaient du Palais-Royal et d'Alcide Touzé.

Je demandais un médecin à grands cris. Personne ne bougeait. A la fin, un Anglais, grand et sec, vint me tâter le pouls et me dit :

— Ce n'est rien que le mal de mer; allez vous faire servir à dîner, cela soulage.

A ces mots, prononcés avec un accent britannique des plus marqués, je crus que j'étais le jouet d'une mystification. N'écoutant que mes souffrances et mon désespoir, je suppliai qu'on m'abandonnât sur une île déserte. L'idée d'être enterré dans la mer m'était très-pénible, je préférais être mangé par les sauvages.

J'ignore ce qui se passa dans le courant de cette journée. Vers le soir, je me trouvai transporté sur un lit étroit, dans une cabine obscure; je sentis que j'avais faim, et en revoyant la lumière des cieux, ma première pensée fut pour un potage. Après l'avoir avalé, je remontai sur le pont à peu près guéri. J'avais payé mon tribut à Neptune.

Quant à Félicité, elle n'avait rien payé du tout. Je la trouvai parlant encore d'Alcide Touzé et du Palais-Royal avec le jeune artiste.

Le lendemain nous arrivâmes à Gênes à quatre heures de l'après-midi. J'eus une peine infinie à faire transporter mes bagages à l'hôtel, nous étions entourés d'une foule d'individus qui m'appellaient *ecellenza*, en m'arrachant mes paquets. J'avais beau leur crier en pur toscan : — Lâchez-moi donc, *polissonni!* je ne parvins à me débarrasser d'eux qu'à la porte de l'hôtel, qui était de marbre comme toutes les habitations du pays.

Nous ne restâmes à Gênes que juste le temps de voir le palais Doria, et nous filâmes immédiatement sur Pise.

Pise est une ville qui fait semblant d'exister. Elle pourrait être peuplée d'un certain nombre d'habitants, mais on n'y voit âme qui vive. Ses clochers sont sans cloches, ses rues sans vivants, ses cimetières sans morts. Pise n'est peuplée que de souvenirs.

— Si j'étais le grand-duc de Toscane, me dit mon épouse, je ferais démolir Pise, attendu que les souvenirs

coûtent à entretenir et ne payent pas de contributions.

Notre ordinaire se composait de quatre-plats le matin et de cinq plats le soir, tous assaisonnés au fromage. Félicité se plaignait de cette cuisine à laquelle nous étions soumis depuis Gênes; mais qu'y faire?

Après le premier déjeuner que nous fîmes, j'appelai le maître de l'auberge.

— Signor, lui dis-je, de onze heures du matin à cinq heures du soir, que fait-on à Pise?

— On y dort, me répondit-il, c'est ce que nous autres Italiens nous appelons faire la *siesta*.

Nous avons donc suivi l'exemple des Pisans avec d'autant moins de peine qu'une chaleur accablante nous y conviait.

A cinq heures nous nous sommes réveillés, et nous voilà en route pour visiter les curiosités de la ville. Nous avons commencé par la *tour penchée*. J'ai dit en plaisantant à ma femme qu'un coup de vent l'avait inclinée de cette façon. Elle l'a cru.

Nous avons pris ensuite le chemin du *Campo-Santo*, espèce de cimetière bâti en arcades. J'ai voulu faire admirer à mon épouse les murs peints à fresque.

— C'est très-beau, m'a-t-elle dit en les regardant, d'autant plus beau que je me souviens d'avoir lu dans je ne sais plus quel feuilleton, que c'est un berger qui a exécuté toutes ces peintures sans savoir un seul mot de

dessin. Les bergers italiens savent tout sans avoir jamais rien appris, comme ce Mangiamele dont j'ai lu aussi l'histoire dans les journaux et qui faisait des additions sans avoir jamais entendu parler de l'arithmétique.

Le prosaïsme de Félicité et son ignorance se montraient peu à peu dans tout leur lustre. — Cependant, me disais-je, elle joue des nocturnes, et le salon de son père est rempli de paysages sortis de sa main !

Nous continuâmes notre promenade, lorsque tout à coup je vis surgir devant moi, au détour d'une arcade, un homme très-maigre, très-grand, très-barbu, vêtu d'une robe très-longue et très-noire. Je crus d'abord que c'était l'esprit des ruines que je venais d'évoquer, mais après l'avoir envisagé pendant quelques minutes, je reconnus un certain Lambert, qui donnait des leçons de dessin dans le pensionnat de ma fille, et qui avait même fait mon portrait.

— Comment, Lambert, vous ici! m'écriai-je en lui tendant la main.

— D'abord, me répondit-il, je ne m'appelle plus Lambert.

— Ah ! vous avez changé de nom?

— J'ai pris celui de Lambertus, c'est plus allemand.

— Vous avez donc renoncé à la peinture?

— Au contraire. C'est ici seulement où on peut la cultiver. J'ai quitté Paris depuis six mois, et j'ai résolu de passer ma vie dans ces ruines avec les ombres de Ghiotto

et d'Orcagna. En France, l'art s'en va, mon cher monsieur Prudhomme, on se perd dans l'imitation de Raphaël, on cultive l'embonpoint, on fait des vierges grasses. Cimabuë et Perugin ne sont plus les maîtres qu'on étudie ; on a perdu la notion du maigre qui est le beau.

— Cependant ce dernier tableau de M. Ingres dont vous me parliez tant, et qui devait sauver l'art, il ne se fera donc jamais ?

— Plût au ciel ! Malheureusement, je l'ai vu. Oh ! mon cher Prudhomme, jugez de mon désespoir, c'était du Raphaël ! encore du Raphaël ! toujours du Raphaël !

Après avoir vu ce tableau, j'ai abandonné Paris pour jamais, et je suis venu me fixer dans ces ruines. Pour me distraire, je peins des fresques gigantesques sur les pans de mur qui sont encore debout, et j'honore la mémoire des vieux maîtres byzantins.

— J'espère, mon cher Lambert...

— Lambertus, si vous voulez bien.

— J'espère, mon cher Lambertus, que ceci ne vous empêchera pas d'accepter un petit dîner sans façon avec nous. Voici ma femme que je vous présente.

— Enchanté de faire sa connaissance. Le temps seulement de prendre mon chapeau dans mon atelier, et je suis à vous.

Cet atelier était une vieille chapelle tumulaire. La palette du peintre était représentée par un pot de grès dans lequel croupissait un liquide jaunâtre.

— Voilà avec quoi je peins mes fresques, me dit Lambertus en me montrant sur un des murs de la chapelle une scène du Jugement dernier.

En rentrant à l'auberge, nous trouvâmes le commis voyageur du paquebot à vapeur. Ses affaires l'avaient forcé de s'arrêter pendant quelques jours à Livourne. Il se permit d'offrir à ma femme une de ces cornes en corail que les naturels du pays appellent des *jettature,* et qui préservent de tout fâcheux accident. C'était une bagatelle, mais cette bagatelle me parut grosse de dangers pour l'avenir. Ma femme remercia le commis voyageur et l'invita à s'asseoir à notre table. Il débita pendant tout le repas une foule de calembredaines qui faisaient rire Félicité aux larmes, et qui ne m'égayaient pas du tout. Quant à Lambertus, admirateur du maigre, il ne prit aucune part à la conversation. L'admirateur du maigre se contentait de manger comme un homme qui tient à devenir excessivement gras.

Lambertus rentra de fort bonne heure dans sa tombe. Il y avait un piano dans la salle, le commis voyageur se mit à chanter des romances en regardant ma femme. Il me sembla qu'elle lui rendait à la dérobée regard pour regard. L'affreuse jalousie me mordit au cœur.

— Prudhomme, me dis-je, il faut couper court à tout ceci. Ton honneur est en jeu, sache le préserver de toute atteinte. Dût un duel s'ensuivre, dût ton corps être demain rendu aux éléments, tu dois faire ton devoir d'époux outragé.

Après une douzaine de romances, Félicité parla d'une migraine subite, et monta dans sa chambre. Le commis voyageur se leva pour en faire autant.

— Monsieur, m'écriai-je, en le saisissant par le bras, c'est en vain que vous chercheriez à m'échapper.

Mon geste fit tomber le bougeoir que mon rival tenait à la main.

— Monsieur, me répondit-il, je ne m'échappe pas, je vais me coucher, si vous voulez bien le permettre.

— Restez, monsieur, j'ai plusieurs mots à vous dire.

— Parlez vite, car je me sens une furieuse envie de dormir.

Le commis voyageur me sembla ému tout en affectant un air dégagé. Le moment de frapper un coup décisif était venu.

— Monsieur, repris-je, j'ai une femme.

—Parbleu, monsieur, je le sais bien.

— Cette femme, je l'aime, et la preuve c'est que je l'ai épousée sans dot.

— Ce désintéressement vous honore.

— Je lui ai donné une fort belle corbeille de mariage, des diamants, des dentelles, des cachemires, un paroissien à fermoir en or, rien ne m'a coûté pour faire son bonheur.

— C'est très-généreux de votre part.

— Eh bien, tout cela, vous l'avez empoisonné, terni de votre haleine impure!

— Moi!

— Vous-même.

— Soit; mais me direz-vous où vous voulez en venir?

— A un combat à mort, monsieur. Je ne souffrirai pas que vous fassiez plus longtemps la cour à ma femme, et que vous déshonoriez mes cheveux gris. J'ai été militaire, tel que vous me voyez; j'ai servi dans les vivres-viande... marchons!

— Voilà ce que je redoutais! s'écria l'artiste en levant ses bras au ciel; ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je m'aperçois de la haine que vous me portez. C'est votre franchise, votre conversation aussi variée qu'instructive qui m'ont engagé à voyager avec vous, et non les charmes de madame votre épouse, quelque séduisants qu'ils puissent être. Moi, porter le trouble dans un ménage si bien assorti, si tendrement uni, plutôt mille fois la mort... Je me disais : Voici un couple heureux qui voyage seul, il n'a jamais vu l'Italie, et moi qui l'ai parcourue vingt fois, je pourrai lui être utile. Si des brigands l'attaquèrent, je le défendrai.

— Il y a donc toujours beaucoup de brigands en Italie? demandai-je, déjà à demi guéri de ma jalousie par l'air candide du jeune homme.

— Est-ce que par hasard, me répondit-il, vous n'auriez jamais vu jouer *Fra Diavolo?*

Ce fut pour moi un trait de lumière. Évidemment ce jeune homme chevaleresque ne pouvait en vouloir à ma femme.

— Jeune homme, pardonnez-moi de vous avoir méconnu. La jalousie avait égaré mes sens, ajoutai-je, car je suis jaloux comme un tigre. Oublions le passé, donnez-moi votre main, et bonne nuit.

— Je vous pardonne. Bonsoir!

Voilà comment se termina l'histoire de mon duel.

Je croyais trouver Félicité endormie, elle n'était pas même déshabillée.

— Eh quoi! encore debout? lui dis-je. Et cette migraine?

— Vous ne méritez pas d'avoir une femme comme moi. Je vous prie de ne pas m'adresser la parole; je veux partir dès demain et me retirer dans un couvent.

— Que dis-tu là, ô Félicité!

— Je dis que vous me rendrez la plus malheureuse des femmes.

— Moi!

— Vous-même, vilain jaloux!

— Jaloux de ma Félicité! oh! jamais.

— Cachée derrière la porte, j'ai tout entendu.

— Eh bien, pardonne-moi un moment d'erreur.

— Vous n'aurez plus de soupçons?

— Je le jure !

— Je vous pardonne, je te pardonne, mon Beppo... va te coucher.

Ce prénom qu'elle me donnait enfin me rendit fou de joie. J'avais conquis une femme et un ami. Je dormis si profondément que je ne sentis pas même la piqûre des moustiques et autres insectes nocturnes qui jusque-là avaient chaque nuit rendu mon sommeil impossible.

CHAPITRE V

Rome. — *Les Mystères d'Udolphe.* — Une larme à Talma. — Histoire d'un baron westphalien. —Voyage à la recherche de la gaieté. — Un succès de fou rire. — Le chatouilleur. — La gaudriole. — Les *lazzi*. — Ma femme, saisis tes pinceaux ! — Plus d'omelette que de poésie. — Vénus sortant du sein des ondes. — Naples. — Le Vésuve. — Caprée. — Affreux Tibère.— Ingrate Parthénope. — Mazaniello. — Opinion de monsieur Scribe sur le peuple. — Chantons gaiement la barcarole. — Un gala à San-Carlo. — Pourquoi nous n'allons pas à Venise. — En face du Pausilippe. — Le suicide d'un baron. — Je retourne dans mes foyers. — Hommage à Anatole.

Décidément, Anatole est un garçon charmant. Il appartient à une famille riche et honnête. Son père, Isidore Chabaroux, est un des plus forts corroyeurs de la capitale. Il voyage pour compléter son éducation de peintre. Sa gaieté, ses bons mots me font supporter les fatigues du voyage. Il est constamment aux petits soins avec mon épouse, mais sans sortir des bornes d'une honnête galanterie.

Nous avons quitté Pise. Cette ville déserte commençait à m'ennuyer furieusement, et nous sommes à Rome.

J'ai parcouru tous les monuments de cette ville fa-

meuse, et j'ai gravé mon nom sur les pierres du Colisée comme je l'avais inscrit sur les dalles du pont du Gard :

JOSEPH PRUDHOMME.

Ce nom peut maintenant défier les siècles ; il est tracé sur des pierres plus dures que l'airain. En voyant la roche Tarpéienne, je n'ai pu m'empêcher de donner une larme à la mémoire de Talma.

La roche Tarpéienne est près du Capitole !

Je frissonne encore quand je songe à la manière dont il disait ce vers. Pauvre Talma ! on ne te remplacera jamais.

En sortant des catacombes, qui m'ont rappelé *Montoni* ou *les Mystères d'Udolphe*, que je voyais jouer sur le théâtre Doyen, je fus attiré par un bruit de voix qui se faisait entendre près d'une ruine dont j'ignore le nom, et je fus témoin de la dispute suivante :

— Je vous dis que c'est un temple.

— Je prétends que c'est un arc de triomphe.

— Je soutiens que ce sont des bains.

Je ne voyais qu'un tas de pierres.

— Les temples ont un fronton.

— Les arcs de triomphe décrivent un arc.

— Les bains ont de l'eau.

Le fait est qu'il n'y avait ni eau, ni arc, ni fronton. Tous les trois avaient donc raison l'un contre l'autre, ce qui ne les empêcha pas d'en venir aux mains et de s'administrer force taloches.

J'appelai un passant pour m'aider à mettre le holà.

— Ne faites pas attention, me dit-il, ce sont des antiquaires... et il continua tranquillement son petit bonhomme de chemin.

Je n'ai pas contemplé une seule fois le Capitole sans me dire : — Ah ! si le pauvre Nicolas était à mon côté, comme nous jouirions de la beauté de ces souvenirs sublimes; mais il est mort à Montmartre, sans jamais avoir vu Rome, lui le dernier des Romains !

Félicité n'aime pas les monuments, c'est un fait contre lequel j'essayerais en vain de protester. Je dois convenir également que ses connaissances en histoire sont fort bornées; elle aime mieux, en général, se promener sur le Corso qu'au milieu des ruines. Pendant que je fais mes excursions, Anatole lui tient compagnie. Ce garçon m'est déjà fort utile, sans compter les services qu'il pourra me rendre si nous rencontrons, comme c'est malheureusement assez probable, des brigands sur la route de Rome à Naples.

Aujourd'hui, 15 mai, à six heures du matin, nous nous sommes dirigés sur cette dernière ville. Le veturino nous

a demandé si nous voulions admettre un quatrième voyageur dans la calèche. — Ce sera un renfort de plus en cas de brigands, me suis-je dit, et j'ai accepté.

Notre nouveau compagnon de voyage est un original qui, à peine installé dans la voiture, a voulu nous raconter son histoire.

— Je suis né, nous dit-il, en Westphalie.

— Excellent pays pour les jambons, s'écria Anatole.

— Mon père, poursuivit le narrateur, était baron de quatre tourelles qu'il m'a léguées en héritage. Arrivé à l'âge de vingt-cinq ans, je commençai à m'ennuyer des jambons nationaux, de la métaphysique et des mélodies de Schubert. La mélancolie pesait sur mon cœur comme un manteau de pierre.

La Westphalie, comme toute l'Allemagne, n'est peuplée que de personnages fantastiques; les êtres réels ont depuis longtemps émigré aux États-Unis. J'avais lu dans un roman de Pigault-Lebrun, laissé chez mon père par un lieutenant de hussards pendant les guerres de l'Empire, que la France était le pays de la gaieté par excellence, la nation où le rire avait le plus de sectateurs, et où la gaudriole régnait sans partage.

Mon jeune cœur se sentait surtout entraîné vers la gaudriole. N'ayant jamais causé d'autre chose que du *subjectif* avec les hommes et de l'*objectif* avec les femmes de ma patrie, je brûlais de me rendre en France pour entendre quelque chose de gai, de spirituel, d'amusant,

comme un calembour, une tragédie ou un vaudeville.

Je partis enfin pour Paris, capitale de la gaudriole.

Arrivé à la frontière de France, j'étais déjà à demi fou de joie. A chaque instant je passais ma tête à travers la portière pour pousser des éclats de rire, et j'interpellais les postillons en les priant de me dire quelques gaudrioles. Les postillons me répondaient en me demandant un double et triple pourboire, que je ne refusais pas, tant j'étais gai !

Le soir, à la première auberge, je voulus prendre la taille d'une servante; elle me riposta par un soufflet.

Jusqu'à Paris, rien de nouveau. Je désespérais déjà de l'avenir de gaudrioles que je m'étais promis. Pour me raffermir, je relus Pigault-Lebrun.

Le soir même de mon arrivée dans la capitale, je pris une stalle à l'un des principaux théâtres de vaudeville. J'avais lu dans les journaux qu'on y jouait trois pièces qui venaient d'obtenir un succès gigantesque, pyramidal, et que les comiques les plus ébouriffants devaient remplir les principaux rôles de ces trois chefs-d'œuvre de gaieté.

« Un colossal succès de fou rire, ajoutait le journaliste en finissant, est destiné à cette représentation vraiment extraordinaire. »

Au lever du rideau, un sérieux glacial régnait sur tous les visages. On attendait sans doute l'arrivée du premier comique pour se dérider. Le premier comique parut; il

parla, gesticula, chanta pendant un quart d'heure sans faire paraître même un sourire sur les lèvres des spectateurs.

— Monsieur, demandai-je à mon voisin de stalle, qui ne cessait de pousser d'énormes bâillements, ne vient-on pas au théâtre, en France comme ailleurs, pour s'amuser et pour rire?

— On voit bien que vous êtes étranger, me répondit-il; sans cela vous sauriez qu'à Paris on y vient pour autre chose.

— Pourquoi donc?

— Pour faire sa digestion.

— Personne ne rira de toute la soirée?

— Peut-être quelques provinciaux; attendez l'arrivée du *chatouilleur* en chef.

— Qu'est-ce qu'un chatouilleur, si ce n'est pas trop abuser de votre complaisance?

— C'est un fonctionnaire qui est ordinairement placé sous le lustre, et il est entouré d'une quarantaine d'individus chargés d'*entraîner* le spectateur, de l'amener peu à peu à un état de gaieté satisfaisant. Le *chatouilleur* en chef commence par pousser un petit éclat de rire, ses employés l'imitent, le rire est contagieux comme les pleurs, peu à peu la gaieté règne dans la salle; l'éclat de rire passe du parterre à l'orchestre, de l'orchestre au balcon, du balcon aux secondes, et de là au paradis. Sans cette manœuvre, personne ne rirait au théâtre; nous

tous, spectateurs, nous devons notre gaieté au *chatouilleur*. En France, le rire de chatouillement est le seul que l'on connaisse aujourd'hui.

—Si c'est là ce qu'on appelle un succès de fou rire, me dis-je en sortant, il ne s'agit plus que de s'entendre sur les mots. Mais si la gaieté n'est plus au théâtre, voyons si par hasard je ne la trouverais pas sur les boulevards.

Je m'assis devant le café de Paris. Les hommes et les femmes se promenaient gravement ; je n'entendais aucune gaudriole ; on fumait plus qu'en Westphalie. Je songeais à faire mes malles et à partir, quand le compte rendu de l'Assemblée législative me tomba par hasard sous les yeux.

Séduit par ces parenthèses que je lisais au milieu de plusieurs discours : — (Longue hilarité.) — (Hilarité prolongée.) — (Rires.) — (Explosion de rires sur tous les bancs.), — je me munis le lendemain d'un billet, et je me rendis en toute hâte au Palais-Bourbon pour assister au commencement de la séance et de l'hilarité.

— C'est ici le dernier asile de la gaieté française, pensais-je en montant l'escalier des tribunes. Je m'assis tout essoufflé, et je trouvai environ cinq à six cents personnes réunies dans une immense salle, les unes dormant, les autres écrivant, une seule parlant à la tribune.

Cela dura pendant deux heures sans la moindre hila-

rité. Je sortis furieux et me rendis en toute hâte chez moi pour brûler mon exemplaire de Pigault-Lebrun.

N'ayant pas trouvé la gaieté en France, je suis venu la chercher en Italie où on m'a assuré qu'elle s'était réfugiée; mais jusqu'ici je n'ai pas été très-heureux dans mes recherches. A la place de la gaudriole, on me fait espérer que je rencontrerais certainement à Naples le lazzi. Si cette dernière illusion m'échappe, je suis bien décidé à ne plus revoir les quatre tourelles de mes aïeux et à me brûler la cervelle.

Ainsi finit l'histoire du baron westphalien.

Ah! quelle route charmante que celle de Rome à Naples, surtout lorsqu'on est assis entre un ami dévoué, une femme aimée, et qu'on a pour compagnon de voyage un original westphalien.

Nous nous arrêtâmes pour passer la première nuit dans une maison située sur la grande route, et dans laquelle on accorde l'hospitalité aux voyageurs à pied et à cheval aussi bien qu'en voiture, moyennant une somme raisonnable.

Une treille où pendaient d'immenses grappes sur lesquelles venaient butiner les abeilles, servait de péristyle au logis. Des courges et des fromages séchaient fraternellement sur le rebord des fenêtres. Une jeune femme allaitait un enfant, assise sur l'escalier de pierre, tandis qu'un autre se roulait à ses pieds.

— Félicité! m'écriai-je, Félicité!

— Qu'y a-t-il, mon ami ? me répondit une voix qui partit de la cuisine.

— Saisis tes pinceaux !

— Pourquoi faire ?

— Pour peindre la scène pleine de poésie que j'ai sous les yeux.

— Je n'ai pas le temps pour le quart d'heure, je fais moi-même l'omelette, afin qu'on ne m'y fourre pas du fromage. Anatole est en train de confectionner une fricassée de poulet. Nous mourons de faim et nous tenons à avoir un dîner possible aujourd'hui.

J'essayai de faire un peu de poésie avec le baron westphalien, mais il me quitta pour aller à la découverte de la gaieté dans les environs. Il revint bientôt, en m'annonçant qu'un paysan auquel il avait donné familièrement quelques petites tapes sur le ventre pour provoquer un *lazzi*, l'avait menacé d'un coup de couteau.

Nous sommes arrivés à Naples sans avoir rencontré le moindre brigand, quoique Anatole m'eût assuré que la bande de Fra Diavolo avait reparu depuis quelque temps. Nous voyant en force, ils n'auront probablement pas osé nous attaquer.

Naples, c'est la reine de l'Italie, c'est une corbeille de fleurs qui flotte sur la Méditerranée, c'est Vénus sortant du sein des ondes. Ma femme trouve tout simplement que c'est une ville qui ressemble à Marseille.

Hier j'ai gravi le Vésuve. Félicité n'a pas voulu me suivre, prétextant qu'elle était sujette au vertige. Le volcan ne lançait pas de flammes. J'ai trouvé là un moine qui vend du lacryma-christi et des tabatières en lave. J'en ai acheté une. Je prise sur un volcan.

Du haut du Vésuve on découvre le tombeau de Scipion et celui de Virgile. Caprée surgit au milieu des flots. Le souvenir de Tibère m'a poursuivi pendant toute ma promenade, et lorsqu'on m'a présenté l'album du Vésuve, j'y ai tracé, de ma plus belle ronde, ces mots vengeurs :

JE VOIS CAPRÉE... AFFREUX TIBÈRE !

JOSEPH PRUDHOMME,

Né à Paris, département de la Seine.

Ingrate Parthénope ! elle a oublié son héros. Personne ici ne se souvient de Mazaniello. Monsieur Scribe a bien raison :

Le peuple, dans son inconstance,
Blâme, approuve, sans examen :
Celui que la veille il encense,
Il l'immole le lendemain.

J'arrivai à l'hôtel en méditant profondément sur la vanité des choses humaines. Je sonne chez ma femme, point de réponse ; je sonne une seconde et une troi-

sième fois, même silence. J'ébranle la porte d'une main violente. On vint enfin m'ouvrir.

Félicité était seule avec Anatole. Ils me parurent bien rouges tous les deux. Cette rougeur me rappela Pise, et je ne pus m'empêcher de dire d'un ton ému et concentré :

— Quelle était donc, madame, l'occupation si importante qui vous a empêchée de m'entendre et de m'ouvrir sur-le-champ?

— Vous le voyez, Beppo, nous chantions gaiement la barcarolle:

Pêcheur, parle bas...
Pêcheur, parle bas...

Ce nom de Beppo a sur moi une influence souveraine. D'ailleurs la voix de Félicité n'était pas tremblante. Je commençai à me rassurer.

Jette tes filets en silence,
Le roi des mers ne t'échappera pas.

— Et moi, ajouta Anatole, j'accompagnais madame.

— C'est très-bien, mes enfants, continuez; vous savez bien que je ne suis pas insensible aux charmes de la mélodie.

La voix d'Anatole acheva de me rendre à moi-même; j'eus honte de ma jalousie, et je renaquis au bonheur.

Un petit désagrément m'a fait prendre Naples en grippe.

J'étais allé entendre à San-Carlo une virtuose dont on parlait beaucoup en ce moment, madame Krick.., enfin, n'importe ! toutes ces cantatrices italiennes ont des noms allemands qu'il est complétement impossible de retenir. Après la cavatine, j'ai voulu applaudir, on m'a mis à la porte, sous prétexte que l'on ne pouvait battre des mains que lorsque le roi en avait donné le signal. Sa Majesté était à San-Carlo ce soir-là. Conçoit-on que des peuples subissent en silence un pareil despotisme? Ah ! que nous sommes loin de ces temps où Mazaniello chantait avec son confident et ami Massol :

Amour sacré de la patrie,
Rends-nous l'audace et la fierté !
A mon pays je dois la vie,
Il me devra sa liberté.

Mon intention en quittant Naples était de me rendre à Venise; je fis part à Félicité de ce projet.

— Mon ami, me dit-elle, l'Italie est sans doute un fort beau pays, mais ne trouvez-vous pas que nous en avons assez? La cuisine au fromage nuit décidément à ma santé; ce soleil perpétuel me fait mal aux yeux. J'éprouve le besoin de voir un peu d'eau et de pluie; je donnerais tout au monde pour être éclaboussée de la tête aux pieds,

je bénirais l'humidité qui m'enverrait le plus affreux de tous les rhumes de cerveau!

Anatole manifestant le même penchant que ma femme pour un prompt départ, j'ai dû me rendre à leurs vœux. Nous quitterons demain l'antique Parthénope et l'Italie.

Le soir, je prenais pour la dernière fois une glace en face du Pausilippe, lorsque j'entendis à côté de moi un Français qui traduisait à la nombreuse compagnie qui l'entourait l'article suivant extrait d'un journal napolitain :

« Un suicide accompagné de circonstances bizarres vient d'avoir lieu à Naples.

» Il y a un mois environ, un jeune homme de vingt-cinq ans, le baron de Thun der... en Westphalie, se présenta dans un des hôtels les plus fashionables de la rue de Tolède, et demanda un appartement qu'on s'empressa de lui louer, sur sa bonne mine. Le jeune baron sortait régulièrement tous les matins de très-bonne heure et ne rentrait que le soir fort tard. Tout à coup on cessa brusquement de le voir. Le maître d'hôtel fit part de cette disparition à la police, qui ordonna toutes les recherches; elles demeurèrent infructueuses; on fit alors une descente judiciaire dans la chambre du baron.

» Tout était en ordre chez lui. La première chose qui frappa les yeux du juge d'instruction fut une lettre ainsi conçue :

« Qu'on n'accuse personne de ma mort.

» J'étais venu à Naples pour y chercher la gaieté que » je n'avais pu trouver en France. Le lazzi n'est qu'un » vain mot, comme la gaudriole. C'est après avoir vu » Polichinelle que je me décide à me jeter à l'eau.

» Je meurs content, ne me plaignez pas.

» A. DE THUN DER...

» Naples, 5 juin, une heure avant ma noyade. »

» On comprendrait cet étrange suicide de la part d'un Anglais, mais de la part d'un Westphalien, cela étonne. »

Ainsi finissait l'article.

— Que la terre te soit légère! m'écriai-je mentalement en songeant au pauvre petit baron noyé, et je rentrai pour faire part de cet événement à ma femme et à Anatole, qui ne s'en émurent guère.

Je termine ce chapitre aujourd'hui, 25 octobre 1854. Anatole n'a pas cessé depuis vingt ans d'être l'ami de la maison. J'ai toujours trouvé en lui un homme dévoué, honnête, prêt à se jeter dans le feu pour moi. On prétend qu'il fait ma charge en société. Je n'en crois rien.

Il a été le parrain de ma première fille.

Je dois dire qu'il a constamment témoigné à mon

épouse le même attachement qu'à moi-même. Pendant vingt ans d'intimité, pas un nuage n'a passé entre nous. Et quand je pense que je voulais lui brûler la cervelle!

Un parent, dit un poëte dont j'ai oublié le nom, est un ami donné par la nature. Parent et ami à toute heure du jour et de la nuit, j'ai toujours trouvé tout cela dans Anatole. Qu'on médise ensuite des rencontres de voyage!

CHAPITRE VI

Un faux élève. — Monsieur de Latouche. — *Fragoletta, Aymar, la Vallée aux Loups.* — Latouche travaille aux *Mémoires de madame Manson.* — Opinion de monsieur Prudhomme sur le procès Fualdès. — Les bizarreries de Latouche. — Le val d'Aunay. — Latouche m'invite à passer quelques temps à sa villa. — Un monsieur et une dame. — Où il est prouvé que la France manque de poëtes. — Alonze de Lamartinière. — Alphonse de la Martinique. — Hector Trumeau ou Grumeau. — Victo Rhugo. — Le mot d'enfant sublime n'a jamais été appliqué par monsieur de Chateaubriand à aucun des poëtes de son temps. — Monsieur de Sain-Tebeuve. — Un poëte dans un rhétoricien.

De retour dans ma patrie, je me suis remis avec plus d'ardeur à ces mémoires. Mes souvenirs littéraires, après mes souvenirs dramatiques, s'offrent maintenant à ma mémoire. Je les offre au hasard et sans choisir à mes lecteurs.

Le jeudi 21 juillet, à neuf heures du matin, j'étais en train de faire ma barbe, selon mon invariable coutume, lorsque le bruit de la sonnette se fit entendre. Ma bonne Angélique était sortie ; mes souvenirs sont assez confus à l'égard du motif de son absence : peut-être était-elle allée chez la fruitière ou bien chez le marchand de charbon

ce qu'il y a de certain, c'est que je me trouvai dans la nécessité d'ouvrir moi-même au visiteur.

C'était un homme d'une trentaine d'années environ dont la physionomie ne présentait rien de remarquable au premier abord.

— Monsieur Prudhomme? me dit-il en levant son chapeau.

— Il est devant vos yeux, répondis-je; veuillez entrer dans le salon et m'excuser si je vous reçois dans le simple appareil d'un homme qui se fait la barbe. Je suis à vous dans un instant.

En deux coups de rasoir j'eus terminé mon opération, et je demandai à la personne qui m'attendait au salon ce que je pouvais faire pour son service.

— Tel que vous me voyez, monsieur, j'ai l'écriture la plus détestable qu'il soit possible d'imaginer; trempez une plume dans l'encre, éclaboussez-en une feuille de papier, voilà mon écriture. Cela ne laisse pas que de m'exposer à certains ennuis, ajouta le visiteur, et je prétends m'en débarrasser en prenant leçon du plus habile de nos calligraphes.

Je m'inclinai en signe de remercîment.

— Voulez-vous me donner un échantillon de votre écriture, afin que je puisse juger s'il convient de vous jeter dans la bâtarde ou de vous diriger du côté de l'anglaise. Voici une plume et du papier.

Mon futur élève se mit à une table et écrivit quel-

ques vers que j'eus grand'peine à déchiffrer, mais qu'heureusement il signa de son nom : *Henri de Latouche.*

— Seriez-vous par hasard l'auteur de *Fragoletta?*

— Lui-même.

— On ne peut qu'être flatté d'avoir un élève tel que vous. Je ne ferai jamais sans doute de vous un calligraphe du premier ordre, un Brard ou un Saint-Omer ; mais ni peines ni soins ne me coûteront pour vous douer d'une bâtarde passable , et j'espère y parvenir.

C'est ainsi que commencèrent avec monsieur de Latouche des rapports intimes et que la mort seule a pu interrompre.

J'allai chez lui trois fois par semaine pour lui donner des leçons ; mais l'heure s'écoulait toujours en conversations totalement étrangères à la calligraphie. Au bout de quinze jours, il m'avoua que plusieurs peintres de ses amis lui ayant parlé de moi, il avait eu recours à un prétexte pour faire ma connaissance. « Bien que mon écriture soit des moins lisibles et fasse enrager messieurs les typográphes, ajouta-t-il, il faut bien que je m'en contente ; il n'y a que les imbéciles qui parviennent quelquefois à changer d'écriture et de caractère. »

A dater de ce jour, je devins l'ami de Latouche. Il venait me prendre pour dîner óu pour aller au théâtre avec lui ; il me demandait mon opinion sur les pièces que

nous voyions représenter. On eût dit qu'il étudiait mes impressions, et qu'il cherchait même à retenir les expressions dont je me servais pour formuler mes jugements.

Latouche m'a lu tous ses ouvrages avant de les publier : *Fragoletta*, *Aymar*, *la Vallée aux Loups*, ont été soumis, j'ose le dire, à mon approbation. Je me souviens qu'un jour, après avoir achevé la lecture d'un chapitre des *Mémoires de madame Manson*, auxquels il travaillait avec Lhéritier (de l'Ain), Latouche me dit :

— Mon cher monsieur Prudhomme, nous sommes seuls, vous connaissez ma discrétion : en votre âme et conscience, que pensez-vous du procès Fualdès ?

Je répondis sans hésiter :

— On n'a pas frappé les vrais coupables.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Et quels sont, selon vous, les vrais coupables ?

— Les jésuites. Le couteau qui a égorgé Fualdès avait son manche à Rome, et sa pointe au chef-lieu du département de l'Aveyron.

Cette opinion, que je fus le premier à émettre, a été partagée depuis par la plupart des historiens qui se sont occupés de cette ténébreuse affaire.

Je restais quelquefois, malgré notre intimité, plusieurs mois sans voir Latouche. Un rien l'effarouchait, et quoi-

que je m'étudiasse à ne rien faire qui pût lui déplaire, je n'y réussissais pas toujours. « J'ai été tant de fois, disait-il, dupe de mon bon cœur et de ma bonne foi, que je me suis réfugié dans la misanthropie; d'ailleurs, arrivé à l'âge de quarante ans, tout homme qui n'est pas misanthrope est un sot ou un fripon. »

Après une absence de plusieurs mois, je vis un beau matin Latouche entrer dans ma chambre pendant que je goûtais encore les douceurs du repos. »

— Prudhomme, s'écria-t-il en me réveillant, mon cher Prudhomme, vous seul en ce moment pouvez me distraire, je vous emmène avec moi.

— Où donc?

— Dans ma retraite d'Aunay. Habillez-vous; dans une demi-heure, nous montons en voiture, et nous arriverons à Aunay pour déjeuner.

En descendant, en effet, nous trouvâmes le couvert mis dans un pavillon de verdure d'où le regard s'étendait sur la vallée aux Loups et sur ses charmantes habitations.

A peine avions-nous terminé notre frugal repas, que le jardinier accourut pour prévenir Latouche qu'un monsieur et une dame venaient lui rendre visite. Mon hôte courut au-devant d'eux; je le suivis et j'arrivai, après les premiers compliments échangés, pour prendre part à la conversation, qui roula tout de suite sur des sujets littéraires.

On causait en suivant les allées du petit jardin tout embaumé du parfum des premiers dons de Flore. L'interlocuteur de Latouche était un petit homme maigre, une épaule plus haute que l'autre, d'une physionomie qui me parut assez ordinaire. La dame, fort enveloppée de voiles et d'écharpes, suivait discrètement sans avoir l'air de prêter une grande attention à ce que l'on disait.

— Ce sont deux bons bourgeois du voisinage, pensai-je, peut-être des comédiens retirés; le mari a quelque chose de théâtral dans la physionomie qui semble indiquer qu'il a pu jouer l'Hippolyte dans son jeune temps.—Belle dame, dis-je à sa femme, comme nous allions gravir une petite montée qui mène au kiosque, me permettrez-vous de vous offrir mon bras? Elle leva les yeux sur moi, et après m'avoir regardé pendant assez longtemps d'un air étonné, elle passa son bras sous le mien sans répondre. Je m'aperçus qu'elle avait dû être fort jolie, et douée d'un physique tout à fait propre à jouer les coquettes.

La conversation entre Latouche et le visiteur s'échauffait.

— Vous avez beau dire, s'écriait le petit homme, nous avons des romanciers, des peintres, des musiciens distingués, et pas de poëtes!

— Comment, répliquait Latouche, pas de poëtes?

— Pas un seul.

— Voilà qui est un peu fort.

— Ah! je sais bien ce que vous voulez me dire, vous

allez me parler de ce grand diable de garde du corps, comment s'appelle-t-il déjà? Alonze de Lamartinière... voyons aidez-moi donc.

— Alphonse de Lamartine.

— Alphonse de Lamartinique... je retiendrai dorénavant son nom, on n'a qu'à se rappeler le café de la Martinique. Si vous appelez cela un poëte, je vous en fais mon compliment.

— Et un très-grand poëte.

— N'avez-vous pas aussi un certain petit bonhomme nommé Hector Trumeau ou Grumeau?

— Victor Hugo.

— Victo Rhugo, c'est cela. On prétend dans les journaux que j'ai traité ce Victo Rhugo d'enfant sublime; je m'en serais bien gardé. Sans doute, il y a par-ci par-là quelques étincelles dans ce petit Victo Rhugo, mais il n'y a que vous et monsieur Sain-Tebeuve pour voir un poëte dans ce rhétoricien.

— Quel est ce bourgeois (le mot d'épicier n'était pas encore inventé) qui ne connaît ni Victor Hugo ni Lamartine? demandai-je à Latouche, quand le couple fut parti.

— René de Chateaubriand, me répondit-t-il; j'aurais dû vous présenter à lui, mais je l'ai oublié.

— Et cette dame?

— Madame Récamier.

— Quoi! c'est là cette femme que j'ai vue autrefois habillée en Grecque?

— Précisement.

— Je ne l'aurais pas reconnue.

— Cela n'a rien d'étonnant, ce n'est pas hier seulement que vous l'avez vue pour la première fois. Ce pauvre Chateaubriand, il a l'infirmité de faire des vers et de les préférer à sa prose; il ne veut pas admettre qu'il y ait d'autre poëte en France que lui, dont personne cependant ne parle en cette qualité. Mais laissons de côté Chateaubriand, ajouta Latouche; vous savez que l'on va jouer une comédie de votre très-humble serviteur au Théâtre-Français, *la Reine d'Espagne?*

— Vous m'avez fait l'honneur de m'en parler.

— J'ai invité Monrose, qui doit jouer un des rôles principaux de l'ouvrage, à venir passer avec sa famille ce dimanche à la campagne. Il ne doit pas tarder à arriver.

De l'endroit où nous étions, on domine la route. Une voiture s'avançait vers la maison au trot mesuré d'un cheval de louage. Sur le devant on distinguait un monsieur avec un superbe melon sur les genoux; derrière lui les cahots de l'équipage faisaient sautiller les fleurs de trois chapeaux de femme aux tons un peu criards.

— Mes yeux ne me trompent point, me demanda Latouche, c'est bien un melon qu'il porte?

— Un vrai cantaloup.

— Je sens qu'il me serait impossible d'accueillir convenablement un homme qui se présenterait chez moi avec un melon sous le bras... Pierre!

Le jardinier accourut.

— Tu vois bien cette voiture qui s'avance?

— Oui, monsieur.

— Elle va s'arrêter devant ma porte. Il en sortira un monsieur avec un melon.

— Bon!

— Ce monsieur demandera monsieur de Latouche.

— Bon.

— Tu lui diras qu'il vient de partir à franc étrier pour Paris, où un de ses amis, qui est à son lit de mort, l'a fait appeler pour lui serrer la main une dernière fois.

— Bon.

— Si le monsieur au melon demande à entrer pour se reposer un instant, tu lui répondras que j'ai emporté les clefs.

— Bon.

— Si ces dames parlent de faire un tour de promenade pour voir le jardin, empêche-les d'y mettre les pieds, et ajoute que le jardin est plein de piéges à loup dont je connais seul l'emplacement.

— Bon.

Le jardinier Pierre avait l'habitude de répondre : Bon, à

tout ce qu'on lui disait. On vint lui apprendre un jour que sa femme s'était cassé la jambe en travaillant chez une blanchisseuse, à Sceaux : — Bon ! répliqua-t-il, et il se mit à fondre en larmes. Pierre amusait beaucoup son maître.

Caché derrière une jalousie, j'assistai à la déconfiture du spirituel comédien et de ses compagnes. Jamais je ne vis physionomies plus allongées. Il faisait une chaleur étouffante, le pauvre cheval tirait la langue et refusait de marcher; Latouche fut impitoyable. — Enfin je respire ! s'écria-t-il quand le bruit des roues de la voiture qui s'éloignait cessa de se faire entendre; la vue de ce melon m'a mis les nerfs dans un état affreux, j'en ferai une maladie, j'ai le cantaloup-morbus.

Latouche avait souvent de ces frasques. Capricieux en diable, pour un rien il se brouillait avec les gens.

Que de liaisons brisées, que d'amitiés rompues, que de relations terminées à la suite de querelles de logement.

Doué d'un goût exquis, d'un talent tout à fait particulier d'arrangement, de Latouche aimait à meubler, à orner un appartement. Il s'acquittait de cette tâche avec un véritable bonheur et toujours avec succès; mais, comme beaucoup d'artistes, il était inconstant; à peine un appartement était-il terminé, qu'il lui découvrait une foule d'inconvénients et passait à un autre. Il arrivait donc souvent à de Latouche d'avoir deux et même trois logements sur les bras. Il les louait alors en garni.

Un jour, monsieur Charles Rabou prend possession d'un logement que vient de lui louer son ami de Latouche; le lendemain il voit entrer l'ancien propriétaire.

— Bonjour, mon cher ami; comment vous trouvez-vous ici?

— Parfaitement.

— J'étais sûr que vous me remercieriez. Vous avez là deux vases fort jolis, vous n'en avez pas besoin, je les emporte. Au revoir.

Tous les jours, c'est une nouvelle visite, et à chaque visite c'est quelque chose qu'il enlève.

— A propos, cette pendule ne vous sert à rien, je l'enverrai chercher tout à l'heure; cette causeuse vous est parfaitement inutile, mon commissionnaire viendra la prendre dans un instant; quant à ce tapis qu'en faites-vous?

— Mais, parbleu! répond monsieur Charles Rabou impatienté, que voulez-vous que je fasse d'un tapis? je marche sur lui.

— Ah! c'est différent; je serais désolé de vous priver du plus petit objet; vous avez loué en garni, je ne l'ai pas oublié, croyez bien que je ne l'oublierai jamais. Je ne croyais pas être indiscret en vous demandant ce tapis; mais vous me faites apercevoir de mon indiscrétion d'une façon...

— Moi!

— Qui donc?

— Mais je ne vous ai rien dit.

— Je sais, Dieu merci, comprendre à demi mot, et je n'ai pas besoin qu'on me répète deux fois la même chose... J'ai bien l'honneur de vous saluer.

A partir de ce moment Latouche cessa de voir son locataire, et quand on prononçait le nom de monsieur Rabou devant lui, il s'écriait : — Qu'on ne m'en parle pas, c'est un affreux égoïste !

Souvent, en attendant de trouver un appartement à son goût, il prenait provisoirement le logement d'un ami en voyage. C'est ainsi qu'avant de partir pour l'Italie, monsieur Arnould Fremy avait prêté à Latouche un appartement qu'il occupait rue Saint-Georges.

Au retour de son excursion, monsieur Arnould Fremy accourt en toute hâte auprès de Latouche pour lui serrer la main.

— Ah ! vous voilà, fait le locataire.

— Arrivé depuis ce matin, vous êtes ma première visite.

— Je vois ce que c'est.

— Quoi donc?

— Vous voulez votre logement.

— Pas le moins du monde, je vais passer une quinzaine de jours dans ma famille, à Versailles.

— Je connais ça.

— Vous pouvez rester tant que vous voudrez.

— C'est-à-dire que vous me mettez le pistolet sur la gorge.

— Je vous proteste qu'il n'en est rien.

— Vous n'attendrez pas longtemps. Je cours chercher un commissionnaire pour mon déménagement ; mais le portier suffira, ce sera plus tôt terminé. Voilà mon paquet fait ; maintenant, bonjour, vous êtes chez vous, restez-y.

De Latouche descend l'escalier quatre à quatre, fait avancer une voiture, et part avec sa valise, sans qu'il soit possible de le retenir. Après une scène de ce genre, on était bien sûr de rester à jamais brouillé avec lui.

Et pourtant quel cœur excellent ! que de services rendus dans l'ombre ! que de gens de lettres poussés par lui dans la carrière !

C'est Latouche qui recommanda au libraire Urbain Canel, *Whan-Chlorr*, un des premiers romans de Balzac, sans nom d'auteur, et plus tard, *la Physiologie du mariage* et *la Peau de chagrin*.

CHAPITRE VII

Le café Minerve. — James Rousseau, Horace Raisson. — Un des auteurs de *l'Art de mettre sa cravate.* — Sauve qui peut! — Sainte-Beuve. — *Clotilde de Lusignan, Annette, ou le Criminel, le Dernier Chouan.* — Balzac imprimeur. — Latouche tapissier. — *La Reine d'Espagne.* — La hache de Robinson. — Un conte drolatique. — Une dispute nocturne. — L'herbier de Joseph Prudhomme. — Une robe de chambre après un coucou. — Une brouille à mort. — Les secrets de la tombe. — L'oncle de monsieur de Lamennais. — Un avare à la mode de Bretagne. — La fête des écus. — Portez-vous bien, mes enfants. — Heureuse influence que j'exerce sur Latouche et sur plusieurs de mes contemporains. — Pourquoi la France ne peut pas être une république.

Dans les dernières années de la Restauration, j'allais très-souvent au café Minerve où se réunissaient un certain nombre de jeunes gens d'esprit, parmi lesquels figuraient James Rousseau et Horace Raisson, morts depuis tous les deux. Ces jeunes gens me témoignaient beaucoup de déférence et semblaient prendre un plaisir assez vif à ma conversation.

Comme nous étions à parler d'une tragédie de Casimir Delavigne, jouée la veille à l'Odéon, Horace Raisson se leva.

— Allons-nous-en! s'écria-t-il, voici cet ennuyeux Saint-Aubin qui arrive.

— Voyez pourtant comme il traite son collaborateur, le co-auteur de *l'Art de mettre sa cravate;* mais il a raison, ajouta James Rousseau, sauve qui peut!

Je vis entrer un homme jeune encore, mais d'un embonpoint déjà très-apparent; l'œil vif, la figure ronde et souriante, les mains dans les poches, la démarche nonchalante, l'air d'un moine ou d'un paysan. Voyant ses amis déguerpir, Saint-Aubin s'approcha de la dame du comptoir, et se mit à lui raconter une histoire qu'il interrompait de temps en temps par de gros éclats de rire.

La dame avait l'air de le supporter avec peine et de dire à part elle : « Que cet homme est fatigant! quand donc aura-t-il fini? »

La physionomie de cet homme m'était restée.

Quelques années plus tard, Latouche me dit un beau soir d'été, pendant que nous nous promenions causant et philosophant sous les marronniers du Luxembourg :

— Parbleu, mon cher monsieur Prudhomme, puisque nous voilà dans ce quartier, il faut que je vous conduise auprès d'un homme dont vous serez peut-être fier un jour d'avoir fait la connaissance. Savez-vous ce que c'est qu'un butor de génie?

— Ma foi non.

— Eh bien, je prétends vous en montrer un. Suivez-moi.

Nous nous dirigeâmes, par la rue de Tournon, vers une maison d'assez belle apparence qui faisait le coin de la rue du Petit-Lion Saint-Sulpice.

— Avant de commencer notre ascension, reprit Latouche, vers le cinquième étage, où demeure notre homme, assurons-nous du moins s'il est chez lui. Monsieur de Balzac? ajouta Latouche en frappant au vasistas.

— Il ne loge plus ici, répondit d'une voix criarde la concierge.

— Où loge-t-il?

— Je ne sais pas.

— Il n'a pas laissé son adresse?

— Non.

Pendant huit jours, Latouche courut tout Paris pour découvrir son Balzac; à la fin il apprit que son butor de génie s'était fait imprimeur rue des Marais Saint-Germain, avec un prote de l'imprimerie Tastu pour associé. Ce prote se nommait Barbier.

Balzac, à cette époque, était déjà l'auteur de plusieurs romans, parmi lesquels on cite : *Clotilde de Lusignan, Annette, ou le Criminel, le Dernier Chouan,* qui fut comme l'aurore de son talent et de sa réputation.

Lorsqu'il s'éprenait de quelqu'un, Latouche ne le quittait pas un seul instant, jusqu'à ce que brouille s'ensuivît.

Balzac venait de quitter le métier d'imprimeur, dans lequel il n'avait pas fait de brillantes affaires. L'abandon

du matériel de l'imprimerie à ses créanciers, quarante mille francs de billets qu'il fallut acquitter avec le produit de ses livres, capital et intérêts : tels furent les résultats de sa tentative industrielle. Ses affaires terminées, Latouche se chargea d'installer Balzac dans son appartement de la rue Cassini, près de l'Observatoire. Un matin, Latouche, monté sur une échelle, un tablier devant lui, se livrait avec délices à sa passion pour le collage du papier, lorsqu'une dame qui n'était plus des amies de l'auteur de *Fragoletta* vint faire une visite à Balzac.

— Vous êtes heureux, dit la dame après les premiers compliments, de trouver des ouvriers; il faut que vous me donniez l'adresse de votre marchand de papiers; depuis quinze jours, le mien me promet de faire mettre la main à mon appartement, et je ne vois personne. Voilà un fort joli dessin de tapisserie. Il n'est pas donné à tout le monde de bien choisir un papier d'appartement. C'était un des plus grands talents de ce pauvre Latouche, pour ne pas dire le seul. A propos, avez-vous de ses nouvelles?

— Oui, répondit Balzac en jetant un regard assez embarrassé sur le colleur, qui continuait tranquillement sa besogne, il n'y a pas bien longtemps qu'il est venu me voir.

— On dit qu'il est devenu fou.

— Lui!

— Lui-même. Le chagrin et le dépit des sifflets qui ont accueilli *la Reine d'Espagne* sont cause, assure-

t-on, de sa maladie. On en raconte des traits fort curieux: la semaine dernière, par exemple...

— Je crains que l'odeur de la peinture ne vous incommode, interrompit Balzac; allons faire un tour de jardin, nous serons mieux à notre aise pour causer.

Il se leva en même temps et offrit son bras à la dame, qui fut bien obligée de l'accepter. Au bout de dix minutes de promenade pendant lesquelles la visiteuse donna un libre cours à son antipathie contre Latouche, au moment où elle était dans tout le feu de ses médisances, elle se trouva au détour d'une allée en face d'un homme qui, le tablier retroussé, le bonnet grec à la main, lui dit avec la plus grande politesse:

— Madame, j'ai entendu tout à l'heure que vous vous plaigniez de la négligence de votre marchand de papiers. Voici mon adresse, si vous avez besoin d'un colleur, je suis à votre disposition.

La dame rougit en reconnaissant de Latouche; puis, le voyant toujours son bonnet grec à la main, elle se mit à rire :

— Vous ici! s'écria-t-elle, en garçon tapissier!

— N'ayant pas réussi dans la littérature, j'ai pris cette profession pour laquelle d'ailleurs, j'en conviens, j'ai toujours eu beaucoup de dispositions. Vous pourrez, si vous voulez, en juger par vous-même.

— Eh bien, soit, je vous attends demain.

— Je serai exact.

— Je l'espère, et surtout, ajouta-t-elle en lui tendant la main, n'oubliez ni votre esprit ni votre pot à colle.

Et voilà Latouche redevenu l'ami de la dame, avec laquelle il ne se rebrouilla que six mois plus tard.

C'est chez Latouche, à Aunay, que je fis la connaissance intime de Balzac, dans lequel je reconnus mon Saint-Aubin du café.

Je me rappellerai toute ma vie le jour où nous le vîmes descendre devant la porte de la maison.

Il était vêtu d'une blouse et coiffé d'une casquette en toile cirée. Des guêtres de cuir montaient jusqu'à ses genoux; un havre-sac au sommet duquel était bouclé le manteau pour la pluie chargeait ses épaules. Il tenait à la main un grand bâton ferré; sous sa blouse, il avait une ceinture garnie de deux pistolets à l'extrémité de laquelle pendait une petite hache.

On eût dit un pionnier des États-Unis.

En entrant dans le salon, les clous des gros souliers de Balzac rayèrent le parquet soigneusement ciré, ce qui fit faire une assez laide grimace à Latouche, amoureux de la régularité et de l'arrangement jusqu'à la minutie. Une fois, en ma présence, il accablait d'invectives un malheureux domestique coupable d'avoir promené un torchon sur les meubles de la salle à manger.

— Mais enfin, monsieur, lui fit humblement observer le pauvre diable, je ne suis pas un voleur.

— J'aimerais mille fois mieux, répondit Latouche exas-

péré, un voleur qu'un malpropre, cela me reviendrait moins cher.

Le sans-gêne un peu rustique de Balzac, ses façons brusques, sa personne un peu massive, devaient effaroucher Latouche. Je vis clairement sur sa physionomie que son hôte commençait à lui faire peur. Balzac touchait à tout, et mettait par conséquent perpétuellement sur les épines ce pauvre Latouche, qui tremblait à chaque instant pour ses porcelaines et pour ses statuettes. Aussitôt arrivé, Balzac s'était débarrassé de son hâvre-sac, de son bâton, de sa ceinture; tous ces objets avaient été jetés à l'aventure sur les meubles, et leur propriétaire, enfoncé dans un canapé, ses gros souliers sur le velours, se reposait bruyamment de ses fatigues.

Latouche prit un air sérieux, et, à partir de ce moment, je m'aperçus qu'il commença, toutes les fois qu'il s'adressait à son hôte, à l'appeler : monsieur de Balzac.

Tout alla bien cependant jusqu'au dîner, qu'on ne tarda pas à servir. Après le repas, nous partîmes pour aller faire une promenade dans les environs.

Balzac, malgré son intelligence si fine et si distinguée aimait la grosse plaisanterie; dans l'intimité, on retrouvait plus souvent en lui l'auteur des *Contes drolatiques* que l'observateur de *la Femme de trente ans*. L'aspect des champs avait sans doute ce jour-là surexcité sa verve, car il se mit à nous débiter toutes sortes de gauloiseries. Parvenus sur une éminence d'où l'on aperce-

vait le magnifique panorama de la vallée, nous nous arrêtâmes, et, tout à coup, Balzac fit retentir les échos d'alentour d'un de ces bruits grotesques qu'on ne nomme pas, et qu'il accompagna de ses plus bruyants éclats de rire. Les lèvres de Latouche n'en restèrent que mieux fermées, et la promenade s'écoula au milieu d'un flux intarissable de paroles de Balzac et du parfait silence de son compagnon.

Balzac, il faut en convenir, n'était pas ce qu'on peut appeler un homme très-amusant dans la conversation ; il laissait peu de chose à faire à son interlocuteur, il parlait continuellement, et presque toujours de lui. Ses projets, ses travaux, ses idées, il n'était occupé que de cela, et c'étaient des rêves des *Mille et une Nuits*, des calculs auprès desquels la multiplication du grain de blé de l'échiquier n'était absolument rien. La moindre pièce de théâtre, le plus petit roman devaient lui rapporter des millions. Balzac nous raconta, ce jour-là, qu'il voulait éditer lui-même ses œuvres et fonder une compagnie par actions dans laquelle on imprimerait ses romans dans toutes les langues.

Nous rentrâmes au logis comme la lune se levait. Balzac, qui travaillait la nuit, se retira dans sa chambre après avoir recommandé à la cuisinière de lui préparer une certaine dose de café froid qui lui servait de boisson pendant qu'il se livrait à la composition. Nous restâmes seuls avec Latouche.

— Décidément, me dit-il, le voilà qui s'installe.

— Il le faut bien.

— Comment, il le faut ?

— Sans doute, répliquai-je ; ne m'avez-vous pas annoncé ce matin, d'un air de très-grande satisfaction, que vous aviez invité Balzac à passer la belle saison avec vous, et que vous l'attendiez à chaque instant?

Latouche prit sa bougie et monta sans mot dire dans sa chambre à coucher. Après avoir jeté un dernier regard sur la reine des nuits dont le char d'argent roulait majestueusement sur l'azur de l'Empyrée, j'en fis autant. Avant de m'endormir, il me sembla qu'un bruit confus de deux voix qui se querellent partait de la chambre de Balzac; mais au moment où je croyais reconnaître la voix de Latouche, Morphée me ferma les yeux de sa main divine.

Élève de la nature et de Jean-Jacques Rousseau, j'aime à me réveiller avant l'aurore et à parcourir les monts et les vallées, les prés et les bois, pour enrichir mon herbier de quelque plante nouvelle. J'herborise, en un mot, comme tous les cœurs sensibles. Les plantes me révèlent les secrets du Créateur et les lois de l'immuable philosophie.

De retour de mon excursion, je débouchais sur la route de Sceaux, lorsqu'un spectacle des plus singuliers vint frapper mes regards.

Un individu, tête nue, en robe de chambre, en pantoufles et en pantalon à pied, courait après le coucou qui

faisait alors le service entre Sceaux et Paris, en criant :
— Arrêtez! arrêtez!

Le cocher s'arrêta enfin. Il n'y avait plus qu'une place en lapin; l'individu s'y installa le front en sueur, les joues ardentes, la poitrine essoufflée. Quel ne fut pas mon étonnement en reconnaissant Balzac dans ce voyageur si pressé!

Je courus à la maison. J'entrai dans la chambre de Balzac, j'y trouvai ses guêtres, son havre-sac, son bâton ferré, ses pistolets, tant il s'était hâté de partir. Je ne revis Latouche qu'au déjeuner.

— Où est donc monsieur de Balzac? lui dis-je pour tâcher de découvrir quelque chose; je ne vois pas son couvert?

— Et vous ne le verrez plus.

— Monsieur de Balzac est donc parti?

— Parbleu!

Que s'était-il donc passé entre eux pendant la nuit qui venait de s'écouler. Je n'ai jamais pu le savoir.

Je m'aventurai cependant, un jour qu'il était de bonne humeur, à dire à Latouche :

— Convenez-en, c'est à cause de ce bruit fâcheux qu'il fit entendre pendant la promenade que vous vous êtes brouillé avec Balzac?

— Je le lui avais pardonné.

Il ne m'a pas été possible d'en tirer davantage, mais

cette réponse ouvre un champ immense aux conjectures. De quel nouveau méfait Balzac avait-il pu se rendre coupable à l'égard de Latouche? C'est un secret qu'ils ont emporté tous les deux dans la tombe.

Latouche a toujours exercé une grande influence sur les gens qui l'entouraient. Balzac imitait sa manière de dire les choses, et jusqu'au son de sa voix. Il le parodiait aussi dans son goût d'ameublements, d'arrangements intérieurs, de bric-à-brac, qui fut un tic d'imitation chez l'un et une espèce de monomanie chez l'autre.

Latouche n'aimait pas les pseudonymes, et il se moquait parfois de Beyle, qui publiait la plupart de ses livres sous le nom de Sthendal.

Il reprochait un jour à l'auteur de *Rouge et Noir*, devant un cercle assez nombreux de gens de lettres, sa manie de pseudonyme.

— Taisez-vous, lui répondit Sthendal, vous en êtes un autre.

En effet, il s'appelait Hyacinthe Thabaud, et il prit le nom de Latouche, sans doute en mémoire de Guimard de Latouche, l'auteur d'*Iphigénie en Aulide*, dont il était l'arrière-petit-neveu.

Malgré son tempérament triste et sérieux au fond, il aimait les contes plaisants, et les savait faire mieux que personne au monde. J'ai fait la même observation à propos de monsieur de Lamennais.

A l'époque où il était à Sainte-Pélagie, dans cette chambre qu'il ne quitta pas une seule fois pendant toute l'année que dura son emprisonnement, j'eus l'honneur d'être présenté à l'illustre auteur des *Paroles d'un Croyant*, par mon ami et collègue du caveau Béranger.

Lamennais était en veine comique ce jour-là. Il se mit à nous raconter des histoires plaisantes. J'ai retenu celle-ci :

— J'avais, nous dit-il, en Bretagne, un oncle fort riche et d'une avarice digne de celle d'Harpagon.

— Que donnerons-nous à ces gens-là pour le souper? lui disait sa vieille gouvernante, en parlant des paysans qu'il faisait travailler. De la viande?

— Non pas, cela épaissit le sang.

— Du poisson salé?

— Oh que nenni! cela échauffe les entrailles.

— Des légumes?

— Oui, un peu de salade, cela est rafraîchissant et bon pour la santé.

On servait donc aux paysans un grand plat de salade. On mettait la bouteille de vinaigre sur la table, mais ensuite il fallait de l'huile.

Un des plus hardis de la bande s'adressait donc à lui.

— Tu veux de l'huile, mon garçon? c'est inutile, je

vous ai donné d'un vinaigre fameux et qui porte avec lui son huile.

Pendant mon enfance, mon père m'avait envoyé passer une semaine chez cet oncle. Je m'y plaisais assez, parce qu'il avait une chambre pleine de livres où je passais presque toutes mes journées.

Un jour qu'il y avait grande fête au pays, tous les gens du logis étant allés au *pardon*, j'étais seul dans la salle aux livres, lorsque tout à coup j'entendis dans la chambre voisine le son métallique de l'or. Je commençai par avoir peur, croyant que des voleurs s'étaient introduits dans la maison. Je m'approchai pourtant petit à petit du bruit, et à travers une fente de la porte vermoulue, je vis mon oncle assis par terre, et comptant ses louis.

Il y avait derrière lui une malle pleine de gros sacs d'écus ; il leur adressait la parole et les caressait de la main.

— Viens un peu ici, toi là-bas, disait-il à un sac qui semblait prêt à crever, tant il était énorme ; je t'ai oublié la dernière fois, mais aujourd'hui il faut que je te fasse prendre un peu l'air. Vous pouvez attendre, vous autres, il y a un mois que vous êtes sortis.

Nous nous trouvions au rez-de-chaussée ; mon oncle plaça le sac sur une brouette, ouvrit la porte et lui fit faire ainsi une douzaine de tours dans le jardin.

Après quoi il rentra, remit le sac à sa place, et partit

en disant : — Portez-vous bien, mes enfants ; je tâcherai de venir bientôt vous revoir.

J'espère que le lecteur excusera cette longue parenthèse. Inhabile aux lois de la composition littéraire, je retrace mes souvenirs à la hâte et sans ordre, tels qu'ils me viennent. Que ces mémoires fassent sourire les gens de lettres, pourvu qu'ils rendent les hommes meilleurs, ce sera ma plus douce récompense.

Mais revenons à Latouche.

Pendant vingt ans, je puis dire que j'ai vécu avec lui dans l'intimité la plus complète. Il restait quelquefois un mois ou deux sans me voir, mais bientôt je le voyais revenir, et je lui ouvrais mes bras.

— Prudhomme, me disait-il souvent, votre vue me fait du bien, votre conversation me rafraîchit, vous me réconciliez avec l'espèce humaine.

Chose étonnante et que je ne m'explique pas, j'ai exercé la même influence sur la plupart des grands hommes contemporains, peintres, musiciens, sculpteurs, poëtes, journalistes, dramaturges, hommes d'État !

Malgré notre intimité, je dois convenir qu'il est un point sur lequel nous ne sommes jamais parvenus à nous entendre avec Latouche. Je suis venu au monde avec l'idée de l'autorité et le sentiment monarchique; Latouche au contraire était républicain. Je me souviens que le jour où Charles Nodier accepta de Louis-Philippe la place de conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal,

Latouche lui donna rendez-vous pour le lendemain pour se battre dans les fossés de la Bastille. Nodier lui répondit qu'il n'y avait plus de Bastille et que par conséquent les fossés en étaient comblés depuis longtemps.

Un mois après, je parvins à les réconcilier.

Latouche cherchait toujours à me convertir à la république, mais jamais il ne parvint à m'entamer.

— Vous avez beau dire et beau faire, lui dis-je un jour qu'il me serait le bouton, la république est impossible en France.

— Pourquoi donc?

— Pour une bonne raison.

— Laquelle?

— C'est que la France n'est pas l'Amérique. Voilà tout.

Jamais on n'a pu répondre à cet argument victorieux. Latouche m'en garda rancune pendant huit jours; mais, dans l'endroit où il est, les âmes se dépouillent de leurs préjugés, et je suis sûr qu'il m'a pardonné.

CHAPITRE VIII

Mon fils. — Ma fille. — Entretien grave. — Quelle est la vocation de mon fils Anatole. — Opinion d'un membre des générations modernes sur la musique, le barreau, la littérature, l'art militaire, la médecine, les mathématiques et l'industrie. — Les charmes de la photographie. — Les dix-sept ans de Lydie. — Nous voulons marier notre fille. — *Potius mori quam fœdari*. — Les charmes d'un gros ventre et d'une paire de lunettes. — Monsieur Coussinet. — Entretien sérieux suivi d'une conversation importante. — A quoi rèvent les jeunes filles d'aujourd'hui. — L'avenir de la branche aînée. — Du romanesque et de la croix d'officier de la Légion d'honneur, des bals de la cour et du sentiment chez les femmes. — Ma fille, épouse-le.

De mon second mariage j'ai deux enfants, un fils et une fille. Mon fils a vingt et un ans aujourd'hui. Je l'ai fait venir dans mon cabinet ce matin.

— Monsieur, lui ai-je dit d'un ton approprié à la circonstance, il y aura, dans une heure sept minutes et demie, vingt et un ans révolus depuis le jour où vos yeux se sont ouverts pour la première fois à la lumière. Répondez maintenant, Anatole, à l'auteur de vos jours.

— Je vous écoute, papa.

— Depuis que vous êtes venu au monde, je crois m'être

conduit en bon père avec vous; auriez-vous par hasard quelque chose à me reprocher?

— Non, papa.

— Ne vous ai-je pas fait donner une brillante éducation?

— Si, papa.

— Ne vous ai-je pas fait recevoir bachelier ès lettres?

— Oui, papa.

— Vous convenez donc que vous me devez de la reconnaissance?

— En effet, papa.

— Il s'agit maintenant de me le prouver. Anatole, je vous l'ai déjà dit, vous avez vingt et un ans; ne brûlez-vous pas de vous illustrer dans quelque carrière? Quelle est votre vocation, Anatole? quelle qu'elle soit, je jure de ne pas la contrarier.

— Ma vocation?

— Oui, mon fils, votre vocation?

— Je n'y ai pas encore songé, papa.

— Une vocation vient sans qu'on y pense. Voyons, Anatole, cherchez bien; n'auriez-vous pas un goût prononcé pour la peinture?

— Non, papa.

— Pour la musique?

— Je m'endors toutes les fois que je vais à l'Opéra?

— Pour l'état militaire?

— Encore moins.

— Pour la littérature?

— C'est bien usé.

— Je le vois, mon fils, c'est le barreau qui vous attire.

— Le barreau?...

— Sans doute, n'est-ce pas là une noble profession.

— Je ne dis pas le contraire, papa ; on ne peut nier cependant que le métier d'avocat n'ait singulièrement baissé depuis quelques années. Interrogez les avoués, tous vous diront que le nombre des affaires a diminué de près d'un tiers. Certes, je conçois le métier d'avocat quand on ne l'exerce pas, quand on veut simplement se parer d'un titre, et encore le titre d'avocat sonne bien creux aujourd'hui. Vous-même, papa, convenez-en, lorsque vous êtes dans le monde, lorsque vous voyez passer un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, décoré du titre d'avocat, vous ne prenez pas tout de suite une bien haute idée de son importance. Qu'est-ce qu'un avocat, du moment où il ne peut plus être ni député, ni ministre? rien, absolument rien. Vous-même, papa, vous rougiriez de voir votre fils, l'aîné de votre race, celui qui doit porter votre nom, obligé de quémander quelques méchantes causes à un procureur, et passant toutes ses

journées dans la poussière de la salle des pas-perdus. Un avocat d'ailleurs n'est pas un homme; il est obligé de suivre une foule de prescriptions qui datent du moyen âge et de l'époque des corporations; il faut qu'il porte une robe ridicule, une toque plus ridicule encore; qu'il coupe sa barbe et ses cheveux au goût d'un tyran capricieux qui s'appelle le président du tribunal civil; qu'il soit constamment vêtu de noir et cravaté de blanc. Oh! papa, vous ne savez pas quel atroce supplice c'est que l'obligation d'endosser un uniforme! Je connais un avocat qui me disait l'autre jour qu'il ne pouvait passer sur le boulevard, devant l'étalage du tailleur Renart, sans éprouver quelque chose d'analogue au supplice de Tantale. La nuit, ajoutait-il, je rêve que je porte enfin des pantalons ventre-de-biche et des gilets pistache; le jour, il me prend des envies furieuses de sortir avec un habit rouge ou bleu de ciel comme feu Carnavale dont les journaux ont tant parlé. Je suis comme Cazot, le comique des Variétés, qui quitta le théâtre afin de pouvoir porter des moustaches. Ne me parlez donc plus de me faire avocat, papa, je vous en supplie.

— On aurait pu vous acheter une étude d'avoué.

— Procureur! jamais.

— Ou de notaire, si vous aimez mieux.

— Tabellion! plutôt la mort. Quoi! je serais cet être rêche, rogue, sec, sans cesse occupé à détruire, à saper tout ce qui peut rester encore de poésie dans le mariage

et dans la société! ne l'espérez point, papa, ne l'espérez point. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un notaire aujourd'hui? un industriel semblable à tous les autres industriels; à quoi bon choisir le notariat plutôt que les savons, les huiles ou les cafés? Je n'ai pas besoin d'acheter une étude fort cher pour spéculer sur des terrains!

— Nous avons passé en revue toutes les professions ou à peu près toutes; que penseriez-vous maintenant de la médecine?

— Ce que je pense de la médecine, papa?

— Oui, mon fils.

— Absolument la même chose que du barreau; c'est une carrière bouchée, une profession complétement absurde, et la preuve est qu'il ne se fait plus maintenant ni grands médecins, ni grands avocats. Le médecin a été perdu du jour où il a renoncé au bonnet pointu et à la robe. Toute sa force était là.

Le médecin n'a plus son ancien prestige : le malade se croit le droit de discuter avec cet homme qui est vêtu comme lui, cravaté comme lui, chaussé, coiffé comme lui; le médecin a commis une imprudence bien plus impardonnable encore en renonçant au latin. Le latin faisait sa force principale; avec le latin, il avait réponse à tout. L'instruction s'étant répandue dans toutes les classes de la société, grâce aux *connaissances utiles*, aux *dictionnaires de conversation*, aux *manuels*, aux *encyclopédies*, aux *médecines de ménage*, aux *médecines sans*

médecin et autres, il n'est pas de malade qui ne se croie en droit de raisonner sur sa maladie. Si le médecin n'est point de son avis, il le renvoie et en prend un autre. Le médecin, s'il veut vivre de son métier, doit se contenter d'être le complaisant, le courtisan, le vassal du client; il faut qu'il plaise non-seulement au maître et à la maîtresse, à la bonne, aux amis, mais encore au chien de la maison. La concurrence est telle aujourd'hui qu'il y a dix médecins pour un malade, et qu'on fait des visites à un franc et même à cinquante centimes. Ne seriez-vous pas profondément humilié d'entendre votre fils vous dire, en vous jetant une pièce de dix sous à la face : Tenez, papa, j'ai gagné ma journée?

Avouez ensuite une chose, papa.

— Laquelle, mon fils?

— Si, lorsque vous êtes dans le monde, comme je vous le faisais observer tout à l'heure, un jeune avocat produit sur vous un effet assez piteux, que doit-ce être lorsqu'il s'agit d'un jeune médecin! L'épithète de pauvre diable voltige déjà sur votre bouche, n'essayez point, papa, de le dissimuler.

Mais qu'un jeune ingénieur des ponts et chaussées, fût-ce même un simple ingénieur civil, se présente, aussitôt vous supputez les canaux, les chemins de fer qu'il a construits et le nombre d'actions qu'il a dû recevoir; vous n'êtes point fâché qu'il invite votre fille à danser et vous lui accordez un sourire de première classe s'il

daigne faire un bout de conversation avec vous. Cela se conçoit, papa ; dans un temps de machines comme le nôtre, l'ingénieur est roi.

— Eh bien, alors, pourquoi n'entreriez-vous pas à l'École polytechnique ?

— Il est trop tard, papa; d'ailleurs, j'ai toujours éprouvé une violente répulsion contre le carré de l'hypoténuse.

— Mais enfin, mon fils, il faut prendre un état.

— Vous croyez.

— On ne peut pas toujours rester sans rien faire dans ce monde.

— Pourquoi donc?

A cette réponse, je sentis que j'allais me mettre en colère.

— Calmez-vous, papa, reprit Anatole, et examinons froidement votre proposition : « On ne peut pas toujours rester sans rien faire dans ce monde. » Cela est profondément vrai pour les gens qui n'ont point d'argent. Il faut travailler pour vivre, rien de plus juste, quand on n'a pas d'autre capital que son travail ; mais quand on est riche, à quoi bon ? Or, vous êtes riche, papa ; ne cédez pas à ce vulgaire préjugé qui oblige un homme à s'affubler d'un titre ridicule, avocat, médecin, notaire, avoué, pour se rendre ainsi plus respectable aux yeux du vulgaire, et pour se donner des airs de travailler tandis qu'il passe sa journée à faire des aquarelles ou de la potichomanie. Foin de cette hypocrisie ! Je veux avoir jusqu'à

mon dernier soupir le courage de ma parfaite oisiveté, et mettre sur mes cartes de visite :

ANATOLE PRUDHOMME,

oisif.

Tant de logique et de philosophie a de quoi surprendre dans un jeune homme de vingt et un ans; mais ils sont tous ainsi, à ce qu'il paraît. C'est la faute à l'Université, assure-t-on : mais sa mère n'a pas voulu lui confier son fils, et Anatole a été élevé chez les pères de Vaugirard.

Force m'a bien été de le laisser à son oisiveté et à la photographie, l'unique occupation, à ce qu'il paraît, de la plupart des jeunes gens qui composent l'aristocratie financière.

Au demeurant, Anatole n'est point un mauvais garçon. Quant à sa sœur, c'est un ange : je ne puis pas trouver de mot qui rende mieux ma pensée.

Je voulais la mettre dans un pensionnat, mais ma femme a préféré qu'elle fût élevée au *Sacré-Cœur*.

Lydie est jolie comme les amours; elle a dix-sept ans, mais on lui en donnerait vingt, tant elle est formée pour son âge; nous voulons la marier.

Jusqu'à présent, Lydie ne paraissait faire aucune différence entre les jeunes gens qui viennent à nos soirées, du moins aucune différence trop marquée, car il me semble, depuis quelque temps, qu'elle ne danse plus

guère qu'avec deux cavaliers, le comte de Lavernie et monsieur Coussinet.

Monsieur de Lavernie est le descendant d'une des plus anciennes familles du Poitou; il a trente ans, l'air chevaleresque, une figure charmante et sept à huit mille livres de rente tout au plus. Ce n'est pas énorme pour porter un pareil nom; mais Lavernie vit sur ses terres une partie de l'année. Ne pouvant servir en France à cause de ses opinions légitimistes, à l'âge de dix-huit ans il courut se ranger en Espagne sous les drapeaux de don Carlos. Il fit deux ou trois campagnes en qualité d'aide de camp du général en chef, reçut plusieurs blessures, manqua deux ou trois fois d'être fusillé, et rentra en France après la chute de son parti. Plusieurs de ses parents ont occupé des fonctions importantes auprès des divers gouvernements qui se sont succédé en France depuis une quinzaine d'années. Des postes brillants lui ont été offerts dans la diplomatie, il les a toujours refusés pour rester fidèle à ses croyances; il pourrait prendre pour emblème une hermine avec la devise : *Potuis mori quam fœdari.*

Je trouve tout naturel que monsieur de Lavernie, avec son nom, sa tournure élégante et noble, ses beaux yeux, ses jolies moustaches noires et ses antécédents romanesques, fasse une certaine impression sur un cœur de dix-huit ans, et c'est tout au plus si Lydie les a ces fameux dix-huit ans. J'en parlerai dès demain à sa mère, et ensemble nous aviserons.

Quant à monsieur Coussinet, ce n'est pas précisément par la beauté qu'il se recommande, ni par les grâces de la tournure. Il a le nez épaté, le front dégarni, le ventre déjà un peu proéminent, et des lunettes. Je ne comprends pas quel plaisir Lydie peut trouver à valser si souvent avec lui. Il est vrai que Coussinet, qui est très-bien en cour et fort influent au ministère des travaux publics et à celui des finances, a fait inviter, l'hiver dernier, ma femme et ma fille aux bals de ces deux ministères, et on veut sans doute reconnaître cette galanterie.

Coussinet est sorti le premier, de l'École polytechnique; ingénieur des ponts et chaussées, il a donné sa démission il y a quatre ou cinq ans pour se mettre dans l'industrie particulière. Il est entré dans une compagnie de chemin de fer et s'y est enrichi. Aujourd'hui, Coussinet est intéressé dans toutes les grosses affaires du moment; il est membre de trois ou quatre conseils de surveillance et d'une foule de conseils d'administration. Coussinet a trente-sept ans sonnés; il parle sans cesse de wagons, de rails, de tenders, de tunnels; il a le ridicule que les femmes pardonnent le moins, celui de se croire toujours jeune. Coussinet est chauve et ne craint pas de valser. Je doute qu'il parvienne à fasciner Lydie.

Nous avons inauguré notre salon et donné notre première soirée dansante. Avant de rentrer dans mon appartement, j'ai demandé à ma femme un moment d'entretien.

— Il est bien tard, m'a-t-elle dit, si nous remettions cet entretien à demain?

— Il n'est jamais trop tard pour songer au bonheur de ses enfants.

— De quoi s'agit-il donc?

— Vous n'avez rien remarqué ce soir dans la conduite de Lydie?

— Elle a dansé toute la soirée, voilà tout.

— Avec qui, s'il vous plaît, madame?

— Avec le comte de Lavernie.

— Ensuite?

— Avec monsieur Coussinet.

— Ainsi donc elle n'a pas eu d'autres cavaliers?

— Aucun.

— Et cette persistance à danser toujours avec les mêmes personnes ne vous a pas frappée?

— Il en était déjà de même l'année dernière, et vous n'y faisiez pas plus attention que moi.

— Mes yeux se sont enfin dessillés, madame : notre fille aime quelqu'un.

— Vous pouvez penser...

— Et ce quelqu'un, c'est le comte de Lavernie.

— Qui peut vous faire croire?...

— N'allez-vous pas supposer, madame, que votre fille a pu s'amouracher de ce petit monstre de Coussinet?

— Coussinet est homme aimable et d'une intelligence solide. Ce n'est point un songe-creux, un paladin, comme vous dites ; mais une femme pourrait être parfaitement heureuse avec lui.

— Ce ne serait pas probablement l'avis de Lydie.

— Il y a un moyen bien simple de le savoir ; elle n'est point encore déshabillée ; je l'entends à côté, dans sa chambre, vous pouvez la faire venir et l'interroger.

— J'y songeais; mais auparavant, encore un mot, madame.

— Voyons, monsieur.

— Avez-vous quelque répugnance contre monsieur de Lavernie ?

— Aucune.

— Si ce mariage devenait possible, ne vous y opposeriez-vous pas ?

— Nullement.

— Vous me donnez votre parole ?

— Je vous la donne.

Après cet entretien, je pris place dans un fauteuil, et j'attendis Lydie, qui ne tarda pas à paraître.

— Ma fille, lui dis-je en lui montrant une chaise, asseyez-vous; votre mère et moi nous avons à vous entretenir de choses sérieuses.

Lydie me regarda avec un air étonné et presque effrayé par le ton solennel que j'avais cru devoir adopter pour la circonstance.

— Rassurez-vous, repris-je, mon enfant, il n'y a rien dans ce que nous allons vous dire qui doive vous inquiéter. Votre mère et moi nous avons pris une résolution immuable à votre égard.

— Quelle résolution, mon père? demanda Lydie en nous regardant tous les deux.

— Nous voulons te marier.

— A quelqu'un que je ne connais pas? répliqua-t-elle impétueusement.

— Votre père et votre mère vous aiment trop pour entreprendre jamais quelque chose contre votre inclination. Il s'agit d'une personne que vous connaissez.

— Un peu?

— Beaucoup.

— Et vous le voyez tous les jours?

— Au moins trois fois la semaine.

— Ah! et comment se nomme-t-il?

— Vous ne devinez pas?

— Non, mon père, je vous le jure.

— Il faut donc tout vous dire, ingrate! mais je veux laisser à votre mère le soin de vous apprendre cette heureuse nouvelle.

— Parlez, monsieur, parlez, répondit ma femme, je vous cède ce privilége.

— Vous le voulez absolument ?

— Oui, monsieur.

— Ma fille! m'écriai-je alors la voix toute pleine de sanglots paternels, tu aimes le comte de Lavernie , qu'il soit mon fils!

J'ouvris en même temps mes bras pour recevoir Lydie, qui ne pouvait manquer de s'y précipiter pour cacher ses larmes pudiques; mais elle resta immobile sur son siége.

— Mon père, me dit-elle d'un petit ton ferme après un moment de silence, vous êtes dans une erreur complète, je n'aime pas le comte de Lavernie.

— Et tu ne danses qu'avec lui!

— Ou avec monsieur Coussinet.

— Par reconnaissance pour ses invitations, car du diable si Coussinet donne jamais dans l'œil d'une jolie fille, tandis que Lavernie...

— Est un charmant valseur, j'en conviens, mais il ne sera jamais mon mari.

Ma femme jeta sur moi un regard de triomphe.

— Et puis-je connaître la raison de cette répugnance? est-ce qu'à mon insu Lavernie aurait commis quelque action qui le rendît indigne de toi?

— Lui! mon père, c'est le meilleur, le plus noble et le plus généreux des hommes.

— Eh bien alors ?

— Nos caractères ne se ressemblent pas.

— Tu t'exagères cela.

— Nous n'avons ni les mêmes habitudes...

— C'est se prononcer bien vite.

— Ni les mêmes opinions...

— Tu as donc des opinions?

— Que voulez-vous, papa, c'est plus fort que moi, je ne crois plus à l'avenir de la branche aînée.

— Ah!

— Henri V mourra dans l'exil.

— Tu n'en serais pas moins comtesse.

— A quoi cela sert-il quand on ne va pas à la cour, qu'on est obligée, par décorum, de bouder six mois à la campagne? Or, vous le savez, papa, j'ai toujours profondément détesté la campagne.

— Eh bien, n'en parlons plus.

— Du comte de Lavernie, non; mais puisque nous y sommes, si nous parlions de l'autre?

— De quel autre?

— Mais de lui.

— Qui lui?

— Monsieur Coussinet.

— Coussinet... vous aimez Coussinet?

— Je ne dis pas cela, mon père.

— Eh bien alors?...

— Je dis que monsieur Coussinet est un homme fort riche.

— C'est vrai.

— Et fort considéré.

— Je ne dis pas le contraire.

— Il peut faire placer une foule de gens dans les chemins de fer.

— C'est possible.

— Il est officier de la Légion d'honneur.

— Il est difficile de ne pas s'en apercevoir, il n'épargne guère le ruban à sa rosette.

—Sa femme serait invitée aux bals de la cour, ainsi que sa belle-mère.

— Et son beau-père ?

— Cela va sans dire. Il n'aime pas la campagne, il me l'a dit, sa femme n'irait jamais ; il monterait une grande maison à Paris dont elle ferait les honneurs. Ce serait une belle position, et quelle influence !

— Eh bien donc, qu'il demande ta main.

— Vous consentez à ce mariage?

— Puisqu'il te convient, ma fille, épouse-le. Maintenant adresse-toi à ta mère.

— C'est inutile, papa.

— Inutile?

— Il y a longtemps que nous sommes d'accord sur ce chapitre. Demain, vous recevrez la visite de monsieur Coussinet.

On ne dira pas du moins qu'au couvent on rend les filles romanesques. Il est difficile de montrer plus de raison, plus de bon sens et d'expérience que ma fille dans cette question si délicate du mariage. En eût-il été de même si je l'avais confiée à une maîtresse de pension? On m'assure que oui. Nous sommes dans une époque de calcul et de raisonnement, la poésie n'a plus d'asile nulle part, puisque le cœur même des jeunes filles lui est fermé. Je suis bien forcé de m'en réjouir comme père.

Le mariage entre monsieur Désiré-Dieudonné-Bienaimé Coussinet et mademoiselle Eugénie-Marie-Lydie Prudhomme a été célébré samedi dernier, à Saint-Roch, au milieu d'un concours prodigieux.

On remarquait dans l'enceinte Leurs Excellences les ministres des finances et des travaux publics ;

Les chefs de division des deux ministères ;

Les ingénieurs divisionnaires des ponts et chaussées ;

L'illustre banquier baron de Nucingen.

C'est l'évêque d'Arnopolis *in partibus* qui a donné la bénédiction nuptiale aux deux jeunes époux.

J'aurais voulu par la même occasion marier Anatole, mais au premier mot que je lui ai touché à ce sujet, il

m'a déclaré qu'il avait encore bien moins de vocation pour la profession d'homme marié que pour celle de médecin, d'avocat, de notaire ou d'avoué. Pour se marier dans la société actuelle, il faut être un sot ou un fripon.

Anatole ne cesse de daguerréotyper : il m'a fait poser trente-deux fois, vingt-sept fois sa mère; tous les domestiques mâles et femelles de la maison y ont passé.

Il me semble encore entendre sa sœur courant se réfugier auprès de sa mère en criant :

— Maman, faites finir ce vilain Anatole, il veut encore me daguerréotyper !

Le gendre Coussinet a été sa dernière victime : nous avons une tête de Coussinet dans chaque chambre de la maison.

Anatole a fini par louer un commissionnaire et par daguerréotyper cet Auvergnat à l'heure et à la journée.

Madame Prudhomme, depuis le départ de sa fille, n'est pas devenue plus aimable. Je m'aperçois, au silence qu'elle garde depuis huit jours et à l'air sérieux de son visage, qu'elle médite quelque grand projet. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

En attendant, voilà où nous en sommes.

CHAPITRE IX

Une crise dans mon existence. — L'ambition des femmes. — Félicité veut être quelque chose. — Inutilité des réflexions. — Comment on achète une charge d'agent de change. — La tante Cabas, la cousine Tartan, le parrain Petitcard, le cousin Paintendre, l'oncle Friturier, la tante Parasol, l'ami Blaireau. — Un lièvre pour un civet. — J'achète une charge. — Le jour des débuts et l'émotion qui en est inséparable. — Je monte au parquet. — La corbeille des agents de change. — Le premier coup de cloche. — Triomphe sur toute la ligne. — Mes cartes de visite.

La crise a enfin éclaté.

Ce matin, après notre déjeuner, comme j'allais partir, selon mon invariable coutume, pour régler ma montre au Palais-Royal, madame Prudhomme m'a arrêté pour me demander un moment d'entretien.

Je me suis immédiatement rendu à ses vœux, et, prenant une prise de tabac, j'ai ouvert l'oreille aux paroles de mon épouse.

— Monsieur Prudhommé, m'a-t-elle dit, j'ai à vous parler de choses de la plus haute importance.

— Parlez, madame, je vous écoute.

— Depuis que notre fille est mariée, vous êtes-vous aperçu d'une chose?

— Laquelle ?

— C'est que personne ne vient plus nous voir ; j'ai beau annoncer mes mercredis à toutes nos connaissances, on semble se donner le mot pour ne pas s'y rendre. Quand je donne des dîners, tous nos amis accourent.

— C'est une justice que je me plais à leur rendre.

— Mais pour la visite de digestion, tout se passe en petits morceaux de papier porcelaine. Il faut qu'on me trouve bien vieille et bien ennuyeuse pour oser me traiter ainsi.

— Félicité, vous pourriez croire...

— Trêve de compliments, monsieur, je sais ce que je dis. Vous pensez bien que je ne me résigne pas à cet abandon. Nous ne pouvons pas rester ainsi sans cesse au coin de notre feu à nous regarder dans le blanc des yeux. On ne va pas chez les gens qui ne sont rien. Pourquoi Lydie est-elle fêtée, adulée ? c'est que son mari est un homme influent qui peut faire avoir des places et des actions. Je veux être quelque chose.

— Quoi donc ? demandai-je.

— Agent de change.

— Mais vous savez bien, Félicité, que l'honorable compagnie n'admet aucune créature du sexe féminin dans son sein.

— Aussi serez-vous le titulaire de la charge, et je dirigerai vos opérations.

— A la bonne heure; mais vous ne savez pas que la moindre charge d'agent de change vaut au moins un million et demi.

— Je le sais.

— Et que nous ne possédons point cette somme.

— Ça ne fait rien.

— Vous croyez donc que l'on me fera crédit?

— Cela n'est pas nécessaire.

— Je suis curieux de savoir comment vous vous y prendrez.

— Lisez ces lettres.

En même temps elle me remit la correspondance suivante :

« Ma chère nièce,

» L'affaire dont vous me parlez me sourit énormément. Ayant pris l'habitude de jouer un peu à la Bourse pour faire comme tout le monde, je serai bien aise d'avoir un agent de change sur lequel je puisse compter. Il est si rare de pouvoir se fier à eux!

» J'entre pour cinquante mille francs dans la charge de votre mari.

» Votre affectionnée tante.

» AURORE CABAS. »

« Ma chère cousine,

» J'ai réfléchi à votre proposition de l'autre jour. Mes faibles revenus, placés en biens-fonds, me suffisent à peine, je ne puis pas faire à l'église tout le bien que je voudrais. J'ai donné ordre de vendre ma ferme de Normandie pour placer les cent mille francs qu'elle me rapportera à six pour cent dans la charge de votre mari. C'est un honnête homme, et on peut lui confier sa fortune sans crainte. Présentez-lui mes compliments, et croyez à toute l'amitié de votre cousine pour la vie.

« Veuve TARTAN. »

« Ma chère filleule,

» Dix-huit cents francs de retraite et autant de revenus sur hypothèques, tout cela est bien court quand on aime à recevoir de temps en temps ses camarades à la campagne et à fêter les vieux anniversaires.

» Je ne serais donc pas fâché d'augmenter mon petit bien-être. Je te remercie donc d'avoir pensé à moi pour la grande affaire de ton mari, ce brave Prudhomme que j'ai toujours regardé comme mon filleul.

» Je tiens donc trente mille francs à ta disposition, et suis jusqu'à la mort

» Ton parrain.

» Major PETITCARD. »

— Mais ce n'est pas tout encore, reprit Félicité quand j'eus achevé la lecture de ces lettres; je me suis adressée à tous nos parents et amis, et voici ce que j'ai obtenu d'eux :

Le cousin Paintendre entre dans la charge pour 50,000 francs ;

L'oncle Friturier pour 60,000 francs ;

La tante Parasol pour 100,000 francs ;

L'ami Blaireau pour 40,000 francs.

Nous fournirons le reste, et je serai agent de change.

Je savais par expérience qu'une fois que Félicité s'était mis quelque chose dans la tête, il était difficile de l'en faire sortir. J'essayai cependant une dernière objection.

— Nous avons l'argent, mais ce n'est pas tout.

— Ce n'est pas tout!

— Pour faire un civet, que faut-il?

— Un lièvre, c'est connu.

— Eh bien, pour être agent de change, il me manque...

— Quoi donc?

— Le lièvre, c'est-à-dire la charge.

— J'ai songé à tout; monsieur Durand se retire et vous cède sa charge. Le traité est rédigé, vous n'avez plus qu'à le signer.

Je compris que toute résistance serait inutile, je me résignai.

Je fus proposé à la chambre syndicale par mon prédécesseur. Après enquête préalable sur ma fortune et sur ma moralité, il fut reconnu que j'étais parfaitement digne de faire partie de l'honorable compagnie des agents de change.

Je reçus bientôt une lettre du syndic, une lettre officielle m'annonçant ma nomination. Tout était consommé, madame Prudhomme était agent de change.

Je pris jour pour monter au parquet.

Toute la famille, et je puis dire toute la charge, se donna rendez-vous pour assister à mes débuts.

Les femmes ne pouvant pénétrer dans la salle de la Bourse, madame Prudhomme, la tante Aurore, la veuve Tartan, la tante Parasol en grande toilette m'attendirent sous les arbres de la place de la Bourse.

Le parrain Petitcard, le cousin Paintendre, l'oncle Friturier, l'ami Blaireau me contemplèrent du haut de la galerie.

Madame Prudhomme avait eu la tendre attention de me faire cadeau du carnet, signe distinctif de ma nouvelle dignité, en me disant : « Il te portera bonheur ! »

Je dois l'avouer, à mon apparition devant la corbeille, je fus intimidé; on criait, on gesticulait, on vociférait autour de moi comme dans une bagarre. Il me semblait que mes collègues se menaçaient du poing en s'offrant de la rente. Comme un conscrit

qui voit le feu pour la première fois, je n'osais bouger de place.

En portant machinalement mes yeux sur la galerie, j'aperçus le major qui me contemplait du haut de quinze ou vingt mètres. Cette vue me donna du courage, je me jetai tête baissée dans la mêlée, et sans trop savoir ce que je faisais, j'offris, en m'époumonnant, une certaine quantité de rentes.

Mon offre fut acceptée, et je l'inscrivis sur mon carnet. Je n'étais plus un conscrit, je venais de recevoir le baptême de la rente.

A trois heures, quand le premier coup de cloche eut sonné, je me hâtai de sortir pour prendre l'air. Mes parents et associés m'attendaient sous le péristyle pour me presser dans leurs bras.

— Il a été admirable ! s'écriait le major; quel feu ! quel entrain ! dans huit jours quel magnifique agent de change ça fera !

Le cousin Friturier ne tarissait pas d'éloges sur mon aplomb, et l'ami Blaireau soutenait que, rien qu'à mon air, il avait jugé que je devais gagner des millions.

Madame Prudhomme m'assura qu'elle était contente de moi, et ces dames mêlèrent leurs compliments aux siens. Je remerciai tant bien que mal tout le monde, et nous rentrâmes au logis pour nous asseoir au banquet préparé pour célébrer en famille ma nomination.

A partir de ce jour, madame Prudhomme fit confec-

tionner de nouvelles cartes de visite sur lesquelles on lisait :

MONSIEUR ET MADAME JOSEPH PRUDHOMME Agent de change.

Tout n'est pas roses dans le métier d'agent de change, je l'avais bien prévu, je m'y attendais, et je fus appelé bientôt à en faire la triste expérience.

Depuis un mois que j'étais monté au parquet, j'avais déjà maigri de plusieurs millimètres. Madame Prudhomme, au contraire, engraissait à vue d'œil. Son salon ne désemplissait pas de visiteurs ; on étouffait à ses mercredis ; elle recevait au moins une douzaine de visites par jour. Jamais on ne vit femme plus contente, plus radieuse.

— Vous le voyez, me disait-elle, je vous disais bien qu'il fallait être quelque chose dans le monde pour être comptée. On m'évitait il y a trois mois, chacun me recherche depuis que je suis agent de change.

Pour moi, au milieu de nos fêtes, de nos raouts, de nos dîners, je regrettais amèrement notre obscurité passée ; mais je me serais bien gardé de le dire à madame Prudhomme, elle m'aurait battu.

Je voulus prendre Anatole avec moi et le lancer dans la

finance ; mais il me répondit qu'il n'avait aucun goût pour la finance, et qu'il ne comprenait pas qu'un homme de bon sens exposât sa fortune sur le tapis vert de la Bourse.

J'étais, au fond, de son avis ; j'interposai néanmoins mon autorité de père, et je le forçai à venir au bureau.

Le jour même il installa un daguerréotype à côté de la caisse, et il photographiait les commis, les garçons de bureau, les clients et les clientes, en un mot tous les gens qui se présentaient.

Je fis enlever le daguerréotype, le lendemain j'en trouvai un second ; désespérant de venir à bout de sa paresse, je finis par le prier d'aller daguerréotyper plus loin.

Ce ne fut point cependant sans essayer de tous les moyens pour lui inspirer un peu d'émulation. Je crus même un moment avoir réussi.

Ce jour-là j'avais conduit pour ainsi dire de vive force Anatole au bureau, et je le forçais à copier des chiffres sur le secrétaire même où j'étais installé, lorsque j'entendis une petite voix qui m'appelait :

— Monsieur Prudhomme, s'il vous plaît ?

Je me retournai, et je vis un petit bonhomme de treize à quatorze ans tout au plus.

— C'est moi, lui dis-je, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je viens savoir pourquoi on n'exécute pas mes ordres.

— Ah ! vous avez donné des ordres?

— Oui, monsieur, j'ai donné l'ordre de vendre trois cents de prime dont un sou, et votre commis ne l'a pas exécuté; je voudrais bien savoir pourquoi.

— C'est que peut-être...

— Il a craint que je ne payasse pas. Non, monsieur, ce prétexte ne vaut rien, attendu qu'en employé prudent il a exigé une couverture, et je la lui ai donnée. C'est cinq cents francs net. monsieur, que vous me faites perdre, je ne sais pas si vous le savez.

Le petit bonhomme montait sur ses ergots en me parlant ainsi.

— Calmez-vous, je vous en prie, monsieur. Mon commis n'aura pas pu trouver le moment favorable pour exécuter vos ordres; vous savez que ça arrive souvent.

— On a fait 89,50 à trois reprises différentes; c'est à ce cours que j'avais ordonné de vendre et je crois que nous ne le reverrons pas de longtemps.

— Vous paraissez bien au fait de la situation de la place ; y a-t-il longtemps que vous jouez à la bourse?

— Deux ans, monsieur.

— Et votre famille le sait?

— Parbleu ! on ne parle absolument que de bourse à la maison ; la rente et les chemins de fer, mon père, ma

mère, nos parents, nos amis ne sortent pas de là. Cela m'a donné envie de jouer. Que faire de l'argent qu'on me donne au jour de l'an? en acheter des bonbons, des joujoux, c'est absurde. Attendons d'avoir amassé une somme de cinq cents francs pour donner en garantie à un agent de change, et faisons quelques opérations de bourse. Mon père voulait me présenter à son agent, mais j'ai refusé, ne croyant pas prudent qu'il vînt mettre le nez dans mes petites affaires. Je travaille seul, et je ne m'en trouve que mieux. J'ai été le client de votre prédécesseur, et je n'ai eu qu'à me louer de son zèle et de son activité; tâchez qu'il en soit de même avec vous, si vous tenez à conserver ma clientèle, et surtout tâchez d'avoir des commis moins négligents.

Après cette mercuriale prononcée avec un aplomb imperturbable, le petit bonhomme sortit de mon cabinet. le chapeau sur le coin de l'oreille.

Je me retournai vers Anatole.

— Eh bien, lui dis-je, tu l'as vu?

— Ma foi oui, me répondit-il, et je le trouve bon, le mioche! Je croyais que c'était aux États-Unis seulement que l'on se mettait à onze ans dans les affaires.

— Il n'est jamais trop tôt pour commencer sa fortune. L'exemple de ce mioche, comme tu l'appelles, devrait te faire rougir.

— Pourquoi donc, papa?

— Parce qu'à vingt ans tu n'as pas encore de profession.

— Mais si, mais si.

— Ah! tu te déciderais par hasard à faire quelque chose?

— Certainement.

— A choisir enfin un état?

— Mon choix est fait depuis longtemps.

— Et qu'est-ce que tu veux être?

— Vous le savez bien.

— Quoi donc?

— Oisif, je vous l'ai déjà dit; plus je vais, plus je vois que c'est la seule profession qui me convienne et qui n'expose ni mon avenir, ni la tranquillité de ma famille.

Voilà tout ce que la vue de ce jeune et hardi spéculateur venait de faire naître d'élan et d'émulation dans le cœur de mon fils. Je compris que je ne pourrais jamais rien tirer de lui, et que le mieux était de l'abandonner à a photographie.

Depuis que j'étais agent de change, je ne m'appartenais plus. Impossible de m'enfermer seul un instant chez moi pour me reposer ou écrire ces mémoires. Le cousin Paintendre, l'oncle Friturier, l'ami Blaireau, la tante Parasol, sous prétexte qu'ils étaient intéressés dans ma charge, pénétraient chez moi de vive force pour contrôler mes opérations et me donner des conseils.

Il me semble les entendre encore.

L'ONCLE FRITURIER.

La tranchée est-elle ouverte?

MOI.

Les journaux allemands le disent.

LE COUSIN PAINTENDRE.

Et les journaux anglais?

L'AMI BLAIREAU.

Ils n'en parlent pas.

FRITURIER.

Je ne me fie qu'aux journaux anglais.

LA TANTE PARASOL.

Et moi aussi.

PAINTENDRE.

On dit pourtant que la nouvelle est confirmée par une dépêche de Varna qu'a reçue la maison Leperrier.

BLAIREAU.

Diantre! cela va faire de la hausse.

FRITURIER.

Et tous tes clients sont à la baisse, il faut être prudent, mon cher Prudhomme.

MADAME PARASOL.

Très-prudent.

PAINTENDRE.

Songe que nous t'avons confié tout notre petit avoir.

BLAIREAU.

Que notre modeste fortune repose sur ta tête.

MADAME PARASOL.

Qu'est-ce que je deviendrais, bon Dieu, si tu te ruinais?

Puis venaient des discussions interminables.

PAINTENDRE.

Si la tranchée est ouverte, comme on dit, j'achèterais.

FRITURIER.

Moi pas.

BLAIREAU.

Vous vendriez donc.

FRITURIER.

Je ne dis pas.

MADAME PARASOL.

Tout ça c'est des mots inutiles, puisque la tranchée n'est pas ouverte.

BLAIREAU.

On n'a pas besoin de tranchée, puisqu'il ne s'agit que de prendre l'ouvrage en fer à cheval.

FRITURIER.

Il donnera bien du mal.

PAINTENDRE.

Vous voulez parler de la demi-lune.

BLAIREAU.

Non, de l'ouvrage en fer à cheval.

FRITURIER.

Autrement dit contrescarpe.

BLAIREAU.

Vous voulez toujours parler de choses dont vous ne savez pas le premier mot.

FRITURIER.

Et vous donc!

BLAIREAU.

Je parie que c'est l'ouvrage en fer à cheval.

PAINTENDRE.

Vous seriez bien attrapé si on tenait votre pari.

MADAME PARASOL.

Il paraît que les Russes ont introduit dans la ville cinq cents canons de 105.

BLAIREAU.

Qui vous a dit ça?

MADAME PARASOL.

Le frère à Leperrier.

FRITURIER.

Il a dit cela pour influencer le découvert. Il est acheteur.

BLAIREAU.

Moi, j'aimerais mieux être vendeur, la récolte est mauvaise.

PAINTENDRE.

La France produit toujours de quoi se nourrir.

FRITURIER.

Alors, pourquoi est-on obligé de faire venir des blés de la Chine?

BLAIREAU.

De la Chine!

FRITURIER.

Oui, de la Chine.

MADAME PARASOL.

C'est de la Californie qu'il a voulu dire.

Cela durait pendant des heures entières, et c'était tous les jours à recommencer. Puis venaient les clients :

— Ferais-je bien d'acheter du Strasbourg?

— Le placement n'est pas mauvais.

— Il vaudrait peut-être mieux acheter de la rente en me couvrant par des primes.

— Comme cela vous ne risquerez rien.

— Il serait plus prudent de vendre. La récolte sera mauvaise, décidément; mon blanchisseur m'a dit ce matin qu'il avait gelé à Boulogne.

— Vendez.

— Après tout, qu'importe que la récolte soit bonne ou mauvaise, c'est une affaire de guano. Qu'a-t-on fait dans la coulisse?

— Soixante-cinq.

— Très-bien. J'achète à soixante-cinq. Faites-moi deux

mille. Non, tenez, j'aime mieux vendre décidément. Vendez-moi quinze cents. Cependant...

Après une matinée passée dans ce supplice qui consiste à écouter les clients, on mange un morceau et on part pour la Bourse.

AUTRE TABLEAU.

UN COMMIS D'AGENT DE CHANGE, *en courant.*

Soixante-huit demandé !

UN SPÉCULATEUR.

Qui fait donc baisser ainsi ?

UN HOMME BIEN INFORMÉ.

La grande fusion des chemins espagnols a raté.

UN CONTRADICTEUR.

Elle a été signée hier.

UN SCEPTIQUE.

Qu'est-ce que ça peut faire à la rente ?

LE MÊME CONTRADICTEUR.

Ce que ça peut faire ? Les banquiers de la fusion

avaient mis toutes voiles dehors pour faire sortir leur affaire avec prime. Si la fusion a échoué, ils vendent, c'est tout simple.

UN HAUSSIER QUAND MÊME.

Ça n'empêche qu'on fait courir le découvert. *Le Mobilier* doit acheter après-demain.

LE PREMIER SCEPTIQUE.

C'est ça, il a été chez vous, au cinquième, au-dessus de l'entre-sol, pour vous le dire.

UN SECOND COMMIS D'AGENT DE CHANGE, en courant.

Cinquante-cinq offert!

UN BAISSIER QUAND MÊME.

Vous allez voir la débâcle tout à l'heure. Ce n'est plus par centime, c'est par franc que ça va baisser.

LE SCEPTIQUE.

Bah! vous voyez toujours tout perdu; on pèse sur la rente pour faire abandonner les petites primes de la coulisse, voilà tout.

UN BOURGEOIS.

Comme je ne crois ni à la hausse ni à la baisse, je me suis mis à cheval en vendant du ferme et en achetant du double à prime.

LE SCEPTIQUE.

C'est ça, et, s'il y a stagnation, vous perdrez vos écarts.

LE BOURGEOIS.

Mes écarts... si je les perds je les payerai.

LE SCEPTIQUE.

Vous n'en serez pas plus gras pour ça.

DANS LA RUE.

PREMIER PASSANT.

Tiens! monsieur Borel.

DEUXIÈME PASSANT.

Pas mal, et vous? D'où diable venez-vous?

PREMIER PASSANT.

De la Bourse, j'y suis resté une heure; ils criaient comme des enragés, je n'y ai rien compris du tout.

DEUXIÈME PASSANT.

Comment peut-on faire des affaires sérieuses au mi-

lieu de ce tintamarre? Croiriez-vous que je n'y suis jamais allé!

PREMIER PASSANT.

C'est joli, il y a des peintures dans le plafond qui ressemblent à des sculptures.

CHAPITRE X

L'utilitarisme et les intérêts matériels. — De l'acrobate au dix-neuvième siècle. — Opinion d'un prince sauvage. — Du paysan et du citadin en matière d'acrobatisme. — Les Champs-Élysées et le bois de Boulogne. — Où pleine justice est rendue au Parisien au point de vue de la naïveté. — Influence des journaux sur le développement de la bosse du merveilleux. — L'homme au bâton. — Le physicien. — Fin des Champs-Élysées. — Je rencontre Bilboquet. — Ma conversation avec ce grand homme. — Cabochard. — Le saltimbanque se meurt, le saltimbanque est mort. — Bilboquet homme de lettres. — Mon gendre Coussinet a besoin de cent mille francs. — Je quitte le parquet. — Une victime de l'électricité.

Ma femme détestant la campagne, j'ai vendu ma villa de Fontainebleau. Pour prendre un peu l'air et me livrer à un exercice qu'un embonpoint plus que naissant rend indispensable, je me rends tous les soirs, après mon dîner, aux Champs-Élysées. Là je flâne, la canne à la main, au milieu de l'étroit espace abandonné aux artistes en plein vent. Hélas! chaque jour je vois cet espace se rétrécir. Les intérêts matériels l'emportent, l'utilitarisme nous envahit; encore quelques années, et l'artiste nomade, que j'ai vu si brillant, ne trouvera pas dans toute l'étendue de Paris un mètre de terrain pour planter sa tente, pour asseoir sa baraque.

Déjà, dans cette immense capitale, voyez à quoi le positivisme du siècle a peu à peu réduit l'acrobate. Deux ou trois quinconces des Champs-Élysées forment son domaine. Un espace quelques milliers de fois plus grand que la main, voilà tout ce qui lui reste.

Encore lui dispute-t-on ce dernier asile.

Où iront les saltimbanques lorsque les Champs-Élysées découpés en rues, couverts de maisons, verront des portes cochères remplacer leurs ormeaux?

Ils se réfugieront au bois de Boulogne, comme si un bois pouvait jamais être transformé en un champ de foire!

J'ai rencontré l'autre jour le prince sauvage du jardin des Capucines. Nous causons quelquefois ensemble du temps où il était Caraïbe. « C'était le bon temps, » me répond-il toujours; et, comme pendant notre dernière conversation, il me sembla voir fort en noir l'avenir des saltimbanques, par suite de la transformation plus ou moins prochaine des Champs-Élysées, j'essayai de le consoler en lui parlant du bois de Boulogne.

— Eh mon Dieu oui! s'écria-t-il, il nous restera le bois de Boulogne, il nous restera aussi Passy, Saint-Cloud, Meudon, Sèvres, Suresnes, Bougival même et Nanterre; mais Paris, nous le perdons, et rien ne saurait pour nous compenser la perte de Paris.

Ne comptez guère sur le paysan, comptez encore moins sur l'habitant de la banlieue. Le paysan a toujours peur

d'être attrapé, ce n'est qu'en tremblant qu'il donne son sou à la porte ; l'habitant de la banlieue fait le dédaigneux et le blasé. Le Parisien, voilà notre meilleur client ; c'est lui qui remplit nos baraques, c'est avec les recettes faites à Paris que nous comblons notre déficit du reste de l'année.

Ce n'est pas sans raison que le président de l'association des artistes acrobatiques réunis a dit un jour : « Si Paris n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

— Le Parisien, poursuivit l'ancien Caraïbe, court à tout : aux veaux à deux têtes, aux géants, aux magnétiseurs ; la vue d'un crocodile empaillé suffit pour le jeter dans un étonnement voisin de l'extase. La lecture assidue des journaux l'a préparé dès l'enfance à tous les prodiges, à tous les caprices, à toutes les lubies de cette inépuisable fantaisiste qui s'appelle la nature ; familiarisé avec les habitants de la lune et les serpents de mer, comment ne croirait-il pas à la vache à tête de lion et aux phoques qui disent : Papa ! maman ! en faisant la risette ?

Croyez-moi, mon cher monsieur Prudhomme, nous ne survivrons pas à la suppression des Champs-Élysées ; avec nous les saltimbanques auront vécu ; nous sommes les derniers des Romains.

Là-dessus le Caraïbe me quitta après m'avoir demandé une prise de tabac et une pièce de cinquante centimes.

Ce jour-là était un des plus beaux jeudis de l'été dernier. Pas un nuage au ciel, sur la terre une aimable fraîcheur causée par le souffle du zéphyr. Continuant ma promenade, je m'arrêtai devant l'homme au bâton. J'avais connu le père de cet équilibriste, qui m'avait même chargé de donner des leçons d'écriture à son fils dont il voulait faire un avocat ou un médecin; mais l'enfant s'était jeté avec frénésie sur le bâton, il fallut à toute force lui laisser suivre sa profession d'équilibriste.

Ses exercices terminés et sa recette encaissée, je m'approchai près de l'artiste et, le trouvant plus mélancolique que de coutume, je lui demandai ce qu'il avait.

— On va couvrir les Champs-Élysées de maisons, me répondit-il, et c'est là ce qui m'attriste. Voici bientôt vingt ans que je viens ici travailler. Tous les jours, de deux heures à cinq, mon bâton s'élance dans les airs et retombe à mon gré sur mon épaule, sur mon coude, sur mon nez, sur mon menton; je le reçois sur le bout du doigt ou sur le bout du pied. Où irai-je désormais exercer cette profession de bâtonniste que je tiens de mon père et que je comptais transmettre à mon tour à mes enfants?

— N'y a-t-il pas la place de la Concorde?

— Personne ne s'y arrête, la poussière brûle les yeux des passants, lorsque par hasard l'eau des fontaines ne les aveugle pas.

— Et les boulevards?

— J'irais donc me livrer aux sergents de ville chargés

de protéger le droit à la circulation, ou me faire écraser par les coulissiers du passage de l'Opéra?

Je vois bien qu'il faut que j'émigre, que j'aille en Angleterre ou aux États-Unis. Barnum m'a déjà fait des propositions assez brillantes : cinquante mille dollars d'appointements, une table de dix couverts tous les jours, une représentation à bénéfice dans toutes les villes; je sens que je devrais partir, mais emporte-t-on les Champs-Élysées à la semelle de ses souliers?

Après avoir quitté l'homme au bâton, l'ordre de ma promenade habituelle me conduisit devant le physicien. Je m'y arrêtai un instant, selon mon invariable coutume.

Le savant en plein vent se livrait à ses opérations ave une profonde mélancolie. C'est à peine s'il avait la force de faire tourner la manivelle de sa machine électrique. Au milieu de la séance il se sentit pris d'un attendrissement subit.

— Messieurs et mesdames, murmura-t-il d'une voix affaiblie et en essuyant les larmes tombant de ses paupières, c'est pour la dernière fois peut-être que j'ai l'honneur de vous électriser; je voudrais bien vous serrer tous dans mes bras, mais qu'on me passe monsieur Prudhomme, c'est vous tous que j'embrasserai dans sa personne.

Les sanglots étouffèrent sa voix, et pendant qu'il m'attirait vers lui, l'auditoire ému s'empressa de filer.

— Que vous arrive-t-il donc? demandai-je au physicien.

— Lisez, me répondit-il en me tendant un journal.

Ce journal annonçait positivement que les Champs-Élysées allaient être dépouillés de leurs arbres et convertis en emplacement à bâtir, et le physicien partageait la douleur de tous ses collègues.

Tombé encore une fois du faîte de la prospérité dans la plus affreuse débine, cet homme profondément philosophe, qui s'appelle Bilboquet, a repris le gobelet et travaille non sans quelque succès la balle et la muscade.

— Mon cher monsieur Prudhomme, me dit Bilboquet, vous connaissez la grande nouvelle? on nous chasse de notre dernier asile, l'heure suprême des saltimbanques a sonné. La société actuelle ne sait pas ce qu'elle fait en nous tuant... elle tue la poésie. Or on a beau faire et beau dire, les sociétés ne vivent pas seulement de prime et de report. On nous regrettera; en attendant, il faut céder le pas aux hommes positifs et embrasser une autre carrière. Quant à moi, je suis bien décidé à renoncer à la muscade et à me jeter dans la littérature.

Au surplus, ajouta-t-il, un peu plus tôt, un peu plus tard, il fallait bien en venir là. Avez-vous parcouru la dernière foire de Saint-Cloud?

— Entièrement.

— Une chose a dû vous frapper alors, c'est la pénurie

des phénomènes et la solitude à peu près complète des tréteaux.

Cette foire, qui est une des plus importantes des environs de Paris, n'a pas même pu montrer aux amateurs la femme barbue et le géant traditionnels. Vous voyez qu'il y a ici un assez grand nombre de baraques ; combien comptez-vous de tréteaux ? quatre ou cinq tout au plus, et quels tréteaux ! Non, jamais la parade n'est descendue si bas ! L'art sublime de Bobèche et de Galimafré est tombé dans le ruisseau ; des nains essayent d'arborer la queue rouge des géants. Pitié !

Bobèche, Galimafré, Zozo, ombres illustres et chères, ne quittez pas l'empire des morts, vous rougiriez de honte et d'indignation en voyant dans quelles mains est tombé votre glorieux héritage. Ah ! monsieur, si j'en avais le temps, quel beau livre j'écrirais sous ce titre :

LA MORT DE PAILLASSE !...

Je montrerais ce roi du fou rire, ce maître de la gaieté en plein vent, cet artiste plus fêté, plus applaudi que pas un triomphateur de la scène, abandonné tout à coup, incompris, méconnu, cherchant en vain à attirer la foule qui l'évite, s'épuisant en calembours solitaires, lançant ses jeux de mots dans le vide et essayant de dérider le néant.

Vous qui me connaissez, mon cher monsieur Prudhomme, vous savez quel paillasse j'ai été au temps de ma verte jeunesse !

J'avais la force et la grâce, j'avais le rude et le moelleux; je restais original tout en me nourrissant des sucs les plus purs de la tradition! On faisait queue pour me voir, et des gens ont payé dix sous une place au premier rang de la foule. Dès que ma tête enfarinée se montrait, c'était un vaste frémissement dans tout le champ de foire, une espèce de raz de foule faisait immédiatement le vide autour des autres baraques et jetait une mer de spectateurs autour de la mienne!

Eh bien, je suis remonté sur les planches, Cabochard m'a servi de compère; hier, pas plus tard qu'hier, nous avons tenté une de nos plus joyeuses parades d'autrefois. J'ai eu de l'entrain, du brio, de la verve, comme aux plus beaux jours de mes jeunes années. C'est à peine si nous avons pu réunir une vingtaine de spectateurs. Le coup de pied du milieu est parti sans exciter autre chose que le rire d'un municipal; les trois quarts de notre public bâillaient, et, aux premiers sons des castagnettes de la baraque voisine, tout le monde nous a plantés là pour aller voir danser la cachucha par une gitana de louage, une Andalouse à quarante sous par jour.

On n'aime plus que ce qui frappe les yeux. Le côté plastique de l'art, voilà ce qui séduit, ce qui entraîne les masses. On ne comprend plus la parade, et il y a des gens qui se demandent pourquoi nous n'avons pas de comédie!

Tout se tient dans l'art : supprimez Paillasse, Crispin n'est plus possible; sans Crispin, comment faire Figaro?

J'avais déjà compris cette grande vérité, le triomphe de la forme sur l'idée, lorsque je me décidai à danser, moi aussi, la cachucha sur la place publique, à la grande satisfaction des autorités municipales de la ville de Meaux. Le costume d'Espagnol que j'endossai ce jour-là pour la première fois, c'était plus qu'un simple travestissement, c'était une révolution tout entière.

Partout maintenant l'Andalouse a remplacé le pitre; au lieu de faire la parade, on danse la cachucha.

Hier, Atala et moi nous avons été sifflés dans notre grand duo de sabres et de pigeons crus. Le public, qui admet parfaitement les exercices des somnambules extralucides, ne veut plus croire qu'on puisse avaler des sabres. Atala, ne voulant pas se faire bas-bleu, va renoncer à son art et étudier le somnambulisme. Il n'y a plus de vrai Paillasse, car on ne saurait donner ce nom à ces malheureux sans vocation et sans génie qui s'imaginent qu'on n'a qu'à le vouloir pour entrer dans la peau de Bobèche. Hélas ! il est passé le temps des pitres sincères et convaincus...

Là-dessus, il me quitta pour aller porter un roman-feuilleton au *Constitutionnel*.

La nouvelle de la suppression des Champs-Élysées a été démentie pour le moment, il est vrai, mais ils n'en sont pas moins destinés à disparaître devant les progrès de la spéculation. Bientôt, dans tout Paris, il n'y aura pas une place assez grande pour contenir le tapis du dernier des acrobates.

Le métier d'agent de change m'était antipathique, je dépérissais à vue d'œil ; mais ma femme n'était point rassasiée de ce titre, et je n'osais me plaindre, lorsqu'un soir elle me dit :

— Prudhomme, j'ai une nouvelle grave à vous annoncer.

— De quoi s'agit-il donc, madame ?

— Lydie est venue me voir ce matin, et elle m'a appris que Coussinet ayant engagé tous ses capitaux dans une affaire de caoutchouc qui doit rapporter des bénéfices énormes, mais qui se trouve malheureusement entravée par les circonstances, se voyait dans la nécessité d'emprunter cent mille francs.

— Cent mille francs !

— C'est une somme considérable, je le sais ; mais il y a un moyen de les lui prêter sans nous gêner.

— Coussinet s'adresse donc à nous ?

— Et à qui donc s'adresserait-il ? Voudriez-vous par hasard laisser l'époux de votre fille, le père de vos petits enfants dans l'embarras, et l'arrêter dans sa carrière juste au moment où il est question de le faire entrer au conseil général des manufactures ?

— Mais où prendre ces cent mille francs ?

— Vendez votre charge.

— Quoi ! vous voulez...

— Sans doute. Le moment est bon, il faut en profiter.

Vous réaliserez sur cette vente au moins cent mille francs de bénéfice que vous prêterez à votre gendre, et vous quitterez une profession qui ne vous convient plus; car je le vois bien, Prudhomme, vous n'aimez pas les affaires.

Cette proposition caressait trop les secrets désirs de mon âme pour n'être pas acceptée par moi, je ne dirai pas seulement avec facilité, mais encore avec plaisir. J'écrivis donc au syndic de la corporation une lettre contenant ma démission. Elle était ainsi conçue :

« Monsieur le syndic,

» Désirant rentrer dans la vie privée, je dépose entre vos mains le dépôt sacré que vous m'avez confié.

» Je conserverai toute ma vie le souvenir des jours que j'ai passés au milieu de vous. Le titre d'agent de change me sera toujours cher. Je veux qu'on le grave sur ma tombe. Il dépend de vous de m'accorder celui d'agent de change honoraire. Ce titre, si je l'obtenais, serait le plus beau jour de ma vie.

» Votre très-humble serviteur.

» JOSEPH PRUDHOMME. »

C'est un samedi que je présentai mon successeur au parquet. Le cœur léger, marchant avec la facilité d'un

homme qui vient de conquérir son indépendance, je descendais l'escalier de la Bourse, lorsque sur un des gradins je fus arrêté par une grande cage dans laquelle étaient enfermés deux pigeons. Au-dessus de la cage on lisait cet écriteau :

DESTITUÉS PAR L'ÉLECTRICITÉ.

Un homme dont le costume annonçait une misère profonde se tenait debout derrière la cage, sa casquette à la main.

J'ouvris ma bourse pour offrir un léger dédommagement à cette victime du progrès, et mon offrande faite, j'allais m'éloigner, lorsque le mendiant fit entendre ce mots :

— Merci, Prudhomme.

Étonné et choqué tout à la fois de cette familiarité, je me retournai.

— Vous me connaissez donc?

— Et toi, tu ne me reconnais plus?

— Qui êtes-vous ?

— Ton ancien condisciple, Jérôme Nitard.

C'était lui en effet ; ses traits, quoique flétris par l'âge et par la souffrance, me revinrent à la mémoire. Il me tendit la main, je n'osai la repousser.

— Oui, c'est moi, le pauvre Jérôme, auquel rien ne réussit. Après toutes sortes de tentatives aussi infructueuses les unes que les autres, je m'étais livré à l'élève des oiseaux. C'est une industrie qui, dans une ville comme Paris, ne manque pas d'importance. Sans compter les oiseliers qui fournissent à la volière dorée des grandes dames les oiseaux exotiques, becs-de-corail, bengalis, cordons-bleus, cardinaux, toute l'ornithologie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, il y a des marchands plus modestes qui vendent le serin du rentier, le bouvreuil de la grisette, le geai de la portière et la pie du savetier.

J'étais un de ces marchands, je tenais ma place au marché de la rue Lobineau. C'est là que bouvreuils, chardonnerets, verdiers, cabarets, serins, mésanges, sansonnets, linots, alouettes, merles, rossignols, pinsons ramageurs ou simples pierrots, attendent l'acheteur en sautillant dans leurs cages. Parmi ces captifs, les uns sont gais, les autres tristes; ceux-ci chantent, ceux-là, mornes et désolés, ont l'air de regretter le bocage natal. Il y en a qui semblent voler au-devant de la main qui va les saisir et dire: Achetez-moi; d'autres, farouches et craintifs, se tapissent au fond de leur cage. Quelques-uns se laissent mourir de faim. Tel est l'aspect d'un marché de l'Orient, où l'insouciance, la joie, le désespoir se lisent sur la physionomie des esclaves.

Je t'ai dit que le commerce n'était point mauvais. En effet, on voit souvent des amateurs donner jusqu'à

soixante francs d'un couple de serins. Les métis atteignent également un prix élevé. Il en est de même de certains chardonnerets et pinsons propres à disputer le prix dans les festivals emplumés de la Belgique. Mon fonds de commerce se composait d'un assez grand nombre de ces oiseaux chanteurs. Je fournissais aussi aux personnes désireuses d'élever des lapins, et de s'en faire trois mille francs de rente, des étalons pur sang à un prix très-modéré. On trouvait pareillement chez moi des cochons d'Inde, des écureuils et des souris blanches de première qualité. Mes poules jouissaient d'une réputation particulière sur le marché, et mes pigeons voyageurs surtout étaient recherchés par les principaux spéculateurs de la Bourse. Je vivais dans une honnête aisance, et je croyais toucher au port après tant d'orages, lorsqu'une épizootie a tué toute ma marchandise à plume et à poil. Seuls mes pigeons avaient résisté, et avec eux j'espérais refaire ma fortune; mais il est écrit que rien absolument ne doit me réussir. La télégraphie électrique m'a coupé les ailes. J'en suis réduit à venir ici tous les jours, avec ma cage et mon écriteau, demander un sou à des gens à qui j'ai fait gagner des millions. Je demande l'aumône, en attendant qu'un sergent de ville me prive de cette dernière ressource.

Et Jérôme Nitard essuya une larme du revers de sa manche déchirée.

Pendant cet entretien, une certaine foule, attirée par la curiosité, s'était formée autour de nous. Je donnai

ma carte au pauvre Jérôme, en lui disant de venir me voir, que je tâcherais de faire quelque chose pour lui. Il me remercia, et je pris le chemin du logis, doublement heureux d'avoir fait une bonne action et de n'être plus agent de change.

CHAPITRE XI

La position de directeur. — L'administration d'un théâtre est un sacerdoce. — Relevons l'art dramatique. — Le passif de l'ancienne direction. — Ma présentation officielle au foyer. — Une tape sur le ventre. — Le cabinet directorial — J'administre. — L'engagement d'Oscar. — Vingt mille francs par an, amère dérision. — Un talent coloriste. — Une femme assortie. — La liste des entrées. — Les entrées d'un grand journal. — Conseil d'un régisseur. — Monsieur Soupet. — Le directeur homme de lettres. — Le directeur Mercadet. — Le directeur exotique. — Le fond du carton. — La vertu et le vaudeville. — La saine littérature dramatique. — Un foyer en 1855.

Je suis directeur de théâtre.

C'est ma femme qui l'a voulu. J'aurais volontiers peut-être renoncé à toute espèce de métier pour vivre tranquillement dans cette médiocrité de fortune dont parle Horace, et qui est le plus bel apanage des gens riches, mais Félicité en a ordonné autrement.

— Prudhomme, m'a-t-elle dit, la nature vous a refusé le don de la spéculation financière, mais elle a mis en vous à un haut degré le talent de l'administration. Laisserez-vous dormir cette faculté précieuse? n'utiliserez-vous point votre génie administratif? A votre âge, un

homme ne s'ensevelit pas vivant dans un indigne repos. Voyez Coussinet, notre gendre, il est riche, il pourrait se retirer, et cependant il travaille sans cesse ; imitez cet exemple. Coussinet spécule; vous, Prudhomme, administrez.

— Que voulez-vous donc que j'administre ?

— Le premier établissement venu ; un théâtre, par exemple.

— Quoi ! vous voulez que je devienne directeur?

— Pourquoi pas ? C'est une belle position aujourd'hui, tout le monde l'ambitionne, les capitalistes affluent autour de l'heureux possesseur d'un privilége. Un directeur est un petit ministre, il commande à une foule d'employés, on lui fait la cour, les auteurs les plus célèbres recherchent ses sourires, ses amis lui demandent des loges; il peut faire le bonheur d'une foule de gens. Une direction de théâtre n'est plus, comme autrefois, une vulgaire spéculation ; c'est un sacerdoce. On contribue au progrès de l'art et à l'amélioration des mœurs ; on obtient la croix d'honneur, en attendant qu'on crée à l'Académie des sciences morales et politiques une nouvelle section exclusivement réservée à messieurs les directeurs de spectacle.

— Et ces dames, bobonne, elles ne vous font donc pas peur?

— Je serai là pour vous surveiller, gros indécent; d'ailleurs ce n'est plus comme de votre temps, ces dames

se conduisent bien, et on cite une actrice d'un de nos premiers théâtres qui communie tous les huit jours, avant d'aller à la répétition.

J'ignore qui a pu suggérer à ma femme l'idée de me faire directeur de théâtre, à moins que ce ne soit l'ami Anatole ; mais enfin cette idée me sourit assez. Il est positif que je me suis toujours senti une vocation particulière pour l'administration. Toute ma vie j'ai fréquenté les auteurs, j'ai vu de près les coulisses, j'ai donc acquis une certaine triture des affaires dramatiques. S'il faut le dire, je ne suis pas insensible à la pensée de relever le niveau de l'art, trop abaissé de nos jours. Je cherche la comédie du dix-neuvième siècle. Quelle gloire pour moi, si je parvenais à la découvrir !

Décidément, j'adopte l'idée de ma femme, je serai directeur; il ne s'agit plus maintenant que de trouver un théâtre.

Après quelques mois de recherches, j'ai fini par m'en procurer un. On m'a signalé un directeur qui n'a pas payé ses acteurs depuis six mois. Il y a un an que le théâtre en question se traîne sur des recettes de cent cinquante à deux cents francs, personne n'y met plus les pieds. Tout est à refaire, la salle, la troupe, le répertoire, le public. Quelle aubaine pour un administrateur de ma force ! J'ai payé le privilége cent mille francs; il y a cent mille francs de dettes que je me charge de solder, plus les appointements en souffrance, et un pot-de-vin de cin-

quante mille francs aux propriétaires de la salle, qui me coûtera bien cinquante mille francs de réparations. Mon prédécesseur ne se réserve que dix entrées et deux loges aux premières représentations. Je serai obligé de consacrer les six premiers mois de mon exercice à jouer les pièces reçues par la précédente administration, à moins que je ne préfère donner aux auteurs des indemnités qui s'élèveraient approximativement à la somme de quatre-vingts à quatre-vingt-dix mille francs. C'est, comme vous voyez, une affaire d'or.

C'est ce matin qu'a eu lieu, dans le grand foyer, ma présentation officielle aux artistes qui composent ma troupe. Cette cérémonie imposante s'est fort bien passée ; j'ai été charmé de la tenue de mes pensionnaires des deux sexes. Le premier comique m'a tapé sur le ventre, et la jeune première m'a appelé son gros amour de directeur.

Immédiatement après cette entrevue, j'ai pris possession du cabinet directorial, et je me suis mis à administrer.

J'ai demandé le registre des entrées : tous les directeurs commencent par là ; et je me suis mis à biffer des noms. Au plus fort de cette opération importante, le garçon de bureau est entré.

— On demande à parler à monsieur le directeur.

— Plus tard, je suis en train d'administrer.

— Mais c'est monsieur Oscar.

— Je le recevrai dans une heure.

J'achevais à peine ces mots que monsieur Oscar est entré.

— C'est moi, cher directeur. Nous avons à causer d'affaires importantes. Durandard, laisse-nous; si quelqu'un demande monsieur Prudhomme, tu diras qu'il est enfermé avec moi. Vous savez, cher directeur, a-t-il ajouté en se renversant dans son fauteuil et en mordillant la pomme de sa canne, que mon engagement expire dans trois mois...

Comptez-vous le renouveler?

— Mais sans doute...

Oh! mon Dieu, ne vous gênez pas; si je tiens à le savoir, c'est plutôt dans votre intérêt que dans le mien. On me fait des propositions magnifiques de tous les côtés, mais peut-être me déciderai-je à aller en Russie, à moins que je ne préfère donner des représentations en province. On me propose de m'acheter ma tournée moyennant cent mille francs comptant, tous mes frais de voyage payés, avec une table de dix couverts dans chaque ville. Je ne vous cacherai pas cependant que je tiens à ne pas quitter Paris; je n'ai que trente-neuf ans, j'ai du temps de reste pour aller en Russie et parcourir les quatre-vingt-six départements. Vous n'êtes point un vil industriel comme votre prédécesseur, mais un homme d'art et de progrès; restant à Paris, je vous donne la préférence sur tous vos collègues, j'espère que je suis gentil.

Écoutez maintenant mes conditions :

J'ai vingt mille francs d'appointements, reprit Oscar, c'est une plaisanterie, une amère dérision. Cela pouvait aller avant ma dernière création, qui a fait courir tout Paris ; maintenant, il me faut trente mille francs; plus, des feux.

Votre prédécesseur ne comprenait rien à ma fibre ; j'ai le talent essentiellement coloriste ; il m'emprisonnait dans la ligne, impossible d'en sortir. Je ne veux plus me livrer pieds et poings liés à un directeur qui peut être très-intelligent sans doute, et comprendre parfaitement mon affaire, mais qui peut également faire partie de cette classe intéressante de mollusques et de bivalves qu'on nomme des huîtres.

Je prétends donc avoir le droit de refuser tous les rôles qui me seront présentés. Vous me direz sans doute : Mais le directeur est purement et simplement à votre merci, venez prendre ma place dans ce cabinet, devant ce secrétaire, administrez à ma place ! Si je n'ai pas le droit, comme directeur, de jouer les pièces qui me conviennent, donnez-moi mes gants, ma canne et mon chapeau, que j'aille me promener aux Champs-Élysées.

Approfondissons la chose, creusons la question jusqu'au tuf.

Vous craignez de manquer de pièces ! rassurez-vous, je vous en ferai. Un des axiomes de l'économie politique

moderne n'est-il pas de remplacer partout l'intermédiaire, l'inutile, le parasite? Entre le public et le comédien, l'auteur est un parasite : à quoi sert-il, je vous le demande? Est-ce que je ne me connais pas mieux qu'il ne me connaît lui-même? est-ce que je ne sais pas bien mieux que lui ce qui me convient et ce qui ne me convient pas? Tel que vous me voyez, on n'a pas encore écrit un rôle complétement à ma taille : celui-ci m'a vu de profil, celui-là de trois quarts, aucun auteur ne m'a pris d'ensemble. Demandez à tous les acteurs célèbres mes confrères, nous sommes tous logés à la même enseigne : aussi avons-nous pris depuis quelque temps le parti d'écrire nos rôles nous-mêmes. Les auteurs se plaignent, ils prétendent que nous gâtons le métier, que nous leur ôtons leur pain, que la plupart d'entre nous, n'ayant reçu aucune éducation, ne sont pas capables d'écrire quatre lignes... Nous prenons un blanchisseur pour arranger nos phrases, et tout est dit, le public se moque pas mal du style! ce qu'il demande, c'est de la charpente et du nerf, beaucoup de nerf.

Je m'engagerai donc à vous fournir trois pièces par an, signées d'auteurs à moi connus, qui m'accorderont une part d'influence et de collaboration; je me ferai mon rôle à moi-même, ils arrangeront le reste comme ils l'entendront. Ainsi donc, grâce à ce système, vous voilà débarrassé d'un des plus grands soucis de l'administration, celui de chercher des pièces.

Il est un autre point, reprit Oscar, sur lequel je dé-

sire appeler l'attention de la nouvelle administration de ce théâtre.

Le précédent directeur prétendait me faire jouer, malgré toutes mes réclamations, tantôt avec une actrice, tantôt avec une autre.

Mais brute que tu es, lui disais-je un jour, ne vois-tu pas que ton système est déplorable? un cloporte ou un colimaçon aurait dix fois plus que toi le sentiment des nuances! Je suis brun, il me faut une actrice blonde; je ne suis pas très-grand, donne-moi une actrice de moyenne taille. Il y a des actrices qui vous vont bien, d'autres qui vous vont horriblement mal. Je suis affreux avec la Piffard, la Breton m'assortit au contraire à merveille. En me forçant à jouer avec la Piffard, tu m'enlèves une partie de mes moyens, tu m'empêches d'agir sur les femmes, la représentation est terne, la pièce languit, la recette s'arrête, et au lieu d'un succès tu as un *four*.

Il est de mon intérêt et du vôtre que les choses ne se passent point ainsi; je suis bien décidé, quant à moi, à ne plus m'exposer à l'inconvénient de jouer avec une femme qui ne coïncide ni avec mon teint, ni avec ma taille, ni avec la couleur de mes cheveux, ni avec mon organe, et qui, loin de faire pendant, jure complétement avec mon physique.

Voici donc les stipulations que je vous propose :

Engagement de trois, six, neuf, résiliable tous les trois ans à la volonté des parties.

Trente mille francs d'appointements fixes.

Cent francs de feux.

Je fournis moi-même les pièces dans lesquelles je joue.

J'ai le droit de désigner et au besoin de faire engager l'actrice qui, dans chaque pièce, doit jouer le rôle de femme avec moi.

Telles sont, en résumé, mes conditions. Vous me direz si elles vous conviennent. C'est à prendre ou à laisser. Au revoir, cher directeur.

Et Oscar me quitta, me laissant passablement abasourdi des ouvertures qu'il venait de me faire. Trente mille francs sans compter les feux, c'est un peu cher! et le droit de fournir les pièces... il n'y songe pas!

Mais laissons cela ; je verrai ce soir ma femme, et nous viderons ensemble cette affaire, car j'ai promis de ne prendre aucune détermination grave sans la consulter. Continuons l'importante besogne de la révision des entrées.

Elles s'élèvent au chiffre de deux mille cinq cents quarante-neuf, sans compter les entrées auxquelles ont droit messieurs les propriétaires de la salle, cela fait cinq cents de plus. Nous avons donc en tout trois mille quarante-neuf entrées. Le diable m'emporte si parmi ces trois mille quarante-neuf noms, il y en a une cinquantaine de connus, et cependant les journaux figurent pour un tiers au moins dans ce nombre. Voyons, par exemple, la

liste particulière d'une de nos feuilles à tirage de trente mille :

Ernest Gredelu,
Prosper Bidois,
Jérôme Crocavant,
Alfred Perrasson,
Louis Coquenard,
Eugène Pontmousson,
Félix Chauffard,
Joseph Cretin,
Pierre Durandard,
Charles Cabassol,
Jules Poirée,
César Chaffaroux,
Oscar Grivet,
Léon Vermichel.

Voilà déjà quatorze noms, il y en a encore six à la page suivante. En tout vingt entrées; il n'y en a pas un seul de journaliste. Qu'on appelle mon régisseur.

Je sonnai le garçon de bureau, et je lui donnai mes ordres en conséquence. Au bout d'un instant, le contrôleur se présenta.

— Connaissez-vous, lui dis-je, monsieur Ernest Gredelu?

— Sans doute, me répondit-il, c'est le marchand de papier du *Soleil*.

— Et monsieur Prosper Bidois?

— C'est l'avocat du *Soleil*.

— Et monsieur Jérôme Crocavant?

— C'est l'avoué du *Soleil*.

— Et monsieur Alfred Perrasson?

— C'est l'agréé du *Soleil*.

— Et monsieur Louis Coquenard?

— C'est l'huissier du *Soleil*.

— Et monsieur Eugène Pontmousson?

— C'est l'agent de change du *Soleil*.

— Et messieurs Chauffard, Cretin, Durandard, Cabassol?

— Les membres du conseil de surveillance du *Soleil*.

— Et messieurs Poirée, Grivet, Chaffaroux, Vermichel?

— Les plus forts actionnaires du *Soleil*.

— Vingt entrées! il me semble que c'est beaucoup pour un seul journal. J'ai bien envie d'en retrancher quelques-unes.

Le régisseur prit un ton solennel.

— Vous êtes nouveau, me dit-il, dans les affaires de théâtre; permettez-moi de vous donner quelques con-

seils, fruits d'une longue expérience. Ne supprimez rien du tout, croyez-moi. Le *Soleil* a vingt entrées, c'est énorme, j'en conviens; mais sur qui ferez-vous porter vos suppressions? Sur le marchand de papier? il est influent dans la boutique et pourra vous jouer plus d'un mauvais tour. Sur l'avoué? il a l'oreille du directeur, et ira se plaindre de la façon dont la nouvelle administration traite le *Soleil*. Il en sera de même de l'agréé et de l'huissier; méfiez-vous surtout de la colère de l'agent de change; si vous vous en prenez au comité de surveillance, ce sera pis encore. Quant aux plus forts actionnaires, respectez-les, si vous ne voulez pas qu'à la prochaine assemblée générale ils demandent votre tête ou votre éreintement perpétuel.

Il y a du bon dans cet avis du régisseur. Encore une affaire à terminer ce soir entre ma femme et moi. Passons maintenant à l'examen des cartons. Diable! diable! ils sont volumineux. Mais qui vient de nouveau me déranger?

— Monsieur Souplet.

— Connais pas; dites-lui de repasser; empêchez-le d'entrer.

— Empêcher monsieur Souplet d'entrer, répond le garçon de bureau, c'est impossible, je ne m'en charge pas; il est toujours entré, il entrera toujours.

Monsieur Souplet entre en effet; il me serre la main avec effusion, il a l'œil humide, je vois presque le moment où il va se jeter dans mes bras.

— Pardonnez à mon attendrissement, je suis si heureux de vous voir là à cette place, assis dans ce fauteuil... il y a si longtemps que je me disais : « Ah ! si nous pouvions avoir un directeur comme monsieur Prudhomme ! »

Monsieur Prudhomme n'est pas auteur dramatique, quel immense avantage ! Rien n'est plus mauvais pour nous qu'un confrère à la tête d'un théâtre ; il a beau dire et beau faire, il est auteur avant d'être directeur, il veut toujours mettre le nez dans les pièces qu'on lui présente, il est jaloux même des succès qui remplissent sa caisse, il éloigne les auteurs en vogue pour faire travailler de petits jeunes gens auxquels il impose ses idées, ses plans et souvent même une part de collaboration. Malheur à ceux qui se respectent assez pour ne pas vouloir passer sous ses fourches Caudines, il leur fait du pis qu'il peut. Sous l'avant-dernière direction, j'ai présenté quinze vaudevilles, ils ont tous été refusés impitoyablement, et cependant le directeur était un confrère, un ami, c'est moi qui l'avais lancé, nous avions fait ensemble, il y a vingt-cinq ans, une pièce en trois actes aux Folies-Dramatiques.

Un faiseur, c'est bien plus affreux encore, reprit monsieur Souplet ; celui-là ne joue que les pièces des auteurs riches. Vous lui prêtez quinze cents francs et vous faites recevoir un vaudeville, deux vaudevilles quand il est question de renouveler la lettre de change ; car ces directeurs ne payent ni la première, ni la seconde fois. S'il

ne vous met pas en répétition à l'époque fixée, vous portez la lettre de change chez l'huissier, et le directeur est obligé d'opter entre votre vaudeville et Clichy. Ce n'est pas moi qui aurai jamais recours à de semblables moyens, qui m'enrichirai avec les droits d'auteur de ces pièces usuraires ; plutôt mille fois renoncer à mon métier.

Il arrive quelquefois qu'un étranger, Anglais, Allemand, Russe, Lombard, Espagnol, n'importe lequel, faute de pouvoir faire engager quelque part une actrice qui le charme, prend le parti de l'engager lui-même pour se donner l'ineffable plaisir de la voir paraître tous les soirs sur la scène devant quelques banquettes vides et un parterre garni de claqueurs ; il achète un théâtre : privilége, immeuble, tout est à lui. Comme il ne peut pas gérer lui-même, il charge de ce soin son pédicure, son marchand de chevaux, son cuisinier, son groom, le premier venu qui lui tombe sous la main. Moi qui vous parle, monsieur, je me suis vu dans la nécessité de lire un vaudeville en cinq actes au valet de chambre, au Caleb d'un jeune et riche Anglais propriétaire d'un théâtre. Notez que le Caleb en question ne savait pas un mot de français. C'était pour le moment le directeur en titre. Le directeur véritable est toujours la grande actrice que vous savez, c'est elle qui reçoit toutes les pièces ou plutôt qui refuse toutes celles qui ne lui semblent pas avoir de rôle à la hauteur de son talent. Par moments, cette grande actrice a une lueur de bon sens, elle comprend qu'un

groom ou un pédicure n'ont pas précisément toutes les qualités acquises pour administrer un théâtre, elle fait donner cette tâche à un auteur qu'elle compte s'attacher par les liens de la reconnaissance. Alors nous tombons, infortunés que nous sommes, sous la coupe du directeur intendant, la pire espèce de tous les directeurs; sachant qu'il a affaire à un maître insouciant, il ne songe qu'à s'enrichir, à faire son beurre ou ses orges, comme on dit, à mettre non pas du foin, mais des droits d'auteur dans ses bottes; on reprend ses anciennes pièces, on joue ses ours, il n'y en a que pour lui.

Vous comprenez, mon cher monsieur Prudhomme, avec quels transports nous avons dû célébrer l'avénement d'un homme désintéressé, d'un amateur éclairé des beaux-arts. Je ne vous le dissimulerai pas, monsieur, votre tâche est difficile. On attend immensément de votre intelligence, et vous aurez beaucoup à faire pour réaliser toutes les espérances qui reposent sur votre tête.

— Je ferai du moins tous mes efforts, répondis-je, pour qu'elles ne soient pas trompées.

— Cette modestie est d'un heureux augure, monsieur Prudhomme; la saine littérature dramatique tout entière connaîtra dans tous ses détails la conversation que nous avons eue ensemble, et elle en tressaillira de joie. Un mot encore cependant.

Monsieur Souplet prit un ton solennel.

— Vous n'êtes point sans doute sans avoir gémi sur les déplorables excès auxquels se livre, depuis quelques années, le vaudeville, si retenu, j'oserai même dire comparativement, si chaste autrefois. Nous comptons bien que vous romprez avec les funestes errements de ce qu'on ose appeler la jeune école. Vous fermerez la porte de votre théâtre au réalisme, et à ces indignes farces qu'on baptise maintenant du nom de fantaisies. Il faut que le vaudeville soit essentiellement moral et vertueux, et qu'il contribue de toutes ses forces à l'amélioration des mœurs; pour moi, c'est ainsi que je le comprends, mes amis le comprennent de la même façon; appuyez-vous sur nous, comptez sur la vertu, il n'y a qu'elle, croyez-moi, qui fasse encore de véritables recettes. Maintenant, ajouta monsieur Souplet, il ne me reste plus qu'à vous recommander cinq ou six pièces que vous trouverez dans les cartons, et une petite lettre de change qui figure dans le passif de l'ancienne administration, et que, dans votre loyauté bien connue, vous vous êtes chargé d'acquitter. Votre prédécesseur fut mon ami, je lui rendis service; vous le voyez, l'ingrat n'a pas même fait jouer mes six pièces... obligez donc les gens!

J'appris avec un plaisir mêlé de fierté que je pouvais compter sur l'appui de la saine littérature dramatique. Pour faire plus ample connaissance avec elle, je résolus de me montrer le soir même au foyer, où Souplet devait me présenter à ses confrères. Voici le résumé exact des

conversations que j'y entendis, je le retrouve dans les notes qui me servent à composer ces mémoires.

FOYER D'ARTISTES

A PARIS

AUTEURS, ACTEURS, RÉGISSEURS, JOURNALISTES, AMATEURS.

PREMIER AUTEUR.

Vous avez vu la pièce?

DEUXIÈME AUTEUR.

Laquelle?

PREMIER AUTEUR.

Celle d'hier.

DEUXIÈME AUTEUR.

Oui, c'est très-joli.

CONTI.

Ce n'est pas ce que j'ai ouï dire.

PREMIER AUTEUR.

Il faut aller voir ça.

CONTI.

C'est bien aussi mon intention.

PREMIER AUTEUR.

Vous verrez jusqu'où l'on peut aller.

UN AMATEUR.

Dans l'absurde et le ridicule.

FORNAIS.

Pijot, vous allez trop loin.

PIJOT.

Je parle d'après mes impressions.

PREMIER AUTEUR.

C'est de la fantaisie.

MABRAS.

Si c'est là de la fantaisie, j'aime mieux autre chose.

DEUXIÈME AUTEUR.

Je crois bien.

PREMIER AUTEUR.

Dites donc, ce mari qui se fâche au premier acte.

MABRAS.

Oui, et qui se raccommode au troisième!

PIJOT.

Et la femme qui, au moment de tout avouer, ne trouve rien de mieux que de prendre une cigarette.

FORNAIS.

Et pourtant elle a bien joué, Camille.

BIJOT.

C'est possible, je n'aime pas cette femme-là.

MABRAS.

Elle n'est pas assez jeune pour le rôle.

PREMIER AUTEUR.

Comment! comment! quel âge lui donnez-vous donc?

MABRAS.

Trente-cinq ans.

TURLOT.

Et le pouce.

PREMIER AUTEUR.

Vous n'y êtes pas.

FORNAIS.

Quarante-cinq, pas vrai?

PREMIER AUTEUR.

Elle n'en a pas vingt-huit.

DEUXIÈME AUTEUR.

Laissez donc! elle était aux Folies il y a dix-huit ans.

PREMIER AUTEUR.

Sa sœur, pas elle.

MABRAS.

Quel âge donc a sa sœur?

PREMIER AUTEUR.

C'est une femme de trente-deux à trente-quatre ans.

MABRAS.

Sa sœur?

UN AMATEUR.

Certainement. Je vous dis que Camille a vingt-huit ans tout au plus.

PREMIER AUTEUR.

Et le pouce.

UN ACTEUR.

Je ne crois pas que les auteurs aient voulu donner plus de vingt-huit ans à leur héroïne.

FORNAIS.

Héroïne est joli.

UNE ACTRICE.

Et Saint-Estève, l'avez-vous trouvé bon?

MABRAS.

Je l'aime assez dans ce genre de rôles-là.

TURLOT.

Ce n'est pas un rôle.

CONTI.

Comment vous les faut-il, si ce n'est pas là un rôle?

MABRAS.

Au premier acte, oui.

FORNAIS.

Vous n'aimez pas sa grande scène du troisième?

TURLOT.

C'est Richard d'Arlington.

MABRAS.

Non, chez vous c'est un parti pris, vous avez juré de trouver tout mauvais.

CONTI.

Et vous tout admirable; ce qu'il y a de joli, c'est que vous n'en pensez pas un mot.

MABRAS.

Je ne sais pas pourquoi j'irais dire du bien d'une pièce si je ne l'aimais pas, d'autant que tout le monde sait que je n'ai aucune raison pour aimer l'auteur, au contraire.

UNE ACTRICE.

C'est un bon garçon.

TURLOT.

Si vous voulez.

MABRAS.

J'ai eu deux pièces avec lui, j'ai toujours eu à m'en louer.

CONTI.

Moi aussi, mais à la troisième...

FORNAIS.

Est-ce que nous ne tirons pas tous un peu la couverture?

TURLOT.

Beaucoup.

EUGÉNIE.

Tiens, voilà Follet; il va nous dire ce qu'il en pense, de la pièce.

LES MÊMES, FOLLET.

FOLLET, au régisseur.

Pourquoi ne répète-t-on pas demain?

LE RÉGISSEUR.

Maugabert est malade.

FOLLET.

Nous les connaissons, ces indispositions-là!

LE RÉGISSEUR.

Je t'assure.

FOLLET.

La pièce serait de monsieur chose ou de monsieur machin qu'on trouverait bien le moyen de la répéter. Tout aux uns, rien aux autres; ça ne m'étonne pas, je m'y attendais.

LE RÉGISSEUR.

Enfin, puisque tu veux que ce soit ainsi...

FOLLET.

Non certainement, je ne le veux pas, je le subis, voilà tout. J'ai un grand tort, je suis l'ami de la direction; on sait que je suis dévoué au théâtre, que chaque fois qu'il a été question de le défendre, je l'ai fait; il n'en faut pas plus pour être pris en grippe, et j'y suis.

PREMIER AUTEUR.

Follet?

FOLLET.

Eh bien?

PREMIER AUTEUR.

As-tu vu la pièce?

FOLLET.

Elle a été refusée ici.

DEUXIÈME AUTEUR.

Tu vois, quand je le disais!...

LE RÉGISSEUR.

Elle n'a pas été refusée, mais comme on tardait à la jouer, on l'a retirée.

FOLLET.

Je crois bien, depuis deux ans!

LE RÉGISSEUR.

Trois mois, pas davantage.

FOLLET.

Oui, je l'ai vue, ça fera de l'argent.

DEUXIÈME AUTEUR.

D'abord, ce n'est pas une pièce.

FOLLET.

Qu'est-ce que c'est donc, un tire-bouchon?

PREMIER AUTEUR.

Jamais on n'a pu parler raison avec toi, toujours des charges.

FOLLET.

Non, mais c'est vrai, tu dis que ce n'est pas une pièce. Depuis que je te connais, ce n'est pas d'hier, jamais je

ne t'ai entendu dire autre chose : Ce n'est pas là une pièce ; un tel n'est pas un comédien ; celui-ci n'est pas un directeur ; madame chose n'a jamais joué la comédie... Voyons, entendons-nous... la dernière fois que nous sommes allés pêcher, ce n'était pas de l'eau que nous trouvâmes au pont de Neuilly, parce que nous ne rapportâmes point de poissons. Je répète que la pièce d'hier est très-jolie, je maintiens que ça fera de l'argent.

QUATRIÈME AUTEUR.

Bon, Vallerand qui manque son entrée... merci !

PREMIER AUTEUR.

Le public y est habitué ; il aurait tort de se gêner.

MABRAS.

La presse est-elle bonne ?

FOLLET.

Comme ça.

FORNAIS.

Non, ces gens-là ne peuvent pas travailler pour le théâtre.

TURLOT.

Ils ne savent pas faire une pièce.

CONTI.

Ils ne le sauront jamais.

UN AMATEUR.

Qu'est-ce qui a lu ce matin?

MABRAS.

Rousseau?

FOLLET.

Un acte?

LE RÉGISSEUR.

Deux actes.

L'AMATEUR.

Eh bien?

EUGENIE.

Je ne joue pas dans la pièce.

TURLOT.

Isidore, qui en est, dit que c'est très-joli.

EUGÉNIE.

On y compte.

FOLLET.

Je crois bien, on fait des décors.

FORNAIS.

Si on fait des décors, je sais à quoi m'en tenir. C'est bien malheureux.

EUGÉNIE.

Parce que Rousseau est un bon garçon.

DEUXIÈME AUTEUR.

Jouez-vous dans la pièce, Pauline ?

PAULINE.

Je ne suis ni jeune ni assez jolie.

DEUXIÈME AUTEUR.

Comme c'est méchant ce que vous dites là. Vous savez bien le contraire, et moi aussi.

PAULINE.

Si vous le pensez, pourquoi ne pas l'avoir dit?

FOLLET.

C'est madame Aubry qui vous a fait cette histoire-là.

PAULINE.

Du tout.

FOLLET.

Laissez-donc.

UN AMATEUR.

Et vous avez donné dedans?

PAULINE.

Je suis si bête!

FORNAIS.

Je lui ménage un chien de ma chienne, à madame Aubry.

PAULINE.

Nous savons pourquoi.

FORNAIS.

Vous savez que vous ne savez rien.

PAULINE.

Va toujours.

UN ACTEUR.

Qui a vu la petite Laurence?

UN AMATEUR.

Moi aussi.

TROISIÈME AMATEUR.

Vous ne l'aimez pas? Et vous, Driot?

UNE DEMOISELLE.

Moi non plus.

MADEMOISELLE MÉRU.

Je vous ai vu aimer des ingénuités qui certes ne la valaient pas.

FORNAIS.

C'est possible. Des goûts et des couleurs...

MABRAS.

Ils t'ont engagée pour trois ans?

CONTI.

Ils ont bien fait, ils m'en diront des nouvelles dans deux mois.

FORNAIS.

Ils pourraient le faire la semaine prochaine.

DEUXIÈME AMATEUR.

Elle n'a ni bouche ni éperons, cette petite femme-là.

TURLOT.

Ça n'empêche que nous n'avons pas à Paris deux ingénuités comme celle-là.

UN ACTEUR.

Heureusement.

EUGÉNIE.

Elle a une jolie voix.

DEUXIÈME ACTEUR.

Comme baryton.

CONTI.

Une taille...

UN AUTEUR.

Comme un traversin noué par le milieu.

MABRAS.

Vous aimez les colosses.

UN AMATEUR.

Je les préfère aux échalas.

LE RÉGISSEUR.

Attendez un an.

TURLOT.

J'espère bien que je n'attendrai pas cela.

FORNAIS.

Quand passez-vous?

FOLLET.

Dans la quinzaine.

DEUXIÈME AUTEUR.

Vos répétitions avancent?

EUGÉNIE.

Il y a longtemps qu'on aurait pu jouer la pièce.

FOLLET.

Si l'on s'en était occupé. Mais vous savez comme la besogne se fait ici. Tout chaud aujourd'hui; demain...

CONTI.

Plus personne. C'est comme ça partout.

UN AMATEUR.

C'était un joli sujet, la pièce d'hier.

MABRAS.

Qu'ils ont gâché.

TURLOT.

Ils n'étaient pas de force.

VERRIOT.

Je l'ai dit au premier acte.

FORNAIS.

A la fin du second, tout était fini.

MABRAS.

Pour recommencer au troisième.

CONTI.

Ça fait deux pièces.

TURLOT.

C'est tellement vrai, qu'un monsieur, aux stalles, devant moi, demanda à son voisin le titre de la seconde pièce.

LE RÉGISSEUR.

On a sifflé, m'a-t-on dit?

FORNAIS.

Très-peu.

TROISIÈME AMATEUR.

Je n'ai rien entendu.

MABRAS.

Parce que vous n'avez pas voulu.

CONTI.

Non, je vous jure.

FORNAIS.

Un monsieur qui appelait son chien.

TURLOT.

J'ai vu peu de pièces si ennuyeuses.

UN ACTEUR.

Comment a été le débutant?

EUGÉNIE.

Lequel.

CONTI.

Le comte?

EUGÉNIE.

Il n'y a pas de comte dans la pièce.

CONTI.

Le marquis, alors.

EUGÉNIE.

Méproult?

CONTI.

Oui.

MABRAS.

Affreux!

FORNAIS.

Vraiment!

UN AUTEUR.

On disait qu'il allait tout écraser...

MABRAS.

Pas jusqu'à présent. J'en ai tant vu, de ces réputations de province...

L'ACTEUR.

Il ne faut cependant pas croire qu'en province...

MABRAS.

Nous savons cela. Vous étiez à Bruxelles, et à Bruxelles on jouait mieux qu'aux Français.

L'ACTEUR.

Pardon. J'ai dit qu'à Bruxelles il y avait telle pièce qui marchait aussi bien, je n'ai pas dit mieux.

MABRAS.

On parle flamand, à Bruxelles, d'abord et d'un.

L'ACTEUR.

On parle français comme à Paris.

MABRAS.

Si vous appelez ça du français... bien des choses chez vous.

CHAPITRE XII

Un banquet de famille. — On me décerne le surnom de père des artistes. — Les inscriptions de la salle du festin. — Un discours approprié à la circonstance. — De diverses institutions qui manquent à l'art dramatique. — La bénédiction d'un directeur. — Je suis porté en triomphe. — Le réaliste Colimard. — Mort du couplet. — Le pantoum. — Une lecture aux acteurs — Deux cents représentations dans le ventre. — Plus de décorateur. — Du réalisme en matière d'accessoires. — Le devis d'un vaudeville. — De l'influence du tapissier sur l'art dramatique. — Feu Scribe et feu Bayard. — Un truc de monsieur Prosper. — Le jour de la première représentation. — Le four du réalisme. — Un homme vraiment littéraire.

La conversation que je viens de transcrire me surprit fort, je suis obligé d'en convenir; ce n'était point là tout à fait le ton général et la conversation des foyers d'acteurs aux beaux temps de ma jeunesse et de mon âge mûr; mais les mœurs changent ainsi que les hommes, sachons nous résigner à ces changements; d'ailleurs, si le théâtre a perdu quelque chose au point de vue de la politesse et des manières, il a beaucoup gagné du côté du cœur.

Je suis installé depuis un mois à peine, et mes pensionnaires, pour resserrer les liens qui doivent nous unir, ont

résolu de me donner un banquet. La cotisation n'est que de trois francs, afin que tout le monde puisse y prendre part, depuis le régisseur jusqu'à l'allumeur de quinquets. Ces dames seront également de la partie. Il y aura bal après le banquet.

C'est aujourd'hui que le banquet a eu lieu. Nous étions deux cent vingt-cinq convives, sans compter les enfants, car la costumière et les habilleuses du théâtre sont venues en famille. On avait agité la question de savoir si on admettrait les ouvreuses de loges. La négative l'a emporté. Je le regrette, l'ouvreuse de loges ne fait-elle pas partie de la grande famille dramatique?

La salle était ornée de guirlandes de feuillage; mon buste, entouré de lauriers, ornait la cheminée, avec cette inscription :

A NOTRE DIRECTEUR!

AU BIENFAITEUR DES ARTISTES!

D'autres inscriptions tapissaient les murs de la salle:

Un directeur honnête est un bien précieux
Qu'on n'obtient qu'une fois de la bonté des cieux.

—

AUX PAUVRES COMÉDIENS TROUVÉS

LA PROVIDENCE

A ENVOYÉ

UN

SAINT VINCENT DE PAUL

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois Prudhomme !

—

VIVE NOTRE DIRECTEUR !
HONNEUR A NOTRE DIRECTEUR !
GLOIRE A NOTRE DIRECTEUR !

—

Il fit notre bonheur, mais il doit aussi l'être.

Et une foule d'autres inscriptions qu'il serait trop long d'énumérer.

Le régisseur, les contrôleurs, suivis d'une députation de la troupe, vinrent me recevoir à l'entrée du restaurant. Les dames m'attendaient dans le salon avec d'énormes bouquets qu'elles m'offrirent avec une grâce exquise.

Par une attention délicate, le portrait de madame Prudhomme, qu'on était parvenu à se procurer, se balançait soutenu au plafond par deux Amours en carton empruntés au magasin du théâtre.

Le repas fut animé par une gaieté franche et cordiale.

Au dessert, le régisseur se leva, mit ses lunettes et prononça d'une voix émue, mais assurée, le toast suivant :

« A Joseph Prudhomme ! A notre directeur ! à notre père !

» Administrateur habile et intelligent, notre scène lui doit sa régénération. Appelé à diriger le premier théâtre de vaudeville du monde, il n'a pas été au-dessous de sa haute mission. Il a tout fait pour nous, mais il fera plus encore. Il médite de grandes choses, je le sais, j'en suis sûr, tout m'en est garant, le passé, le présent, l'avenir. Ciel! veille sur ses jours, et donne-lui la force de remplir sa tâche.

» A monsieur Prudhomme et à son épouse! »

Ce toast fut suivi d'un tonnerre d'applaudissements. J'attendis que le calme se rétablît, et je pris la parole à mon tour :

« Belles dames, messieurs,

» Ou plutôt mes amis, car vous êtes tous mes amis, laissez-moi vous donner ce titre qui m'est si cher.

» Je le dis hautement : ce banquet est le plus beau jour de ma vie.

» Oui, mes enfants, je vous ai voué mon existence tout entière, je veux faire votre bonheur, et avec l'aide de la Providence et de madame Prudhomme, soyez sûrs que j'y parviendrai.

» Je n'ai encore rien fait pour vous, quoi qu'en ait pu

dire notre honorable régisseur, cet homme qui, je saisis avec empressement l'occasion de le déclarer, me seconde avec tant de zèle et d'intelligence ; mais je réaliserai bientôt toutes les espérances que j'ai formées pour vous.

» Je veux mériter le beau titre de directeur philanthrope.

» Jusqu'à ce jour, l'acteur de vaudeville n'a été qu'un paria dans la société ; je prétends le doter de toutes les institutions qui lui manquent encore :

» D'une caisse de pension,

» D'une caisse de secours,

» D'une caisse de retraite,

» D'un hospice pour les invalides dramatiques,

» D'une école pour les enfants de troupe,

» D'une salle d'asile,

» D'une crèche pour les nourrissons.

» Je veux, pour tout dire en un mot, que chaque comparse puisse mettre la poule au pot. Secondez-moi, mes amis, mes chers amis. Je voudrais vous en dire davantage, mais je sens que l'attendrissement va me gagner ! Apportez-moi le régisseur, que je l'embrasse ! »

Tous voulurent se précipiter dans mes bras ; je crus qu'on allait m'étouffer sous les caresses. J'avais à peine

la force de m'écrier : « Assez, mes amis ! assez ! Vous voulez donc me faire mourir de joie ? »

Dans une éclaircie, la coiffeuse du théâtre me présenta son enfant en me priant de le bénir.

Je me levai, et, les yeux dirigés vers le ciel, les mains étendues sur l'enfant agenouillé devant moi, je prononçai ces deux mots d'une voix vibrante :

DIEU ET MOLIÈRE !

A ces paroles, l'enthousiasme un moment contenu fit de nouveau explosion; on m'entoura, on me souleva sur la chaise où je venais de me rasseoir, et on me porta trois fois en triomphe autour de la salle sur ce pavois improvisé.

Le lendemain, les journaux rendirent compte de ce banquet et de cette ovation; je ne sais comment ils parvinrent à se procurer mon discours, mais je le trouvai imprimé tout au long dans cinq ou six gazettes. C'est grâce à elles que je puis le consigner dans ces mémoires, ainsi que mon mot sur la poule au pot, dont les feuilles publiques s'empressèrent de faire l'éloge.

Je m'étais à peu près débarrassé des pièces qui m'avaient été léguées par la précédente administration, il ne m'en restait tout au plus qu'une vingtaine, parmi lesquelles un vaudeville de Souplet. Je dus songer à faire

des provisions et à former mon nouveau répertoire. Je m'adressai donc à un auteur que de récents succès venaient de mettre à la mode, et je lui demandai un vaudeville; il m'en apporta un en trois actes, me laissant huit jours pour le lire. L'ouvrage me parut intéressant; madame Prudhomme en prit connaissance et fut de mon avis; nous résolûmes donc de le jouer. Au bout de huit jours, l'auteur vint me voir.

— Monsieur, lui dis-je, votre pièce me convient parfaitement; mais elle n'est point encore complétement achevée.

— Et que lui manque-t-il donc? demanda l'auteur étonné.

— Regardez vous-même, répondis-je en lui tendant le manuscrit.

— Tout y est, reprit-il.

— Tout?

— Absolument.

— Vous en êtes sûr?

— Parbleu!

— Et les couplets?

L'auteur sourit dédaigneusement.

— S'il vous faut des couplets, adressez-vous à un autre; pour moi, je n'en fais pas, ce serait rabaisser le niveau de l'art, et je ne me rendrai pas complice d'une telle décadence. Le couplet a fait son temps, on n'en

veut plus ; c'est une superfétation inutile; nous l'avons remplacé par des ballades du Romancero, des mélodies de Schubert, des ghazels persans, des lieds germaniques ou des pantoums malais. Vous avez dû voir qu'il y a une segtiidille dans ma pièce.

— Vous appelez cela une seguidille ?

— Autrement dit romance espagnole. Aimeriez-vous mieux un canzone italien ? J'y consens. Mais, au nom du ciel, ne me parlez plus de couplets, ou je remporte ma pièce.

— Soit, n'en parlons plus. Quand voulez-vous lire aux acteurs ?

— Quand vous voudrez.

— Demain ?

— A demain donc.

Le lendemain, mon auteur entra dans mon cabinet, suivi d'un domestique portant un paquet assez volumineux sous le bras.

— Qu'est-ce que cela ? lui demandai-je ; le manuscrit, sans doute ?

— Ce sont trois chemises, me répondit-il, pour changer après la lecture de chaque acte. Il y a une petite pièce à côté qui me servira de cabinet de toilette. Si les directeurs savaient vivre, ils feraient construire un divan dans lequel chaque auteur viendrait, après avoir subi l'opération de la lecture, goûter les douceurs du kief et fumer le narghilé en prenant des glaces.

Les acteurs convoqués étant enfin arrivés, on put commencer la lecture. Je ne savais pas ce que c'était qu'un auteur lisant sa pièce : j'en fus émerveillé. Il joua tous les rôles, prit tous les tons, toutes les voix, exécuta vingt pantomimes différentes. Je compris alors facilement la nécessité où il se trouvait de changer de chemise après chaque acte ; jamais on ne lut avec autant de feu, de verve, d'animation, de sensibilité. Nous étions tous empoignés, comme on dit en style moderne. Après la lecture, les acteurs étaient dans un enthousiasme qui touchait au délire.

— Voulez-vous cent mille francs de vos droits ? disait le comique à l'auteur ; je vous les donne d'avance ; nous allons boire un verre d'absinthe et signer le traité.

— Cette fois vous serez décoré, c'est sûr.

— Depuis Beaumarchais, on n'a rien fait d'aussi fort.

— C'est sublime !

— C'est magnifique !

— C'est étourdissant !

Le régisseur me prit à part dans une embrasure de fenêtre :

— Mon cher monsieur Prudhomme, votre fortune est faite, vous en avez pour deux cents représentations dans le ventre. Si après cela vous voulez vous débarrasser de votre privilége, donnez-moi la préférence, j'ai un capitaliste qui me fournira les fonds.

Les rôles copiés, distribués, collationnés, la pièce entra immédiatement en répétition. Les acteurs, échauffés par le zèle et par l'admiration, offrirent de répéter deux fois par jour. On voulait être prêt avant la fin du mois.

Après la seconde répétition, je vis entrer l'auteur dans mon cabinet.

— Le moment est venu, mon cher directeur, de nous occuper d'une question capitale.

— Quelle question?

— Celle de la mise en scène.

— N'avons-nous pas le temps?

— Non, les ouvriers sont très-pressés en ce moment; on ne saurait trop s'y prendre d'avance. Vous savez qu'il y a trois salons dans ma pièce :

Un salon jaune,

Un salon pistache,

Un salon coquelicot.

Le tout fraîchement décoré, puisqu'il s'agit d'un jeune couple qui vient d'entrer en ménage, et qui se trouve par conséquent en pleine lune de miel.

— Je donnerai mes instructions en conséquence au décorateur.

— A qui?

— Au décorateur.

— Vous dites?

— Je dis que je m'entendrai à ce sujet avec le peintre, qui est un artiste fort habile.

— Assez, monsieur, assez, brisons là, nous ne pouvons nous entendre; je remporte mon manuscrit.

Je le regardai d'un air stupéfait.

— Vous parlez de décorateur, reprit-il, pourquoi donc alors vous êtes vous adressé à un réaliste? Il fallait prendre quelqu'un de l'école de feu Scribe et Bayard. Quant à moi, je ne connais que le tapissier; je n'entends pas que mes personnages se mèuvent au milieu des tons les plus criards, parmi les meubles peints à la détrempe; ces artifices grossiers sont dignes tout au plus de l'enfance de l'art : on les comprendrait si nous étions encore au temps du public naïf de Shakspeare, à qui l'on disait : « Ceci est un mur, cela une forêt, » et qui voyait réellement le mur et la forêt ainsi nommés. Mais le public d'aujourd'hui est bien plus exigeant, et il a raison, car où serait le progrès de l'art, si on en restait toujours aux vieux accessoires? Vous dites au public : Voilà des fleurs, et il veut voir de vraies fleurs; vous lui montrez un tableau de Delacroix, et il exige que ce ne soit pas un tableau quelconque acheté pour trois francs vingt-cinq centimes à l'hôtel des commissaires-priseurs, mais une toile réellement signée Delacroix. Point de mensonge, la vérité partout, voilà comment nous comprenons l'art, nous autres réalistes. Nous voulons qu'un meuble de Boulle soit positivement de Boulle, et non d'un autre.

Je ne me laisserai jamais représenter sur un théâtre où l'on croit encore à la possibilité de faire meubler un salon par des brosseurs à trois francs par jour.

Ne trouvez donc pas mauvais, monsieur, que je retire ma pièce, ainsi que je viens d'avoir l'honneur de vous le dire. Où diable m'étais-je donc fourvoyé?

Là-dessus le réaliste prit son chapeau et disparut après m'avoir fait une révérence pleine d'ironie.

Je fis part de cet incident fâcheux à mon épouse. Elle m'engagea à écrire immédiatement la lettre suivante :

« Monsieur,

» Je ne sais pas pourquoi vous avez pris la mouche ce matin. Je suis réaliste autant que vous, plus que vous peut-être. Il vous faut un tapissier, j'en prendrai deux, j'en prendrai trois, j'en prendrai quatre, pour peu que vous le souhaitiez. Molière était fils de tapissier et peut-être quelque peu tapissier lui-même, je comprends parfaitement le rôle important que le tapissier est appelé à jouer dans l'art dramatique. Revenez donc, monsieur, aux répétitions, et mettons tout de suite la main du tapissier à votre salon jaune, à votre salon pistache, à votre salon coquelicot.

» Je vous prie, monsieur et cher auteur, d'agréer l'as-

surance de ma considération et de mon réalisme les plus distingués.

» JOSEPH PRUDHOMME.

» *P. S.* Mon épouse se joint à moi pour vous prier de croire à son parfait réalisme.

» J. P. »

Voici la réponse que je reçus :

« Monsieur,

» Excusez un moment de vivacité. Puisque vous êtes réaliste, tout est oublié; je vous rends mon estime et ma pièce.

» J'ai causé avec mon tapissier de l'arrangement de mes trois petits salons : le premier aurait des rideaux de lampas, le second des rideaux de velours, le troisième des rideaux de satin et de mousseline. Il nous faudrait trois tapis différents; un meuble assorti aux trois couleurs que vous savez pour chaque salon; un piano avec incrustations de nacre, trois pendules, des coupes, des vases du Japon, une crédence moyen âge, deux armoires en bois de rose, etc., etc. Je vous envoie un devis

détaillé de ces divers objets, le tout s'élève à peine au chiffre de vingt-cinq ou trente mille francs ; c'est pour rien.

» Mon tapissier viendra demain s'entendre définitivement avec vous à ce sujet. Vous serez enchanté de faire la connaissance de cet artiste.

» Veuillez me mettre aux pieds de madame Prudhomme.

» Mille compliments affectueux.

» ARTHUR COLIMARD.

» *P. S.* J'oubliais de vous rappeler qu'il y a un ouistiti au deuxième acte. Il faut à tout prix s'en procurer un ; justement je viens d'apprendre qu'un fort joli ouistiti est arrivé avant-hier au Havre. On en demande deux mille francs, mais offrez-en quinze cents francs, et je parie que vous l'aurez.

» A. C. »

J'ai montré cette lettre à ma femme.

— Trente mille francs de mise en scène, c'est peut-être un peu cher ; mais qu'importe, si nous faisons des recettes de mille écus, me dit-elle. D'ailleurs, pourquoi vous êtes-vous adressé à un réaliste ?

— Tu as raison, c'est ma faute.

— Comme toujours.

— Faut-il accepter le devis?

— Acceptez-le, mais renoncez au réalisme.

Je vous prie de croire que je n'eus pas besoin d'en faire le serment.

Enfin, après deux mois de répétitions, les acteurs, les actrices, les machinistes, le tapissier, tout le monde était prêt ; nous pûmes fixer le jour de la première représentation. Les journaux, quinze jours à l'avance, étaient farcis de réclames; on ne parlait de tous côtés que du chef-d'œuvre réaliste qu'on allait représenter sur mon théâtre. Les lettres pleuvaient chez moi, j'étais accablé de visites; de tous côtés on me demandait des loges et des places pour la première représentation. Je renvoyais toutes les demandes à ma femme; elle m'avait déclaré qu'elle se chargerait elle-même de faire le service.

Quelques jours avant cette grande soirée, le chef de claque était venu me trouver dans mon cabinet.

— Monsieur, me dit-il, je viens vous proposer une belle affaire.

— Voyons, monsieur Prosper, de quoi s'agit-il?

— Voulez-vous me louer votre salle le jour de la première représentation? Je vous en offre dix mille francs.

— La salle pleine à crever ne peut faire que trois mille six cents francs de recette.

Prosper me regarda avec étonnement.

— Je vois bien, monsieur, que vous n'êtes pas au fait du truc.

— Quel truc?

— Celui des premières représentations. Quand on sait qu'une pièce excite la curiosité et que le public mord à une première, on fait annoncer huit jours à l'avance qu'on ne trouve plus au bureau des billets que pour la dixième représentation. Aussitôt les amateurs, lorettes, coulissiers, riches désœuvrés, étrangers, tous les gens qui se croiraient déshonorés s'ils manquaient une première représentation importante, accourent chez le marchand de billets, qui leur cède des loges et des stalles à un prix fabuleux; le marchand de billets touche une légère commission ou prend un arrangement à forfait avec le directeur, qui empoche une dizaine de mille francs. Ça vous va-t-il?

Je ne répondis pas tout de suite à cette offre.

— En voulez-vous onze mille? reprit Prosper, croyant que j'hésitais; il tira en même temps onze billets d'un portefeuille crasseux.

— Monsieur Prosper, sachez que je ne fais point de ces marchés-là; l'art est un sacerdoce, je ne le ravalerai pas au rang d'une vile spéculation.

Prosper sortit sans répondre. Je vis qu'il était abasourdi de ma conduite.

Je dois dire que le jour de la première représentation je fus obligé de me cacher pour éviter les solliciteurs. Madame Prudhomme fit le service comme elle l'avait souhaité; je ne sais comment elle s'arrangea, mais je reçus toute la journée des lettres de récrimination de nos meilleurs amis et des membres de notre famille.

En voici quelques échantillons :

« Mon neveu,

» J'ai été votre bienfaitrice lorsque vous avez voulu acheter une charge d'agent de change, vous me refusez maintenant une simple loge. C'est bien.

» Ne comptez pas sur mon héritage. Je ne veux plus vous voir, ni votre femme, ni vos enfants, ni personne de votre maison.

» Celle qui fut votre tante.

» AURORE PARASOL. »

« Monsieur,

» N'ayant pas reçu de réponse à la lettre que j'ai eu la sottise de vous adresser pour vous demander une loge

pour ce soir, je crois devoir vous prévenir que tout est rompu entre nous.

» Je vais de ce pas mettre mes biens en viager.

» Votre ex-oncle.

» FRITURIER. »

« Mon cousin,

» Vous refusez une simple stalle à un cousin issu de germain, c'est à merveille! Puisque tous les liens de la famille sont rompus, souffrez que nous soyons désormais étrangers l'un à l'autre.

» Vous n'étiez pas si fier quand il s'agissait de parfaire la somme nécessaire à l'achat de votre charge. Ne m'attendez pas pour dîner dimanche prochain.

» Un cousin qui ne veut plus l'être.

» PAINTENDRE. »

« Népomucène Blaireau a l'honneur de prévenir monieur Joseph Prudhomme que désormais il s'abstiendra de le saluer lorsqu'il le rencontrera. »

L'ami Blaireau lui-même avait été oublié.

Je montrai toutes ces lettres à ma femme, en me plaignant de sa négligence à l'égard de nos parents et de nos amis.

— Vous êtes admirable avec vos scrupules et vos observations. Est-ce qu'il y a des parents et des amis un jour comme aujourd'hui? Où voulez-vous que je les place, la tante Parasol, l'oncle Friturier, le cousin Paintendre et l'ami Blaireau?

Comptez un peu combien de gens nous avons à satisfaire :

Les journalistes,

Les employés des ministères,

Les propriétaires de la salle,

Les acteurs,

L'auteur,

Votre fils, qui m'a demandé dix loges pour lui et ses amis,

Votre gendre, auquel il en a fallu une vingtaine pour les actionnaires de sa compagnie, dont il aura besoin à la prochaine assemblée générale, et qui se laissent toujours prendre, quelque riches qu'ils soient, à l'amorce d'une loge,

Et dites-moi un peu ce qui nous reste!

Je ne répondis pas, parce qu'il n'y avait rien à répondre, et je montai dans ma chambre pour passer mon ha-

bit noir et ma cravate blanche. A sept heures, ma femme et moi nous étions au théâtre; à huit heures un quart, ainsi que le portait l'affiche, le rideau se leva sur la pièce du réaliste Colimard. Je ne raconterai pas ici les émotions de cette soirée; ces mots suffiront pour tes faire comprendre :

Succès d'estime!!!

Ma nuit ne fut qu'une longue insomnie, je me demandais comment madame Prudhomme ferait pour réparer cet échec, et je commençais à regretter amèrement la funeste idée que j'avais eue de compromettre ma fortune dans une direction de théâtre.

La clarté naissante du jour n'apporta aucun soulagement à mes peines; je vis lever l'aurore sans en ressentir comme d'habitude la bienfaisante influence. Ma femme me fit dire qu'elle était indisposée et qu'elle ne viendrait pas déjeuner. Depuis quelque temps, je ne voyais presque plus mon fils; personne autour de moi avec qui je pusse causer; je pris le parti d'interroger le domestique.

— Joseph, lui dis-je, avez-vous vu la pièce d'hier?

— Oui, monsieur, me répondit-il.

— Eh bien, comment la trouvez-vous?

— Faible de style et nulle de conception; tout cela est d'un faux réalisme et manque complétement de couleur;

on voit à chaque instant que l'auteur n'est pas un homme littéraire. Il y a longtemps que je l'ai dit, du reste : Colimard est un crétin.

— Diable ! voilà qui est un peu sévère.

— C'est que je m'y connais, voyez-vous ; avant de me mettre domestique, j'ai été garçon au divan de la rue le Pelletier, et je sais le faible et le fort des gens ; si monsieur voulait m'écouter, il ne s'adresserait jamais à des hommes comme Colimard ; le public est las des faiseurs et des carcassiers, il demande à grands cris des hommes littéraires.

Deux jours après, j'eus un entretien important avec madame Prudhomme.

— Mon cher ami, me dit-elle, il faut ne pas imiter ces directeurs qui s'obstinent à représenter une pièce qui ne va pas et à faire dire par les journaux que leur salle regorge de spectateurs, tandis qu'elle est peuplée de deux chats et de quinze claqueurs.

— Que faut-il donc faire?

— Monter tout de suite une autre pièce.

— Où la prendre?

— Vous en commanderez une.

— A qui?

— A un homme littéraire. Nous ne commettrons pas cette fois la faute de nous adresser à un faux réaliste

comme ce Colimard, un être sans aucune espèce de talent.

— Vous trouvez ?

— Et je ne suis pas la seule, tout le monde est de cet avis chez madame de Saint-Florimond, dont le salon est toujours rempli des gens de lettres les plus huppés, et qui, par parenthèse, m'a promis de nous donner un petit proverbe qu'elle destinait au théâtre du comte Castellane. « Ma toute belle, me disait-elle encore hier, comment se fait-il que votre mari, qui est cependant un homme d'esprit et d'intelligence, éprouve la moindre sympathie pour des gens complétement dépourvus de fantaisie et de style comme ce Colimard ? »

— Qui prendre, mon Dieu! qui prendre?

— Un homme littéraire.

— Je ne demande pas mieux, mais où en trouver?

— C'est justement ce que j'ai dit à madame de Saint-Florimond. « Caramba ! m'a-t-elle répondu, si c'est là ce qui vous inquiète, nous aurons bien vite trouvé votre affaire. Vous connaissez sans doute les saynètes d'Étienne Sansonnet. C'est tendre, nuageux, vaporeux, sentimental et surtout moral. Chaque scène de Sansonnet est une comédie; il écrit avec une plume tombée de l'aile d'un archange. Ce ne sont pas des pièces qui sortent de son écritoire, mais des perles, des diamants, des fleurs; son recueil est un écrin in-dix-huit avec couverture jaune.

Sansonnet seul peut faire la fortune de votre théâtre. »

— Où demeure-t-il, que j'aille le trouver? vite sa rue, son numéro, sa maison?

— Il n'a pas de maison, m'a dit madame de Saint-Florimond, mais un nid; comme tous les hommes vraiment littéraires, Sansonnet habite la province; c'est là seulement qu'ils peuvent avoir, au sein d'une douce retraite, loin du bruit importun du boulevard, ces entretiens mystérieux dans lesquels la muse leur confie ses plus charmants secrets. Sansonnet habite Quimper-Corentin.

— Je vais lui écrire tout de suite.

« Monsieur,

» J'ai besoin d'une pièce en trois actes; si, par hasard, vous en avez une en portefeuille, je suis disposé à la recevoir, à la mettre en répétition, à la faire jouer tout de suite. Veuillez me marquer vos conditions, j'y souscris d'avance.

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

» JOSEPH PRUDHOMME. »

— Gardez-vous en bien, reprit mon épouse, ce n'est pas ainsi qu'on écrit aux hommes littéraires. Voici un

modèle de lettre que madame de Saint-Florimond m'a dicté pour Sansonnet :

« Je sais que le bruit et la renommée vous importunent, et que vous fuyez la gloire avec autant d'ardeur que les auteurs mettent à la poursuivre. Pardonnez-moi de vous arracher pour un moment à vos douces rêveries, et d'effaroucher la muse assise à votre foyer. J'ai lu avec attendrissement, comme tous ceux qui sentent vibrer quelque chose sous leur mamelle gauche, vos divines compositions. Je me suis dit qu'il y aurait un service immense à rendre au public en approchant de ses lèvres altérées le rafraîchissant breuvage que vous versez dans une coupe d'onyx et d'or ; le public a soif de moralisation et de tendresse. Laissez-moi être pour quelque chose dans la répartition de ce miel savoureux que votre poésie va butinant çà et là sur toutes les fleurs du sentiment et de la pensée.

» C'est en riant que l'ancienne comédie corrigeait les mœurs, la vôtre poursuit le même but en versant de chastes pleurs. Accordez-moi la permission de faire jouer une de vos larmes. Je n'ose vous demander quelque chose d'inédit, mais votre parterre est là, relié sur ma table, et pourvu que j'y puisse cueillir une fleur, c'est tout ce que je demande.

» Mes acteurs, mes décors, mon théâtre, je mets tout à votre disposition. Vous ne sauriez croire, monsieur,

dans quelle joie sont ces braves gens à l'idée seule d'avoir à retenir votre prose, et à interpréter quelques-unes de vos charmantes créations. Nous serions venus en députation vous supplier de combler nos vœux à Quimper-Corentin, si nous n'avions craint d'imposer silence aux rossignols de poésie qui chantent sans cesse sur le rosier fleuri de votre imagination.

» Le plus humble de vos admirateurs. »

J'ai écrit cette lettre, elle est partie ce soir. Mon épouse et moi, nous attendons la réponse avec une vive impatience.

Depuis le succès d'estime obtenu par la pièce du réaliste Colimard, je ne reconnais plus les gens qui m'entourent.

Les acteurs, qui m'appelaient leur père et leur bienfaiteur, sont avec moi d'une froideur singulière. Au lieu de se précipiter au-devant de moi, comme autrefois lorsque je me présentais au foyer, ils s'éloignent et m'évitent

Les ouvreuses chuchotent quand elles me voient traverser un couloir.

Mon régisseur m'avait demandé hier un entretien particulier; je l'ai reçu ce matin, à l'heure de mon déjeuner.

— Monsieur, m'a-t-il dit, je ne saurais me taire plus longtemps.

— Parlez, mon cher ami, parlez! Que se passe-t-il donc?

— Il court des bruits fâcheux sur votre compte.

— Quels bruits? expliquez-vous.

— On prétend que vous ne pouvez pas tenir le coup, que vous êtes en pleine déconfiture, que vous allez déposer votre bilan.

Je rougis d'indignation.

— Et qui peut répandre de pareilles calomnies? quel est le misérable qui se permet?...

— Monsieur Souplet. Oh! mon Dieu, il ne s'en cache pas, il le dit à qui le veut l'entendre; il ajoute qu'il a vu tout de suite que ça ne pouvait pas durer, que vous n'entendiez rien à l'administration, que personne ne voulait plus travailler pour votre théâtre, et qu'il savait de source certaine que vous en étiez réduit à demander des pièces à des auteurs de Quimper-Corentin.

— Étienne Sansonnet habite Quimper-Corentin, cela est vrai, mais il appartient à la France entière, et, dans peu, le plus éclatant des succès me vengera des absurdes calomnies de l'infâme Souplet.

— Ainsi donc vous ne quittez pas la partie?

— Je n'y ai jamais songé.

— Vous gardez la direction?

— Je m'y cramponne.

— Je suis heureux d'apprendre cette bonne nouvelle; j'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous avoir averti.

— Vous avez fait votre devoir, je vous en remercie.

— Vous allez donc monter une pièce d'Étienne Sansonnet?

— Et complétement inédite encore. J'ai reçu une lettre aujourd'hui dans laquelle il m'annonce l'envoi du manuscrit.

— Alors nous sommes sûrs de notre affaire.

— N'est-ce pas?

— Oh mon Dieu oui!

— Annoncez cette nouvelle à tous les gens du théâtre.

— J'y cours. Cela leur fera le plus grand plaisir.

Qui se serait jamais attendu à une pareille conduite de la part de ce Souplet qui s'était montré si heureux, si satisfait de ma présence à la direction. Oh! les hommes! les hommes! J'en étais là de mes réflexions, lorsque le garçon de bureau entra pour me remettre une liasse de feuilles de papier timbré; la première était ainsi conçue :

« Le vingt-cinq septembre, moi Jean-Denis-Pacôme Roblard, huissier assermenté près les cours et tribunaux de Paris, immatriculé sous le n° 127, à la requête du sieur Annibal-Oscar-Scipion Souplet, auteur dramati-

que, lequel a élu domicile en mon étude : — Attendu qu'il existe une convention sous seing privé par laquelle le sieur Nitouche, directeur du théâtre, s'engage à jouer dans le délai de six mois un vaudeville en trois actes intitulé : *Cadet Roussel aux îles Marquises* ; — Attendu que le sieur Prudhomme s'est substitué aux droits et charges de la précédente direction ; j'ai assigné ledit sieur Prudhomme à comparaître, vendredi prochain, devant le tribunal de commerce afin de s'entendre condamner, faute d'avoir joué *Cadet Roussel aux îles Marquises* dans les termes et délais stipulés dans la convention intervenue entre les parties, à vingt mille francs de dommages et intérêts. En foi de quoi je lui ai remis copie de ladite assignation, parlant à sa portière ainsi désignée. — *Coût : six francs cinquante centimes.* »

Les autres feuilles contenaient des assignations semblables. Évidemment Souplet s'était mis à la tête d'une conspiration contre moi. Tous les ours que je croyais avoir muselés, du moins pour quelque temps encore, s'apprêtaient à me dévorer. Je me rendis chez mon agréé, qui me promit de faire traîner les choses en longueur, et je me félicitai de ce moment de répit ; mais je n'étais pas au bout de mes infortunes directoriales.

CHAPITRE XIII

Un événement terrible. — L'éclipse d'une jeune première. — Le boudoir de ma femme. — Relâche pour cause de répétition générale. — Les clefs sous la porte. — La tante Muller. — Pourquoi mon fils délaissait la photographie. — Un dîner de critiques. — La première à Chaumontel. — Un mort. — Un fiasco littéraire. — Comment je me débarrasse de ma direction. — Mort du marquis de Carabas-Carabas. — Son fils me succède dans la personne de monsieur Souplet. — Un duel. — Le jeune Spiridion Muller. — Je me conduis en père noble de l'ancienne comédie. — L'innocence germanique. — Une jeune première dans ma famille. — L'art d'empêcher un mariage en y consentant. — Fin de mes tribulations dramatiques.

Je traversais la place de la Bourse en revenant de chez l'agréé, lorsque je vis le régisseur qui accourait vers moi d'un air effaré.

— Ah ! vous voilà, monsieur, s'écria-t-il ; j'allais vous chercher ; venez vite au théâtre.

— Que se passe-t-il donc ?

— Un événement terrible. Mademoiselle Rosa Muller...

— Eh bien ?

— Elle devait répéter ce matin ; nous l'attendions depuis

une heure, tout le monde s'impatientait, j'ai envoyé chez elle, on ne l'a pas trouvée.

— Elle était malade?

— Si ce n'était que cela !

— Sortie?

— Ah bien oui !

— Morte, peut-être?

Ce ne fut pas sans une vive appréhension que j'attendis la réponse du régisseur. Je tenais énormément à ma jeune première ; elle était jolie et avait du talent, ce qui n'est pas commun dans ces sortes d'emplois. Sans elle, comment faire marcher le répertoire?

— Morte, non, répondit le régisseur, mais elle n'en vaut guère mieux pour nous; son domestique a dit au garçon de théâtre que madame avait ordonné la veille, en rentrant de la représentation, de faire ses paquets, et qu'elle était partie le matin même.

— Pour où?

— On l'ignore.

— Ne devait-elle pas jouer ce soir ?

— Dans trois pièces.

— Comment allons-nous faire?

— C'est précisément ce que j'allais vous demander.

— Allons consulter mon épouse.

Je pris le chemin du logis avec le régisseur, et je fis part à madame Prudhomme de l'événement qui causait ma visite.

— Mademoiselle Rosa Muller est partie, me répondit ma femme, que voulez-vous que j'y fasse, vous n'avez probablement pas la prétention que je la remplace. Arrangez-vous comme vous pourrez, cela ne me regarde point, j'ai bien d'autres affaires en tête. Sansonnet est arrivé hier, il lit ce soir son chef-d'œuvre chez madame de Saint-Florimond ; je dîne chez elle. Demain je vous présenterai à cet homme illustre. D'ici là mademoiselle Muller sera retrouvée, ces dames-là ne restent pas longtemps perdues. En attendant, je vais m'occuper de ma toilette. A propos, vous savez que j'ai décidé que nous donnerions un grand dîner en l'honneur de la nouvelle comédie, et pour présenter Étienne Sansonnet à la critique. Demain, je vous donnerai la liste des invitations.

Et madame Prudhomme passa dans son boudoir, car du jour où je fus agent de change, elle voulut avoir un boudoir.

Le régisseur me jeta un regard d'interrogation.

— Mon cher, lui dis-je, il n'y a pas à hésiter, aux grands maux les grands remèdes : il faut coller une bande sur l'affiche.

— Relâche par indisposition...

— C'est cela même.

— Mauvais moyen.

— Trouvez-en un autre.

— Il vaudrait mieux mettre sur la bande : RELACHE POUR LA RÉPÉTITION GÉNÉRALE DE... Ici le titre de la nouvelle pièce.

— Une répétition deux mois avant la représentation ! vous n'y songez pas.

— Au contraire, c'est la mode maintenant. Cela fait mousser une pièce.

— Je me serais bien contenté du simple relâche par indisposition, mais puisqu'il est hors de mode, faisons relâche pour cause de répétition générale.

La bande fut apposée à la grande satisfaction de ces messieurs et de ces dames, qui profitèrent de l'occasion, toujours ardemment recherchée, de passer la soirée à un autre théâtre en qualité de simples spectateurs.

J'appris le lendemain que l'infâme Souplet s'était montré dans cinq ou six foyers, répandant partout la nouvelle que mes acteurs avaient refusé de jouer parce qu'ils n'étaient pas payés, et que j'allais mettre les clefs sous la porte.

On ne pouvait cependant pas tous les soirs faire relâche pour répétition, c'était là un expédient sur lequel

je ne pouvais pas compter. Le soir même, je me mis en campagne pour retrouver ma fugitive. Sa tante vivait avec elle. Je savais que la dame n'était pas partie. J'espérais obtenir par elle quelques renseignements, et je me rendis au domicile de Rosa Muller, situé rue de Grammont.

Tout en sonnant à la porte, je me disais que madame Muller refuserait peut-être de me recevoir. Heureusement le domestique était absent, ce fut elle qui vint m'ouvrir. Elle ne parut nullement contrariée de ma visite, et me fit entrer avec beaucoup de politesse au salon.

— Chère madame Muller, lui dis-je en m'asseyant à côté d'elle sur le canapé, je ne viens pas ici en directeur courroucé, mais en ami. Vous savez tout l'intérêt que j'ai toujours porté et que je porte encore à votre aimable nièce ; pourquoi se montre-t-elle si ingrate à mon égard ?

— Rosa n'est point ingrate, me répondit la tante avec solennité ; elle a voulu, au contraire, vous prouver sa reconnaissance.

— En me ruinant ; j'aurais mieux aimé son ingratitude.

— Vous devriez mille fois bénir l'heure où Rosa est partie.

— Voyons, chère dame, repris-je, cessons de parler

par énigmes, et dites-moi la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Il le faut bien, puisque vous ne comprenez rien.

— Que voulez-vous donc que je comprenne?

— Que votre fils est amoureux de ma nièce.

— Ah bah!

— Amoureux fou, et qu'il la poursuit pour qu'elle consente à l'épouser.

— Diantre!

— Ma nièce est trop fière pour vouloir entrer dans une famille où on lui reprocherait sans cesse son ancien métier de comédienne. Elle a pris le parti de se dérober par la fuite aux obsessions incessantes de monsieur votre fils, elle s'est retirée sur les bords du Rhin chez un pasteur de nos parents. Rosa ne reviendra à Paris que lorsque votre fils sera marié. Voyons, mon cher monsieur Prudhomme, lui en voulez-vous toujours de son départ?

J'étais combattu entre la satisfaction de voir Anatole échapper à une folie, et le chagrin de la perte matérielle que me faisait subir l'absence de ma jeune première; il m'eût été fort pénible de l'avoir pour bru, mais comment la remplacer en qualité de pensionnaire? Mon contentement comme père se trouvait fort diminué par

mon ennui comme directeur. J'en voulais surtout à mon scélérat de fils, qui me jetait brusquement dans un si grand embarras. Depuis quelque temps il ne songeait plus à la photographie, et j'aurais bien dû me douter de quelque chose ; mais, accablé d'affaires, je n'avais pas le loisir de songer à lui.

Je l'ai vu hier, je lui ai lavé la tête, et il s'est montré docile à mes avis. Il m'a juré que jamais plus il n'offrirait sa main à Rosa Müller, puisque cette offre seule la mettait en fuite, et qu'il se consolerait en faisant un petit voyage d'agrément et de photographie. Je l'ai mis en voiture tout de suite, et j'ai fait part à la tante Muller de ce qui s'était passé entre mon fils et moi, l'assurant que désormais sa nièce pouvait revenir sans crainte à Paris remplir ses engagements. En effet, Rosa Muller reparut au bout de vingt-quatre heures. Cette réapparition si prompte me surprit un peu, mais j'étais si content de la retrouver qu'il ne me vint pas à la pensée de faire la moindre observation à cet égard.

Nous nous mîmes avec ardeur aux répétitions de la pièce littéraire d'Étienne Sansonnet. Enfin, le jour de la première représentation approchant, nous donnâmes ce fameux dîner dont ma femme m'avait parlé.

Tous les critiques de Paris, au nombre d'une vingtaine, furent invités. Aucun d'eux ne manqua à l'appel. Je n'en connaissais aucun ni mon épouse non plus ; de sorte qu'il y eut d'abord beaucoup de froideur dans le salon ;

j'attendais avec impatience qu'on vînt annoncer que le dîner était servi. Étienne Sansonnet, assis sur le canapé, disait de temps en temps quelques mots à ma femme; les critiques, réunis en groupe de trois ou quatre, causaient entre eux ; quant à moi, adossé à la cheminée, je regardais la pointe de mes escarpins.

Enfin, les portes de la salle à manger s'ouvrirent, Sansonnet offrit son bras à mon épouse, et nous nous trouvâmes bientôt rangés autour de la table.

Mes vingt convives étaient tous des gens d'esprit, et je m'attendais à assister non pas à une conversation, mais à un feu d'artifice de bons mots et de saillies ; ces messieurs causaient beaucoup en effet, mais entre eux et de leurs petites affaires. On buvait et on mangeait avec ardeur, attendu que les vins et les mets étaient excellents, mais la conversation française languissait énormément. Ce festin était vraiment d'une tristesse glaciale. Ma femme, le lendemain, m'en fit connaître la cause.

Il paraît que les maîtres de maison qui, pour une raison ou pour une autre, se trouvent dans la nécessité de recevoir les critiques, ont toujours soin d'inviter un homme de lettres du Midi, lequel anime la situation en se livrant à toutes sortes de paradoxes, de fantaisies, de traits d'esprit. Les méridionaux sont toujours bien approvisionnés en ces sortes d'articles. « Quand vous donnerez à dîner aux critiques, ajouta madame de Saint-Florimond, de qui ma femme tenait ces renseignements,

ne manquez pas de vous munir à l'avance d'un écrivain de Marseille ou de Toulouse; sans lui, sans ce boute-feu, vous aurez un accès du plus affreux spleen en sortant de table. »

Je me promis bien dès lors de suivre ce conseil.

Le dîner terminé, nous passâmes dans le salon pour prendre le café. Les groupes d'avant le dîner se reformèrent. En allant de l'un à l'autre, ainsi que doit faire un maître de maison désireux de savoir si ses convives ont tout ce qu'ils peuvent désirer, je saisissais au vol des lambeaux de conversation.

— Le dîner était assez bon.

— Comme tous les Chevets à dix francs; c'est toujours la même édition.

— Je déteste ces dîners à la mécanique; c'est de la cuisine stéréotypée.

— Le madère était faible.

— Je suis assez satisfait du champagne.

— Seulement, on ne l'a fait circuler ni assez tôt, ni assez tard.

— Le bourgeois a une bonne balle!

— Et la bourgeoise donc?

— Fume-t-on ici?

— Non.

— Alors je m'esbigne... Qui est-ce qui vient voir la première représentation du drame à Chaumontel?

— Moi.

— Et moi aussi.

— Je me la casse à l'anglaise, autrement dit sans saluer le bourgeois et la bourgeoise, c'est le grand chic.

— Si nous partions tous ainsi les uns après les autres, ça pourrait l'effrayer, ce brave homme; je m'en vais employer le truc ordinaire.

A peine avais-je fait quelques pas d'un autre côté, que je vis s'avancer un jeune critique blond de cheveux, qui me dit en me saluant profondément :

— Désolé de quitter, monsieur, votre charmante soirée, mais le métier avant tout; nous autres critiques, nous ne quittons jamais le collier de misère. On donne ce soir la première représentation du grand drame de Chaumontel; impossible d'éviter la corvée. Veuillez, je vous prie, présenter mes respects à madame votre épouse.

Tous les critiques, les uns à la file des autres, vinrent s'excuser d'être obligés de partir pour voir le drame de Chaumontel. Au bout d'un quart d'heure, je me trouvai seul entre ma femme et Étienne Sansonnet.

C'est ainsi qu'eut lieu la grande présentation de cet

homme littéraire et de sa pièce à la critique parisienne.

Pour achever la soirée, nous avons été obligés de faire un *mort*.

C'est huit jours après la réunion dont je viens de rendre compte qu'a eu lieu la première représentation de la comédie littéraire de Sansonnet.

Je le dis à la honte du public de notre époque, c'est à peine si deux ou trois personnes ont goûté la délicatesse de l'idée, la finesse des broderies, toutes les arabesques de sentiment semées sur ce tissu de soie et d'or; la majorité n'y a rien compris, la critique elle-même est restée indifférente, pour ne pas dire hostile.

Ce nouveau *fiasco* me met dans une position assez désagréable.

Directeur depuis six mois, je suis déjà en déficit de plus de cinquante mille francs, ce qui me présage une perte de cent mille francs à la fin de l'année.

Mon privilége est pour cinq années, j'ai plus que le temps nécessaire pour me ruiner.

Décidément, le métier de directeur ne vaut guère mieux que celui d'agent de change. Tout est pour lui matière à bile. Quand on pense que j'en suis venu à des accès de colère terribles lorsque je vois, le matin, le soleil se lever dans un ciel exempt de nuages!

Il faut que je me débarrasse d'un privilége qui abrége

positivement ma vie; mais madame Prudhomme sera-t-elle de mon avis? C'est ce dont je compte bien avoir le cœur net aujourd'hui même.

Je n'ai pas trouvé madame Prudhomme aussi hostile au projet d'abandonner la direction qu'on aurait pu le croire. Depuis la chute de la comédie littéraire d'Étienne Sansonnet, elle est brouillée avec madame de Saint-Florimond, qui attribue cette chute aux acteurs ridicules que j'ai donnés au poëte et à la mesquinerie avec laquelle j'ai monté son œuvre magistrale; aussi mon épouse m'a-t-elle avoué qu'elle avait perdu bien des illusions, et que si la chose était à refaire, elle ne me conseillerait pas de me mettre à la tête d'un théâtre.

Il ne m'en fallait pas davantage pour me décider à la retraite, mais qui pourra me trouver un successeur présentant toutes les conditions nécessaires? J'avais fait une école, et pensant qu'elle n'était pas trop cher payée au prix de cinquante mille francs, j'étais parfaitement décidé à sacrifier cette somme. Heureusement, je n'en eus pas besoin.

Le marquis de Carabas-Carabas venait de mourir, laissant à son fils une fortune immense. Le jeune vicomte, épris des charmes d'une actrice attachée à un petit théâtre du boulevard, et voulant la produire sur une scène plus digne de son talent, jugea que le moyen le plus sûr et le plus commode, au lieu de solliciter les autres directeurs, était de se faire directeur lui-même; il me fit faire

des propositions par un auteur dramatique qui devait lui servir de prête-nom et de factotum dans cette affaire. L'auteur dramatique en question n'était autre que Souplet lui-même. Je lus aisément dans son cœur qu'il brûlait d'envie de devenir directeur de théâtre, et je ne craignis pas de lui tenir la dragée un peu haute ; le jeune Carabas-Carabas n'était guère moins empressé que lui de produire sa demoiselle ; le traité, rédigé par moi, fut signé, et je pus quitter la direction sans y laisser de mes plumes. Tous les gens qui sont se trouvés dans la même position que moi n'en peuvent dire autant.

Jamais le soleil ne me parut plus beau que le jour où je présentai à mon tour Souplet comme mon successeur officiel. Cette formalité remplie, je me sentis plus léger lorsque je franchis la porte du théâtre pour n'y plus rentrer; malheureusement, je n'en étais pas aussi complétement quitte avec lui que je l'espérais.

Mon fils Anatole était depuis quelque temps de retour de son voyage, je le croyais complétement guéri de son amour pour Rosa Muller, lorsqu'un matin madame Prudhomme accourut dans mon cabinet, tout effarée.

— Pendant que vous êtes là bien tranquille à lire vos journaux, s'écria-t-elle avec sa pétulance accoutumée, savez-vous ce qui se passe?

— Que se passe-t-il donc, bobonne?

— Tenez, votre sang-froid me fait mal ; tant de tranquillité en présence d'un tel danger !

— Mais quel danger?

— Anatole va se battre.

— Se battre! mais avec qui?

— Avec le frère de votre charmante ingénue, de mademoiselle Muller.

— Mais ce n'est pas possible! Qui vous a dit cela?

— Ma femme de chambre, qui a tout entendu. Deux messieurs se sont présentés ce matin chez Anatole; Catherine, en voyant leur air grave et compassé, s'est doutée de quelque chose, et, poussée par une curiosité bien naturelle, l'oreille collée contre la porte, elle a entendu la conversation qui s'est engagée entre Anatole et les deux visiteurs. Après avoir annoncé qu'ils venaient de la part de monsieur Spiridion Muller, frère de mademoiselle Rosa Muller, il a été question d'heure, de rendez-vous, de choix des armes, de pistolet, d'épée. Elle a même cru entendre que le rendez-vous était fixé pour demain matin sept heures, au bois de Vincennes.

— Diable! il n'y a pas un moment à perdre. Où est Anatole?

— Il est sorti un instant après les deux témoins, et depuis il n'est pas rentré.

— Qu'on lui dise que je l'attends dès qu'il paraîtra.

Je me mis à mon bureau, et j'écrivis la lettre suivante :

« Monsieur Joseph Prudhomme prie monsieur Spiridion Muller de lui faire l'honneur de passer immédiatement chez lui. Il y va de son bonheur et de celui de sa sœur. »

— Que voulez-vous donc faire? me demanda madame Prudhomme, qui, pendant que j'écrivais ces lignes, les lisait par-dessus mon épaule.

—Faites porter ce billet, et ne craignez rien, je réponds de tout.

— Vous sauverez notre fils?

— Je le jure!

Resté seul, je me mis à méditer mon plan de campagne. Sa réussite dépendait du caractère de Spiridion Muller. Je l'attendais avec une vive impatience. Au bout de vingt minutes à peine, il arriva. Cet empressement me parut de bon augure.

Spiridion Muller pouvait être âgé d'une trentaine d'années environ; il avait les cheveux blonds, l'œil bleu, et l'air candide d'un Allemand. Je le toisai tout de suite.

— Monsieur, lui dis-je en lui offrant un siége, vous excuserez un vieillard de n'être pas venu vous trouver lui-même; j'aurais dû le faire sans doute...

— Je vous devais cette marque de déférence, fit Spiridion en m'interrompant; me permettrez-vous main-

tenant de vous demander ce que signifie votre billet?

— Monsieur Spiridion Muller, vous allez vous battre avec mon fils.

— Monsieur, qui a pu vous dire...

— N'essayez pas de le nier, je sais la vérité, monsieur Spiridion Muller, et je ne vous demande qu'une chose, c'est de répondre avec franchise à la question que je vais vous adresser.

— Je vous le promets.

— Quelle est la cause de ce duel?

— Votre fils fait depuis six mois la cour à ma sœur. Il lui a promis de l'épouser.

— Et il refuse de tenir sa promesse?

— Après l'avoir compromise aux yeux du monde en restant à Paris lorsque sa famille le croyait en voyage, en vivant sous un déguisement qui lui permettait de la voir tous les jours.

— Vous dites qu'il n'a point fait de voyage?

— Non, monsieur. Prévenu par ma tante de ce qui se passait, je suis accouru pour sommer votre fils de tenir sa parole.

— Et sur quelle cause s'est-il appuyé pour refuser?

— Sur la crainte de faire de la peine à sa famille, et surtout à son père.

En ce moment mon fils entra. En voyant Spiridion, il s'arrêta comme cloué par l'étonnement.

— Anatole, lui dis-je en m'avançant de son côté, je vous présente monsieur Spiridion Muller dont vous avez promis d'épouser la sœur. C'est donc la crainte de me déplaire qui vous empêche de remplir vos engagements?

— En effet, mon père, j'ai cru comprendre que...

— Vous m'avez mal jugé, mon fils, en me prêtant ces indignes préjugés du vulgaire contre les artistes. Je pense qu'une comédienne de talent ne pourrait qu'honorer ma famille en y entrant. Quant à vous, Anatole, vous avez pris des engagements auxquels un homme d'honneur ne doit jamais manquer. Vous épouserez donc mademoiselle Rosa Muller, si monsieur Spiridion Muller, son frère, y consent. Monsieur Spiridion Muller, voulez-vous accorder la main de mademoiselle Rosa Muller, votre sœur, à mon fils monsieur Anatole ici présent?

Pour toute réponse, Spiridion Muller, les yeux baignés de larmes, voulut se précipiter à mes genoux.

— Tant de noblesse, murmura-t-il d'une voix entrecoupée ; quoi ! vous consentiriez...

— Oui, monsieur, et je ne fais que mon devoir ; vous avez mon consentement, mais à une condition.

Spiridion et Anatole attendirent.

— Mademoiselle Muller est engagée pour trois ans en-

core, elle ne peut rompre cet engagement qu'en payant un dédit considérable. Ce n'est pas la somme qui me retient, et je suis prêt à la donner ; mais un scrupule m'arrête. Ni mon fils ni moi n'avons le droit de couper les ailes au génie d'une artiste qui nous le reprocherait peut-être un jour. Qu'elle achève ses trois ans d'engagement, et ce délai passé, le mariage sera célébré, je vous en donne ma parole. En attendant, mon fils, embrassez votre frère, et allez annoncer à votre future la visite que je compte lui faire prochainement.

A peine les deux jeunes gens venaient-ils de partir que madame Prudhomme accourut furieuse.

— Est-ce bien vrai ce que vient de me dire Anatole ?

— Quoi donc?

— Que vous consentiez à ce sot mariage ?

— Oui, dans trois ans. Nous avons, comme vous voyez, du temps devant nous. L'essentiel était d'empêcher ce duel. Ce Spiridion prenait l'affaire au sérieux, et les choses auraient pu beaucoup plus mal tourner. Heureusement qu'il y a toujours de la ressource avec les Allemands. Bénissons la Providence qui nous délivre de cette dernière tracasserie dramatique, et allons dîner.

CHAPITRE XIV

Le *Progressif.* — Le conseil de surveillance. — Ce qu'il faut pour être journaliste. — Douze mille francs d'appointements. — L'assemblée générale. — La politique et l'administration. — L'opposition. — Pas d'opinions. — A bas les drapeaux. — Tout pour le dividende. — Mon installation comme directeur. — Un banquet à la rédaction. — Mes rédacteurs. — Premières visites. — La politique, la philosophie, la diplomatie, le fait-Paris. — Une augmentation sur toute la ligne. — Faute d'illuminer. — Les infortunes d'un libre penseur. — L'impôt sur les chiens. — Une heureuse témérité. — Les jeudis de madame Prudhomme. — Le port après l'orage. — Une belle position. — Mon dernier souhait. — *Post-scriptum.*

Du temps que j'étais agent de change, j'avais reçu en payement d'un de mes clients un assez grand nombre d'actions du journal *le Progressif.*

Ces actions donnant des dividendes fort recommandables, je les ai gardées, et dans la dernière assemblée des actionnaires, on m'a nommé membre du conseil de surveillance.

C'est dans huit jours que doit avoir lieu, dans les salons du restaurateur Lemardelay, la grande réunion annuelle pour entendre le rapport de la gérance et statuer sur divers objets.

On n'est pas content du directeur actuel et on voudrait le changer ; mais par qui le remplacer? C'est là une question fort délicate que nous agitions l'autre jour entre plusieurs gros actionnaires.

La position est bonne, douze mille francs par an, une grande influence à exercer, une foule de petits agréments; les concurrents sont donc nombreux.

Il nous faudrait un bon administrateur et un homme politique, mais qui cependant ne fût pas trop politique. Nous cherchions sur qui pourrait tomber le choix du conseil de surveillance, lorsqu'un des interlocuteurs me fit brusquement cette ouverture :

— Pourquoi ne vous présenteriez-vous pas?

— Moi! y songez-vous, je n'ai jamais été journaliste.

— Qu'est-ce que ça fait?

— Comment! qu'est-ce que ça fait

— Il faut un apprentissage pour être menuisier, avocat, serrurier, notaire, maçon, médecin; mais dans le journalisme, cela n'est nullement nécessaire; se fait journaliste qui veut. Vous me direz peut-être que vous êtes un peu rouillé sur le style, et que vous ne vous sentez pas capable d'écrire un article; un autre l'écrira pour vous, vos rédacteurs ne seront-ils pas là? D'ailleurs vous avez toujours su administrer vos affaires et vous vous êtes tiré dernièrement d'une affaire où plus d'un

renard aurait laissé de son poil; ainsi vous êtes l'homme qu'il nous faut. Vous autres, qu'en pensez-vous?

Tous répondirent que c'était une excellente idée et que j'étais justement l'individu le plus à portée d'être mis en ce moment à la tête de la direction du *Progressif.*

— Eh bien, acceptez-vous? faut-il que nous parlions dès demain à nos amis et que nous lancions votre candidature?

— Un moment, mon cher, il est bon que je réfléchisse à l'honorable proposition que vous voulez bien me faire; ensuite, je ne puis terminer avant d'avoir consulté ma femme.

— C'est trop juste. Quand voulez-vous donner une réponse définitive?

— Après-demain.

— A après-demain donc.

Je fis part à ma femme de l'ouverture qui venait de m'être faite.

— Il n'y a pas de fonds à mettre? demanda madame Prudhomme.

— Au contraire, il y a douze mille francs d'appointements à toucher.

— Rien à craindre?

— Tu connais ma prudence.

— Acceptez alors, je n'y vois pas d'inconvénient ; au contraire, nous pourrons donner des loges à nos amis et trouver une occupation à Anatole, dont l'oisiveté me tourmente. Nous lui ferons faire des feuilletons.

— Ma foi, c'est une idée ! Je vais donc écrire à l'ami Laverbochère que décidément j'accepte la candidature.

Laverbochère est le nom du fort actionnaire qui m'a fait les propositions que je viens de raconter au commencement de ce chapitre.

L'assemblée générale, annoncée un mois à l'avance, a eu lieu ce soir. Commencée à neuf heures, elle n'était point encore terminée à minuit. J'étais parti au moment du vote. En rentrant chez moi, je retrouvai ma femme qui m'attendait avec une impatience bien naturelle.

— Eh bien, me demanda-t-elle, vous êtes nommé ?

— Pas encore, répondis-je ; on vote en ce moment.

— Comment ! à minuit tout n'est pas terminé ?

— La séance a été orageuse, bobonne, extrêmement orageuse. L'opposition s'est défendue avec un acharnement sans pareil. Elle voulait mettre à la tête du journal un homme politique, un individu dont le nom serait un drapeau, selon l'expression de l'honorable citoyen Mar-

tin, le chef de nos adversaires. Un homme politique ! juge un peu en quelles mains seraient tombées les affaires des actionnaires ! il fallait s'attendre à la suppression complète de toute espèce de dividende. C'est ce que Laverbochère a parfaitement fait sentir à l'assemblée.

« Messieurs, s'est-il écrié, je demande pourquoi on vient ici nous parler politique ? Un journal avant tout est une entreprise commerciale, comme une distillerie de trois-six, une raffinerie de sucre de betterave, une fabrique de noir animal. On la fait prospérer par les mêmes moyens : économie, régularité, bonté des produits. Si sous ce point de vue-là, et j'incline à le croire, comme beaucoup de gens, le journal a semblé décroître, tâchons de le replacer à son ancien niveau. J'ai remarqué, pour ma part, que la bonne de la maison, autrefois passionnée pour nos romans-feuilletons, ne les lit plus aujourd'hui. Cela prouve que la marchandise que nous livrons laisse quelque chose à désirer sous le rapport de la qualité ; tâchons donc d'avoir des romans plus corsés. Si l'abonné n'est pas content de recevoir quatre ou cinq volumes de prime, donnez-lui-en un de plus, et même deux s'il le faut ; voilà toute l'affaire.

» Nous n'avons nul besoin d'un drapeau, mais d'un négociant.

» J'ai entendu dire tout à l'heure, a poursuivi Laverbochère en désignant le côté gauche : « Quel est ce Prud-

homme qu'on veut placer à la tête du journal? d'où vient-il? d'où sort-il? Est-ce un homme politique? quelle est son opinion? »

» Non, messieurs, monsieur Prudhomme n'est pas un homme politique, et voilà pourquoi nous le choisissons.

» Vous me demandez quelles sont ses opinions, eh bien, il n'en a pas, il n'en a jamais eu, il n'en aura jamais, et c'est, selon nous, son grand mérite.

» Les opinions font commettre aux hommes les plus grands excès ; sans les opinions, le monde serait trop heureux ; ce sont elles qui viennent tout troubler ; sous ce point de vue, monsieur Prudhomme nous offre donc les plus sérieuses garanties. De plus, il est riche, marié, père de famille, il a pour gendre le célèbre Coussinet, ce grand industriel dont tout le monde parle ; c'est le directeur qu'il nous faut. Nommons Prudhomme! nommons Prudhomme! »

Laverbochère a terminé son allocution au bruit des applaudissements.

Un membre de l'opposition, croyant m'embarrasser, a sollicité du président la permission d'adresser quelques questions au candidat.

Cette permission lui ayant été accordée, l'orateur m'a adressé à brûle-pourpoint les questions suivantes :

— Que pensez-vous du libre échange?

Du droit au travail?

De la question des nationalités?

De la désarmotisation?

De la camératisation?

Du droit du seigneur?

Des jésuites?

Je me suis levé et j'ai dit à l'assemblée :

— Messieurs, je ne crois pas devoir répondre à ces questions, qui n'ont aucune espèce de rapport avec les intérêts que nous avons à débattre ; mais puisque mes adversaires veulent à tout prix provoquer une profession de foi de ma part, qu'ils sachent bien que je suis partisan d'un progrès réglé, d'une liberté sage et honnête, en un mot que je partage plus que jamais les idées de l'immortel Royer-Collard, et que je suis centre gauche comme toute la France.

Mon adversaire a voulu répliquer, mais les cris : Aux voix! aux voix! ont couvert son discours. C'est à ce moment que j'ai pris mon chapeau, ne voulant pas attendre le résultat d'un scrutin que je connaissais d'avance.

En effet, le lendemain j'appris que j'avais été nommé directeur du *Progressif,* à l'unanimité moins quelques voix, et je me rendis au bureau du journal où m'attendait la rédaction pour m'être présentée par le gérant.

Mes rédacteurs sont une quinzaine environ, hommes

mûrs pour la plupart; quelques-uns même vénérables par leurs cheveux blancs. Pour faire connaissance avec ses rédacteurs, il est d'usage que le directeur leur donne un dîner chez Véry, Véfour, ou les Frères Provençaux. C'est la caisse du journal qui paye.

Le banquet traditionnel a eu lieu hier. J'ai voulu faire les choses grandement, et j'ai commandé à vingt francs par tête. Mon fils assistait à la fête.

Le repas s'est fort bien passé. Je me méfiais de la gaieté et de l'entrain des hommes de lettres depuis le fameux dîner d'Étienne Sansonnet; mais je vois qu'ils sont fort amusants quand ils veulent; le tout, à ce qu'il paraît, est de savoir les prendre.

Le rédacteur chargé de la partie des affaires étrangères m'a adressé une allocution; le rédacteur de la partie politique m'a porté un toast, et le rédacteur de la partie philosophique a improvisé des couplets en mon honneur.

J'ai profité du moment d'attendrissement général qui accompagne ordinairement le dessert, pour présenter mon fils à ses nouveaux confrères, en les priant de m'aider à le lancer dans la carrière du journalisme.

— A-t-il déjà écrit? me demanda le rédacteur de la partie dramatique.

— Jamais.

— Tant mieux, mille fois tant mieux, ce sera une âme

vierge et qui prendra plus facilement toutes les bonnes impressions. — Qu'a-t-il donc fait jusqu'à ce jour ?

— De la photographie.

— Il est artiste ! qu'on lui confie donc le Salon, qu'il soit notre critique d'art.

— C'est cela, s'écrièrent-ils tous à la fois ; buvons à la santé de notre nouveau confrère !

Anatole et moi nous leur fîmes raison ; on prit ensuite le café, on fuma, on fit des calembours jusqu'à minuit, et on se sépara. Je rentrai chez moi, trouvant mes rédacteurs charmants, et enchanté de ma soirée.

Le lendemain, j'étais dans ma chambre en train de m'habiller, lorsque mon domesque vint m'annoncer que monsieur Joseph Radiguet faisait demander si je pouvais le recevoir.

— Le rédacteur de la partie diplomatique du *Progressif*, m'écriai-je ; un homme qui m'a adressé hier une si flatteuse allocution, je le crois parbleu bien que je consens à le recevoir ! Il vient sans doute m'annoncer quelque nouvelle importante.

Je me hâtai d'endosser mon habit noir et de passer dans mon cabinet.

— Mille pardons de vous déranger, me dit monsieur Joseph Radiguet en me saluant ; ce n'est peut-être pas

l'heure convenable pour vous entretenir, mais je puis repasser.

— Restez, restez, lui dis-je ; si vous avez à m'entretenir, moi j'ai parfaitement le temps de vous écouter. Parlez, de quoi s'agit-il ?

— Votre bonté m'encourage, et, s'il faut vous le dire, j'ai toujours fait des vœux pour votre candidature. Je me suis dit : Voilà un homme qui sera le père de ses rédacteurs. Aussi viens-je m'adresser à vous comme à un père.

Ce début me parut un peu solennel.

— Il est bon, reprit Radiguet, que vous le sachiez, mon cher monsieur Prudhomme, il y a dix ans que je travaille au *Progressif*. J'y fais une besogne difficile, astreignante, ingrate, qui demande une foule de connaissances des plus variées : géographie, politique, économie politique, ethnologie, philosophie, statistique, car les affaires étrangères touchent à tout.

— C'est juste.

— Et cela pour cinq cents francs par mois ; vous conviendrez, mon cher directeur, que ce n'est point là ce qu'on peut appeler un traitement ; c'est tout au plus un salaire suffisant à peine à payer le blanchissage des cravates blanches que je suis obligé de mettre toutes les fois que je vais causer avec un ambassadeur.

Dernièrement encore, j'ai été obligé d'acheter pour cinq cents francs de livres de stratégie, afin de me mettre en état de suivre les opérations des armées belligérantes et d'en rendre compte à nos lecteurs. Le siége de Sébastopol m'a ruiné, et je viens solliciter de votre justice et de votre bienveillance une indemnité de campagne d'abord, et une augmentation de solde; je demande à être porté à huit cents par mois.

Je ne savais pas trop que répondre à cette demande faite ainsi à brûle-pourpoint, lorsque heureusement Jean entra :

— Monsieur Martinot voudrait voir monsieur.

Martinot est mon rédacteur politique.

— Je vous laisse avec Martinot, fit Radiguet en se levant; je confie mes intérêts à votre loyauté, le caissier me transmettra votre réponse.

Il prit ma main, et partit après l'avoir serrée d'un air de componction. Martinot prit aussitôt la place de Radiguet.

— Mon cher directeur, je n'irai pas par quatre chemins, ma visite a un but intéressé. Je viens vous demander une augmentation d'appointements. Autrefois le journalisme menait à tout; aujourd'hui, c'est un cul-de-sac, une impasse; il fallait passer par le premier-Paris pour arriver à la fortune et aux honneurs. Quand on était usé, on prenait ses invalides dans une bonne siné-

cure. Ces beaux temps sont passés. Il faut maintenant faire de l'art pour l'art, du journalisme pour le journalisme; nous devons songer nous-mêmes à nous assurer une retraite pour nos vieux jours. Il ne faut plus compter que sur nos économies; or, comment en faire avec des appointements aussi mesquins que ceux dont nous jouissons. Convenez, cependant, que jamais notre profession n'a été plus difficile, plus laborieuse; il faut vraiment mettre son esprit à la torture pour trouver un sujet d'article; et pour l'écrire, que de soins, que de précautions n'est-on pas obligé de prendre! et tout cela pour cinq cents francs par mois! Au prix où sont les loyers, le pain et la viande, il n'y a pas seulement de quoi vivre comme un premier clerc de notaire. Cependant le journal donne de gros dividendes à ses actionnaires, les abonnés augmentent tous les jours, nos appointements seuls restent stationnaires. Demandez au premier venu où gît la prospérité du journal, il vous répondra : Dans le premier-Paris de Martinot. Je ne crois donc pas être trop exigeant en demandant pour le premier-Paris une légère augmentation de cinq cents francs. Qu'en pensez-vous?

Jean vint heureusement me tirer d'embarras une seconde fois, en annonçant monsieur Godichard, mon rédacteur pour la partie philosophique.

Martinot se retira, « persuadé, me dit-il, que j'avais trop d'intelligence et de cœur pour ne pas prendre sa demande en considération. »

En voyant Godichard, je me dis qu'il devait venir me voir dans le même but que ses deux autres confrères; en effet, je ne me trompais pas.

Godichard me demanda un supplément d'allocation, appuyé sur les considérations suivantes, qu'il développa avec une grande vivacité de paroles et de pantomime. Godichard était Gascon.

— La partie philosophique, s'écria-t-il, est en ce moment la plus difficile et la plus délicate d'un journal. Plus la philosophie est attaquée, reniée, plus nous devons la soutenir. Pour ma part, je ne m'y épargne point, c'est une justice que tout le monde me rend, et qui est la plus douce récompense de ma polémique; je brave hardiment la rage du parti clérical, devant lequel tout le monde tremble aujourd'hui; oui, monsieur, trembler, c'est le mot.

J'ai tout sacrifié à la philosophie. Savez-vous ce qui m'est arrivé l'autre jour? J'allais me marier avec une fille riche de mon pays, lorsque j'ai reçu la lettre suivante :

« Mon cher fils,

» Ton mariage est rompu.

» Cabassol, en revenant dimanche de sa campagne, a rencontré le curé sur la route, qui lui a demandé si le projet d'alliance entre nos deux familles était vrai.

» — Sans doute, a repondu Cabassol.

» — Comment, vous allez mettre votre fille dans une famille d'impies ! Regardez seulement si Godichard père a illuminé pour l'immaculée Conception ! Quant à Godichard fils, a ajouté le curé, c'est un libre penseur, je ne vous dis que ça.

» Le lendemain, Cabassol est venu me trouver.

» — Mon cher ami, m'a-t-il dit, je garde ma fille ; tu ne m'avais pas dit que ton fils était un libre penseur.

» Virginie Cabassol épouse dans un mois le fils du second marguillier de la Dorade. C'est le curé qui a fait ce mariage. Tu peux te pourvoir ailleurs.

» Ton père pour la vie.

» AMBROISE GODICHARD. »

Oui ! je suis un libre penseur, reprit Godichard en froissant la lettre qu'il avait tirée de sa poche pour m'en faire la lecture ; je prendrai pour femme et pour compagne la philosophie, et je compte sur vous, mon cher directeur, pour la doter un peu plus convenablement qu'elle ne l'a été jusqu'ici. Cinq cents francs par mois! est-ce une compensation suffisante de mes sacrifices ? Supprimez de votre journal ma polémique brûlante contre le parti clérical, que restera-t-il ? des phrases, rien que des phrases. C'est à moi que vous devez votre succès, vous

me porterez à mille francs, si vous tenez, comme je n'en doute pas, à éviter le reproche d'ingratitude.

A en croire chacun des rédacteurs du *Progressif* en particulier, c'est à lui seul qu'il fallait attribuer la prospérité de cette feuille. Le rédacteur des faits-Paris, qui vint ainsi que tous ses confrères réclamer sa petite augmentation, ne mit pas d'autre argument en avant.

— Si je portais, me dit-il, mes ciseaux à un autre journal, le *Progressif* perdrait aussitôt dix mille abonnés pour le moins.

Comme je n'ai jamais pris aucune résolution importante dans ma vie sans avoir consulté mon épouse, je tins conseil avec elle au sujet de cette augmentation.

— Au fait, me dit-elle, ces gens-là ont raison. Tout a augmenté horriblement à Paris depuis quelque temps.

— C'est juste.

— Partout on a augmenté le salaire des employés, pourquoi n'augmenterait-on pas également celui des rédacteurs.

— En effet.

— D'ailleurs, cette augmentation ne sort pas de votre poche.

— C'est ce que je me disais.

— C'est la caisse du journal qui payera.

— Parbleu!

— Les rédacteurs seront plus dévoués à l'entreprise.

— Ils travailleront avec plus d'ardeur.

— Vous ferez donc acte de bonne administration, il me semble, en consentant à l'augmentation demandée.

— Accordé.

En vertu de mes pleins pouvoirs, j'ai donc augmenté d'un tiers les appointements de mes rédacteurs. A cette occasion ils m'ont rendu mon dîner chez Véfour. L'enthousiasme des journalistes m'a rappelé celui des comédiens; puisse-t-il être de meillèur aloi!

Je ne dois pas oublier de dire que j'ai fait allouer un modique traitement de trois cents francs par mois à Anatole, comme rédacteur chargé de tout ce qui se rattache à la partie photographique du journal.

En vérité, Laverbochère avait raison : rien de plus simple, de plus facile, que le métier de journaliste, il me semble que je l'ai fait toute ma vie.

Je lis chaque jour tous les articles, afin que le rédacteur du premier-Paris ne me brouille pas avec le gouvernement;

Le rédacteur des nouvelles étrangères, avec les puissances;

Le rédacteur philosophique, avec le pape;

Le rédacteur de la bourse, avec les capitalistes;

Le rédacteur littéraire, avec les auteurs et les éditeurs;

Et le rédacteur dramatique avec les directeurs de théâtre et avec les acteurs:

Car un journal doit être bien avec tout le monde.

Quand l'occasion s'en présente pourtant, je ne crains pas de dire la vérité au pouvoir. Ainsi, dernièrement, je me suis séparé ouvertement du gouvernement dans la question vitale de l'impôt des chiens.

Le conseil de surveillance m'a blâmé de cette témérité; mais j'ai eu la consolation de voir que le public approuvait ma courageuse conduite.

Madame Prudhomme se montre fort satisfaite de sa position.

Elle a une excellente loge à toutes les premières représentations, et on la courtise pour avoir des places.

Pour moi, depuis la mort de Talma et de Potier, je n'éprouve plus aucun plaisir à aller au théâtre, si ce n'est quelquefois à l'Odéon, le dimanche, quand on joue *Abufar*.

Ma femme lit tous les romans que l'on présente au journal, et elle trouve cette occupation plus amusante que la lecture des pièces. C'est elle qui décide en dernier ressort de l'admission ou du refus de ces sortes d'ouvrages.

Elle a pris un jour de la semaine pour recevoir. Son *jeudi* est suivi assidûment par tous les gens de lettres de Paris. Nos rédacteurs se garderaient bien d'en manquer un seul. Elle trône au milieu de cette foule de gens d'esprit comme une reine véritable. Elle organise des loteries de dessins et d'autographes; elle protége des barytons français et des pianistes suédois. Tous les jours, elle me fait demander aux divers théâtres une douzaine de loges, qu'elle distribue à ses amis et connaissances.

Anatole, de son côté, en fait une terrible consommation, et madame Coussinet, ma fille, en envoie chercher souvent pour distribuer aux bailleurs de fonds de son mari.

Absorbé par les soins de la direction politique, je laisse à ma femme le soin de régler comme elle l'entend les rapports du journal avec la littérature.

Arrivé à la fin de ma carrière,

Entouré de gens d'esprit,

Exerçant un patronage qui s'étend sur une foule de choses et d'individus,

Considéré partout comme un homme important,

Recherché,

Courtisé,

Fêté,

Pouvant rendre service à tout le monde,

N'ayant en somme rien à faire,

Jouissant de douze mille francs d'appointements,

Je crois pouvoir dire que j'ai enfin trouvé le port, après tant d'orages. Je bénis chaque jour la Providence, et je déclare que, pour un bon bourgeois sans ambition et désireux de finir doucement sa carrière, il n'y a pas aujourd'hui de position plus douce, plus enviable, que celle de gérant de journal.

Je finis en la souhaitant à tous mes amis.

POST-SCRIPTUM

Je viens de relire ces mémoires, pris et repris bien des fois, et que j'ai terminés pour essayer de charmer mes ennuis, car je m'ennuie énormément dans cette triste maison de campagne où je suis retiré depuis un an.

J'étais l'homme le plus heureux de la terre, la chance a tourné brusquement.

Mon fils, que je croyais guéri de sa folle passion, a épousé Rosa Muller, et il donne avec elle des représentations en province.

Ma fille, qui croyait avoir fait merveilles en épousant monsieur Coussinet, a été obligée pour vivre de se faire sous-maîtresse de pension.

Coussinet est à Bruxelles, et le pire, c'est qu'ayant eu la faiblesse de répondre pour lui, je me suis ruiné. Il me reste à peine mille écus de rente.

J'aurais pu vivre encore honorablement à Paris avec ma place de gérant; mais, quand je n'ai plus eu de fortune, on m'a enlevé ma gérance.

C'est Laverbochère qui m'a remplacé.

Pas un seul des rédacteurs n'est venu me faire une

simple visite d'adieu, le moindre compliment de condoléance.

Madame Prudhomme se désole depuis le matin jusqu'au soir.

Tous mes vieux amis sont morts; je reste seul, hélas! avec mes souvenirs et mes regrets.

Je prie les gens qui verront ces mémoires de les lire avec indulgence. Leur seul mérite est de refléter assez exactement l'existence du bourgeois de ce siècle, des idées, des sentiments, des événements au milieu desquels il a passé. J'espère que ce livre répondra à bien des calomnies qui ont été répandues sur mon compte et me fera connaître sous mon véritable jour.

O mes contemporains, vous n'avez eu jusqu'ici que la caricature de monsieur Prudhomme, j'ai voulu vous donner moi-même son portrait!

FIN.

TABLE

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

ŒUVRES NOUVELLES

DE

GAVARNI

DIVISÉES EN SÉRIES DE DIX LITHOGRAPHIES CHACUNE

Formant des Albums in-folio imprimés avec le plus grand soin par Lemercier.

Prix : 4 francs l'Album.

Paris appartient par excellence à Gavarni : c'est sa chose, son domaine ; — il en connaît à fond tous les ridicules, toutes les petitesses, tous les mensonges ; — il sait ce que valent ses joies et ses douleurs ; — il déshabille ses élégances et montre à nu ses vanités. Folles filles, faux gentilshommes, gens du bel air, bourgeois et bourgeoises, vieux recrépis, vieillards précoces, splendeur et misère, pile et face, tout lui est familier, tout est à lui ! Il fait rayonner la jeunesse, petiller l'esprit, éclater l'opulence, de cette même main, souple et sûre, qui n'hésitera pas tout à l'heure devant les plus hideuses réalités. Et ce qui étonne le plus dans cette œuvre brillante, dans cette improvisation de chaque jour, c'est la merveilleuse variété de ses types ; — pas

une répétition, pas un lieu commun, pas un vulgarisme; — rien qui ne soit un caractère, un tempérament, ou l'une des mille nuances de l'âge, de la fortune, des conditions sociales de ses personnages.

Un coup d'œil rapide jeté sur les *légendes* qui accompagnent chaque dessin, suffira pour faire apprécier l'importance et la piquante actualité de l'œuvre que nous annonçons.

LES PARTAGEUSES

(4 ALBUMS DE 10 LITHOGRAPHIES. PRIX : 16 FR. — SOIT : 40 DESSINS A 40 C.)

I. — Vous connaissez cette charmante personne?
— Parfaitement : c'est la femme de deux de mes amis.

II. — Ne plus m'aimer!... mais, Paméla, ce serait un luxe que vos moyens ne vous permettent pas.

III. — Voyons, Titine, devenons une femme honnête.
— . . . . Difficile!
— Vous n'avez jamais essayé.

IV. — . . . .
— Et vous, garnement, si l'on vous redemandait toutes les illusions qu'on vous a données?

V. — Vous ne m'avez, jamais de la vie, donné qu'un petit chien... et un bouquet de dix sous. Eh bien! vous avez eu pour un chien dix sous d'amour.

VI. — Faut une fin à tout, ma chère...
— Et voilà huit jours que c'est marié!

VII. — Combien as-tu fait de passions malheureuses? ô Hélène!
— Combien as-tu cassé de pipes? ô Hector!

VIII. — La tentation d'une sainte Antoinette.

IX. — « Plus je te vois, plus j' l'aime. »

X. — J'ai la charité, mosieur le marquis: ayez la foi.

XI. — Ma chère, les hommes, c'est farce! toujours la même chanson : une femme à soi seul.
— Toqués! toqués!

XII. — J'entends une voiture...
— C'est mosieu Chose qui vient voir son trésor
— Son trésorier, ma chère.

XIII. — . . . .
— Ta maison est lourde!
— Si j'avais un cheval de moins...
— Ou un gentilhomme de plus...

XIV. Le dernier jour de mansarde.

XV. L'impératrice de toutes les roueries.

XVI. Le père.

XVII. La mère.

XVIII. Le frère.

XIX. L'Arthur.

XX. L'oiseau de passage.

XXI. — Ça, c'est le chéri à sa chérite.

XXII. — Ah! je te prie de croire que l'homme qui me rendra rêveuse pourra se vanter d'être un rude lapin.

XXIII. — M'ame y est pas!
— Cré nom!... t'as pas cent sous?

XXIV. — Dites-moi, vieux!... j'suis négociante.... entre nous, un m'sieu de Pignonfumé, qu'y reste ici, c'est-i'... solvable?

XXV. — Ma blanchisseuse!

XXVI. — Dieu! si j'étais née honnête! jamais un homme qui ne m'aurait pas convenu... ne m'aurait été de rien!

XXVII. — Ah çà! voyons, mosieu le baron, que diable voulez-vous qu'on fasse de votre confiance, si l'on n'en abuse pas?

XXVIII. — J'ai pourtant chez nous gardé les dindons!
— Et à présent les dindons te gardent.

XXIX. — Faut dire que ces bottines-là auront fréquenté pas mal de paires de bottes!

XXX. — Jeudi, vous dîniez chez Vachette avec un grand m'sieu...
— Farce. Oui... c'est le touchant Némorin dont je suis l'Estelle, pour le quart d'heure. Il n'a qu'un œil, cet homme, c'est égal, i' m' déplaît!

XXXI. — Manman, grand'manman dit que tu dois m'apprendre tout ce qu'elle t'a appris quand t'étais petite.

— Eh bien ! dis à grand'manman qu'elle aille se faire fiche !

XXXII. — Vous connaissez ce cachemire ?

— Parbleu ! ce qui vient de la brute retourne au pandour.

XXXIII. — Ah! Pont-à-Mousson est une bien petite ville, mais les hommes n'y sont pas ennuyeux comme ça !

XXXIV. — A ta place, moi, je lui reprocherais tous mes torts... et ça serait fini !

XXXV. — Madame de Châteaurouge, s'il vous plaît?...

— Tiens ! c'est mon pierrot !

XXXVI. — Pourriez-vous, s'il vous plaît, m'indiquer madame d'Asnières ?

— Qu'est-ce qu'a fait ?

XXXVII. — Ma poule, on n'est jamais si bien gratté que par soi-même.

XXXVIII. — « L'amour platonique... » En v'là une pose !

XXXIX. — L' monsieu de ma drôlesse.

XL. — . . . . Enfin, mon cher, au carnaval suivant je lui donnai un fils, à cet animal.

— Eh bien ?

— Eh bien, il n'en a pas voulu !

LES LORETTES VIEILLIES

(3 ALBUMS DE 10 LITHOGRAPHIES. PRIX : 12 FR. — SOIT : 30 DESSINS A 40 C.)

I. — Les poëtes de mon temps m'ont couronnée de roses... et e matin je n'ai pas eu ma goutte ! et pas de tabac pour mon pauvre nez !

II. — Charitable mosieu, que Dieu garde vos fils de mes filles !

III. — Allons ! va au marché, m'man... et n' me carotte pas !

IV — Paméla ! ta mère a été ma femme de chambre !

V. — Et moi, ma livrée était bleu de ciel.

VI. — Mon dernier caprice m'a cassé trois dents.

VII. — Les premières amours d'un homme « fait. »

VIII. — Nous en avons pour une dizaine d'années, mes colombes, du roi de cœur et du roi de trèfle; deux affreux gueux ! Ça va se trémousser, ça va se chamailler pour les beaux yeux de la dame de cœur... Après quoi la dame de cœur aura besoin de protections pour cirer leurs bottes.

IX. — Encore! si j'avais autant de ménages à faire... que j'en ai défaits !

X. — Au nom de ces amours-là, qui consoleront votre vieillesse, madame, ayez pitié de moi !

XI. — A présent, je vends du plaisir pour les dames.

XII. — J'ai eu ma loge à l'Opéra.

XIII. — « Je conte à mes voisins surpris
Ma fortune à différents âges,
Et j'en trouve encor des débris
En balayant les cinq étages. »

(BÉRANGER.)

XIV. — Je dis la bonne aventure depuis que je ne sais plus ce que c'est.

XV. — Je dois me connaître en châles mieux que toi, Manon, qui n'as jamais portéque des cachemires d'osier... moi qu'ai porté des cachemires de l'Inde !

XVI. — Et plus rien à mettre au clou !

XVII. — C'est aujourd'hui sainte Madeleine... ç'a été longtemps le jour de ma fête!

XVIII. — « Fait la commission. »

XIX. — Moi... le mosieu donnait toujours pour le petit banc!

XX. — Et de la beauté du diable voilà tout ce qui me reste... des griffes.

XXI. — Madame, autrefois, c'était Louison... quand, moi, j'étais madame.

XXII. — Et quand j'en aurais un, d' sentiment, après?
— Après?... et manger !

XXIII. — Ah! j'ai bien aimé le homard!

XXIV. — Non, m'sieu Henri, je ne doute pas de la délicatesse

de vos sentiments, ni ma p'tite non plus; mais, voyons! je peux pas faire la soupe avec ça!

XXV. — ..... Et à ce bal des Variétés, Adolphe, où vous étiez si bien en débardeur!... j'avais un pierrot de satin blanc...
— « Souvenez-vous-en! souvenez-vous-en! »

XXVI. — Zoé, voilà ta mère qui me recommence encore ses histoires: « Le monde!... les convenances!... une mère de famille!... »
— Tu n'as plus d'anisette?

XXVII. — ..... Et toi, mon chéri?
— Toujours dans l'instruction!

XXVIII. — Mes respects chez vous, m'ame veuve Tout-le-monde!

XXIX. — J'ai pour moi qu'on peut dire que l'être choisi par mon cœur m'a fichu plus de coups que de satisfaction!

XXX. — Ma petite maison, manman l'a mangée. Mon frère Zidor a joué mes chevaux, mes châles, mes bagues... et tout. Et feu mon père a bu le reste.

L'ÉCOLE DES PIERROTS

(1 ALBUM DE 10 DESSINS A 40 CENT. — PRIX : 4 FR.)

I. — ..... Et madame?
— Merci... Et la vôtre?

II. — Arthur! voilà le moment de montrer que t'es un homme.

III. — Un homme politique en camisole!
— Une mère de famille en culotte!

IV. — Ah! vous avez là une chose connue!... et n'y a pas longtemps que vous êtes... pierrot?

V. — ...... Y aurait-il quelque indiscrétion à demander à ces messieurs leur avis sur la composition du nouveau ministère?

VI. La faction aux bouquets.

VII. Le sommeil de l'innocence.

VIII. — Qui est plus à plaindre au monde qu'un homme uni à... un débardeur?
— C'est une femme en puissance de pierrot.

IX. — Une pierrette qui se respecte, vois-tu, n'a jamais qu'un pierrot...

— A la fois.

X. — « Le masque tombe, l'homme reste, et le « pierrot » s'évanouit. »

LES MARIS ME FONT TOUJOURS RIRE

(3 ALBUMS DE 10 LITHOGRAPHIES. PRIX : 12 FR. — SOIT : 30 DESSINS A 40 C.)

I. — « Adolphe affecte un calme trompeur au beau milieu duquel Caroline jette la ligue, afin de pêcher un indice. »

(DE BALZAC.)

II. — C'est grave à penser, chère madame, mais la seule chose que les maris de beaucoup d'honnêtes femmes puissent trouver chez ces drôlesses et non dans le ménage... c'est d'être dupe.

III. — Paul! un tête-à-tête en ménage...

— Ça manque de gaieté!

IV. — Nous intriguons deux dominos que nous ne connaissons pas... et c'est eux qui savent qui nous sommes...

— Et que nos femmes s'embêtent!

— Ça m'intrigue.

V. — Mon cher, votre femme est charmante.

— Mon cher, la vôtre est mieux!

VI. — La maîtresse de qui?

— De Savinien.

— Roué de Savinien !... elle est presque aussi bien que sa femme.

VII. — Mon Dieu! Fortuné, ne sois donc pas ennuyeux comme ça!

— Tu ne dis pas comment tu voudrais que je fusse ennuyeux.

VIII. — Ça ira godelurer on ne sait où, pour vous faire en rentrant un mensonge mal fait... Et mosieu se fichera dans le toupet que tout est dit!

IX. — Sais-tu, Paul, que tu joues là gros jeu dans ton ménage... et pour une drôlesse qui peut-être...

— Ah! tu ne connais pas Amanda!

X. . . . .

— Hein?... non, j'aime pas ce ruban-là... ça te va mieux quand tu te coiffes comme m'ame Henri.

XI. — Et voilà le grandissime secret que mon seigneur et maître me cache depuis un mois!

— Et vous le connaissiez...

— Depuis six semaines.

XII. — « *Item*, pour avoir montré, au bal de la préfecture, le signe particulier que madame a dans le dos. . 562 fr. 40 c. »

XIII. — Comme tu mens mal, mon chéri!

XIV. — Je suis le mari de m'ame Jolibiais.

XV. — Dis donc, papa, si c'est pour la discussion du budget que t'as rendez-vous chez le notaire, il est midi.

XVI. — La paternité, ça gâte la taille!

XVII. — Prends garde, chéri, tu m'as déjà conté c'te machine-là... pas la même chose.

XVIII. — . . . . . Et le jeune homme du juge de paix l'a dit à mon épouse! Il a dit : « Femme Figareau, on n'a aucun droit de faire la moindre chose à son mari, tant qu'il a le Code civil de son côté! »

XIX. — Ah çà, mon gendre, vous ne craignez pas d'envoyer votre femme... comme ça... faire trois cents lieues... en diligence...

— Je connais le conducteur!

XX. — M'ame Jolibiais est grosse, n'est-ce pas?... eh bien! je lui ai fait des queues plus gros qu'elle!

— Satané Jolibiais!

— Brigand!

XXI. « Epouse gazouilleuse auprès de son seigneur. »

(Ch. Lasailly.)

XXII. — La dernière passion de mon époux!... voilà e qu'en dit le daguerréotype.

— Pas jolie, l'air commun... et quelles mains!... On se demande ce qu'une créature comme ça peut avoir pour elle.

— L'illégitime, ma chère.

XXIII. — Voilà Savinien entre m'ame de Naile et sa femme.

— « Entre l'amour et l'amitié. »

XXIV. — Ninie, il me vient une idée... Ninie, une crâne idée! un moyen... excessivement simple!... de...

— Manger ce qui te reste.

XXV. — C'te sainte Ursule-là?... c'est une vieille étude... d'un

objet que... (jadis je... tenais « sous ma serre puissante. »
— Serre tempérée, ma poule.

XXVI. — Voyons! m'ame Rabat-joie, tais ton bec!... et qu'on vienne baiser son vainqueur!
— Comme tu m'fais mal!

XXVII. — Pa'c' que?... pa'c' que ça ne me va pas! pa'c' que ça ne m'plaît pas! pa'c' que je!... n'le!.... veux!... pas!!!
— Dieu! mon ami, que je te trouve beau dans ce rôle-là!

XXVIII. — Vous croyez donc, Joseph, que cette personne m'a remarqué?

XXIX. — On dit que le mariage range un homme. Moi, je ne sais pas, ça me dérange.

XXX. — (Le duc à sa femme.) « . . . . Il vous reste encore assez de vertu pour faire mon bonheur. »

(*Claire d'Albe*, Mme COTTIN.)

LE MANTEAU D'ARLEQUIN

(1 ALBUM DE 10 DESSINS A 40 CENT. — PRIX : 4 FR.)

I. (*Elle écrit.*) « . . . . . Oui, mon chair Auguste, ge suis décidé arestée dans les queur tan que mon poliçon de direqueteur aura celui demi laissée... »

II. — . . . . . Alors, si vous permettez, j'aurai l'honneur de vous envoyer ma voiture à onze heures?
— Ça me botte.

III. — . . . . . Ah! m'ame Ado'phe! m'ame Ado'phe!... je ne serais pas ce que je suis sans mon vieux serpent de mère!

IV. — Qu'est-ce que tu dirais d'une bague comme ça, toi, qu'on donnerait à ton épouse?
— Je dirais que c'est du faux.

V. — . . . . . Et je vas tout à l'heure être précipitée, les quatre fers en l'air, du sommet de la tour du Nord!... Tout ça, messeigneurs, rapport à ma vertu.

VI. — Voyons, chaste auteur de mes mots, vous me faites un rôle...
— Inouï!
— Quel costume?
— Une mise indécente est de rigueur

VII. — Eh bien ! tu verras, ma fille, comme tu le seras, toi, dans tous les états, aux débuts de ta petite... C'est aux miens que fallait voir feu ma mère!

VIII. Le mosieu de la débutante.

IX. Le mari de mam'selle Cigale.

X. — C'est ma drôlesse qu'est applaudie !... et qui qu'a l' mal?

LES PROPOS DE THOMAS VIRELOQUE

(2 ALBUMS DE 10 LITHOGRAPHIES. PRIX : 8 FR. — SOIT : 20 DESSINS A 40 C.)

I. — L'homme, ça mange les moutons, comme fait le loup, et ça bêle comme le mouton et touche à tout..... Misère-et-corde !

II. — Madame la Femme : une Altesse qui n'a pas sa plus triomphante; mais lui faut plein son giron de secrets de Polichinelle.

III. — Belle créature ! et pas de corset.

IV. — Misère-et-corde ! jeune enfance !... c'est déjà des histoires pour des toupies !

V. — Y avait la parole, y a eu l'imprimerie; misère-et-corde! ne manquait plus que ce fil-fer du diable à la menterie humaine, pour vous arriver de longueur aussi roide qu'un tonnerre!

VI. — Sa Majesté le roi des animaux.

VII. — Misère-et-corde! faut pas chagriner ces petits mondes-là, des animaux comme nous autres... ça se dévore entre soi.

VIII. — . . . N'y a sous la t...oiture du ciel que le doux jus... du vin... pè...ère Vireloque...

— Pour rendre un animal comme ça plus sauvage que naturellement.

IX. — . . . . L'homme est le chef-d'œuvre de la création!

— Et qui a dit ça? l'homme.

X. — L'Histoire ancienne, mes agneaux, c'est mangeux et mangés ; Blagueux et blagués, c'est la nouvelle.

XI. — Frères, possible! mais, pour cousins : pas cousins!

XII. — Ego! ego! ego!... tous égaux.

XIII. — Mathieu n'a que ça pour lui : ne sait pas lire.

XIV. — Ça n'a encore été éduqué aucunement... et déjà stupide !

XV. — Les cerveaux, c'était fêlé... mais, les flacons !

XVI. — « La jeune Europe » . . . . . une jeunesse de soixante ans ! et fatiguée.

XVII. — Le nouveau seigneur de la terre... pas fier avec le vilain, lui, et ne chiffonnera nullement les fillettes... mais ne faudra point manquer de pistoles, aux fermages, où gare les vaches !

XVIII. — Ne faut pas baguenauder dans le bois, mon doux mosieu : y a des louveteaux, dont la maman raffole de côtelettes de mouton... en papillotes.

XIX. — Quand le Figaro devient vieux... se fait Basile.

XX. — Faut voir monsieur Michel payer les gages à son domestique.

LA FOIRE AUX AMOURS

(1 ALBUM DE 10 DESSINS A 40 CENT. — PRIX : 4 FR.)

I. — As-tu déjeuné, Pierrot ?

II. Fort aux dominos.

III. — Mosieu cherche une bonne fortune? Mosieu est servi.

IV. — .... Et si mademoiselle daigne accepter l'hommage et le souper d'un gentilhomme.
— As-tu fini !

V. — Mon cher, avec une mise décente et des gants, on est reçu partout.

VI. — Moi, j'ai pas de chance : je n'ai jamais fait qu'une fois une femme au bal masqué... et c'était la mienne.

VII. — Fichtre ! que je ne voudrais pas être dans la peau du suborneur qui se jouerait de l'innocence de cette enfant !

VIII. — Mademoiselle v'là, ce que c'est qu'un homme !
— Connu !

IX. — Bast ! quand tu me donnerais un peu de sentiment pour ce soir...
— Ça l'use !

X. — Moi, mon Pierrot, n'y a pas de danger... Il est attaché à l'ambassade...

— Il est bien attaché ?

LES ANGLAIS CHEZ EUX

(2 ALBUMS DE 10 LITHOGRAPHIES. PRIX : 8 FR. — SOIT : 20 DESSINS A 40 C.)

I. — Vous pensez donc qu'une pinte de porter vaut mieux à l'estomac que deux coups de pied de cheval... Eh bien, ma chère Sara, nous sommes absolument de la même opinion, vous et moi ! surtout moi.

II. Le dîner d'un « protecteur des animaux » : une tranche de bœuf, la moitié d'une perdrix d'Écosse, une pinte de crevettes, etc., etc.

III. — Un peu d'ale fait grand bien.

IV. Bouquets de violettes.

V. Le Baby, dans Grosvenor square.

VI. Le Baby, dans Saint-Giles.

VII. Une partageuse à Édimbourg.

VIII. Le gin.

IX. « On porte beaucoup de fleurs, ce printemps, surtout sur les chapeaux. » (*Fashionable Magazine.*)

X. Le retour du marché.

XI. — Rien, sur ma parole ! comme un pot d'ale amère pour donner des jambes aux chevaux !

XII. Misère et ses petits.

XIII. — Voici beaucoup d'argent pour votre honneur, milord !...
— C'est beaucoup d'honneur pour votre argent, mosieur !

XIV. Une partageuse à Londres.

XV. L'héritier du bateau.

XVI. Un membre du « club des Funérailles » songeant aux plumets noirs de son enterrement.

XVII. Portefaix.

XVIII. Convoitise.

XIX. Le gin.

X. — Sur ma parole! monsieur John... des moustaches!
— Nous portons des rasoirs sur le continent, Betty, et nous rapportons des moustaches.

HISTOIRE DE POLITIQUER

(3 ALBUMS DE 10 LITHOGRAPHIES. PRIX : 12 FR. — SOIT : 30 DESSINS A 40 C.)

I. — . . . . Vous n'êtes qu'un... abonné!
— Vous en êtes un autre!

II. — . . . C'est égal, mosieu Désormay, une opinion à toi ça serait meilleur marché.

III. — . . . . . . Mais voyons, Limousin, avec un méchant budget d'une cinquantaine de mill'ons, qu'est-ce que tu peux fiche?

IV. — La Pologne, voyez-vous, ne vous pardonnera jamais votre ingratitude!

V. — Nous descendons de la branche cadette des Pignonfumé, par les femmes, mon cher!
— Et moi je descends de la Courtille.

VI. — Permettez-moi de vous faire observer, ma'm'selle de Fallacieux, que tout ça n'explique pas votre conduite à Rome.

VII. — Après ça, c'ui qui n'adop'ra pas mes manières de sentir, j'y couperai la figure et j'y mangerai le nez!
— De quoi! des crudités?... Ça te ferait mal.

VIII. — Monsieur le maire, « le vrai, peut quelquefois n'être pas vrai, » sans blague.

IX. — Et quand vous aurez pris la Lombardie! après?...

X. — J' te chippe, un supposé, ta toupie, bon! Qu'est-ce que tu dis? Tu dis : Zidor est un' canaille. Pourquoi? Pa'ce que nous aurions la même opinion. Mais si nous aurions pas la même opinion, tu peux pas: pa'ce que c'est politique.

XI. — Ah çà! Dachu, ton père est jardinier, ton frère est bottier, moi j' suis maçon : toi qu'est-ce que t'es?... que c'est jamais toi qui paye à boire.
— Un homme politique, parrain, sans ouvrage.

XII. — « Nous ne discuterons pas davantage les errements d'une politique qui, depuis trop longtemps, fatigue les citoyens.. »

— Et les citoyennes!

XIII. — Eh bien! touchez-y, à la Prusse!

XIV. — C'te profession de foi-là, voyez-vous, Polyte, à mon point de vue, c'est dégoûtant!

— Qué que chose de propre. que ton point de vue!

XV. — Ah çà! j'espère, mam'selle Feyzandé, que tu ne vas pas dire : Aujourd'hui nous serions pour les Cosaques ce que nous étions en mil-huit-cent-quatorze!

XVI. — Eh! qu'est-ce que tu veux que je fasse d'un gouvernement qui méconnaît mon principe!

XVII. — Que vous ayez l'Irlande, je le veux bien ; mais!... vous ne tenez pas l'Angleterre ; et!... après ça, qu'est-ce que vous ferez de l'Écosse? Ah!

XVIII. (*Journal Bleu*)...... « Rien ne peut donner une idée de l'enthousiasme avec lequel ces généreuses paroles ont été accueillies. »

(*Journal Jaune*)...... « A ce discours, prononcé dans le plus morne silence, chacun semblait frappé d'un douloureux étonnement. »

XIX. — Qu'est-ce que c'est : on n'est donc plus des frères?

XX. « L'État, c'est moii »

XXI. — Aristo?...

— Oui, aristo!

XXII. — Dans le gouvernement de mon opignon, tu doi' être minis' des finances, ou n'importe, aussi bien comme moi, si t'en as les dispositions!

XXIII. — Tenez, Mouillet, en politique, vous êtes un... Robespierre!

— J' vous en ai jamais servi!

XXIV. — Tu n'es qu'un.... m'lon. V'là mon opignon su' ton opignon!

XXV. — Des principes!... Mais, tenez, m'sieu Faisandé, vous n'avez pas plus de principes qu'un lampion!

XXVI. — Vous ne m'agacerez, voyez-vous, avec ces façons de penser là, que jusqu'à un certain poing!

XXVII. — Vous n'avez jamais rien fait pour la Hongrie!

XXVIII. — Giboyeux, vous ne vous méfiez pas assez de l'Angleterre!

XXIX. — Il n'est pas question de la question d'Orient : vous me devez sept livres dix sous !

XXX. — Oui ! mais n'ébranlez pas l'édifice social !

LES PARENTS TERRIBLES

(2 ALBUMS DE 10 LITHOGRAPHIES. PRIX : 8 FR. — SOIT : 20 DESSINS A 40 C.)

I. — Voilà cette petite danseuse dont je t'ai parlé, mon oncle ; elle est un peu...
— Bossue.
— Charmante !
— Et mal jambée.

II. — Vraiment, ce n'est pas parce que c'est mon fils, mosieu le baron, mais, tout petit, Tata... (nous l'appelions Tata), eh bien ! il faisait déjà des choses... très-drôles !

III. — Voyons, Achille, un nom pour la petite, un nom en *a*.
— Paméla...
— Amanda... Amélia, Maria...
— Théodora... y a Emma.
— Emma... ou Thérésa.
— Et Indiana.
— Ah ! Indiana ! voilà.

IV. — C'est gentil, mais... pourquoi est-ce que ton feuillage est toujours fait avec des mêmes 3 ?... 33... 333... 333333 !... mais c'est gentil.

V. — Celle-là peint.

VI. — Oui, mais tu vas voir le capitaine venir et tarabuster le scélérat.

VII. — Relis-moi ce neuvième chapitre.

VIII. — Pourtant, grand-père, si Polichinelle de Séraphin n'existe pas, comment peut-il être menteur et coquin, comme il est, et farceur ?

IX. — Sapristi ! la princesse... a de fiers mollets !
— C'est du carton.

X. — Vous me conjuguerez vingt-cinq fois le verbe : Seringuer par la fenêtre le perroquet d'une voisine considérable... Tu ne l'as pas fait exprès ?... Alors tu ajouteras : Sans le faire exprès.

XI. — N'est-ce pas, papa, ce mosieu du petit jardin a une belle tête ?

— Ton mosieu du petit jardin a une perruque.

XII. — Et moi, je défends que l'on ait de ces moustaches-là... sous aucun prétexte!

XIII. — La jolie pièce!

— Toujours la même : il y a quarante ans que cet amoureux-là est à épouser son amoureuse.

XIV. — Enfin, mon oncle, dis-moi... des amours de fleurettes comme ça, d'où ça vient et ce que ça devient...

— Du fumier.

XV. — Eh bien! mosieu, vous allez voir ce que nous a fait un jour ma petite, quand elle était toute petite...

XVI. — Qu'est-ce que t'as, Mimie?... encore tes satanées coliques?

XVII. — Viens, va!... nous resterions là jusqu'à demain : un bal c'est toujours la même chose!

XVIII. — Jacques Maubourguet, t'as voulu faire un mosieu de ton garçon, qui n'est qu'un rien du tout, bon!... Mais le v'là vicomte... de Maubourguet!... Jacques, mon homme, comme n'y a qu'un Dieu! tu vas me lui secouer la vicomté... et pas plus tard que tout de suite!

XIX. — Je suis le papa de mam'selle Jolibiais.

XX. — Mosieu Charles m'a dit : Enfin, qu'est-ce qu'elle a?... Eh bien, j'ai dit : Ce n'est rien... J'ai dit ce que t'as.

LES INVALIDES DU SENTIMENT

(3 ALBUMS DE 10 LITHOGRAPHIES. PRIX : 12 FR. — SOIT : 30 DESSINS A 40 C.)

I. — « J'ai longtemps parcouru le monde,
Et l'on m'a vu de toute part,
Courtisant la brune et la blonde,
Aimer, soupirer au hasard. »

II. A-t-il aimé les femmes?

III. Un Anatole.

IV. Un Chérubin du *Mariage de Figaro*.

V. Monsieur le chevalier de Faublas.

VI. — Le cœur m'a ruiné l'estomac!

VII. Antony.

VIII. Werther.

IX. « Le bel Adolphe. »

X. Le chevalier Desgrieux.

XI. — « Non, je ne tromperai plus!
Je ne tromperai plus! »

XII. Childe-Harold.

XIII. Philibert le mauvais sujet, au café Turc.

XIV. Les deux Edmond.

XV. A été « jeune premier. »

XVI. Elle a joué Zaïre.

XVII. René.

XVIII. Toujours étonnant!

XIX. — « On m'a pourtant, ma chère,
Surnommé le trompeur. »

XX. Raphaël.

XXI. Un amant des Muses.

XXII. Les femmes?... un tas de serpents!

XXIII. — Je l'ai dit à Clara; j'ai dit: On fera tant qu'on finira par me la faire couper, ma barbe.

XXIV. Fini de rire!

XXV. — Ma première passion compte aujourd'hui plus de lustres que de dents!

XXVI. — Toutes ces bêtises-là ont dérangé ma constitution.

XXVII. Oswald.

XXVIII. J'ai voulu connaître les femmes, ça m'a coûté une jolie fortune et cinquante belles années. Et qu'est-ce que c'est que les femmes?... ma parole d'honneur, j'en sais rien!

XXIX. — « C'en est fait, j'ai cessé de plaire. »
(Parny.)

XXX. — Je n'ai plus la terre de Chéneraills, ni mes bois; je n'ai plus le moulin d'Orcy. J'ai la goutte.., Fichue bête!

LES BOHÊMES

(2 ALBUMS DE 10 LITHOGRAPHIES. PRIX : 8 FR. — SOIT : 20 DESSINS A 40 C.)

I. On demande une personne pouvant disposer d'un petit capital...

II. « La race de Paris, c'est le pâle voyou... »
(BARBIER.)

III. « Sans profession. »

IV. Sur le chemin de Toulon.

V. Sur le chemin de la cour d'assises.

VI. — Faut que la vérité embête crânement l'homme!

VII. Sévigné et son épouse prennent les enfants en sevrage.

VIII. Messieurs les officiers du régiment en garnison dans la forêt de Bondy.

IX. Gare les poches!

X. Qui qui paye quéqu' chose?

XI. Courtier en n'importe quoi.

XII. Endosseur de lettres de change et autres, à cent sous la signature.

XIII. — N'y a pas de doute, mon président, qu'à ma place vous n'auriez pas abîmé comme ça c't homme-là, vous! Mais voilà y a que c'te fois-là, vous n'y étiez pas, mon président, à ma place... et que c'était moi...

XIV. Gare les poules!

XV. Trop pittoresque.

XVI. Un Anacréon de barrières.

XVII. Parle latin.

XVIII. Mosieu n'a pas le sou! et mosieu a dîné.
— Garçon, la faim justifie les moyens.

XIX. L' procureur du roi! d' quoi s' mêle-t-i?

XX. « Ma tante. »

LES PETITS MORDENT

(1 ALBUM DE 10 DESSINS A 40 CENT. — PRIX : 4 FR.)

I. — Rire de la pauvreté, mes bourgeois, ce n'est que méchant; mais rire de la vieillesse, c'est bête.

II. — La madame du pavillon qui met ses bas!
— P'us qu' ça d' quilles!

III. — Et ça doit deux termes!

IV. — C'te chaloupe!

V. — Un' poupée comme ça, ça vaut cher... à cause du taffetas!

VI. — La moustache et pas de régiment!... mais pourvu qu'on paye la goutte aux anciens... pas vrai, colonel?

VII. — ..... Sans compter que des fois n'y a pas de quoi chez nous pour un pot-au-feu... et mosieu portera un paletot de drap double!
— Jésus! un paletot de gras-double!

VIII. — Des carottes! Combien qu'y en a, des bourgeois, et des huppés, qui ne vivent que de ça?

IX. — Du malheureux monde comme ça, ça n'y voit qu' d'un œil... et 'core pas sans lucarne!

X. — Les bourgeois!...
— Quel vénérable troupeau de muf'es!

ÉTUDES D'ANDROGYNES

(1 ALBUM DE 10 DESSINS A 40 CENT. — PRIX : 4 FR.)

I. On sort du bal.

II. La déesse de la liberté.

III. — Paris! du bruit plus que de besogne... mais pas tant que de boue!

IV. — Au moins, moi, j' dis pas que j'aime pas le trois-six!

V. — Pas bégueule.

VI. — J'ai pourtant figuré à l'Opéra !

VII. — Pas coquette.

VIII. — Voilà pour un sou!... qui vient de paraître!... toutes les circonstances d'une jeune personne!... intéressante!.. du Gros-Caillou, qui!... s'est précipitée!... devant le cinquième de hussards étonné!... dans les flots de la Seine!... en plein jour!... pour sauver ceux!... de l'auteur!... des!... siens!...

IX. — Les hommes ? quéqu' chose de propre !

X. — « M'ame Abraham. »

HISTOIRE D'EN DIRE DEUX

(1 ALBUM DE 10 DESSINS A 40 CENT. — PRIX : 4 FR.)

I. — Voyons, m'ame Majesté, entre nous, est-ce que mosieu, si s' respectait, n'aurait pas dû fiche une volée à madame?

II. — Patron !
— Après ?
— Eh ben ! j'ai rencontré c'te femme, tu sais, que son homme avait tant battue. . pas changée !
— Tant pis.

III. — D'aucuns disent que vot' m'sieu, mosieu Polyte, veut, sauf vot' respect, manger son bien aux truffes...
— Au turf ! père Pigaud.

IV. — Eh ! comment vous portez-vous?
— Merci ! et la vôtre?
— A vous rendre mes devoirs ! couvrez-vous !...
— Mais comme vous voyez, et... vous vous portez bien?...

V. — ..... Pourquoi?.. Natole, c'est par rapport que y a du monde... qu'ont pas le moyen d'avoir des opignons... comme ceux qu'ont de quoi...

VI. — Si, moi, je n'ai rien à la caisse d'épargne... c'est les événements qu'en est cause.

VII. — Toinon ! je ne vaux rien quand on m'ostine : je m' connais !...
— Une fichue connaissance que t'as là.

VIII. — Savez-vous, vous, Partagé, dans quelle ville de France les horlogères sont les plus cagneuses?
— Non. Où ça?
— Eh bien! c'est à Pau.
— Pourquoi?
— On n'a jamais pu le savoir!

IX. — Mosieu, j'avais une tante... qui connaissait beaucoup ma'm'selle Duchênois...
— Quelle femme était-ce?
— Ma tante?
— Non, mademoiselle Duchênois.
— Vous allez voir!... Elle parlait du nez...
— Mademoiselle Duchênois?
— Non, ma tante. Pour lors...

X. — Chut!... un actionnaire qui vient toucher son dividende!

PIANO

(1 ALBUM DE 10 DESSINS A 40 CENT. — PRIX : 4 FR.)

I. — Mon morceau.

II. — « Peti .. tefleue... des hamps,
Toujoue... toujoue... cachée... »

III. L'orage.

IV. — L' piano dans un ménage, c'est plus cher que le pain... mais c'est flatteur.

V. — L'appartement est un bijou!... et la maison! Mosieu... pas d'enfants, pas de chiens, pas de pianos!

VI. — Ma « promenade au bord du lac. »

VII. — Je suis comme ce personnage d'Henri Mounier, qui n'aime pas les épinards. Je n'aime pas le piano, et j'en suis content, parce que si j'aimais le piano, ma femme jouerait du cor de chasse...

VIII. — Ma'm'selle chante : nous aurons de l'eau.

IX. — Le morceau de ma fille.

X. — Le maître d'harmonie de ma fille a raison : son frac est trop large dans le dos.

MANIÈRES DE VOIR DES VOYAGEURS

(1 ALBUM DE 10 DESSINS A 40 CENT. — PRIX : 4 FR.)

I. — Eh bien, mosieu, on prétend que Napoléon vous ressemblait : qu'il ne pouvait pas souffrir les bateaux à vapeur.

II. —. . . . Tandis que chaque citoyen ne doit avoir droit qu'à une majorité conforme à sa manière de voir.

III. —. . . . .

— No, sir!

— Noceur vous-même!

IV. — Je conçois que les directeurs doivent difficilement donner des congés à messieurs les comédiens...

— Mais le propriétaire, c'est autre chose.

V. — Paul!

— Hein?

— Les milles d'Écosse, ça n'est pas gai!

— L'Émile de Rousseau non plus!

VI. — Dites donc! m'sieu Curtis...

— Oh!... prenuncez Keüatis!

— Oh!... prononcez-le vous-même!

VII. — Quelle nature!... les sites deviennent d'une largeur!...

— Et d'une longueur!

VIII. — Eh bien, mosieu, moi, les pays chauds sont contraires à mon tempérament!...

IX. — Hein?... Si Belamy vient avant que je revienne, tu lui diras ce que tu sais bien.

X. — Merci bien! mais, dites-moi, mosieu... d'ici à cette place du Marché, combien peut-on rencontrer de bourgeois trop curieux, sans vous compter?

— Mosieu!...

— Ah! pardon... en vous comptant.

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Delcambre, 15, rue Breda.

